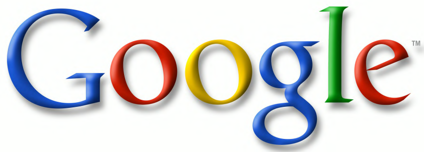
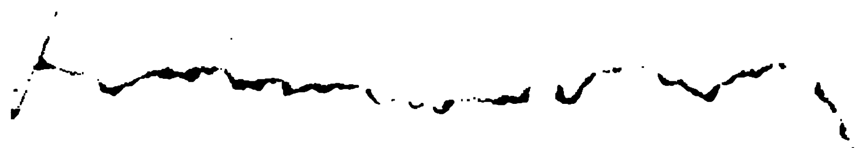



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

Vignaud



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

DE

L'ACADÉMIE DE PRUSSE.

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

ESSAIS SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME, 1 vol. in-8° (*épuisé*).

JORDANO BRUNO, 2 vol. in-8°.

HUET, ÉVÊQUE D'AVRANCHES, OU LE SCEPTICISME THÉOLOGIQUE, 1 vol. in-8°.

DE BERNARDINO TELESIO, 1 vol. in-8°.

IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMP.
rue Saint-Benoit, 7.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

DE

L'ACADÉMIE DE PRUSSE

DEPUIS LEIBNIZ JUSQU'A SCHELLING,

PARTICULIÈREMENT SOUS FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

PAR

CHRISTIAN BARTHOLMÈSS.

> Vermittelst Betrachtung der Werke und Wunder Gottes in der Natur, — nützliche Studia, Wissenschaften und Künste excoliren.
>
> Leibniz.

> La nature de l'Être suprême, la nature des premières causes, la nature de l'esprit humain et de tout ce qui appartient à l'esprit, voilà l'objet de la classe de philosophie spéculative.
>
> Maupertuis.

TOME PREMIER.

PARIS,

LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX,

RUE TRONCHET, N° 2.

1850.

Mais, ce qui nous a surtout attiré à cette étude, c'est le rôle philosophique de l'Académie de Prusse, c'est-à-dire une chose sur laquelle on rencontre en Allemagne autant d'erreurs et plus de préventions qu'en France.

En France, on a coutume de présenter cette Académie comme enchaînée à Frédéric II, son protecteur et son rénovateur; et, parce que ce prince avait des opinions sceptiques et matérialistes, on s'imagine, on affirme même, que l'Académie était, ou une frivole coterie de beaux esprits et d'esprits forts, ou une dangereuse association d'incrédules et d'athées.

En Allemagne, assertion tout opposée. Depuis le commencement de notre siècle, les membres de cette compagnie y sont traités avec un dédain singulier, où il entre beaucoup d'ignorance. Quelle attention peuvent mériter, y demande-t-on, des psychologues, des moralistes, des théistes? Que nous pourraient apprendre des éclectiques, des empiriques? Sans doute, ces académiciens étaient d'imparfaits courtisans, puisqu'ils combattaient le roi et ses hôtes; c'étaient d'honnêtes spiritualistes, des observateurs scrupuleux et raisonnables, de fidèles ou de sages historiens de la nature humaine : mais avaient-ils une synthèse souveraine, une méthode infaillible, une formule universelle? Non, chez eux, rien de transcendant, rien de spéculatif, rien d'absolu !... Voilà le grief! Ces philosophes sont accusés de peu s'entendre à la métaphysique, parce qu'ils ne sont ni panthéistes ni idéalistes, parce qu'ils ont attaqué Bruno et Spinosa, parce qu'ils ont refusé de sacrifier l'esprit, non-seulement à la matière, mais à cette substance une et identique, à ce tout abstrait et indéfini, qui maintenant s'appelle l'*Idée*.

On le voit, l'Académie se trouve entre deux reproches tellement divers qu'ils se détruisent l'un l'autre. Si M. de Châteaubriand, si M. de Lamartine[1] nous la donnent pour la complice

[1] Voyez les *Mémoires d'Outre-tombe*, T. I et VII; et les *Girondins*, T. I, p. 314, 347.

de Frédéric, *ce faux Julien dans sa fausse Athènes;* pour une école de corruption, pour un écho affaibli des salons dépravés de Paris; si Charles de Villers lui-même[1], dans un accès d'incroyable partialité, feint de n'y voir que *les mignons* d'un grand monarque; certains disciples de Hegel[2], au contraire, regardent ces modestes penseurs comme gens de race inférieure et en parlent, non comme quelques poëtes parlent des prosateurs, mais comme les blancs peuvent parler des nègres. Ils leur refusent toutes les qualités qui, selon eux, distinguent le génie spéculatif: l'indépendance, la consistance[3], l'originalité, l'audace, l'invention, la puissance d'innover et de créer. D'une part donc, l'on considère l'Académie comme follement éprise de tous les genres de négation et de destruction, comme moqueuse et impie; d'autre part, on la méprise pour n'avoir rien osé, pour s'être timidement inclinée devant les croyances instinctives du genre humain, pour s'être même dévouée à justifier ces croyances, et singulièrement celles en Dieu, en la vie future, en la liberté morale; enfin, pour avoir songé à concilier la science avec la foi, la raison avec le christianisme.

De ces accusations, laquelle est fondée? Qui faut-il écouter? La vérité a cependant eu pour organes, il y a plus de vingt ans, deux écrivains supérieurs, ceux qui les premiers ont décrit nettement, quoique en passant, la situation scientifique et morale de l'Académie de Berlin. Les indications fines et sûres de MM. Cousin et Villemain[4] nous ont paru une sorte d'exhortation à développer une matière ignorée en France, dédai-

[1] Trop favorable à Kant et à la Société rivale de Gœttingue. Voyez son livre *Philosophie de Kant*, 1801, préf. p. XVII.

[2] Nous nous empressons d'ajouter que M. Rosenkranz n'a pas donné dans cet écart. Toutefois, les lignes qu'il a consacrées à l'Académie dans son excellente *Histoire de la philosophie de Kant*, p. 84 sq., renferment plusieurs sortes d'erreurs.

[3] On nomme cela *Selbstständigkeit;* souvent on pourrait l'appeler *Einseitigkeit*. Voyez ci-dessous, T. II, p. 30.

[4] Voyez M. V. Cousin, *Cours de l'hist. de la philos. mod.*, p. 114, T. I, 1re série des Cours. — M. Villemain, *Tableau de la litt. au XVIIIe siècle*, T. II, Leçon XIXe.

gnée en Allemagne, et qui ne mérite ni l'un ni l'autre sort. M. Mignet, cet autre juge aussi compétent que bienveillant, a fortifié et guidé notre entreprise, par ses conseils autant que par son exemple [1].

En France on a fait d'heureux efforts pour mettre en lumière et en honneur la philosophie, pleine de bon sens et de vertu, qui régnait en Écosse durant le dernier siècle. Pourquoi n'éclaircirions-nous pas de même des travaux qui ont tant d'analogies avec cette philosophie, et qui constituent aussi « une doctrine généreuse, s'efforçant d'arrêter des égarements capables de rendre toute philosophie suspecte à l'humanité [2]? » L'opposition établie à Berlin ne diffère pas sensiblement de la protestation partie d'Edimbourg. Si les Hutcheson, les Smith, les Reid, les Dugald-Stewart, luttent contre les conséquences désastreuses du système de Locke, contre la mysticité de Berkeley, contre le pyrrhonisme de Hume, contre le fatalisme de Hartley ou de Priestley; les Béguelin, les Sulzer, les Lambert, les Mérian, les Ancillon, combattent les impuissantes extrémités du formalisme mathématique de Wolf, l'idéalisme sceptique de Kant; mais, par-dessus tout, le matérialisme des encyclopédistes français et leur pernicieux apostolat. Dans l'Académie de Prusse, la méthode, les vues, les conclusions, à peu d'articles près, sont les mêmes que dans les universités d'Écosse. Des deux côtés, c'est au moyen de l'expérience que l'on espère parvenir à connaître l'homme et ses rapports avec Dieu et avec l'univers; et c'est par la pratique de la justice et de la vertu que l'on croit parvenir à posséder la sagesse et la félicité humaine. La grande et solide piété, la forte et saine moralité qu'avait recommandée le fondateur de l'Académie [3], Leibniz, et qui était pour les Ecossais aussi le dernier et le meilleur résultat du savoir et des lumières philosophiques; tenait les deux écoles également éloignées et des licencieux

[1] *Notice historique sur M. F. Ancillon*, 1847.

[2] M. V. Cousin, *Hist. de l'école écossaise*, p. 7, 1re série des *Cours*.

[3] Voyez, ci-dessous, le règlement de l'Académie, Livre I, ch. 2.

paradoxes à la mode, et des anciens préjugés délaissés par tous les bons esprits.

C'est parce que nous jugeons utile de remettre sous les yeux de la postérité cette galerie austère, mais non vulgaire des moralistes berlinois; cette suite de témoins du spiritualisme, plus épris de vérité que de nouveauté; cette succession de savants qui voulaient une religion raisonnable et une raison religieuse, devant Frédéric et Voltaire, devant La Mettrie et d'Argens; c'est parce que cette volonté constante, exprimée en langue française, nous paraît honorable à la France, autant que profitable aux intérêts éternels de l'humanité, que nous avons tenté, en l'honneur de l'Académie de Prusse, ce que des maîtres éminents ont puissamment accompli en faveur des sages écossais[1].

Cette tentative, toute imparfaite qu'elle est, nous autorise du moins à qualifier notre Histoire de *philosophique*. Les opinions que l'Académie professait sur l'homme et sur son âme; sur Dieu et sur ses relations avec le monde; sur la science en général et sur les moyens de l'épurer, de l'accroître ou de l'affermir; sur la sagesse, la vertu, le bonheur; sur le vrai, le bien, le beau; sur l'origine et la destination de l'humanité, sur la vocation de l'individu et sur les fonctions de la société: voilà les principaux éléments de notre travail. Quant aux études physiques ou mathématiques, littéraires ou historiques, de cette même institution, nous n'en devions rendre compte qu'autant qu'elles touchaient immédiatement aux travaux de métaphysique et de morale, aux travaux de cette classe de philosophie qui, pendant cinquante ans, était sans exemple dans aucune académie d'Europe, et qui fut l'humble mais respectable devancière de notre *Académie des sciences morales et politiques*. Classe digne de la plus sérieuse attention, qui suivit toujours fidèlement l'impulsion que lui avait donnée le

[1] Tout le monde connait les beaux travaux de MM. Royer-Collard, V. Cousin, Th. Jouffroy, Damiron, Ch. de Rémusat, Ad. Garnier, etc.

second législateur de l'Académie, Maupertuis, en lui proposant les objets suivants: « La nature de l'Etre suprême, la nature des premières causes, la nature de l'esprit humain et de tout ce qui appartient à l'esprit[1] ! » Classe qui mériterait au moins quelques égards d'historien de la part de ces idéalistes modernes, dont le mystique matérialisme, on peut le prédire sans crainte, ne rendra pas autant de services à la société, ni peut-être même à la science humaine !

Cependant, l'étude particulière d'un côté si spécial ne pouvait nous dispenser de retracer les parties extérieures, les vicissitudes politiques de l'Académie prussienne : et cela, pour cette simple raison qu'elles n'ont été racontées par personne jusqu'ici ; que, par conséquent, nous n'avions pas la facilité d'adresser le lecteur à tel ouvrage antérieur, qui l'eût initié à certains détails historiques, à certains événements d'ordinaire négligés par les écrivains philosophes.

Cette nécessité, nous l'espérons fermement, justifiera la marche que nous avons adoptée.

Voulant exposer les destinées de la philosophie dans l'Académie de Berlin, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, c'est-à-dire depuis Leibniz jusqu'à M. de Schelling, nous avons à passer en revue cinq règnes diversement remarquables et presqu'également importants pour l'élévation de la Prusse : *facies non omnibus una, nec diversa tamen.* Sous Frédéric Ier, le prudent créateur de la monarchie, l'Académie est fondée par Leibniz. Sous Frédéric-Guillaume Ier, ce roi militaire et pacifique tout ensemble, cet industrieux contempteur des lettres et des arts, l'Académie languit dans le mépris et se débat contre une décadence précoce. Sous Frédéric II, elle est relevée, modifiée, illustrée, intimement associée à la gloire du premier souverain de l'époque. Sous Frédéric-Guillaume II, elle perd de son influence au dedans et de son éclat au dehors, grâce à une réaction à la fois théologique et littéraire

[1] Voyez ci-dessous, T. I, p. 170.

contre le ton du règne précédent. Sous Frédéric-Guillaume III, elle subit une transformation plus décisive encore : de française et de philosophe elle devient allemande et scientifique.

On pourrait dire qu'à travers ce long espace de temps, la philosophie parcourut trois phases que le règne du grand Frédéric sert à bien distinguer. Avant l'avénement de ce prince, elle n'était point admise parmi les exercices ordinaires des académiciens. Du vivant de Frédéric II, elle domina, elle attira sur l'Académie l'estime et parfois l'admiration des contemporains. Après la mort de Frédéric, elle resta dans l'Académie, mais en s'effaçant de plus en plus. La philosophie sous le règne du grand roi, voilà donc ce qui nous doit occuper principalement.

Néanmoins, l'âge qui précède et l'âge qui suit ont aussi droit à notre intérêt. L'âge qui précède est rempli par deux noms que tout penseur impartial respectera toujours : Leibniz et Wolf. Le dernier quart de la vie de Leibniz se confond avec les premières années de l'Académie, son œuvre ; et tout le premier livre de notre Histoire se peut considérer comme un chapitre de biographie sur Leibniz, sur cette carrière unique qui fit tant d'honneur à l'Allemagne et à l'esprit humain.

Le second livre fera mieux apprécier le plus célèbre sectateur de Leibniz, ou plutôt la persécution et le triomphe de la philosophie dans la personne de Wolf, durant l'empire énergique de ce Frédéric-Guillaume Ier, dont les goûts anti-littéraires et anti-philosophes forment un épisode si singulier et un si piquant contraste au milieu du siècle des lettres et de la philosophie.

L'âge qui succède à la brillante domination du grand Frédéric a d'autres titres à notre curiosité. Alors se lève à Kœnigsberg cet étonnant analyste de la raison qui tient si longtemps les yeux attachés sur Berlin comme sur un tribunal révéré, et qui, enhardi par le sceptique Hume, se porte enfin pour

adversaire des deux philosophies régnantes, de celle de Wolf et de celle de Locke. L'Académie, en s'empressant de s'associer Kant, rend hommage à son génie; mais elle ne tarde pas non plus à discuter ses systèmes, à examiner, à réfuter ses *Critiques*. Ainsi se produit un mouvement d'idées aussi instructif que rapide. En même temps que l'Académie, se servant de la langue française, publie les doctrines du novateur hors de l'Allemagne, elle en signale les vides et les faibles, avec autant de vigueur que de rectitude, dans une polémique ferme et mesurée, que les historiens de la philosophie kantienne n'ont pas encore appréciée à sa juste valeur.

Nous approchons ainsi du moment où les lectures philosophiques de l'Académie sont éclipsées par les leçons par lesquelles d'éloquents professeurs, entourés d'un auditoire nombreux et ardent, illustrent les chaires d'une université récemment érigée. A partir de l'année 1809 dont date cette érection, la vieille Classe de philosophie est comme débordée par sa jeune rivale, la Faculté philosophique. Toutefois, plus d'un esprit distingué continue à soutenir la réputation de la Classe. La doctrine de Kant même s'y établit, mais redressée et tempérée par une ingénieuse alliance avec la théorie de Jacobi, son antagoniste. Si l'audacieux et chaleureux Fichte n'entre pas dans l'Académie, ses idées du moins y sont représentées, bien qu'avec de notables modifications, par la sereine et souple intelligence de Schleiermacher. En garde déjà contre les hardies mais brillantes spéculations de Fichte, l'Académie devait l'être encore plus contre le dogmatisme absolu et implacable, auquel le froid et inflexible Hegel a imposé son nom. Enfin, lorsque Schelling vient apporter à Frédéric-Guillaume IV l'hommage de sa glorieuse vieillesse, l'Académie lui ouvre les bras avec joie et fierté. Avec le dernier des Ancillon s'était éteinte la dernière lueur de la tradition française.

Tel est le fil qui mène l'historien de cette institution, des modestes et sérieux travaux des réfugiés de France, à travers les fortunes qu'éprouva la pensée de Leibniz, à travers le spec-

tacle que se donna la tolérance de Frédéric II, aux édifices de la philosophie nouvelle des Allemands. Le plan naturel de cette narration, le cadre de ce tableau, sans doute, est étroit et borné; mais les traits qui le composent, les physionomies qui l'animent, les objets qui s'y meuvent, pour s'unir ou pour se combattre, nous semblent cependant propres à intéresser tout véritable amateur des bonnes études.

Afin de mettre le lecteur en mesure de déterminer par lui-même le degré d'importance qu'a pu acquérir l'Académie de Prusse, nous allons, dans une courte introduction, essayer de répondre à ces deux questions :

1° Quel a été l'esprit général des académies antérieures à celle de Berlin?

2° Comment celle-ci a-t-elle maintenu et propagé cet esprit?

En montrant que l'Académie prussienne a été digne des compagnies qui l'ont précédée, nous n'écarterons pas seulement certaines préventions qui ont encore cours, mais nous rappellerons tout ce qu'a fait la civilisation européenne, depuis trois siècles, au moyen des académies, pour l'avancement des sciences et le progrès de la sagesse.

INTRODUCTION.

—

Esprit général des académies modernes. — Académies d'Italie au XVI[e] siècle : Galilée et ses disciples. — Académies du XVII[e] siècle : en Angleterre et en France. — Influence de Bacon et de Descartes sur cette sorte d'institutions. — Autorité de Leibniz dans le Nord. — Sociétés savantes et lettrées d'Allemagne, antérieures à l'Académie de Berlin. — Action qu'exerce cette Académie, renouvelée par Frédéric II, sur les sociétés de Gœttingue et de Munich, sur les académies de Saint-Pétersbourg, de Bologne, de Turin, de Madrid, de Stockholm, etc.

Il est peu de mots qui aient joué un rôle plus brillant que le mot d'*académie*. Platon, en rassemblant ses disciples dans ce gymnase orné d'arbres, qu'avait habité le héros Académus, et en faisant donner à son école le titre d'académie, certes, ne pouvait prévoir quelle destinée il préparait à ce terme si mélodieux.

Le véritable règne de cette expression ne date cependant que de la renaissance des lettres. A l'époque mémorable où l'empire byzantin tombe entre les mains des Turcs, où l'église de Sainte-Sophie est changée en mosquée, où les derniers organes de la littérature grecque, se réfugiant en Italie, contribuent à faire une seconde fois de la patrie de Virgile et de

Cicéron la terre classique des arts et des sciences, on voit reparaître le mot d'académie à côté de la philosophie platonicienne. Les Médicis, Cosme et Laurent, entourés d'une élite d'ingénieux poëtes ou d'érudits enthousiastes, au milieu des jardins de Florence ou de la royale villa de Careggi, rêvent et chantent le bonheur de philosopher

Sous l'ombrage sacré des bosquets d'Académe[1].

Leur bel exemple est promptement suivi par toute l'Italie. Il n'est guère de ville qui ne fonde une académie; les cités un peu considérables en possèdent plusieurs. L'Ecole du moyen âge, les vieilles universités insensiblement substituées ou unies aux monastères et aux couvents, ces colléges où domine encore à divers degrés le premier adversaire de Platon, Aristote, deviennent alors les ennemis naturels de ces jeunes et vives associations. Tandis que les colléges s'obstinent à tout décider par l'autorité, ecclésiastique à la fois et séculière, du précepteur presque canonisé d'Alexandre; les académies, se moquant à l'envi de leurs décisions subtiles ou doctorales, en appellent avec gaîté, avec fierté, à un maître supérieur, tantôt à la nature, à la vie, à l'esprit humain, au génie du monde, tantôt à la Divinité et à ses œuvres éternelles, à ce divin manuscrit de l'univers qu'elles déclarent tout ensemble sacré et profane, antique et nouveau. Qui dit alors École, veut dire exposition traditionnelle des opinions consacrées par les siècles; qui dit académie, entend désigner une recherche indépendante de la vérité, ou une contemplation libre de la beauté.

Mais ce n'est pas en Italie seulement que les Médicis sont imités, c'est dans tout l'Occident; c'est principalement, lorsque les étrangers voient briller l'académie napolitaine de Telesio, l'académie romaine du Lynx[2], l'académie florentine *del*

[1] Eupolis, comédie des *Amis de la paix;* cité par Diogène-Laërce, *Vie de Platon.* — Comp. les *Pensées de Platon,* de M. V. Le Clerc, éd. II, p. 4.

[2] *De' Lincei,* fondée par le prince Cesi en 1603, éteinte en 1630.

Cimento. L'étude de la création matérielle, l'avancement des sciences physiques, la *philosophie expérimentale et naturelle*, voilà l'objet spécial de ces trois institutions. Le mot de *Lynx* exprime parfaitement le désir de scruter d'un regard perçant les profondeurs des choses. Le nom de Galilée, le nom du plus célèbre des *Lincei*, de ce Galilée qui *avait perdu les yeux*, disait-il, *pour avoir découvert un nouveau ciel,* indique suffisamment combien ce désir était sincère et ardent. Le titre de l'académie *del Cimento,* académie établie par les disciples de Galilée sous les auspices des grand-ducs de Toscane[1], n'a pas une moindre portée, ni un sens différent. *Cimento* signifie épreuve ou essai. Chercher le vrai, découvrir la pure réalité, par la seule voie de l'expérimentation, tel était l'unique but de cette réunion d'*Essayeurs*. Enfin, le calabrais Telesio, le premier d'entre les modernes, suivant Bacon[2], avait prescrit à son institut la même règle et les mêmes desseins, en l'invitant à laisser là les mots et les abstractions, pour s'emparer des choses, des êtres réels[3].

Si l'Europe cisalpine se prend d'abord à rire de tout ce que pouvaient offrir de romanesque ou de comique les devises, les règlements, les occupations des sociétés littéraires d'Italie; si elle prétend apercevoir une teinte de charlatanisme jusque dans le titre de la plus éminente de ces sociétés, *della Crusca*[4]; elle ne peut refuser ni son admiration ni sa sympathie aux corps scientifiques de Florence ou de Rome. Loin de songer à railler ces corps illustres, elle s'empresse de les copier : à tel point que l'universelle envie d'ériger des aca-

[1] Fondée, en 1657, par Viviani, Redi, Toricelli, Bellini. — *Saggi di naturali esperienze*, est le titre des mémoires que publia cette compagnie en 1667.

[2] *Novorum hominum primus.*

[3] *Realia entia et non abstracta.* Voyez notre dissertation *De Bernardino Telesio*, 1849.

[4] *Crusca* signifie son, blutoir. — « Les academies de delà des Monts, dit Pellisson, se sont piquées de prendre des noms ou mystérieux ou bizarres, tels qu'on en prendrait en un carrousel ou en une mascarade ; comme si ces exercices de l'esprit étaient plutôt des débauches et des jeux que des occupations sérieuses. » (*Histoire de l'Académie franç.* T. II.)

démies est devenue l'un des faits caractéristiques de l'histoire moderne.

L'Angleterre, la France et l'Allemagne entrent les premières, sous la conduite de Bacon, de Descartes et de Leibniz, dans cette voie de libre investigation et d'indépendance intellectuelle. Arrêtons-nous à considérer leurs premiers pas, si instructifs, si décisifs pour les générations suivantes.

Bacon n'avait que douze ans, lorsque l'archevêque Parker fonda une société d'antiquaires, qui voulut recueillir et conserver tous les genres de documents historiques, et répandre le goût et la connaissance des antiquités britanniques. Dix ans après, en 1582, au moment où Florence constituait l'académie *della Crusca*, Londres forma deux *clubs* lettrés, l'un sous la direction du chevaleresque Philippe Sidney et de Spenser, l'autre sous l'impulsion de Walter Raleigh et de Shakespeare. Bacon n'appartenait à aucune de ces trois associations. Depuis, on lui a fait honneur de la fondation de la *Société royale de Londres*. Le germe de cette compagnie, en effet, se trouve dans la *Nouvelle Atlantide*. Il y a, dans cette espèce d'utopie scientifique[1], un *Institut de Salomon*, un corps dont les membres se distribuent en sections, où chaque section répond à une science, où plusieurs membres ont pour emploi spécial de tenter des expériences nouvelles, et où tous se proposent en commun « la découverte des causes et la connaissance des principes des choses, en vue d'étendre les limites de l'empire de l'homme sur la nature et de lui permettre d'exécuter tout ce qui lui est possible. » Toutefois, Bacon était mort quarante années avant la première assemblée des véritables fondateurs de l'institut anglais. Londres, Oxford, puis encore Londres, furent témoins, au milieu des guerres civiles, durant le règne de Cromwell, des efforts patients que soutinrent les Wallis et les Boyle, les Wilkins et les Oldenburgh, pour organiser la

[1] Fontenelle (*Éloge de Marsighli*) appelle cet écrit *le songe d'un savant*. Sprat, (*History of Royal Society*, p. 151, éd. IV.) l'avait nommé le *roman* d'un sage.

Société royale. Ce fut seulement le 15 juillet 1662 que Charles II l'établit régulièrement, et le 1er mars 1665 que parut la première livraison de ses mémoires[1]. L'esprit de ces assemblées[2] et de ces mémoires, qui était ainsi décrit dans les lettres-patentes : « S'efforcer par de solides expériences, ou de réformer ou de faire avancer la philosophie[3]; » qui était contenu dans la devise de la société : *Nullius in verba*, et surtout dans la maxime de Newton et de Locke : *Hypotheses non fingo* : n'avait-il pas été répandu par Bacon, par l'homme qui avait le plus vivement désiré que l'Angleterre devînt la patrie de la science expérimentale[4] ? La Société royale est donc autorisée à nommer l'éloquent chancelier son *Moïse*[5] : du faîte de son génie, dit-elle, il vit la terre promise et nous la montra.

Bacon, like Moses, led us forth at last,
The barren wilderness he past,
Did on the very border stand
Of the blest promis'd land,
And from the mountains top of his exalted wit,
Saw il himself and shew'd us it.

Les Français n'en pourraient-ils pas dire autant de leur Descartes? L'auteur du *Discours de la Méthode* n'est-il pas aussi le *Moïse*, sinon de l'académie française, du moins de l'académie des sciences?

L'académie française, constituée en 1635 par des lettres-patentes que le Parlement fit difficulté d'enregistrer, avait été formée dès 1629 par les disciples de Malherbe, *sans bruit et sans pompe*, sous l'humble toit de l'honnête Conrart. Connue d'abord sous le titre d'*académie des beaux-arts*, puis sous celui d'*académie des éloges*, elle devint l'*académie française*, quand Richelieu lui conféra la sanction royale, c'est-à-dire peu de

[1] *Philosophical Transactions*.—Comp. M. Villemain, *Tabl. de la litt. au XVIIIe siècle*, I, p. 100.

[2] *The meetings at Oxford, at London.*

[3] « *Endeavour by solid experiments, either to reform or improve Philosophy.* »

[4] « *Render our country a land of experimental knowledge.* »

[5] Voyez les Histoires de la Société royale par Sprat, Birch, etc.

mois avant la publication du *Discours de la Méthode*. Ce Discours n'est-il pas, dans l'histoire des lettres françaises, un événement presque aussi important que l'institution contemporaine? Œuvre d'un grand écrivain, il servit excellemment la langue nationale et son empire en Europe : il concourut puissamment à la perfectionner et à l'embellir, il lui apprit à penser juste en même temps qu'à mieux s'exprimer, à n'employer la parole que pour chercher ou annoncer la vérité, à répandre, avec le génie d'invention, cet esprit de critique saine et de goût noble qui sait discerner rapidement le beau du laid, qui demande, pour qualité première du style, le naturel et la simplicité, et qui réduit toutes les règles de l'éloquence à bien voir et à bien montrer. Descartes, sans poursuivre le même but que l'académie française, sans vouloir, comme elle, *goûter tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux*[1], a soutenu la même cause en s'offrant à son pays *pour conduire sa raison*[2]. Le langage qu'il affectionnne, la tendance qui l'anime, distinguent et inspirent les meilleurs académiciens, les meilleurs écrivains du XVII[e] siècle. La Fontaine[3] était leur écho, en disant de lui :

> Descartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu
> Chez les païens, et qui tient le milieu
> Entre l'homme et l'esprit.....

Mais un lien plus étroit encore unit ce grand géomètre à notre académie des sciences. Ce lien, toutefois, a été méconnu par ceux qui s'obstinaient à ne voir en Descartes qu'un métaphysicien? Parce que Descartes avait appliqué l'observation aux choses du sens intime, aux phénomènes de la raison et de l'âme; parce qu'il avait démontré, à l'aide de l'expérience interne, l'existence personnelle de l'homme et la présence spirituelle de Dieu, on n'a pas voulu lui reconnaître le

[1] Expressions de Pellisson.
[2] Titre du *Discours de la Méthode*.
[3] *Fables*, livre X. fab. I.

mérite d'avoir marqué le rang que l'analyse et l'induction ont pris dans les sciences physiques. A ce déni de justice, il suffirait d'opposer l'hommage, non-seulement d'un Fontenelle, mais d'un Laplace. « Le fameux M. Des Cartes, dit Fontenelle[1], a enseigné aux géomètres des routes qu'ils ne connaissaient point encore, et a donné aux physiciens une infinité de vues, ou qui peuvent suffire, ou qui servent à en faire naître d'autres. » Laplace[2], en avouant que « Descartes essaya le premier de ramener la cause du mouvement céleste à la mécanique, » convient que ce philosophe a le premier énoncé le problème résolu par Newton. Mais mieux vaut en appeler aux ouvrages de Descartes même, et particulièrement à celui que Bossuet nommait *le premier ouvrage de son siècle, sinon de tous les siècles*, au *Discours de la Méthode*. L'observation n'y est-elle pas recommandée comme le chemin le plus direct pour arriver à la vérité? Quelles sont les lois que l'auteur s'y prescrit à lui-même? « La première est de ne recevoir aucune chose pour vraie, qu'on ne la connaisse évidemment être telle. La seconde, de diviser chacune des difficultés que l'on examine, en autant de parcelles qu'il se peut. La troisième, de conduire par ordre ses pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la connaissance des plus composés. La quatrième, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales qu'on soit assuré de ne rien omettre. » Règles qui toutes se peuvent résumer en une seule : *Ne rien admettre que sur la foi de l'évidence.*

Celui qui traça ce code, objecte-t-on, l'a violé le premier ! Il s'est jeté impétueusement dans les suppositions et les hypothèses; il s'est perdu dans des fables sur l'homme, dans des romans sur le monde !... L'objection n'est ni faible, ni tout à fait gratuite. Oui, Descartes ne pratiqua pas toujours ce qu'il avait

[1] *Histoire de l'académie royale des sciences*, Préface de 1666.
[2] *Système du monde*, liv. V, ch. 5.

conseillé; et surtout il n'apporta pas dans les sciences naturelles autant de patience que dans les méditations philosophiques. Mais ses préceptes n'en gardèrent pas moins toute leur valeur, et furent toujours là pour préserver les autres des écarts où son exemple pouvait entraîner. L'instrument qu'il avait mis entre les mains de ses contemporains, devait servir à apprécier, à faire rejeter ses opinions, aussi bien que celles de tout autre savant. Chacun pouvait avoir sans cesse devant l'esprit, en discutant les conclusions de Descartes même, cent passages où ce grand homme s'était soumis au tribunal de l'expérience. Dans ses *Principes de philosophie*, il n'avait pas seulement désiré que l'on examinât *si toutes les choses qui seraient déduites d'une cause s'accorderaient entièrement avec l'expérience;* mais il avait proclamé une maxime souveraine, qui atteste autant de piété que de bon sens : « Les choses, avait-il dit, ayant pu être ordonnées de Dieu en une infinité de diverses façons, c'est par la seule expérience, et non par la force du raisonnement, qu'on peut savoir laquelle de toutes ces façons il a choisie[1]. » C'était confirmer une conviction qu'il avait exprimée dans le *Discours de la Méthode*, en termes non moins significatifs : « Selon que j'aurai désormais la commodité de faire plus ou moins d'expériences, j'avancerai aussi plus ou moins en la connaissance de la nature[2]. » Avancer en la connaissance de la nature, au moyen des expériences, n'était-ce pas le dessein et l'objet de l'académie des sciences?

Au surplus, consultons l'histoire : elle nous dira que Descartes fut un des pères de cette académie. Descartes, en effet, avait assisté aux assemblées qu'avaient tenues, chez le P. Mersenne, Gassendi, Hobbes, Roberval, Pascal père et fils; c'est-à-dire aux assemblées qui, reprises chez Monmort, chez Thévenot, chez l'abbé Bourdelot, devinrent le berceau de la compagnie organisée en 1666 par les soins de Colbert, et solennellement

[1] *Principes de la philosophie*, p. 211, édition de M. V. Cousin.
[2] *Discours de la Méthode*, p. 196, édition Cousin.

installée au Louvre en 1699 par ordre de Louis XIV. Dans cette compagnie, Descartes fut représenté par plus d'un sectateur éminent; par Sylvain Régis, ce modèle du professeur savant et disert; par Malebranche, ce penseur solitaire et intrépide, timide autant qu'obstiné; par Fontenelle enfin, l'homme le plus apte à introduire les sciences dans la société élégante et à les mettre à la portée du commun, l'historien de la philosophie naturelle, son brillant défenseur et son apôtre le plus populaire. Descartes fut donc, pour cette compagnie, à plusieurs égards, ce que Bacon avait été pour la Société royale de Londres. L'un des rivaux de Fontenelle, Mairan, l'a reconnu, en identifiant l'esprit de l'académie des sciences avec l'esprit de Descartes. « Non le cartésianisme, dit-il, mais *l'esprit de Descartes*, l'amour des expériences et toute l'ardeur que ce philosophe fit paraître pour s'en procurer le secours[1]. »

Quoique Descartes eût mal parlé de l'érudition, plus d'un cartésien entra dans cette autre société qui, choisie dans l'origine[2] au sein de l'académie française, pour travailler aux médailles et aux inscriptions, s'était d'abord appelée *la petite Académie*, mais qui, composée d'habiles gens, fort versés dans les langues anciennes et en toutes sortes d'antiquités, avait à la fin forcé Louis XIV de lui donner une existence séparée[3]. L'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, qui honore tant la France, n'a fait qu'appliquer aux matières d'érudition la méthode proclamée par Descartes. Elle a introduit ou fixé dans l'histoire l'esprit d'exactitude et d'impartialité, l'esprit des recherches désintéressées et indépendantes, cet esprit d'exploration infatigable et de critique sincère et intègre, qui tend partout au réel et à l'authentique, au fait et au vrai; qui exige des documents positifs, et non des récits imaginaires, des légendes ou des rêves; qui ambitionne des données pure-

[1] Mairan, *Éloge de Pourfour du Petit*, p. 16.

[2] En 1663.

[3] En 1701. Les lettres-patentes ne datent pourtant que de 1713, et le premier prix ne fut proposé qu'en 1734.

ment historiques, et non des systèmes arbitraires ; qui, en un mot, ne veut *rien admettre que sur la foi de l'évidence.*

Il fut aussi, par plusieurs côtés, disciple de Descartes, le savant universel qui, plus que personne au XVIIe siècle, s'est dévoué à l'établissement des académies, Leibniz. Mais ce n'est pas ici le lieu de dire tout ce qu'il fit à cet égard dans le nord de l'Europe. Lorsque nous peindrons le fondateur et le premier président de l'Académie de Prusse, on verra quelle ardeur il montrait, en essayant de former des compagnies scientifiques à Dresde, à Vienne, à Saint-Pétersbourg. On verra aussi comment Leibniz concevait ce genre d'institutions, et combien ses conceptions s'accordaient avec les dispositions qui dominaient les sociétés savantes d'Italie, d'Angleterre et de France. On verra enfin que Leibniz, si souvent traité de rêveur ou d'utopiste, assignait aux académies pour principal objet l'étude expérimentale des faits et des phénomènes, la recherche méthodique des lois naturelles, et l'application des découvertes positives aux usages de la société, aux besoins de la vie réelle et pratique [1].

L'Académie, dirigée par Leibniz, a commencé avec le siècle même, avec un siècle que l'on a surnommé *académique,* plus justement que *philosophique;* et elle a été, depuis 1700, le corps scientifique le plus distingué de tout le Nord.

Mais, avant de raconter ses destinées et d'apprécier son influence, ne convient-il pas d'indiquer les associations qui ont fleuri avant elle dans cette partie de notre continent ?

Là même, en effet, l'exemple des Médicis avait été puissant, dès l'âge de Charles-Quint. Des Allemands qui avaient étudié ou voyagé à Padoue, à Bologne, à Pise, avaient tâché de faire éclore sur les rives du Rhin et du Danube ce qu'ils avaient admiré sur celles de l'Arno et du Tibre : ils s'étaient efforcés d'y faire aussi des *Jardins platoniques* [2]. Dans la vallée du

[1] Voyez ci-dessous, Livre Ier, et particulièrement le second chapitre.

[2] *Orti platonici.*

Rhin, dans la petite mais ancienne ville de Worms, comme dans les universités de Marbourg, de Heidelberg, de Tubingue, de Strasbourg, de Bâle, les lettres rallièrent bientôt une foule de bons esprits autour de Jean de Dalberg, de Rodolphe Agricola, de Jean Sturm; et ainsi se fonda la vaste et libre association du Rhin, *Rhenana*.

Le long du Danube, à Vienne, à la cour de Frédéric III et de Maximilien Ier, Conrad Celtès et Tanstetter évoquèrent les souvenirs de Charlemagne et de Conrad III, d'Alcuin et de l'abbé Guibald, et firent établir deux confréries[1], l'une consacrée aux antiquités et aux humanités, l'autre aux études d'histoire naturelle. Au centre de la Saxe, l'on rencontrait à la même époque deux académies rivales, la première protestante, siégeant à Wittemberg, et organisée sur un projet de Mélanchthon[2]; la seconde catholique, érigée à Ingolstadt par Aventinus et le docteur Eck. Non loin de là, en Bavière, on remarquait plusieurs compagnies scientifiques plutôt que littéraires : celle qu'avait créée un patricien d'Augsbourg, Peutinger; celle que Nuremberg devait à Pirckheimer.

La guerre longue et horrible qui ensanglanta l'Allemagne, entre 1618 et 1648, dut anéantir ces créations de la Renaissance ou de la Réforme. Les académies qui s'élevèrent au XVIIe siècle furent postérieures à la paix de Westphalie. Une seule, établie la veille de l'explosion, en 1617, sut traverser presque tout le siècle. Elle avait sa résidence dans cette gracieuse ville de Weimar, qui, cent ans plus tard, devait réunir les plus grands poëtes de l'Allemagne. Alors déjà les chefs de cette principauté avaient brigué et mérité l'honneur de protéger les lettres: c'est un maréchal de leur cour, Teutleben, qui fut le premier président de la société des *Fructifiants* ou *Carpophores,* qui s'appelait aussi *l'ordre du Palmier*[3]. L'aca-

[1] La *Sodalitas Danubiana* et la *Collimitiana*.

[2] La *Leucopolitana*.

[3] *Die fruchtbringende Gesellschaft*, ou *der gekrœnte Palmenorden*.

démie *della Crusca* y avait servi de modèle, et le perfectionnement de la langue nationale était le but que l'on s'y proposait. Le membre le plus distingué, le tragique Gryph, l'émule d'Opitz et qui se croyait l'égal de Shakespeare, y portait le surnom d'*Immortel,* que la postérité ne lui a pas laissé.

Avec les *Carpophores* rivalisait, dans la même voie, mais excité par l'académie française, l'*ordre du Cygne*, qui devint à son tour un exemple fécond pour deux nouvelles compagnies, également dévouées à l'épuration de l'idiome allemand, et résidant l'une à Hambourg[1], l'autre à Leipzig[2].

On apprendra plus tard[3] que l'Académie de Berlin eut dès l'origine l'ambition d'absorber ces diverses confréries, assez stériles et assez prétentieuses; mais on saura aussi qu'elle regarda comme sa principale devancière une société plus sérieuse et plus importante, les *Curieux* ou *Scrutateurs de la nature*[4]. Celle-ci s'était réglée sur les académies d'Italie, en donnant à ses membres des noms symboliques et historiques, à Rauschius, par exemple, son premier directeur, le nom de *Jason*. Elle s'était proposé d'avancer uniquement la physique et la physiologie, « de découvrir, disaient ses statuts, ce que la Nature tient caché dans son sein, et de l'exposer sur la scène du monde[5]. » Contemporaine de l'académie *del Cimento*[6], habitant successivement plusieurs villes du second ordre en Franconie et en Saxe, Erlangen ou Erfurt, elle s'était fait assez remarquer, en 1670, pour qu'un prince savant lui demandât la permission de s'intituler son protecteur et s'honorât de

[1] *Die teutsche Gesellschaft.*

[2] *Die teutsche Gesellschaft*, restaurée par Gottsched en 1727.

[3] Voyez ci-dessous, T. 1, p. 23 sqq.

[4] *Naturæ Curiosorum collegium ; — academia physico-medica.*

[5] *Quicquid Natura suo in sinu servavit reconditum publico mundi theatro exhibere.* — *Acta N. C. c.*, T. 1, p. 103. — Elle fit pourtant quelques excursions dans le domaine de la psychologie. Voyez, p. ex., les mémoires de *Dexippus*, c'est-à-dire du docteur Kunold de Breslau, 1720 : *De Humanitate, seu cur Homo sit, qualisque sit humanæ naturæ destinatio et indoles.*

[6] Fondée un an après l'académie *del Cimento*, en 1652, à Schweinfurt.

décorer de la Toison d'Or les plus connus de ses membres. Ce prince était Léopold I[er], le fondateur libéral des universités d'Inspruck et de Breslau[1], le bienfaiteur d'un *Collége d'histoire d'Allemagne*, érigé à Vienne, et d'un *Collége d'artistes mathématiciens*[2], que l'astronome Weigel avait établi à Nuremberg. Ce généreux patronage ayant été continué par Joseph I[er] et surtout par Charles VI, cet ami des lettres et de Métastase, la société des Curieux ne s'appelait plus seulement académie impériale, *Cæsarea*, mais académie de Léopold et de Charles, *Leopoldino-Carolina*[3]. A l'époque où fut créée l'Académie de Berlin, le nombre des Curieux, dépassant quatre cents, comprenait la plupart des savants prussiens. Berlin finit même par s'approprier aussi cet institut, si longtemps favorisé à Vienne. Sous Frédéric II, les Curieux fixèrent leur résidence dans la capitale de ce roi[4]. Un médecin pieux autant qu'instruit, leur réorganisateur, Martini, fut cause de ce changement; comme ce fut aussi lui qui modifia le titre de l'association et son langage. Les Curieux se nommèrent depuis lors les *Naturalistes-amis*[5], et se servirent de la langue allemande, au lieu du latin. Ils devinrent et restèrent une pépinière, une sorte de succursale, pour l'Académie de Prusse.

Si l'érection de cette Académie est par elle-même un des événements considérables de l'année qui ouvre le XVIII[e] siècle; elle l'est aussi parce que ce siècle vit établir une foule d'autres académies, et plusieurs d'entre elles sur le modèle tracé par Leibniz. Nous voudrions les passer toutes en revue; mais cette tâche serait au-dessus de nos forces et hors de proportion avec les dimensions naturelles de notre travail. Nous devons nous borner à caractériser celles qui se réglèrent autant sur l'exemple de Berlin que sur l'exemple de Londres

[1] 1672 et 1702.
[2] *Collegium artis consultorum*, fondé en 1697.
[3] Comparez Buchner, *Acad. Nat. Curiosor. historia*, 1775, in-8o.
[4] En 1769.
[5] *Naturforschende Freunde.*

ou de Paris, qui s'inspirèrent des conseils de Leibniz autant que des vœux de Bacon ou des pensées de Descartes. Nous avons donc à nous arrêter, en Allemagne, sur Munich et sur Gœttingue; hors d'Allemagne, sur Saint-Pétersbourg, Stockholm, Bologne et Turin.

L'impulsion donnée dans le Brandebourg, en 1700, se fit sentir en Bavière dès 1702. Une société, composée de laïcs et d'ecclésiastiques, s'y proposa de cultiver à la fois l'histoire civile et littéraire, la langue nationale et les sciences naturelles : c'est la société qui, éparse sur les bords de la principale rivière de l'électorat, s'appelait l'*association de l'Isar*[1]. Deux traits la distinguaient de l'Académie prussienne : elle voulait être *utile et amusante* tout ensemble[2], et pour cela ses mémoires étaient rédigés sous forme de dialogue. Deux autres traits la caractérisèrent vingt ans après, lorsque Charles-Albert l'eut prise sous sa protection et composée presque uniquement de jésuites et de bénédictins : elle devait se dévouer à la double glorification du saint-siége et de la maison régnante de Bavière, de l'antique maison de Wittelsbach. Cependant, trente ans plus tard, une réaction partie de Berlin changea tout cela. Maximilien-Joseph III, au lieu de jalouser la famille de Hohenzollern, se piqua de l'imiter, et de passer pour un admirateur du grand Frédéric. Il voulut conformer son académie aux tendances de l'institut de Prusse, en chargeant Lambert, un des ornements de cet institut, de la réorganiser et de la diriger[3]. L'académie de Munich est depuis restée l'émule de celle de Berlin[4]. De nos jours, en 1807, le roi Maximilien Ier, en l'agrandissant, en y appelant Jacobi, Schelling, Baader, mit le comble à cette heureuse concurrence.

L'influence de Berlin fut moins directe, ou moins sensible, sur

[1] *Die Isar-Gesellschaft.*

[2] *Nutz und-Lust-erweckende Gesellschaft*— Ses mémoires forment six volumes in-8o.

[3] Voyez ci-dessous, T. II, le chapitre où il est parlé de Lambert.

[4] L'académie électorale de Mannheim était une colonie de celle de Munich ; ce que Nancy était pour Paris.

la Société de Gœttingue. C'est que celle-ci devait son existence à un roi de Grande-Bretagne. Georges II, après avoir établi dans le Hanovre une université[1] capable de le disputer à l'école de Halle, songea, en 1751, à doter Gœttingue d'un institut analogue à la Société royale de Londres. Le profond Haller en rédigea les statuts et en conduisit les premiers travaux. Toutefois, lorsqu'on lit, soit les discours prononcés par l'illustre Bernois, soit tels mémoires fournis par ses confrères, par les Hardenberg, les Mosheim, les Michaëlis, on se persuade aisément que, si la compagnie de Gœttingue avait emprunté son nom à la société de Londres et plus d'un élément aux académies de Paris, elle cherchait à passer en même temps pour la fille de Leibniz, pour la sœur de l'institution prussienne[2]. Dans ses statuts, elle avait distribué les occupations académiques en trois classes : sciences naturelles, sciences mathématiques, histoire et philologie; elle avait exclu le droit et la théologie, deux sciences qu'elle regardait comme closes, comme tellement accomplies qu'il n'y eût plus rien à y ajouter[3]; suivant sa devise, *Fecundat et ornat*, elle s'était donné la mission d'embellir et d'augmenter la connaissance humaine, de l'augmenter surtout[4]; elle voulait enfin se procurer, selon le mot de Haller, les *sobres plaisirs* de Fontenelle[5], en popularisant les découvertes et les lumières scientifiques. N'étaient-ce pas là autant d'analogies avec l'Académie de Prusse? Ses membres, d'ailleurs, humanistes solides, physiciens exacts, historiens judicieux, sages et trop prudents penseurs[6], en tout observateurs toujours scrupuleux, ne ressemblaient-ils pas singulièrement aux académiciens de Berlin? Deux différences essentielles séparaient néanmoins les deux compagnies. Gœttingue continuait à parler

[1] En 1734; organisée par l'habile Munchhausen, son premier *curateur*.

[2] Voyez ci-dessous, T. I, p. 62.

[3] *Ita perfectæ atque elaboratæ*, etc. *Commentat. Soc. reg. Gotting.*, T. I, ann. 1751 *fin.*

[4] *Nova litteris incrementa adferre.*

[5] *Sobriæ voluptates*, année 1751.

[6] Il suffit de citer Kæstner, Heyne, Meiners, Feder, Bouterweck, Spittler, Hollmann, Gessner, G. E. Schulze.

l'idiome du pays latin, Gœttingue n'avait pas de classe de philosophie. Mais ces diversités se sont en partie effacées depuis. En 1808, le roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, en renouvelant la société de Gœttingue, y introduisit la division que venait d'adopter l'Académie de Prusse, celle en deux grandes sections, savoir, physique et mathématiques, histoire et philologie[1].

L'académie de Saint-Pétersbourg, dont la pensée première remonte à Leibniz et à Pierre-le-Grand, honore justement la mémoire de deux femmes, ses bienfaitrices. Elle fut réellement constituée par Catherine Ire, vers 1720; et c'est Catherine II qui la régénéra, en y opérant quelques changements imités des réformes que Frédéric II avait faites dans l'institut de Berlin. Bien que d'origine allemande, cette impératrice y admit la langue française à côté du latin; et, depuis 1776, les actes et les mémoires se publièrent ordinairement en français. Au surplus, l'académie russe était une véritable et complète importation. « Ce qui la distingue des différentes académies de l'Europe, disait son premier secrétaire-perpétuel, c'est qu'elle est composée, non de nationaux, mais uniquement d'étrangers[2]. » Ce qui l'en distinguait encore davantage, c'est qu'elle faisait, non-seulement des mémoires et des lectures, mais des cours et des leçons publiques. Ses membres n'étaient pas seulement d'habiles gens, se communiquant entre eux leurs opinions, leurs observations, et les discutant au profit de la science humaine; ils étaient en même temps chargés de professer, d'enseigner à tour de rôle devant un auditoire mixte et étranger à l'académie. Ils constituaient un double corps, un institut formé de trois classes[3], et une université composée de trois facultés.

[1] En 1808, la Société possédait Blumenbach, Gauss, Eichhorn, Heeren, Tychsen, Charles de Villers, etc.

[2] Le mathématicien Goldbach s'exprime ainsi dans les *Mémoires* de l'année 1728. — Parmi ces étrangers se trouvaient, avant les Euler, Bulfinger, Nicolas et Daniel Bernoulli, le vénitien Michelotti, etc.

[3] Mathématiques, physique, histoire et humanités.

Personne ne saurait s'étonner des rapports qui devaient unir Berlin et Saint-Pétersbourg. Ce qui est moins naturel et moins connu, c'est l'action que Berlin exerça même en Italie. Deux causes peuvent pourtant expliquer cette action : la gloire de Frédéric II, et l'empire que sut prendre le spirituel et très instruit Algarotti. Frédéric, qui portait de préférence son nom italien[1], qui composait volontiers des *operas* italiens, avait inspiré à un noble vénitien, Ascagne Molin, tout un poëme épique en quarante chants et en trois volumes : *Federico il Grande.* Algarotti, après son départ de Berlin, vantait partout ses amis de Prusse, et citait l'Académie pour exemple à ses compatriotes. A Milan, il réunit en corps savant Beccaria, Carli, Verri, le P. Soave, Parini, Passeroni; à Mantoue, il rassembla plusieurs esprits distingués autour du vénérable Bettinelli; à Venise, il décida l'astronome Toaldo à rétablir l'ancienne société des Padouans, les *Ricovrati;* à Sienne, il détermina le chevalier Bertholini à fonder une académie qui prit le curieux titre d'académie physique et critique, *fisico-critica.* A Bologne surtout, où il avait fixé sa retraite, Algarotti sut renouveler, sur le plan de Berlin, l'institut fondé par Marsighli, encouragé par Maffei, illustré par les Zanotti et les Caldini, et si ingénieusement protégé par les cardinaux Quirini et Lambertini[2].

La ville qu'Algarotti visitait le plus rarement, Turin, s'est également réglée sur Berlin. Là, une société privée, dont les principaux soutiens étaient le comte de Saluce, le géomètre Lagrange et le docteur Cigna, avait composé, après 1750, une académie où le nom de Leibniz était si hautement vénéré, que les mémoires s'y publiaient d'abord sous le titre que Leibniz avait adopté pour les travaux de la Société de Berlin, sous celui de *Mélanges*[3]. Après que Lagrange se fut établi à Berlin même, la société de Turin fut dirigée par un homme

[1] Voyez ci-dessous, T. I, p. 236.

[2] Comparez les *Mémoires* de l'abbé Michelessi *concernant la vie et les écrits du comte Algarotti* (1770).

[3] *Miscellanea Taurinensia; — Miscellanea philosophico-mathematica.*

aussi distingué comme chimiste que comme tacticien, le marquis de Brezès. Or, Brezès, grand admirateur de Frédéric, fit plusieurs séjours en Prusse, et s'unit à ses amis, Rosignan et Fontana, ministres du Piémont à Potsdam, pour encourager Victor-Amédée III à imiter Frédéric, comme protecteur des lettres. En 1783, ce prince, ayant assigné à la société de Turin un local convenable, l'y installa avec pompe; et de même que Frédéric avait substitué à l'ancien titre de Société celui d'Académie, Victor-Amédée fit de la compagnie piémontaise une académie royale. Il fit plus : il lui donna une classe de philosophie, où régna dès l'abord une doctrine analogue à celle des académiciens de Prusse. A Turin, le spiritualisme était représenté par un ardent disciple de Leibniz, Richieri, et par ce cardinal Gerdil qui, tout en combattant les paradoxes de Rousseau, de concert avec Genovesi, essayait de concilier Malebranche avec Locke, et citait tous les systèmes devant la raison éclairée ou fortifiée par l'Evangile.

Il est difficile de rappeler cette influence exercée par Leibniz et par Frédéric, sans se souvenir d'une autre alliance de noms illustres dont notre siècle fut témoin en Italie, alors que plusieurs académies s'y placèrent sous la protection de Bacon à la fois et de Napoléon. Qu'on se retrace ce qui se passa vers 1806 à Bologne : l'*Institut national d'Italie* y fut établi sous les auspices du *roi d'Italie*, en même temps que sous ceux du *grand Anglais,* «ce soutien de la droite, saine et solide philosophie[1]. » Napoléon était alors en guerre avec l'Angleterre, ainsi qu'avec la Prusse. Mais au-dessus des hostilités nationales flotte l'empire des sciences et des arts, où ces hostilités n'atteignent point, où des guerriers ennemis se tendent une main fraternelle. Napoléon, le fondateur de l'Institut d'Égypte, se vit donc associé à Bacon et à la *moderne Égypte,*

[1] Voyez les *Memorie, pref.* — *Il gran Britanno, il gran Cancellier d'Inghilterra, il mantenitore del retto e sano e solido filosofare*, etc. — L'Empereur y est appelé « le génie tutélaire de l'Europe qui a laissé si loin derrière lui le fondateur d'Alexandrie, le conservateur de la maison de Pindare, le soutien et l'ami d'Aristote, » etc.

comme Algarotti avait appelé l'Angleterre; et cela avec autant de plaisir que Frédéric, armé pendant la guerre de Sept-ans contre la Russie, contre la France, avait accueilli les hommages que lui décernaient Saint-Pétersbourg et Paris, *réunis*, disait d'Alembert, *pour le combattre et l'admirer*. La civilisation pacifique, dont les académies sont la résidence ou l'asile, regarde comme ses instruments les capitaines les plus remuants; et ceux-ci n'ambitionnent-ils pas, par-dessus tout honneur, les suffrages de ces mêmes compagnies?

Frédéric n'a qu'un seul avantage, peut-être, sur Napoléon : il a été célébré et imité parmi les Espagnols. Madrid possédait, depuis 1740, une société littéraire, une *junte érudite*, qui s'était proposé d'introduire l'esprit critique dans l'histoire nationale[1]; qui, tout en s'engageant à respecter le mystère de la très immaculée conception de la très sainte Vierge[2], s'obligeait aussi à purger les annales d'Espagne des fables et des erreurs que l'ignorance et la fraude y avaient répandues; et qui tâchait de rassembler des documents et des matériaux propres à faire de l'histoire nationale les archives de la vérité et la gardienne du patriotisme[3]. Cette société, qui devint l'*académie royale d'histoire*[4], qui était animée de l'esprit du siècle, qui travailla longtemps à un ouvrage dont le titre appartenait à Bayle, à un *Dictionnaire historique et critique* de l'Espagne, ne parlait de l'Académie de Frédéric qu'avec une profonde vénération. Plusieurs de ses membres, comme le chevalier de las Torres, étaient affiliés à cette Académie et avaient même vécu à Berlin. Le marquis de Grimaldi, l'ami de Maupertuis et d'Algarotti, le diplomate qui laissa de si honorables souvenirs dans le Nord, avant que d'être ministre d'État en Espagne, se plaisait à entretenir les Aranda et les Campomanès, tantôt de l'auteur

[1] *El auxilio de la critica.*

[2] Voyez l'article IX de ses statuts.

[3] *Purgandola de errores y fabulas... la veridad y el patriotismo.*

[4] Philippe V, Charles III, Charles IV la protégèrent.

des *Mémoires de la maison de Brandebourg*, tantôt du corps savant pour qui ces Mémoires avaient été composés.

Grimaldi fut même un lien entre Berlin et Stockholm, où il résida longues années. La capitale de la Suède comptait, au dernier siècle, deux académies, l'une scientifique, l'autre littéraire; et toutes les deux avaient subi l'influence de l'Institut de Berlin. La première, appliquée à étendre la sphère des connaissances utiles, de la physique et de la mécanique, s'était facilement conformée au plan tracé par Leibniz. La seconde, préoccupée de la culture des belles-lettres et des études morales, se rapprocha de l'Académie prussienne, telle que Frédéric l'avait renouvelée. La célèbre sœur de ce prince, femme d'Adolphe-Frédéric II, cette personne d'un esprit si vif et si orné, que Linné préconisait autant que Voltaire, la reine Ulrique, avait opéré ce rapprochement[1]. Son fils, Gustave III, celui qui devait périr au milieu d'un bal masqué, sous le bras d'Ankarstroëm, acheva l'œuvre d'Ulrique, en mettant les savants et les lettrés scandinaves en rapport plus direct encore avec ces académiciens de Berlin qui l'avaient si flatteusement accueilli[2]; en imitant Frédéric II comme écrivain, comme membre des académies de Stockholm[3]; en le surpassant même en qualité d'orateur aux diètes nationales; en préparant ainsi cette réforme littéraire de la Suède, qui s'est le mieux personnifiée dans Éric Geïer, le contemporain de Berzélius.

De tout ce qui précéde, nous conclurons que l'Académie de Prusse, noble rejeton des sociétés de Londres et de Paris, partageait avec elles l'admiration d'un siècle où les acadé-

[1] Voyez ci-dessous, T. I, p. 241 sq.

[2] Il rendit visite à l'Académie de Berlin le 26 avril 1771.

[3] Gustave III remporta le premier, sans se laisser reconnaître, un prix académique fondé par sa munificence. Voyez les *Nótices* de M. J. J. Ampère sur la littérature scandinave.

mies étaient plus considérées, plus révérées qu'en aucun autre temps, et où le secrétaire-perpétuel de celle de Berlin pouvait dire avec exactitude : « Les places d'académiciens sont devenues des brevets d'honneur, qui figurent avec ceux des maréchaux et des ministres, qui sont recherchés par des princes, par des héros[1]. »

Nous conclurons que nous étions autorisé à soutenir, contre les détracteurs divers de l'institution prussienne, ces deux articles également essentiels : L'Académie de Berlin a travaillé, sous Frédéric comme sous Leibniz, dans le même esprit que les plus éminentes académies, ses devancières; et elle les a aidées à répandre à travers l'Europe le goût des saines recherches et la substance des plus belles découvertes.

[1] Formey, année 1767, p. 380.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

DE

L'ACADÉMIE DE PRUSSE.

LIVRE PREMIER.

FRÉDÉRIC Ier ET LEIBNIZ.

CHAPITRE PREMIER.

L'Académie de Prusse date de la même époque que la monarchie prussienne. — Mais elle a pour antécédents les institutions fondées ou renouvelées par le grand Électeur. — Il importe donc de passer en revue ces institutions. — Accueil bienveillant que l'Électeur fait aux réfugiés français, et usage auquel il les emploie. — Leur arrivée semble l'avoir détourné de l'érection *d'une Université brandebourgeoise :* description du plan de cette *Université*, européenne et latine à la fois. — Principaux établissements français protégés par l'Électeur : à Berlin, le *Collége français* et l'Académie dite *des Nobles*; à Halle, l'*Institut français*. — Les réfugiés publient un *Nouveau Journal des Savants*. — *L'Institut* de Halle est le berceau de l'université établie sous Frédéric Ier. — L'Électeur érige l'université de Duisbourg. — Il restaure l'université de Kœnigsberg. — Il soutient en particulier l'université de Francfort sur l'Oder. — A Berlin il fait fleurir le lycée de *Joachimsthal*. — Il jette les bases de la Bibliothèque royale. — Il favorise les travaux des orientalistes, des physiciens, des légistes, des historiens. — Il crée le poste d'historiographe du Brandebourg. — Il prépare tous les éléments dont la réunion forma l'Académie de Berlin.

Le commencement du XVIIIe siècle forme une des époques les plus mémorables de l'histoire de Prusse. C'est en 1700 que l'électrice de Brandebourg, Sophie-Charlotte, avec l'aide du plus savant homme de ce temps,

Leibniz, fonda l'Académie des sciences et des lettres de Berlin. C'est en 1701 que l'électeur de Brandebourg, Frédéric III, fut sacré roi de Prusse sous le nom de Frédéric Ier. Aussi, et grâce à cette coïncidence glorieuse, l'Académie prussienne n'a-t-elle jamais cessé de croire ses destinées intimement unies à celles de la monarchie prussienne. Durant tout le XVIIIe siècle, l'État et l'Académie semblaient à Berlin deux expressions inséparables, représentant les deux forces, les deux puissances de la nation, son corps, pour ainsi dire, et son esprit.

Cependant, quoique la Prusse ne soit devenue royaume que sous Frédéric Ier, le véritable créateur de cet empire fut le père de Frédéric, le grand électeur Frédéric-Guillaume. De même, si l'Académie de Berlin ne fut établie que sous Frédéric Ier, les fondements de cette institution furent pourtant jetés par son prédécesseur. Sans les efforts tentés par ce prince extraordinaire pour civiliser ses peuples, sans son zèle et son habileté à fixer les lettres et les arts sous le sévère climat de son pays, Frédéric, ou plutôt Sophie-Charlotte, eût vainement essayé de faire de Berlin le centre intellectuel du Nord.

Rappeler ces efforts si constants et si heureux, c'est indiquer les germes dont l'Académie fut le développement, c'est noter les institutions qui ont précédé ou préparé cet établissement sous la domination tutélaire du grand Électeur.

Rien n'atteste plus hautement la sollicitude de ce prince pour la culture morale de son peuple que l'empressement avec lequel il accueillit les réfugiés, chassés de France par l'intolérance de Louis XIV. Longtemps avant

la révocation de l'édit de Nantes à laquelle il opposa vingt et un jours plus tard l'édit de Potsdam[1], il s'était efforcé d'attirer à lui des auxiliaires si utiles. Dès 1684, l'Europe avait lu avec étonnement le *Panégyrique de Monseigneur l'Électeur de Brandebourg*, que le célèbre Abbadie, ce profond connaisseur d'hommes, avait composé sous les yeux de Frédéric-Guillaume. Son grand-écuyer, le comte d'Espense, et son ministre à Paris, le savant Spanheim, avaient prévenu ses desseins. Quelques colons français s'étaient déjà trouvés parmi les étrangers qui, après la paix de Westphalie, avaient aidé ce souverain à changer les sables de la Marche en beaux et vastes jardins, à les remplacer par une multitude de maisons commodes et d'élégants palais, à délivrer la capitale de ces milliers d'engraisseurs de bétail qui en avaient fait une grande et infecte étable, à porter enfin rapidement le chiffre de la population berlinoise de sept mille habitants à vingt-sept mille. Le génie créateur et organisateur du margrave sut employer merveilleusement tant d'habiles gens au bien commun de la patrie. Il appela les littérateurs et les savants, les uns à diriger l'éducation des princes et des princesses, les autres à instruire en qualité de professeurs ou de pasteurs, d'autres encore à administrer la justice et les finances, le plus grand nombre à perfectionner l'agriculture, l'industrie et le commerce. Les dames françaises et ces officiers aussi spirituels que braves, dont le maréchal de Schomberg fut le chef, servirent à composer, à embellir une cour à la fois polie et morale. Ainsi naquit un mouvement d'idées jusqu'alors

[1] Octobre 1683.

inconnu, une culture plus élégante, et cette fleur de sociabilité qui est indispensable à un peuple pour prendre rang parmi les nations éclairées. Ainsi se forma l'esprit de conversation, le talent de juger les choses de goût et d'art, l'amour ingénieux des lettres, des sciences et enfin des lumières. Ainsi se répandit, à travers toutes les classes, quelque chose de plus mobile, de plus fin, de plus pratique, de plus net, quelque chose de la vivacité et de la précision françaises. La preuve que Frédéric-Guillaume apprécia avec gratitude les services rendus par les réfugiés, c'est qu'il fit élever son fils par des maîtres français, au sein de la première colonie, dans une petite ville de la Marche, nommée Vieux-Landsberg. Les aurait-il comblés d'honneurs et d'estime, s'il avait pensé, comme Mirabeau[1], que leurs services se bornaient à l'introduction de l'usage des légumes et des fruits, à une révolution dans la diététique, à la destruction de la lèpre et du scorbut?

C'est la fraternelle adoption de ces émigrés qui détourna probablement l'Électeur d'un projet, d'ailleurs digne de lui, de l'établissement d'une *université brandebourgeoise*. Dès 1656, en effet, il avait songé à doter ses États d'un tribunal suprême de la littérature et des sciences, en faisant bâtir une ville uniquement habitée par d'habiles gens tirés de toutes les nations policées, une ville savante qui offrît un enseignement théorique et pratique de tout ce que l'esprit humain avait découvert et inventé, *savait et pouvait*. Cette république, peut-être une imitation perfectionnée de l'Uranibourg de

[1] *De la Monarchie prussienne*, T. I, p. 32, 38 sqq.

Tycho-Brahé, mais qui fait penser tantôt à l'*Atlantide* de Bacon, tantôt à l'*Utopie* de Thomas Morus, devait jouir d'une juridiction propre et indépendante, et s'ouvrir particulièrement à ceux qui manquaient dans leur patrie de la liberté nécessaire aux études et à la pensée. La différence de foi religieuse ne devait point être un motif d'exclusion. Chrétien, juif, mahométan, chacun serait autorisé à professer ses croyances, sous la seule réserve de se conduire en homme de bien, en citoyen honnête, en sincère partisan de la tolérance. Cette cité enfin, entrepôt universel des lumières et des connaissances, devait réunir tous les agréments qui peuvent charmer une existence littéraire, et attirer les hommes de goût et de mérite. Demeure riante et respectable de la science et de la sagesse, asile de la philosophie et de la hardiesse d'esprit, elle serait en même temps pour les Muses une retraite enchantée, à laquelle les souverains de l'Europe s'empresseraient d'accorder le privilége d'une entière neutralité dans toutes les guerres à venir. La langue latine devait être l'idiome de l'université brandebourgeoise[1]. Il est permis de croire qu'en popularisant la langue française, les réfugiés travaillèrent au discrédit du latin, et qu'en servant l'Électeur avec dévouement et succès, ils le disposèrent à oublier cette république un peu chimérique et à fonder des établissements français.

Parmi ces nombreux établissements, protégés par Frédéric-Guillaume, il faut en citer du moins trois : à Berlin, le *collége français* et l'*académie des nobles;* à Halle, l'*institut français* ou l'*académie des chevaliers*.

[1] Voyez Œlrichs, *Comm. hist. litt.* 1751, *diss.* I

Le *collége français* qui, pendant plus d'un siècle, a fourni tant d'hommes remarquables à toutes les carrières de l'État et qui dès l'origine formait une école presque aussi complète que les universités de second ordre, était dirigé par les réfugiés, mais fréquenté à la fois par des Français et des Allemands.

L'*académie des nobles* ou simplement l'*académie française*, relevée depuis avec éclat par le grand Frédéric, avait été créée avant la révocation de l'édit de Nantes; mais après cet événement si décisif, *la surintendance,* ou *inspection supérieure,* en fut confiée par le grand Électeur à une des victimes les plus connues de la révocation. En donnant ce poste honorable à son *cher et bien-amé* Charles Ancillon, juge supérieur de la colonie, Frédéric-Guillaume veut, aux termes du rescrit du 20 août 1687, proposer en modèle le légiste français « aux autres di« recteurs, précepteurs et régents, pour qu'ils gouver« nent et instruisent la jeunesse convenablement et avec « soin. » C'était désirer en même temps que l'institution administrée par Ancillon servît d'exemple aux maisons d'éducation établies dans d'autres villes. Du reste, la jeunesse qu'on y élevait appartenait moins à la colonie française qu'aux premières familles du Brandebourg et de la Poméranie.

Au *collége français*, ces générations, ferme espoir de l'Électeur, se préparaient aux emplois civils, particulièrement aux fonctions ecclésiastiques et judiciaires; à l'*académie française,* elles se formaient pour les charges militaires, et aussi pour la carrière diplomatique. Mais les maîtres, honneur ou soutien de l'un et de l'autre établis-

sement, constituaient un corps savant et lettré, dont la présence dut naturellement suggérer l'idée d'une compagnie littéraire, d'une *société des sciences*. Du moins, avant que d'arriver à former une société semblable, c'est-à-dire avant 1700, éprouvèrent-ils le besoin de se donner un organe littéraire, en fondant le *Nouveau Journal des savants*. C'est en 1696 que les réfugiés se mirent à *dresser cette gazette*, sous la direction d'un professeur du collége français, le philosophe Chauvin, grand ami de Bayle et de Basnage. Ils eurent soin de la décorer d'un titre conforme à l'intention si souvent manifestée par le grand Électeur, de transporter ou de reproduire à Berlin les établissements scientifiques de Paris, cette noble intention qui rappelle les curieuses paroles de François I[er]. « Je veux bâtir dedans Paris les villes d'Athènes et de « Rome, » avait dit ce monarque, en ordonnant la création du *Collége de France*.

Quant à l'*institut français* de Halle, il mérite d'être mentionné ici, parce qu'il fut le germe de l'illustre université de cette ville. Cette maison avait été établie, sous le patronage de Frédéric-Guillaume, par un réfugié appelé Millié, mais plus connu sous le nom de La Fleur. Dès le premier jour, elle avait compté un très grand nombre de maîtres et d'élèves, et si sérieusement attiré l'attention générale, que le successeur de Frédéric-Guillaume chargea trois ministres d'État d'en réformer le plan, de l'étendre et de le régulariser. Mais ce qui la rendit plus célèbre, c'est la retraite qu'y trouva, en 1690, Christian Thomasius, persécuté à Leipzig. A

peine cet éloquent professeur y était-il arrivé, qu'une foule de jeunes gens l'y suivirent, pour l'écouter en l'admirant. L'affluence fut si considérable, que Frédéric I[er] put songer à transformer l'*académie des chevaliers* en *université électorale*[1]. Son père, le grand Électeur, avait au reste toujours eu le désir d'ériger une université à Halle, depuis que la paix de Westphalie l'avait mis en possession du duché de Magdebourg.

S'il n'était réservé qu'à Frédéric I[er] d'être le fondateur de l'école de Halle, Frédéric-Guillaume eut du moins le mérite de donner une université à la Westphalie. Pendant qu'il ne semblait occupé qu'à effacer du sol de Brandebourg les traces de la guerre désastreuse de Trente-ans, il créa et dota généreusement l'école de Duisbourg. Il la fit consacrer solennellement par un ami déclaré des sciences et des arts, Jean-Maurice de Nassau-Siegen, en présence de la cour et d'une élite de professeurs, parmi lesquels se trouvait le docte Grævius[2]. Duisbourg prenait place à côté des deux universités qui existaient déjà lors de l'avénement du grand Électeur, à côté de Kœnigsberg et de Francfort sur l'Oder.

Kœnigsberg devait, comme Wittemberg, son origine et sa splendeur à la Réformation. Albert de Brandebourg, cousin du cardinal de ce nom, grand-maître de l'ordre teutonique et duc de Prusse, ayant embrassé la

[1] 22 avril 1693. L'institut s'appelait en allemand *Ritterakademie*, et l'université prit le nom de Frédéric, *Friedrichsuniversitæt*.

[2] 14 octobre 1655. Voyez l'édition de *Lucien* par Grævius, épitre dédicatoire au grand Électeur.

cause de Luther et voulant laisser un témoignage de sa sympathie pour les sciences qu'il ne séparait point de la religion, institua en 1544 une université dans le lieu de sa résidence. Mais le rénovateur, le second fondateur de Kœnigsberg fut le grand Électeur. C'est lui qui la releva d'une décadence profonde, où des guerres presque sauvages l'avaient fait tomber. C'est lui qui en augmenta le personnel et les revenus. En y appelant des étrangers de renom, il lui donna le plus bel éclat et la rendit propre au rôle qu'elle devait jouer cent ans après, lorsqu'elle devint le berceau de Kant et de Hamann, et le premier théâtre de la nouvelle philosophie allemande. Cependant, ce fut en faveur de l'université de Francfort que Frédéric-Guillaume s'imposa le plus de privations. Il fallait, après la paix de Westphalie, la restaurer complétement; il fallait augmenter les honoraires des maîtres, reformer et accroître la bibliothèque, donner des bourses aux étudiants, attirer des professeurs étrangers: tous ces besoins, l'Électeur y satisfit avec autant de sagesse que de dignité. C'est à la Hollande qu'il emprunta la plupart des humanistes et des jurisconsultes, dont il enrichit ou décora l'établissement qui lui était cher. On y garda longtemps l'agréable souvenir d'une visite solennelle dont le margrave un jour l'honora, de cet intérêt attentif et aimable qu'il sut marquer pour ses nombreuses leçons et pour ses fêtes universitaires. Par un empressement si flatteur, Frédéric-Guillaume avait voulu associer son nom à celui du fondateur de Francfort, Joachim Ier, esprit distingué qui avait aussi forcé sa cour de prendre part avec lui à l'inau-

guration de cette école[1], et qui avait encore mieux fait en remettant le soin de la diriger au célèbre Wimpina de Leipzig.

Celui des colléges de Berlin, qui porte le nom de Joachim, quoiqu'il ne doive son existence qu'à un descendant de Joachim Ier [2], le lycée de *Joachimsthal*, partageait avec Francfort les préférences du grand Électeur. Afin de le mettre en état de rivaliser avec le collége français, Frédéric-Guillaume tâchait d'y envoyer des réfugiés d'un mérite éprouvé.

Telles sont les principales institutions antérieures à celle qui était destinée à les représenter et à les dominer toutes, l'Académie de Berlin. Trois universités complètes, savoir Francfort, Kœnigsberg et Duisbourg; à Berlin, trois lycées supérieurs, le collége de *Joachim*, le *collége français* et l'*académie des nobles;* à Halle enfin, l'*institut français*, qui était à la veille d'être converti en université : voilà les ressources intellectuelles que le héros de Fehrbellin laissait en mourant à la disposition de son peuple, c'est-à-dire de deux millions d'hommes.

Il faut ajouter, pour faire mieux sentir l'importance de ce règne, que toutes ces institutions disposaient elles-mêmes en commun de certaines fondations, également dues à l'intelligente sollicitude de l'Électeur. Rappelons seulement que la magnifique bibliothèque, qui reçut depuis le nom de *bibliothèque royale*[3], est l'ouvrage de Frédéric-Guillaume. Rappelons combien il fit d'efforts et

[1] 1506. Voyez Buchholtz, *Essai d'une histoire de la Marche de Brandebourg* (en allem.), 1765, T. III, p. 349.

[2] Joachim-Frédéric, régnant vers 1600.

[3] Voyez l'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, par M. Wilken.

de frais pour faciliter la connaissance des langues orientales et l'acquisition de manuscrits asiatiques, pour fixer à Berlin le jésuite Couplet qui avait si utilement séjourné en Orient, pour encourager les travaux du sinologue André Müller, surnommé *Greifenhagius*, pour s'entourer de physiciens et de chimistes, tels que Kunkel, pour faire avancer l'étude précieuse du droit et de l'histoire.

L'histoire reçut des encouragements particuliers et une salutaire impulsion, par la création du poste d'historiographe du Brandebourg. Cette charge qui date de l'année 1650, l'Électeur la confiait à des étrangers aussi volontiers qu'à ses sujets, parce qu'il désirait faire connaître l'histoire de son pays et de sa race en Allemagne et en Europe, non moins que dans ses États. Le progrès populaire des connaissances historiques lui semblait si étroitement lié à la gloire et à la dignité nationale, aux intérêts du patriotisme véritable, qu'il ne croyait pouvoir assez récompenser ceux qui se dévouaient à une tâche si laborieuse et si souvent ingrate. Le Hollandais Martin Schoock, le Français Jean de Rocoles, le géographe Hübner de Hambourg, le scrupuleux Puffendorf, nommés successivement historiographes, furent tour à tour comblés de marques d'estime et de munificence[1].

Combien la réunion de tant de ressources variées était favorable à l'érection d'une académie des sciences! Ces humanistes et ces orientalistes, ces physiciens et ces chimistes, ces jurisconsultes et ces historiens étaient désignés d'avance pour former une association érudite et scientifique. Si le grand Électeur ne les eût point appe-

[1] Voyez Puffendorf, *Rerum Brandeburgicarum lib.* XIX.

lés ou protégés dans sa capitale, Frédéric Ier aurait-il pu penser à fonder l'Académie de Prusse? Ce furent là les antécédents nécessaires et les éléments primitifs de cette compagnie.

CHAPITRE II.

Mort du grand Électeur et avénement de Frédéric Ier. — Sophie-Charlotte, épouse de Frédéric Ier : sa naissance, son éducation, son caractère, son influence. — Amie de Leibniz, elle lui suggère l'idée d'établir un observatoire, puis une *Société des Sciences.* — Circonstances qui entourent la formation de ce double établissement. — De quoi Leibniz était occupé vers 1698 : efforts qu'il fait pour introduire dans l'Allemagne protestante le calendrier romain, et pour rapprocher les communions chrétiennes. — L'érection de l'Académie est décrétée par Frédéric Ier, le 18 mars 1700. — Les lettres patentes sont données le 11 juillet; le 12, Leibniz est nommé *président à vie.* — Édit de cette nomination. — Règlement que Leibniz soumet à Frédéric. — Son but général. — Les moyens qu'il propose pour atteindre ce but. — Caractères qui distinguent ce règlement : 1) tendance dominante à l'utilité pratique, à l'application sociale; 2) esprit national et sentiments patriotiques; 3) point de vue religieux, et article relatif aux missions chrétiennes; 4) absence d'une classe de philosophie, et cependant projet d'un travail philosophique. — Comparaison de l'Académie avec les institutions analogues de Paris et de Londres. — Pourquoi Leibniz l'intitula *Société*, et non pas *Académie.*

Le grand Électeur mourut en 1688, au moment où Louis XIV faisait à la fois incendier le Palatinat et bombarder Alger, où Guillaume III descendait en Angleterre pour en chasser les Stuarts[1]. Quatre ans auparavant, Frédéric, son fils unique et son successeur, avait épousé à Herrenhausen, célèbre château de plaisance des ducs de Hanovre, la personne éminente, la belle et gracieuse femme que l'Académie de Berlin révère comme sa fondatrice.

Sophie-Charlotte est un des noms les plus chers aux

[1] Voyez le *Sermon* de J. Abbadie, *prononcé à l'occasion du couronnement de l'Électeur de Brandebourg, le 18 de juin 1688.* Berlin, 1688, in-12.

lettres allemandes et les plus justement loués[1]. Celle qui le porta avait été disposée par la nature à goûter, à cultiver les sciences, les arts, la philosophie surtout. De bonne heure elle avait été fortifiée dans cette rare inclination par plusieurs membres de sa famille, qui tenait du côté paternel à la maison de Brunswick, si honorablement connue dans l'histoire littéraire, et aux Stuarts par le côté maternel. Elle était l'élève de sa tante, Élisabeth de Bohême[2], abbesse souveraine de Herforden et amie passionnée de Descartes; puis, de sa mère, l'électrice Sophie, cette habile diplomate qui sut réunir sous le même sceptre l'électorat de Hanovre, les trois royaumes de la Grande-Bretagne, Leibniz et Newton[3]. A dix-huit ans, Sophie-Charlotte avait fait un voyage en Italie, et un séjour de deux années en France, à la cour de Louis XIV, où des raisons de politique avaient seules fait échouer son mariage avec le premier Dauphin. Devenue margrave de Brandebourg, elle s'était ardemment associée à l'œuvre de civilisation entreprise par Frédéric-Guillaume, son beau-père. Au château de Lützenbourg, immortalisé depuis sous le titre de *Charlottenbourg*, elle rassemblait, sans distinction de naissance, tous les gens d'esprit et de mérite. C'est là qu'elle se plaisait à s'entretenir avec Abbadie, Ancillon, Chauvin, Jaquelot, La-

[1] Voyez les ouvrages d'Erman et de Varnhagen d'Ense, l'un en français (1804), l'autre en allemand (1837), tous deux consacrés à Sophie-Charlotte.

[2] « La France n'a pas de plus bel esprit que la duchesse Sophie, et de personne plus solidement savante que la princesse Élisabeth. » *Chevræana*, p. 90. Cf. Descartes, *Principia*, dédic.; M. V. Cousin, *Fragm. de philos. cartés.* p. 371.

[3] Mot de Fontenelle (*Éloge de Leibniz*).

croze, Lenfant, le plus souvent avec le grand Beausobre, son chapelain. C'est là qu'elle discuta, le sourire de Vénus sur les lèvres[1], avec l'Irlandais Toland, qui voulait la gagner à la secte naissante des *libres-penseurs;* plus tard avec l'Italien Vota, confesseur du roi de Pologne, qui désirait la ramener à l'Église romaine. C'est là principalement qu'elle agitait, avec *son père* Leibniz, les plus difficiles questions de métaphysique, mille questions alors si spirituellement soulevées par ce Bayle qu'elle fut voir à Rotterdam, et si lumineusement exposées dans la *Théodicée*. La célèbre, l'admirable *Théodicée* fut en effet composée *sur les sollicitations polies*[2] de celle que Leibniz avait coutume d'appeler « une prin« cesse des plus grandes et des plus accomplies, une in« comparable reine[3]. »

On raconte qu'un jour d'automne de l'année 1697, Sophie-Charlotte, à table, devant son époux, manifesta l'étonnement et le regret qu'une ville comme Berlin ne possédât ni observatoire ni astronome. Le premier ministre et le mentor du prince, protecteur zélé des lettres et savant lui-même, Dankelmann, n'avait point assisté à ce repas; mais un des convives, Jablonski, prédicateur de la cour, s'empressa de lui rapporter la juste remarque de l'électrice, et le supplia de remplir bientôt un vœu si

[1] C'est Lenfant, témoin de cette controverse, qui rappelle le vers de Virgile:

Olli subrisit vultu quo cuncta serenat.

Leibniz pensait comme Lenfant, et a vanté en vers latins et allemands la grâce et la beauté de la reine, *speciem, majestatem, amorem*. Voyez *Bibliothèque choisie*, T. XXIII, p. 327.

[2] Chevalier de Jaucourt, *Vie de Leibniz*, en tête de la *Théodicée*.

[3] Leibniz, préface de la *Théodicée*. Cf. *Opp*. V. 134 : *Principem divinam*. M. V. Cousin, *Fragm. de philos. cartés*. p. 417 suiv.

raisonnable, un vide de plus en plus sensible. L'homme qui servait ordinairement d'intermédiaire entre Dankelmann et Leibniz, un secrétaire du cabinet, Cuneau, ne tarda pas d'avertir le philosophe de ce qui venait de se passer à Berlin. En ce moment même l'infatigable Leibniz était occupé de deux projets qui avaient quelques rapports, éloignés à la vérité, avec la pensée de Sophie-Charlotte. Il venait de nouer entre le Hanovre, représentant le luthéranisme, et le Brandebourg, dominant les calvinistes d'Allemagne, des relations dont le but était une alliance religieuse des deux États, et par suite une union protestante capable de balancer la suprématie de la catholique Autriche. Il venait aussi d'adresser à la diète de Ratisbonne, résolue enfin à introduire dans tout l'empire le style nouveau, c'est-à-dire le calendrier romain, un curieux et solide mémoire, où il montrait la nécessité de réformer en même temps l'almanach grégorien, encore défectueux sur quelques points[1]. La première de ces démarches rendait la présence de Leibniz à Berlin chaque jour plus désirable; et déjà les deux électrices, la mère et la fille, avaient cherché à créer une position qui permît à Leibniz de séjourner dans le Brandebourg, tout en restant au service du Hanovre, par exemple, *une sorte d'intendance sur les sciences et les lettres*. Le second pas touchait de plus près encore à l'idée d'établir un observatoire, et peut-être de concentrer à Berlin l'importante opération décrétée par la diète.

[1] Voyez sur cet important sujet la lettre où Leibniz remercie l'académie des sciences de Paris de sa nomination comme membre étranger (8 février 1700). Voyez *Opp.* IV, 2, 143-145, et M. V. Cousin, *Fragm. philos.* T. II, p. 337 sqq.

L'une et l'autre entreprise devait réaliser une des conceptions les plus précieuses à Leibniz et à Sophie-Charlotte, la conciliation durable des diverses confessions chrétiennes, lesquelles seraient ainsi amenées à regarder cette *harmonie* astronomique comme un heureux point de départ pour un accord religieux.

A peine Leibniz fut-il informé des dispositions favorables de Frédéric, qu'il s'avisa d'étendre la proposition de la margrave, en ajoutant au projet d'un établissement astronomique le plan d'une complète *société des sciences*. Après divers incidents, après de longues négociations financières, et grâce à l'énergique concours de plusieurs amis, tels que Spanheim et ce ministre Paul de Fuchs qui avait si activement contribué à la fondation de l'université de Halle, l'érection de l'Académie fut décidée, le 18 mars 1700, au château d'Orangebourg. Les fonds nécessaires devaient être fournis par le produit de la vente des calendriers confectionnés à Berlin, et dont le privilége fut octroyé à l'Académie. Quelques semaines plus tard, Leibniz se rendit en Prusse. Le 11 juillet, anniversaire de sa naissance, Frédéric signa les lettres patentes à Cologne sur la Sprée. Le lendemain, Leibniz, alors président de la république des lettres, fut installé, par un édit flatteur, *président à vie* de la *Société des sciences*.

Il n'est pas sans intérêt de citer cette pièce, qui est rédigée en allemand, mais dans l'allemand du dix-septième siècle, c'est-à-dire chargée de latinismes et de gallicismes :

« Étant instruit du mérite et des éminentes qualités

« du conseiller privé de la Cour électorale de Bruns-« wick, Godefroy-Guillaume de Leibniz, tant par ses « ouvrages que par le rapport avantageux que l'on Nous « a fait de son savoir dans la jurisprudence, particuliè-« rement en droit public et en droit des gens; de ses con-« naissances profondes, de sa pénétration extraordinaire, « de diverses belles inventions et découvertes qu'il a faites « dans plusieurs sciences curieuses, utiles ou sublimes, « comme sont la philosophie, les mathématiques, les an-« tiquités, l'histoire, les belles-lettres et autres études « dignes d'être cultivées (en considération de quoi il a été « affilié, il y a longues années, à l'Académie royale des « sciences de Paris et à la Société royale de Londres) :

« Nous avons résolu en grâce de le constituer *Prési-« dent* de la nouvelle *Société*, que nous venons de fonder « pour l'avancement des sciences utiles et pour le pro-« grès des beaux-arts. Le susdit de Leibniz a déclaré, de « son côté, par un louable effet de son inclination pour « la prospérité des sciences et des arts, qu'en se con-« formant à Notre gracieuse volonté il acceptera cette « charge, dont il peut s'acquitter commodément et sans « négliger les fonctions de son emploi présent, autant « que le voudra permettre sa Cour, au service de la-« quelle il demeurera toujours attaché.

« Pour cet effet, il gérera la Présidence, et afin d'y « vaquer, il se rendra dans Notre résidence, autant que « ses charges actuelles et ses autres occupations le com-« porteront. Lorsqu'il sera absent, il ordonnera à quel-« que autre personne de présider à sa place. En son « absence aussi, il correspondra relativement aux mêmes

« choses, et donnera ses soins à ce qui se passera dans « ce corps, de manière que tout soit mûrement examiné « et traité avec l'ordre convenable. »

Avant sa nomination, le nouveau président avait soumis à Frédéric le règlement de l'Académie. C'est ce règlement qu'il importe d'étudier; servant de base à l'institution, il en renferme l'esprit et l'avenir. Il importe du moins de relever les dispositions fondamentales d'un petit nombre de documents[1], promulgués ou sanctionnés par Frédéric, mais proposés et rédigés par Leibniz, soit pour autoriser et établir l'Académie, soit pour en diriger les travaux et la marche.

Le but que se propose le législateur de l'institut prussien est conforme aux desseins qui avaient animé les académies de Paris, de Londres et de Florence, expressément mentionnées dans les documents que nous analysons, à titre de modèles ou de termes de comparaison. L'Académie de Berlin reçoit de même la mission de recueillir les connaissances éparses au milieu du monde, et acquises à l'esprit humain; de les mettre en ordre; d'en former un ensemble précis et régulier; puis, celle de les accroître et de les multiplier; celle, enfin, d'apprendre à en faire un usage sûr et légitime.

Les moyens d'atteindre une fin si excellente ne diffèrent pas davantage des voies frayées ou recommandées par les académies antérieures. Ces moyens sont résumés en ces

[1] Dans son incomplète et superficielle *Histoire de l'Académie de Prusse*, Formey compte parmi ces documents une pièce qui, adressée en 1703 à la cour de Dresde, n'a nul rapport à la fondation de l'Académie de Berlin. Voyez les *Œuvres allemandes* de Leibniz, publiées par M. Guhrauer, T. II, p. 267-278.

termes nobles et expressifs : « La contemplation, l'obser-
« vation des œuvres et des merveilles de Dieu dans la na-
« ture ; la description des découvertes et des inventions,
« celle des ouvrages d'art, des occupations et des doctri-
« nes humaines, et en général de toutes ces bonnes étu-
« des et de toutes ces pratiques qui, formant le trésor de
« la science et de la culture sociale, contribuent tant au
« bien public, à l'exercice de la vertu, à la propagation
« de la vérité, à la glorification de la Divinité. » N'est-ce pas là conseiller, dans un langage presque religieux, ce que Galilée, Bacon et Descartes avaient enseigné et pratiqué avant Leibniz? C'était reconnaître avec eux l'évidente nécessité d'observer la nature, de faire des expériences, de bien décrire les faits et de les rassembler avec soin. C'était proclamer l'analyse ou l'expérimentation l'unique chemin pour arriver à la connaissance des causes et des principes, pour pénétrer jusqu'aux forces qui mettent le monde en mouvement, jusqu'à ces forces réelles et manifestement permanentes, qui agissent sans relâche dans la création, et que l'art emploie et diversifie dans l'intérêt de la civilisation, pour le progrès et le bonheur de l'humanité.

L'esprit d'une académie des sciences, selon Leibniz, c'est l'esprit d'expérience et d'observation, d'étude directe et positive ; c'est l'esprit d'investigation certaine et impartiale, l'esprit de découverte. Une académie véritable, celle où l'analyse et la méthode l'emportent sur la synthèse et le système, sur tout ce qui est trop dogmatique, est née du besoin de s'associer pour mieux connaître les phénomènes et leurs lois ; par conséquent, du besoin de la réalité

et de la certitude, du besoin d'examiner librement, de démêler ce qui est incontestable de ce qui n'est que possible, probable, douteux ou chimérique. Reconnaître et prouver ce qui est fondé en nature et en raison, ce qui est universellement avoué, utile, bienfaisant, en un mot *d'origine divine*, tel est le vœu suprême d'une compagnie savante. Une compagnie semblable n'est-elle pas une assemblée d'hommes frappés de la nécessité de réunir des matériaux qu'un particulier serait incapable d'amasser; frappés de l'importance de faire en commun ces observations variées et répétées, comparées et combinées, auxquelles le génie isolé chercherait en vain à suffire? L'empire de la nature est si étendu, la multitude des objets si innombrable, la région des causes et des fins si élevée, que l'esprit moderne a dû diviser ses travaux, et c'est dans les académies que s'opère cette division. Le partage et la distribution des études, l'association des efforts et des essais, l'échange et la vérification des découvertes, voilà la tâche à la fois diverse et simple des corps scientifiques, voilà la vocation adressée par Leibniz à la *Société de Brandebourg*.

Cependant, les expressions que nous venons de commenter renferment un trait qui n'est pas aussi nettement marqué dans les statuts des sociétés de Londres et de Paris. Ce trait, c'est la tendance prédominante à l'application, à l'utilité pratique. Leibniz, il est vrai, désire que son académie concoure aussi à l'avancement de la connaissance humaine, *ad incrementum scientiarum*. Mais il veut, de plus et par-dessus tout, qu'elle serve au bien public, imitant la science même, ce sublime moyen de

culture sociale, *pro bono publico*. A ce point de vue, le savoir n'est qu'un instrument, un rouage du mécanisme de la société, un organe de la vie générale de l'État. Leibniz s'énonce moins en savant qu'en politique, lorsqu'il écrit : « Il ne s'agit pas, pour une pareille institu-
« tion, de satisfaire une pure curiosité, ni même l'envie
« naturelle de savoir. Il ne s'agit point d'inventer des
« choses qui n'ont nulle influence immédiate dans la
« pratique. Cette institution doit songer à la science et à
« l'application utile à la fois, en imaginant des objets qui
« puissent tout ensemble honorer son auguste fondateur
« et profiter au monde. Qu'elle allie la pratique à la théo-
« rie ; qu'elle perfectionne, à côté des arts et des sciences,
« et par leur moyen, tout ce qui intéresse le pays et le
« peuple, l'agriculture, l'industrie, le commerce et jus-
« qu'aux vivres ! »

De là le souhait que Leibniz forme plus d'une fois : puisse l'Académie, au lieu de se renfermer étroitement dans le soin des études abstraites, se mettre et se tenir en relation avec toutes les branches de l'économie politique, avec tous les services d'administration publique, et ainsi parvenir à diminuer les difficultés, à augmenter les commodités de la vie humaine, — *reales scientias !* Le grand nombre lui aurait plusieurs sortes d'obligations. Elle affermirait la santé en prévenant les maladies, elle soutiendrait la vertu en éclairant les consciences, elle abrégerait le travail et allongerait le temps en offrant de saines méthodes et des résultats plus riches et mieux avérés. Elle servirait les familles comme l'État, la paix aussi bien et plus que la guerre : la paix, à force d'agir sur l'instruc-

tion et sur l'éducation de la jeunesse, sinon de tous les âges; la guerre, à force d'appliquer les sciences naturelles et exactes à la chirurgie, à la stratégie, à la tactique, à toutes les conditions d'une armée, à toutes les nécessités d'une campagne. L'Académie deviendrait alors non-seulement le plus bel ornement de la nation, mais une source inépuisable de prospérité pour toutes les directions de l'activité sociale. Par l'éclat solide de ses travaux spéculatifs, elle constituerait une sorte de conseil intellectuel, un sénat littéraire. Elle formerait, par la propagation des connaissances usuelles, une espèce de ministère des lumières populaires, une magistrature scientifique et morale. Insensiblement, de l'aveu de tout le monde, cet aréopage, chargé d'apprécier la valeur des découvertes et le mérite des inventeurs, populariserait, avec les découvertes, les noms des inventeurs, et disposerait le public à respecter de plus en plus les savants, comme les savants à se dévouer toujours davantage au public.

A ce premier trait qui marque avec force une tendance essentiellement pratique, se lie un second caractère qui ne domine pas moins dans le plan primitif de l'Académie de Prusse. Leibniz invite cette compagnie à jouer le rôle d'une institution profondément nationale et patriotique, *pénétrée de sentiments allemands*, dit-il, *et zélée pour la gloire de l'Allemagne*[1].

Que faut-il entendre par ces paroles? Comment les explique le rédacteur du règlement?

L'Académie est appelée d'abord à perfectionner la langue allemande, à l'épurer et à l'assouplir. Elle est en-

[1] *Eine teutschgesinnte Societat.—Eine teutsch-liebende Gesellschaft.*

suite chargée de pousser avec ardeur l'étude de l'histoire d'Allemagne, son histoire tant civile que religieuse, celle des États prussiens autant que celle de la race germanique en général. Elle doit enfin s'honorer principalement en cherchant à honorer le nom allemand : plus elle se distinguera, plus la patrie commune brillera[1].

Cette recommandation fut, remarquons-le, l'ouvrage de Frédéric Ier, plus encore que de Leibniz. Lorsqu'on fit au margrave lecture du diplôme de fondation, il s'aperçut aussitôt qu'on avait négligé de mettre au nombre des occupations académiques l'étude de l'idiome et des annales du pays, et il ordonna de réparer cet oubli. Du reste Leibniz ne manqua pas d'applaudir à l'observation du souverain. Quoiqu'il eût composé en français ses écrits les plus connus, Leibniz avait énergiquement repris et finement raillé cette *manie de singer les Français* en toutes choses, qui s'était emparée des cours allemandes. Peu de temps avant que de rédiger ce règlement, il avait publié en allemand même ses excellentes *Pensées sur l'usage et le perfectionnement de la langue germanique*[2] ; petit volume de haute valeur, où ce grand homme prédit les brillantes destinées auxquelles ses compatriotes s'élevèrent après lui, mais qui ne fixa l'attention que cent ans plus tard, alors que l'Académie de Berlin, résolue à quitter la langue française pour l'allemand, l'invoquait comme une autorité en quelque sorte paternelle. Leibniz dut mieux sentir que Frédéric, combien l'Académie prendrait

[1] *Zur Ehre und Zierde der teutschen Nation.* — *Communis Germanorum patriæ.*

[2] Voyez les *Œuvres allemandes* de Leibniz, éd. Guhrauer, T. I, p. 440 sqq.

d'ascendant sur l'Allemagne tout entière en se constituant gardienne de sa langue et dépositaire de son histoire; combien ces travaux de grammaire et d'érudition serviraient les vues politiques et religieuses de la Prusse, et combien cette espèce de centralisation littéraire accoutumerait les Allemands à tourner leurs regards vers Berlin, plutôt que vers Vienne.

Une troisième particularité de ces statuts, c'est leur point de vue religieux, cet aspect si étrangement méconnu et défiguré, mais qu'expliquent si facilement le génie et les desseins du législateur.

Dans le diplôme de fondation, Frédéric Ier s'exprime ainsi : « L'expérience atteste que la vraie foi de l'Évan- « gile et les vertus chrétiennes sont surtout avancées, au « sein de la chrétienté, comme au milieu des nations « non encore converties, par des personnes qui, accom- « pagnées de la bénédiction divine, joignent à une con- « duite irréprochable un jugement exercé et des connais- « sances solides. Voilà pourquoi Nous voulons que Notre « Société des sciences soit ardente à propager, sous Notre « protection, la véritable foi et les vertus évangéliques. « Elle reste cependant maîtresse de s'associer et d'em- « ployer des gens qui appartiennent à d'autres religions, « ainsi qu'à d'autres nations. »

Un article qui se termine par une pensée de tolérance sérieuse, par une vue de civilisation universelle, ne pouvait émaner d'une mysticité fanatique : nous allons le montrer. Malgré son caractère national et sa couleur évangélique, l'Académie est exhortée à se souvenir toujours qu'elle a été fondée dans l'intérêt des sciences, à

se préoccuper de l'attribut de savant et du progrès de la connaissance, chaque fois qu'elle aura des membres à choisir ou des résolutions à prendre. Tout en affectionnant la qualité d'Allemand et le titre de chrétien réformé, elle se gardera d'exclure un étranger, un catholique, un grec. Sa plus vive sollicitude doit être d'acquérir des membres instruits et d'utiles coopérateurs, sous quelque climat et devant quelque autel qu'elle les rencontre. Au surplus, quels sont les hommes que Leibniz voudrait voir chargés des missions chrétiennes? Des hommes d'une vie pure, mais des hommes de savoir et d'entendement, tels que les pères Bouvet et Grimaldi : « non de saints visionnaires, écrit-il à Lacroze[1], « comme le cardinal de Tournon, mais des hommes dont « le zèle est réglé par la science, comme le père Bonjour[2]. » Et pourquoi désire-t-il que la Société des sciences concoure à l'œuvre des missions? « Parce qu'on « allumerait de cette façon, dit-il, la véritable lumière « chez les peuples encore assis dans les ténèbres; et qu'on « formerait avec eux un double commerce, un échange « de connaissances et d'idées et un trafic de marchandises et d'objets manufacturés.... La science, l'astronomie, ce ciel terrestre, est destinée à conduire les « hommes égarés, comme l'étoile conduisait les mages, vers ce qui est véritablement céleste et divin. » L'exacte connaissance de l'Asie, l'établissement de relations scientifiques et philosophiques entre l'Europe, la Chine et l'Inde, voilà une des pensées favorites de Leib-

[1] Juillet 1712.

[2] Comp. les *Fragments philos.* de M. V. Cousin, T. II, p. 318 sqq. 334.

niz. C'est parce que les jésuites la réalisaient en partie qu'il les louait volontiers et les encourageait toujours. C'est parce que les protestants la négligeaient qu'il songeait à l'introduire, sous forme de statut, dans le règlement de l'Académie. Dans le temps même qu'il l'y introduisait, il la discutait avec le Vincent de Paule du luthéranisme, avec le vénérable Hermann-Auguste Francké, occupé alors de fonder à Halle, non-seulement le célèbre *Hospice des orphelins*[1], mais un *Séminaire* ou *Collége oriental*, et une *Maison de missions*. Déjà Leibniz s'était adressé dans le même dessein au czar Pierre Ier; et en Angleterre à la fois à l'archevêque de Canterbury, à la fameuse *Société pour la propagation du christianisme*[2], et à plusieurs membres de la Société royale de Londres qui commençait à profiter des voyages des navigateurs et des stations des consuls britanniques[3]. A Berlin, il s'entretenait de semblables projets avec le pieux Spéner, qui était alors le patriarche de la réforme allemande, ou plutôt le Saint-Cyran du Port-Royal prussien. Il excitait André Müller, Jablonski, Lacroze, à composer des ouvrages analogues aux *Lettres édifiantes*, à songer que la Chine, à cause de sa haute civilisation, était la France de l'Orient, comme la France pouvait être la Chine de l'Occident[4]. « Faites-vous de plus en plus Chinois, » disait-il au bibliothécaire du roi[5], tandis

[1] *L'Orphanotropheion*, ou *Waisenhaus*. Le *Collége oriental* a formé de très savants théologiens, tels que Reinbeck.

[2] Fondée en 1698.

[3] Voyez Sprat, *History of royal Society of London* (éd. IV), p. 156 sq.

[4] Voyez *Novissima Sinica*, et la *Lettre sur la philosophie chinoise*, à Remond. *Opp.* IV, 1, 169-210.

[5] « Le chinois est la seule langue qui se soit refusée à l'application de

qu'il représentait au roi même que les Chinois recherchent avec avidité l'ambre jaune, matière si abondante sur les bords de la Baltique.

Ainsi, ce que le quatrième département de l'Académie, la classe de littérature, devait se proposer particulièrement et partout favoriser, c'était l'étude des lettres asiatiques[1], l'étude de ce que l'on nommait encore *l'autre monde civilisé*, ou *l'Anti-Europe*. Mais on voit, en même temps, qu'il n'y avait alors qu'un seul moyen assuré d'atteindre ce but. Ce moyen unique était d'envoyer en Orient des prédicateurs de l'Évangile, après les avoir pourvus des instructions de l'Académie, et obligés de se conformer à ces instructions, c'est-à-dire de recueillir tout ce qui se rapporte aux sciences et de le transmettre fidèlement à l'Académie. C'était de transformer ces ministres de la religion en courtiers de science, en correspondants d'académie, sans leur ôter le caractère de ministres.

On a donc faussement soutenu que Leibniz voulait changer l'Académie en un institut de missionnaires, en un séminaire de théologie. Aucun passage du règlement ne laisse entrevoir l'idée d'établir une classe consacrée aux sciences religieuses, une section de dogme, d'exégèse ou d'homilétique. Redisons-le, il n'était question que de mettre l'Académie en relation intime avec les missionnaires et les lettrés d'Asie; que de rattacher étroitement

M. de la Croze; au moins n'a-t-il pu arriver au degré qu'il aurait souhaité.» Formey, *Éloge de La Croze.*

[1] « *In dem vierten Departement* LITTERATURA, *insonderheit aber* ORIENTALIS, *u. solche zur Fortpflanzung des Evangelii unter den Unglæubigen nützlich anzuwenden.*» — « *Das herrliche China.* »

à la diffusion du christianisme le double progrès des connaissances et du commerce. Les hommes de science et d'érudition qui composaient l'Académie, s'engageaient à donner aux missionnaires le goût des études, peut-être même la substance de leur savoir, par des directions personnelles, par des correspondances, par des ouvrages relatifs à la situation physique et morale de l'Orient. A l'imitation de plusieurs académies d'Italie, ils pouvaient former, parmi les futurs missionnaires, un certain nombre d'élèves, ou bien disposer quelques jeunes gens intelligents à s'adjoindre à des missionnaires, afin d'instruire à leur tour l'Académie et de l'enrichir, tantôt par des descriptions, des récits, des collections de tout genre, tantôt par leur affiliation et leur participation aux travaux académiques. Voilà ce que Leibniz désirait établir dès l'origine, ou faire naître avec le temps, comme un *dessein utile et glorieux*, comme une source de *lumières nouvelles* et d'un *revenu clair et net*. Voilà ce qui, cinquante ans après, rendit Leibniz ridicule, ou le fit passer pour un génie étroit, enclin à la superstition, et peut-être même coupable d'hypocrisie.

Pour dernier trait du règlement dressé par Leibniz, remarquons qu'il n'y est pas plus question de philosophie que dans les statuts des sociétés de Londres et de Paris.

L'absence d'une classe de philosophie au milieu d'une académie fondée par Leibniz, était un grand sujet d'étonnement pour le XVIIIe siècle. Aux yeux des philosophes qui vivaient vers 1750, Leibniz représentait par-dessus tout la métaphysique, avec ses inconvénients comme avec

ses avantages. « La métaphysique, écrivait en 1752 « l'historiographe de l'Académie de Berlin, était pour « M. de Leibnitz l'objet d'un doux penchant, et si je « puis ainsi dire, l'affaire du cœur : il l'aimait et il « avait l'esprit naturellement disposé aux idées de cet « ordre, à leur développement et à leur combinaison[1]. » Pourquoi donc le législateur de l'Académie a-t-il résisté à son goût? pourquoi n'a-t-il pas donné accès aux recherches spéculatives?

Deux motifs, ce nous semble, l'en dissuadèrent : un fait et un principe.

Le fait, c'est qu'il n'y avait guère alors de philosophes à Berlin.

Le principe, c'est que Leibniz jugeait utile, non-seulement d'identifier les occupations académiques aux études d'observation et d'expérience, mais de proscrire la spéculation pure. Recueillir les faits de l'histoire soit naturelle, soit politique, soit littéraire, soit même religieuse; point discuter des idées métaphysiques, ni poursuivre des phénomènes purement intellectuels, tel lui semble le devoir d'un académicien. Si la Société des sciences allait cependant s'adonner à ce qu'on appelait à Londres et à Paris la philosophie expérimentale ou naturelle, c'est que par ce terme elle entendait aussi, non pas l'examen des faits de conscience, non pas la connaissance philosophique de l'homme intérieur, mais l'observation et la science du monde physique, depuis

[1] Fontenelle (*Éloge de Leibniz*) avait dit : « Il était métaphysicien, et c'était une chose presque impossible qu'il ne le fût pas; il avait l'esprit trop universel. Je n'entends pas seulement universel parce qu'il allait à tout, mais encore parce qu'il saisissait dans tout les principes les plus élevés et les plus généraux, ce qui est le caractère de la métaphysique. »

la minéralogie jusqu'à l'astronomie, y compris l'anatomie et la physiologie humaines. La psychologie, la logique, l'ontologie, la morale, les théories qui en dépendent ou qui s'y rattachent, les sciences morales et politiques, toutes ces recherches enfin qui ont pour objet l'homme pensant, l'homme agissant, l'homme social, Leibniz aimait mieux les abandonner aux méditations solitaires du génie, aux individus visiblement nés pour elles et doués d'une originalité vraiment transcendante.

Le seul travail philosophique auquel une académie doive se livrer, si l'on en croit Leibniz, consiste à montrer, de temps en temps, l'intime liaison de toutes les branches du savoir humain. « Comme les diverses sortes « de sciences, dit Frédéric Ier sous l'inspiration de Leib« niz, sont tellement unies qu'elles ne sauraient être « tout à fait séparées, Nous voulons que Notre Société « s'occupe, à époques fixes, au moyen de personnes qui « y sont aptes, à réunir les différentes parties de la con« naissance humaine, en suivant leur enchaînement na« turel. » Ces *personnes aptes*, c'est-à-dire munies d'un esprit philosophique, dresseraient l'inventaire des notions et des lumières acquises, indiqueraient l'état où l'humanité serait parvenue sur tous les points essentiels, les progrès qu'elle aurait accomplis et ceux qui lui resteraient encore à faire. Après avoir consacré nombre d'années à l'exploration circonstanciée des faits particuliers et de leurs lois, il s'agirait de les rapprocher et de les combiner, de former des inductions et des généralités, de s'élever par l'analyse des détails aux synthèses les plus larges, et de satisfaire le goût de l'esprit humain

pour l'unité et la simplicité. Des recueils, des répertoires, des résumés, des tableaux, des encyclopédies, tout ce qui pourrait composer un *Atlas universel*, un *Théâtre de la nature et de l'art*[1], voilà le *trésor* qu'une académie devrait par intervalles offrir au public.

Quelque sublime que soit cette manière de voir, il n'en est pas moins visible que le plan de Leibniz, plus vaste par un côté que l'organisation des sociétés de Londres et de Paris, n'était pas aussi étendu que le projet qui avait été formé par Colbert, qui fut repris par le grand Frédéric, et enfin exécuté par la Convention nationale. Leibniz a reculé les limites de l'idée de science, en embrassant dans une société unique les trois académies distinctes de Paris ; mais il n'est pas allé, comme l'avait désiré Colbert, jusqu'à constituer « un corps com« prenant les gens les plus habiles en toutes sortes de « littérature, une *Académie universelle*, les *États géné« raux de la littérature*[2]. » En rassemblant dans une même compagnie les sciences exactes, les sciences naturelles, les lettres classiques et orientales, la langue et l'histoire nationales, Leibniz a dépassé les fondateurs de la Société de Londres qui, laissant à l'écart les belles-lettres autant que la philosophie spéculative, ne s'étaient proposé que l'avancement des connaissances mathématiques et physiques[3]; mais il est demeuré assez loin de Maupertuis et de Frédéric II, enrichissant l'Académie de Berlin d'une classe de philosophie spéculative, très

[1] Un *abrégé du monde savant*, disait en 1795 l'illustre Daunou.

[2] Fontenelle, *Préface* de 1666.

[3] *Natural philosophy*, *experimental knowledge*, etc. Voyez Sprat, *passim*.

loin de Condorcet, de Daunou, de Lakanal, proposant et organisant l'Institut de France, c'est-à-dire une *Assemblée représentative de la République des lettres*[1].

Ces particularités, ces traits, nous avons dû les mettre en lumière, tant pour marquer les différences et le progrès des temps, que pour mieux caractériser l'œuvre de Leibniz et son originalité. Quelques écrivains, au surplus, ont représenté l'Académie de Berlin comme une simple imitation, et presque comme une copie sans couleur de la Société de Londres. Sur quel fondement ont-ils appuyé cette assertion? Sur le titre adopté par Leibniz, *Société des sciences*[2]. Mais si ce titre fut préféré au terme d'académie, c'est uniquement parce que dans plusieurs contrées, et singulièrement en Allemagne, le mot d'académie était synonyme d'université ou de haute école[3].

On a dit aussi qu'au tome premier des Mémoires de cette société[4], au frontispice même, se trouvent ces expressions : *pour l'accroissement des sciences*[5]. L'on à ajouté qu'elles étaient en quelque sorte la devise de la Société de Londres, qui les avait empruntées à Bacon[6]..... Mais l'académie des sciences de Paris ne parlait pas moins souvent de *l'avancement des sciences* : témoin l'histoire latine de Du Hamel, l'histoire française de Fontenelle.

[1] Voyez *Notices historiques* de M. Mignet, T. I, p. 307.

[2] *Societas Scientiarum Brandeburgica.*

[3] Haute école (*Hochschule*) désigne en Allemagne une université, tandis que le même terme (*high school*) signifie en Écosse un établissement d'instruction secondaire, un lycée.

[4] *Miscellanea Berolinensia.*

[5] *Ad incrementum scientiarum.*

[6] *For the improving of natural knowledge, ad augmentum scientiarum.*

Il est vrai encore que dans le second volume de ces mêmes Mémoires, il est une fois question de l'exemple de la Société britannique[1]. Mais que prouve cette citation, lorsqu'elle est rapprochée des faits suivants? L'année 1700 même, Leibniz venait d'être nommé membre étranger de l'académie des sciences de Paris. En 1703, il rappelle à l'électeur de Saxe, pour le décider à fonder une académie à Dresde, « l'exemple de ce qu'on a fait en France. » En 1712, il remit à Pierre le Grand le plan de l'académie de Saint-Pétersbourg, contenu dans un écrit où, d'accord avec le czar, il recommande à l'imitation de la Russie « *l'illustre académie des Français*[2]. » Ne serait-il donc pas plus exact de penser avec Frédéric II, que Leibniz *se régla sur le modèle de l'académie de Paris*[3]?

On a dit enfin que vers 1700, Leibniz, poussé par la politique de la maison de Hanovre, affectait de rapprocher, d'allier les mots d'*allemand* et d'*anglais;* comme l'historien de la Société de Londres, l'évêque Sprat, se plaisait à faire ressortir certaines affinités de race et de génie entre l'Angleterre et l'Allemagne[4]..... Mais faut-il en conclure qu'un esprit aussi élevé que Leibniz se guidât, dans une affaire scientifique, par des raisons si étrangères à la science? N'avait-il pas, dès le début de sa carrière, manifesté une égale admiration pour Lon-

[1] *Exemplo Societatis Londinensis.*

[2] *Imitandam illustrium Gallorum Academiam.*

[3] Lettre à Voltaire, juillet 1737. Frédéric Ier, dans son premier édit rédigé en langue allemande, avait fait mettre en français les mots *académie des sciences.*

[4] Sprat, p. ex. p. 127.

dres et pour Paris? N'avait-il pas dédié en même temps à l'une et à l'autre académie ses deux dissertations sur le mouvement, comme s'il eût craint de faire de la jalousie[1]? N'avait-il pas, le 26 mars 1700, proposé pour modèles au savant Jablonski *les deux sociétés royales?* Lorsque trois ans plus tard il recommandait à Dresde la publication de mémoires et de journaux littéraires, il disait : « *à la façon des Anglais et des Français.* » Savant cosmopolite[2], citoyen du monde, il se croyait autorisé, obligé même à prendre, en quelque pays que ce pût être, tout ce qui lui paraissait beau et vrai. Tous les peuples policés et lettrés, Leibniz les appelait ses compatriotes.

Un souvenir évoqué déjà suffit, du reste, pour mettre le comble à l'évidence. Dans une lettre à l'évêque Jablonski, celle qui vient d'être alléguée, Leibniz déclare expressément qu'il ne donne le titre de *Société* à l'Académie de Prusse qu'afin d'empêcher le public de la prendre pour une université.

[1] Fontenelle, *Éloge de Leibniz.*
[2] Lettre au comte de Viviers, 1er mai 1692.

CHAPITRE III.

Difficultés qu'éprouve l'Académie à entrer en exercice. — Deux évènements surtout la contrarient : l'explosion de la guerre de succession d'Espagne, et la mort de Sophie-Charlotte. — Circonstances touchant cette mort subite et prématurée. — Expédients que Leibniz propose au gouvernement, afin de procurer à l'Académie les ressources nécessaires. — L'Académie n'obtient d'autres privilèges que la vente des almanachs et la culture des vers à soie. — Disgrâce de Leibniz. — Désagréments de ses derniers séjours à Berlin. — Comité qui dirige l'Académie en son absence : les Jablonski, Charles Ancillon et Lacroze. — Oppositions diverses que rencontre ce comité. — Choix qu'il fait à l'étranger, et personnel dont il compose les membres résidants. — Dans quelle proportion y entrent les Réfugiés : Jaquelot, Isaac de Beausobre, Lenfant. — Travaux philosophiques de Chauvin. — Correspondances établies par l'Académie avec les principales villes de Prusse, particulièrement avec l'université de Halle. — Publication du tome premier de ses Mémoires ou *Mélanges*, 1710. — Ce qui distingue ce volume ; place que Leibniz y tient. — L'*Épître dédicatoire* est adressée à Frédéric I[er] ; effet qu'elle produit. — Leibniz n'est pas invité à la cerémonie de l'installation, fixée au 21 janvier 1711.

Nous venons de voir qu'avant d'être décrétée, l'Académie avait plus d'un obstacle à surmonter. Il nous faudra montrer qu'une fois érigée, elle eut à vaincre de nouvelles et non moins grandes difficultés.

Instituée par lettres patentes, elle exista dès 1700 légalement, *par les ordres du roi*. Mais elle n'exista que sur le papier, et Frédéric II s'est trompé en écrivant un jour à Voltaire *qu'en moins de rien* l'Académie fut formée et marcha[1]. Ce n'est qu'en 1710 qu'elle entra

[1] Juillet 1737.

réellement en exercice. D'où venaient ces retards et ces lenteurs? Comment arriva-t-il que jusqu'à cette époque éloignée, Leibniz fut, pour ainsi dire, à lui seul toute la Société ?

Durant ces dix années, en effet, Leibniz ne se reposa, ne se découragea pas un instant, prodiguant prières, plaintes, exhortations, multipliant les lettres, n'épargnant point les voyages, mettant à profit toute l'autorité de son nom et tout le crédit de Sophie-Charlotte. Mais deux grands événements contrarièrent et rompirent presque ces efforts admirables : l'explosion d'une guerre européenne, et la fin prématurée de la reine de Prusse.

La guerre allumée par la succession d'Espagne eut ici pour premier résultat de distraire l'attention de Frédéric Ier des affaires de l'Académie. Ce souverain avait, d'une main, à préserver le royaume nouveau des ravages qui désolaient les États voisins ; de l'autre, à soutenir ses alliés, particulièrement l'empereur Léopold, lequel n'avait consenti à reconnaître la royauté prussienne qu'à condition d'en recevoir des secours en troupes. De là, une rapide diminution des deniers publics, déjà bien affaiblis par le goût de Frédéric pour la somptuosité.

La mort de Sophie-Charlotte fut un accident plus funeste encore. Elle mourut subitement le 1er février 1705, dans la force de l'âge, près de sa mère, à Hanovre, où elle venait d'arriver souffrante. Fermement persuadée que l'Éternel lui révélerait au delà du sépulcre les mystères de la pensée et de l'univers, les derniers secrets d'une volonté souveraine et parfaite, d'une divine providence, fondement de l'ordre présent et futur, Sophie-

Charlotte s'endormit avec une résignation filiale, avec la mâle sérénité d'une pieuse sagesse. « Ne me plaignez « point, » dit-elle à l'amie qui fondait en larmes à son chevet, à cette amie spirituelle et dévouée qu'elle nommait l'*âme de ses occupations*, Mlle de Pœllnitz; « ne me « plaignez point : je vais à présent satisfaire ma curio- « sité sur les principes des choses que Leibniz n'a jamais « pu m'expliquer, sur l'espace, sur l'infini, sur l'être et « sur le néant. » Elle ne quitta point ce monde sans avoir recommandé à Georges, son frère, depuis roi de Grande-Bretagne, ces artistes et ces savants, dont le plus enthousiaste l'avait comparée à *l'arbre de vie placé au paradis terrestre*[1], et dont le plus célèbre nous apprend que *personne n'égala jamais le génie et l'humanité de cette grande princesse*[2]. Lorsque Leibniz, resté après la reine à Berlin, reçut cette fatale nouvelle, sa santé fut mise en péril par son extrême douleur. Tandis que Frédéric, comme son épouse l'avait prédit, se consolait en préparant de magnifiques obsèques; pendant que les poëtes titrés et pensionnés de la cour, les Besser, les Larrey, rivalisaient avec le grand maître des cérémonies pour exprimer les regrets que laissait après elle cette autre *reine de Saba*, Leibniz versait des larmes abondantes et amères, se retraçait tristement les années où il avait reproché en riant à l'auguste questionneuse de toujours prétendre savoir *le pourquoi du pourquoi*, et se demandait avec anxiété comment il supporterait une telle perte,

[1] Gregorio Leti (*Ritratti istorici, etc. della Casa Ell. di Brandenburgo*) fait ici allusion à Charlottembourg.

[2] Lettre de Leibniz au Dr Wotton de Cambridge, 10 juillet 1705; lettre Magliabecchi. (*Opp.* V, 134).

et comment l'Académie pourrait remplacer une telle protectrice.

Les chagrins de Leibniz et de l'Académie touchent encore davantage, lorsqu'on sait quelles tortures tant d'hommes respectables durent donner à leur imagination, afin de trouver les fonds nécessaires pour construire un observatoire et un local approprié au travaux de la Société, puis pour fournir aux pensions des académiciens et aux dépenses courantes de l'établissement[1]. La première démarche qui réussit au président, fut d'attirer à à Berlin un astronome de mérite qui habitait Guben, Geoffroy Kirch. Leibniz ne se contenta pas de l'exciter de vive voix à l'étude du ciel, à l'achèvement de la réforme du calendrier commencée par Weigel : il anima, il aiguillonna son zèle en le pressant de lui rendre par écrit un compte détaillé et périodique de ses moindres opérations. C'est sur la vente des almanachs dressés par Kirch, que Leibniz pouvait fonder l'espoir de se procurer les ressources qu'il fallait à la vie de la Société. Dans le désir de rendre cette veine plus abondante, il proposa au roi la publication d'almanachs très divers[2], principalement à l'usage des habitants de la campagne, une espèce d'annuaire populaire qui pût devenir la *bibliothèque du commun,* une sorte de « bréviaire de morale simple, de « savoir utile, d'hygiène pratique, » dans le genre de ce qui, trente ans plus tard, fit la fortune d'un imprimeur de Philadelphie, sous le titre de *Bonhomme Richard*[3].

[1] Voyez les *Œuvres allemandes* de Leibniz, éd. Guhrauer, T. II, 278-297.

[2] Calendriers de l'Empire, de la cour, de l'État, des Églises, des postes, des tribunaux, de la police, etc., etc.

[3] Voyez la *Vie de Franklin,* par M. Mignet. — *Richard Saunders.*

Cependant, comme la construction de l'observatoire avançait lentement et que Kirch commençait à vérifier le mot prononcé par Kepler à la cour de Rodolphe II, *faire des almanachs vaut un peu mieux que mendier*, Leibniz fut forcé de recourir à d'autres expédients. Il mit en avant l'idée d'organiser en faveur de l'Académie des loteries, des ventes, des œuvres semblables à celles que la charité moderne se plaît à entreprendre au profit de l'indigence, de la souffrance, de la vieillesse, de tout ce qui émeut une âme pieuse ou sensible. Il eût désiré voir le gouvernement accorder à l'Académie le privilége de la fabrication du papier, « *matière qui,* dit-il, *a bien de la raison*[1] *avec les sciences.* » Il pensait aussi que l'Académie se prêterait volontiers à diriger « un bureau d'adresses, « un bureau chargé de vérifier les poids et mesures, et « d'introduire des seringues à feu avec de longs boyaux « et d'autres bons ordres contre les incendies. » Un autre plan qu'il soumit aux ministres à la même époque, tendait à obtenir un monopole sur la librairie, sur tous les articles d'instruction et d'éducation : il nommait cela le monopole du *redressement des études*. Leibniz sollicita de même pour l'Académie le privilége de la censure ; et, en échange des dégoûts que donnerait cette fonction, il postula le droit de lever un impôt sur les mauvais livres : ce qui, ajoutait-il, diminuerait peut-être le nombre des méchants ouvrages, contribuerait à répandre les bons écrits, assurerait à l'Académie des revenus probablement toujours assez considérables, et lui permettrait en même

[1] On sait que le style français de Leibniz abonde en latinismes, comme sa diction allemande en gallicismes.

temps d'exercer une influence bienfaisante sur le développement moral de la patrie.

Tant d'ingénieuses propositions demeurant sans réponse ou sans effet, Leibniz supplia Frédéric Ier de conférer à la Société la prérogative de la culture des mûriers et des vers à soie. Cette prière, quoiqu'elle eût été fortement appuyée par Sophie-Charlotte, ne fut exaucée qu'en 1707. On comprend que la Société se prévalut sans retard d'une concession en apparence si profitable. Elle chargea particulièrement un de ses membres, le savant naturaliste Frisch, de surveiller et d'améliorer les plantations de mûriers qui se trouvaient sur les remparts de Berlin et de Spandau, dans les jardins de Potsdam, de Kœpenick et de Glünecke. Mais les circonstances l'empêchèrent également de jouir des avantages d'un projet dont l'exécution sérieuse était réservée à Frédéric II.

Si l'on veut s'expliquer le mauvais succès de toutes ces démarches, il faut se rappeler combien la mort de la reine avait fait baisser le crédit de Leibniz. Les ministres, dont plusieurs avaient été jaloux de son ascendant, lui témoignèrent une froide méfiance, ou s'étudièrent même à lui rendre la résidence de Berlin de plus en plus difficile et désagréable. L'adroit comte de Wartenberg qui avait succédé à l'économe, à l'intègre Dankelmann[1], son adversaire et sa victime, et qui dominait Frédéric en favorisant son penchant au luxe et à la prodigalité, n'avait point oublié la bonne intelligence qui avait régné entre Dankelmann et Leibniz, et se blessait de l'opinion que celui-ci gardait du vénérable prison-

[1] Voyez Charles Ancillon, *Portrait ébauché de M. Dankelmann*, 1698.

nier de Spandau. Aussi Leibniz se rendit-il moins souvent à Berlin. Deux ans après la catastrophe de 1705, il y fit pourtant un assez long séjour. Frédéric, qui avait profité des connaissances de Leibniz quand il avait voulu ériger l'électorat en royaume, ou faire valoir ses droits à la succession de la maison d'Orange, avait réclamé sa présence pour concerter avec lui un mémoire historique sur les titres de la Prusse à la souveraineté de Neufchâtel. La dernière fois que Leibniz reparut à Berlin, ce fut dans l'année marquée par ses conférences avec Pierre le Grand, en 1711. Une âpre contestation, élevée sur la succession du domaine de Hildesheim, avait alors jeté tant de soupçons entre les cours de Prusse et de Hanovre, que les Prussiens ne craignirent pas de regarder Leibniz comme l'espion du Hanovre. Ayant fait une chute assez grave pour devoir garder le lit et différer son départ de Berlin, le philosophe fut obligé de recevoir le chirurgien de Sa Majesté. Celui-ci poussa l'empressement jusqu'à prétendre palper la jambe, *apparemment pour faire son rapport*[1], écrivait le patient à la princesse Sophie. En ce moment, Leibniz n'était pourtant occupé qu'à renouer les négociations qui devaient unir les Églises protestantes d'Allemagne avec l'Église anglicane, ces longues et vaines négociations qui furent traversées principalement par les évêques anglais, selon lesquels ni Leibniz, ni ses compatriotes *n'abhorraient assez le papisme*. La dernière résidence de Leibniz précéda de quelques mois seulement la disgrâce de Wartenberg et sa retraite dans le Palatinat, où ce

[1] 21 mars 1711.

politique ambitieux ne tarda pas à succomber aux ennuis de l'exil.

Chacun de ces courts et rares séjours tournait toutefois à l'avantage de la Société des sciences. Dès 1700, le président avait institué un comité directeur, chargé de défendre en son absence les intérêts de la compagnie; les Jablonski et les Ancillon en formaient le noyau. Théodore Jablonski, frère du théologien, conseiller d'État, plus remarquable comme jurisconsulte que comme littérateur, remplissait les fonctions de secrétaire et entretenait avec Leibniz un commerce réglé de lettres et de rapports. Charles Ancillon, fils aîné du célèbre David, et l'éditeur de ses *Mélanges critiques*, historien, légiste, diplomate, auteur d'un grand nombre d'écrits politiques, instruit aussi Leibniz en détail des premiers travaux, ou plutôt des obstacles et des besoins de la Société. C'est Ancillon qui l'informe de ce qui se passe à la cour et dans les ministères, qui l'avertit des dispositions peu favorables que les académiciens y rencontrent, et qui lui mande la réponse d'un ministre aux membres de la Société, venus pour solliciter les fonds indispensables à la publication de leurs mémoires : « *Le roi ne vous paie point pour faire des livres.* » « *Ce mot ne me surprend pas,* » répond Leibniz.

Le docte et chagrin Lacroze lui fait part des bruits semés par la jalousie et la malveillance de plusieurs gens de lettres. Il lui raconte les grossières intrigues d'un certain Œlven, capitaine de cavalerie, qui se croit ou se dit bon mathématicien. Cet officier, violemment irrité de n'avoir pas été élu, avait présenté au roi une requête,

où il s'offrait à révéler des scandales et des abus. Il accusait les académiciens d'enfouir dans leurs caisses plus de 70,000 livres, et leur reprochait d'avoir gagné cette somme prodigieuse par un débit usuraire d'almanachs. « *On prétend cela plaisamment*, » réplique Leibniz. Mais Œlven, aidé par les ministres, conquiert à la fin une place à l'Académie.

Nonobstant cette double opposition du public et de la cour, la Société sut se maintenir et poursuivre ses modestes travaux. Dans cet espace de dix ans, elle fit près de quatre-vingts choix parmi les noms les plus recommandables du monde savant. Elle s'associa Jacques Basnage, Jacques et Jean Bernouilli, Chamberlaine, Fardella, Guglelmini, Herm. Auguste Francké, Hartsœker, Hermann, Frédéric Hoffmann, Rœmer, Alphonse Turrettini, Varignon, Werenfels, Jean-Christophe Wolf et Christian Wolf.

La manière, il est vrai, dont elle composa le personnel des membres résidants est moins irréprochable. Il faut l'avouer, le clergé et les médecins y tenaient trop de place. On y voyait ces deux ordres de savants s'appuyer réciproquement, avec une ardeur sans exemple, comme dévoués à une même tâche, c'est-à-dire à guérir, à soulager l'humanité, les uns par l'âme, les autres par le corps. S'ils montraient quelque complaisance pour une autre classe d'arts libéraux, c'était pour les architectes du roi, pour un Beer, pour un Grünberg. Aussi, cette première liste contient-elle plus d'un nom obscur alors comme aujourd'hui. Qui se souvient encore de Gohlius, de Jagewitz, de Thormann, ces médecins de Sa Majesté?

Qui connut jamais Achenbach, Henrich, Stercky, tous trois prédicateurs de la cour? On n'est pas surpris de rencontrer dans ce même catalogue Jean Raue, numismate habile en même temps que pasteur, ou Jean-Frédéric Sturm, aussi solide exégète qu'orateur distingué de la chaire. Mais combien l'on s'étonne de voir les ecclésiastiques allemands tenir éloignés de l'Académie leurs collègues français! Il y avait cependant, parmi ceux-ci, des hommes supérieurs et justement célèbres. David Ancillon, l'éloquent controversiste, ne vivait plus. Le Béarnais Abbadie, l'auteur du traité *de la Vérité de la religion chrétienne*, de *l'Art de se connaître soi-même*, de tant d'autres écrits où, rival de Malebranche et d'Hugues Grotius, il avait su mériter l'épithète de *divin*[1], avait quitté la Prusse pour l'Angleterre, et Frédéric Ier pour Guillaume III. Mais Jaquelot, Isaac de Beausobre, Lenfant, parlaient et écrivaient à Berlin. Le Champenois Jaquelot, ce défenseur modéré de la raison et de l'histoire contre le sceptique Bayle, un des plus dignes adversaires du trop dogmatique Spinosa, l'un des bons apologistes modernes du christianisme, cartésien à la manière de Fénelon, socinien peut-être à la manière de Jean Leclerc, son ami, Jaquelot était aussi prédicateur de la cour de Berlin[2]. Beausobre, le Saurin du Brandebourg, l'historien critique du manichéisme, l'historien éclairé de la Réformation, le commentateur érudit de saint Paul, l'écrivain

[1] Jugement porté par le duc de Montausier, par Madame de Sévigné, par Pellisson, etc. Voyez le *Journal des Savants*, avril 1792. Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*, 1624, oct. et nov.

[2] Voyez notre article sur *Jaquelot*, dans le *Dictionnaire des sciences philos*. Paris, 1846.

que Voltaire admira, le *grand* Beausobre n'a point été de l'Académie de Prusse. Lenfant, son collaborateur profond et gracieux, que les théologiens de la Colonie appelaient leur *Gamaliel*[1], n'y fut admis qu'en 1724, quatre ans avant sa mort, à l'âge de soixante-trois ans. Le seul ecclésiastique français reçu dès l'origine, c'est Chauvin, et ce fut un choix assez considérable pour que nous lui donnions un rapide souvenir.

Étienne Chauvin, né à Nîmes en 1640, mort à Berlin en 1725, d'abord réfugié à Rotterdam où il se lia d'amitié avec Bayle, était devenu avant la fin du siècle une des lumières de la colonie brandebourgeoise. Il y avait apporté la réputation d'un maître exercé, d'un penseur sérieux, d'un érudit et d'un naturaliste également remarquables. Cette réputation était due, moins aux leçons qu'il avait faites en Hollande, qu'à ses ouvrages, pour la plupart écrits dans un latin correct et parfois trop concis, et particulièrement consacrés tantôt à la philosophie naturelle, tantôt à l'histoire de la philosophie. La philosophie naturelle, la physique expérimentale, lui servait à développer avec autorité la religion naturelle, les preuves matérielles de l'existence de Dieu, toutes ces inductions sur l'influence visible et les perfections invisibles de la Divinité, qui occupèrent si fort le dix-septième siècle[2]. Le livre qui l'honora peut-être le plus dans les écoles contemporaines, c'est son *dictionnaire philosophique;* quoique *in-folio*, il eut plusieurs

[1] Voyez l'*Éloge de M. Pelloutier*, par Formey, 1757.

[2] Voyez ses ouvrages *De cognitione Dei* (1692), et *De naturali religione* (1693).

belles éditions[1]. Composé sur le modèle du *Dictionnaire*[2] auquel un sage éclectique, Rodolphe Goclenius, avait attaché son nom cinquante ans auparavant, le *Lexique* ou *Trésor* de Chauvin est à la fois plus étendu, plus complet, non moins judicieusement ordonné, ni moins habilement rédigé. Cet essai d'encyclopédie est une sorte de pendant dogmatique et systématique, une manière de contre-pied, du plus fameux ouvrage de Bayle, du *Dictionnaire historique et critique*. C'est une œuvre immense, beaucoup plus instructive qu'attachante, où l'on heurte contre mille réminiscences scolastiques, contre des formes trop arides, trop sévères, mais qui fut pourtant fort utile, puisque les devanciers de Brucker, et Brucker lui-même, y puisèrent presque autant qu'à l'ouvrage de Bayle. Au reste, si la philosophie de Chauvin a plusieurs rapports, dans sa méthode comme dans ses principes, avec celle du pyrrhonien de Rotterdam, elle en a surtout avec la philosophie du maître de Bayle, le Genevois Chouet, qui avait introduit le cartésianisme dans l'école de Calvin et de Bèze. Chauvin a été le Chouet de Berlin, le plus complet représentant du cartésianisme pur parmi les Français de Prusse. De même que le professeur de Genève, Chauvin, après 1700, s'était livré chaque jour davantage à l'étude de la physique, et avait voulu combler ainsi les principales lacunes de la doctrine de Descartes. Tout en appréciant les obligations que cette doc-

[1] *Lexicon rationale, sive Thesaurus philosophicus*, 1692. — La meilleure édition est de 1713.

[2] *Lexicon philosophorum*, 1633.

[3] Voyez la *Préface* du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, par M. Franck, Paris, 1844, p. XVI.

trine lui a, l'on peut reprocher à Chauvin de n'avoir pas assez séparé les sciences naturelles d'avec les sciences morales, d'avec la philosophie spéculative. En métaphysique, en morale, en psychologie, ajoutons-le, il s'entendait presque toujours avec Leibniz, dont il repoussa néanmoins les hypothèses les plus célèbres et les plus contestées.

Chauvin rendit de notables services à l'Académie par son ardeur pour les recherches de physique et de chimie. Il concourut, avec un certain nombre de ses confrères, à établir plusieurs genres de correspondances scientifiques, entre autres avec les médecins les plus experts de la Prusse, satisfaits de pouvoir se grouper autour d'une autorité centrale en matière de science. A ces correspondances remontent les rapports qui, de bonne heure, se formèrent entre l'Académie de Berlin et l'université de Halle, rapports de mutuelle influence et de parfaite union, auxquels cette université a dû une *Société des sciences naturelles*[1], et la Prusse une bonne partie de sa gloire littéraire.

En 1710, il fut enfin donné à l'Académie de mettre au jour le tome premier de ses Mémoires, intitulés *Mélanges de Berlin*[2].

Ce volume devint promptement célèbre et sera toujours recherché. Il renferme une suite brillante de dissertations signées G. G. L. « Or, dit le marquis d'Argens, tout livre qui porte sur le titre ces trois lettres, est marqué au coin d'un grand maître[3]. »

[1] *Naturforschende Gesellshaft zu Halle.*

[2] *Miscellanea Berolinensia.*

[3] *Histoire de l'esprit humain,* T. IV, p. 58. Le chevalier de Jaucourt

Quoique occupé alors à publier la *Théodicée* en même temps que le second tome de la *Collection des historiens de Brunswick*, Leibniz avait cependant présidé au choix des mémoires, et avait voulu paraître lui-même à la tête de chacune des quatre classes, comme s'il eût été plusieurs personnages, en qualité de physicien, de mathématicien, d'historien et de philologue ; sous tous les aspects, excepté comme théologien et comme jurisconsulte, excepté surtout comme philosophe, comme métaphysicien. La constitution de l'Académie, sa propre création, ne lui permettait pas de revêtir ces autres formes, et de se multiplier encore davantage.

Leibniz (on dirait volontiers *les* Leibniz[1], tant son génie se prodigue dans ce volume) paraît aussi en *bel esprit*, c'est-à-dire en poëte et en orateur[2]. S'il se montre poëte dans une description du phosphore artificiel, en beaux vers latins, il est vraiment orateur dans l'ingénieuse *Épître dédicatoire* qu'il adresse à Frédéric Ier, le très clément maître et fondateur de la Société, *Regi, domino ac fundatori nostro longe clementissimo*. Ce morceau d'une éloquence naturelle, le président le destine évidemment à rallumer le goût des lettres dans l'âme du Protecteur. Il peint de couleurs séduisantes la gloire dont certains princes se sont couverts par leur active bienveillance pour les arts et les sciences. Il re-

avait déjà dit : « Dans tous les ouvrages que M. Leibniz a publiés lui-meme, « il ne s'est jamais désigné que par les trois lettres initiales de son nom, « *G. G. L.*, simplement, modestement et sensément. » *Vie de M. Leibniz*, p. 251, suiv.

[1] Madame de Sévigné disait, dans un sens analogue, *les* d'Hacqueville.

[2] Voyez l'excellente analyse de ce volume curieux, chez Jaucourt, *Vie de M. Leibniz*, p. 129 suiv.

trace les services rendus par l'élève d'Aristote, Alexandre, par l'ami d'Euclide, Ptolémée; il cite même le roi Alphonse de Castille, l'empereur Rodolphe II, et jusqu'à l'un des descendants de Tamerlan, qui s'appelait Ulug. Esquissant ensuite les progrès de la science moderne, les avantages qu'un État en peut tirer, les bienfaits dont la civilisation est redevable à la physique, à la chimie, à l'astronomie, non moins qu'à la minéralogie et à la botanique, qu'à la zoologie et à la médecine, il se hasarde à prédire tout ce qui lui semble devoir résulter des plus récentes découvertes, d'inventions telles que l'imprimerie, le télescope, le microscope, ainsi que de cette autre conquête qu'il nomme l'art d'inventer et de découvrir, la méthode scientifique [1].

« Les éléments du monde, dit Leibniz, obéissent « maintenant aux volontés de l'homme, comme ils obéi« rent jadis aux chants du magicien. Les savants forme« ront désormais le sacerdoce de la nature, et seront « admis au sanctuaire même de la sagesse divine, pour « contempler ses mystères et admirer ses beautés, pour « se laisser initier aux secrets des choses qui jusqu'ici « n'avaient été qu'admirées. Le vrai patrimoine du genre « humain, la science, s'étend et grossit sous nos yeux « avec une merveilleuse rapidité. Combien la postérité « honorera de ses louanges les souverains qui auront su « s'emparer de ce trésor dans l'intérêt de leurs peuples, « et qui auront ainsi prouvé que rien d'humain ne leur « était étranger, *nihil humani alienum a se!* Les nations, « hélas! ne prennent d'ordinaire souci que de la guerre

[1] Comparez Bossuet, *Sermon du vendredi de la IVe semaine du carême.*

« et des armes, et ne cherchent qu'à se rendre malheu-
« reuses les unes les autres. La Prusse, au contraire, « jouit d'une paix profonde, sous vos auspices et par vos « soins, ô très bon roi, *Rex Optime!* Puissent les scien- « ces, l'une des plus durables félicités d'un pays, fleurir « dans Votre royaume à la faveur de cette paix! Il est « digne d'un grand monarque d'éterniser sa mémoire, en « embellissant ses États et en enrichissant l'humanité. »

Ces pages brillantes qui rappelaient à Berlin un discours prononcé au début du règne de Frédéric Ier, lors de l'inauguration de l'université de Halle, le discours ingénieux où le ministre d'État Fuchs comparait la jeune Prusse à la Sagesse armée, à Pallas; ces pages si flatteuses pour le roi ne servirent qu'à irriter la jalousie des courtisans, peu disposés à partager avec Leibniz le privilége de louer leur maître. Chez Frédéric, elles réveillèrent, ce semble, un noble orgueil. Il ne tarda pas d'ordonner que la Société fût installée dans les bâtiments de l'Observatoire qui allaient être achevés. Le désir de lier aux journées les plus mémorables de son règne les fêtes les plus solennelles de l'Académie, lui fit dicter un rescrit fixant la cérémonie de l'inauguration au 19 janvier suivant. Fondée le jour anniversaire de la naissance du roi, le 10 juillet, la Société devait être inaugurée le lendemain de l'anniversaire de son couronnement, c'est-à-dire le 19 janvier. Cette décision honore Frédéric, en ce qu'elle atteste qu'il sentait du moins quel éclat la gloire littéraire peut répandre sur un règne et sur une nation.

Il est regrettable seulement que ce même souverain

ait, bientôt après, cédé aux passions qui animaient ses conseillers. Oubliant les éloges dont *l'Épître dédicatoire* venait de le combler devant l'Europe [1]; oubliant jusqu'aux services qu'avait rendus Leibniz en Prusse, à la politique comme aux sciences, Frédéric non-seulement se dispensa de consulter le philosophe hanovrien sur l'institution définitive de l'Académie, mais ne songea pas même à le convier à la cérémonie de l'inauguration : marques d'indifférence et d'ingratitude qui, blessant et affligeant le cœur de Leibniz, durent à la fois renouveler sa douleur d'avoir perdu Sophie-Charlotte et le porter à détacher ses regards de l'Académie.

[1] Voyez Fontenelle, *Éloge de M. Leibniz.*

CHAPITRE IV.

Le baron de Printzen, ministre d'État, usurpe la place de Leibniz, avec le titre de président honoraire.—Caractère de Printzen —Il préside à l'installation de l'Académie dans les bâtiments de l'Observatoire.—Harangue qu'il y prononce.—Jablonski, en qualité de vice-président, lui répond : analyse de son discours.—Description de cette cérémonie.—L'Académie demande en vain la formation d'un théâtre d'anatomie.—Frédéric I[er] la charge de rédiger un Dictionnaire de la langue allemande; tâche qu'elle trouve au-dessus de ses forces.—Frédéric meurt presque subitement en février 1713 : circonstances singulières de sa fin.—Vue générale sur son règne et sur son génie.—Retraite de Krosigh, un des bienfaiteurs de l'Académie.—Leibniz expire en novembre 1716 : ses dernières années.—Ingratitude des cours d'Hanovre et de Prusse envers Leibniz.—La France seule est juste en proclamant les services rendus par ce grand homme: *Éloge* que Fontenelle prononce en 1717 ; plus tard, *Vie* par le chevalier de Jaucourt.—Après 1750, l'Académie de Berlin couronne un *Éloge* composé par Bailly.—Depuis 1812 elle célèbre tous les ans une *fête*, dite *de Leibniz.*

Au moment où l'Académie prenait enfin une existence réelle, Leibniz n'était plus président qu'en apparence et de nom. Celui qui le supplantait avec le consentement de Frédéric et par ordre du comte de Wartenberg, premier ministre, était lui-même ministre d'État: c'était le baron de Printzen, « capitaine du château, directeur des fiefs et président du consistoire ecclésiastique[1]. »

Printzen n'était pas un administrateur sans expérience ou sans talent. Formé jeune aux affaires publiques, par-

[1] Ordonnance de Frédéric I[er], en allemand, du 3 juin 1710. Comp. les *Mémoires de Brandebourg, passim.*

ticulièrement à celles du commerce et de l'industrie, sous le règne du grand Électeur et sous l'inspiration d'un homme d'État, l'infatigable Grumbkow, mais surtout par les instructions qu'il avait reçues des réfugiés, Printzen s'était rapidement avancé dans une carrière solide. Aux funérailles de Frédéric-Guillaume, il eut l'honneur de porter les armoiries de ce prince devant le char funèbre, avec les généraux Du Hamel et de Briquemault, ses amis[1]. Sous Frédéric Ier, de conseiller de commerce il devint ministre de l'intérieur, et sut étendre dans tous les sens une activité parfois inquiète. Son nom figure à côté du nom de Bolingbroke dans la correspondance stérile qu'en 1710 Frédéric fit entamer entre la Prusse et l'Angleterre, au sujet de l'union des Églises protestantes. Le seul reproche qui pèse sur sa mémoire, c'est d'avoir eu pour Wartenberg de trop grandes complaisances. A la vérité, celui-ci savait l'en dédommager; et tandis qu'il prenait pour lui-même le titre de *protecteur de toutes les universités royales*[2], il daigna conférer à Printzen la haute direction de la Société des sciences, comme une très douce récompense de ses longs services, comme une situation semblable à celle que lord Clarendon avait tenue à l'égard de la Société royale de Londres.

L'édit où Wartenberg décore Printzen de cette dignité nouvelle, est curieux par plus d'un côté. Rendu dans l'ancienne résidence de l'amie de Leibniz, à Charlottenbourg, il n'articule ni les services ni le nom de Leibniz;

[1] Voyez Erman et Reclam, *Histoire des Réfugiés dans le Brandebourg, passim.*—Mirabeau, *De la monarchie prussienne,* T. V, p. 154.

[2] Voyez les *Œuvres* de Besser, p. 167.

ne traitant guère ce grand homme avec plus de déférence que s'il fût aussi descendu dans la tombe qui s'était si tôt ouverte pour Sophie-Charlotte. C'est Frédéric Ier qui est censé s'exprimer ainsi :

« Et pour commencer par le Président, Nous n'avons « rien à changer à la manière dont il a été établi pour « le présent. Mais il Nous a plu, en outre, de charger « dès maintenant et pour toujours un de Nos ministres « d'État, et actuellement le ministre de Printzen, des « affaires de notre Société, à laquelle nous enjoignons « de s'adresser à lui toutes les fois qu'elle voudra Nous « faire parvenir quelque chose : lequel ministre, après « la mort du président actuel de la Société, la gouver-« nera seul comme président honoraire. »

Chargé du gouvernement réel de l'Académie, Printzen préside à l'inauguration, en l'absence tout involontaire de Leibniz, en même temps qu'il a l'honneur d'y représenter le roi. Afin de donner à cette solennité le caractère d'un événement décisif, il procède la veille, sans en avertir Leibniz, à la distribution régulière des membres, à la définitive constitution des classes. Il maintient quatre départements, savoir : physique et médecine, mathématiques, philologie, histoire nationale. Chacune de ces sections est invitée à choisir un directeur, un *modérateur*. Les suffrages de la première classe se réunissent sur Krug de Nida, conseiller privé et premier médecin de Sa Majesté. La seconde classe élit Cuneau, conseiller aulique, chef des archives du royaume, mathématicien, après tout, digne de précéder dans cette charge Pierre d'Agincourt et Des Vignoles. La troi-

sième appelle à sa tête le conseiller Schott, bibliothécaire du roi; et la quatrième, l'évêque Jablonski, premier prédicateur de la cour. Jablonski, collègue de Printzen au comité chargé de l'union des Églises d'Allemagne et d'Angleterre, est investi le même jour de la dignité de vice-président, qui n'avait rapport qu'aux cérémonies académiques. L'établissement des quatre directeurs, tous en relation intime avec le ministre, sous l'immédiat empire du ministre, réduisait la vice-présidence à un titre sans fonctions. Si toutefois quelque chose pouvait tempérer le déplaisir de Leibniz, c'était le résultat de ces élections. Le géomètre Cuneau et l'orientaliste Jablonski eussent été désignés par Leibniz même. Peut-être aurait-il proposé Lacroze, ou l'antiquaire Béger, à la place de Schott, comme eux, humaniste et conservateur de la bibliothèque royale.

Toutes ces dispositions prises, les académiciens présents à Berlin se réunissent pour la première fois le 19 janvier 1711, après midi, dans les bâtiments de l'Observatoire. Vers trois heures, on leur annonce l'arrivée de M. de Printzen. Conduits par le vice-président et les directeurs, ils se rendent aussitôt au-devant du ministre, le reçoivent à la descente de sa voiture et le suivent à la salle des assemblées. Les meubles qui garnissaient cette salle étaient des plus simples; par leur valeur et par leur nombre, ils la mettaient en contraste parfait avec les appartements qu'habitait celui dont Printzen était le représentant. Ni tableaux, ni statues, ni bustes; point d'emblème qui rappelât les lettres ou les sciences, point de livres, point de cartes, point d'instruments; nul em-

bellissement d'architecture, nul ornement de sculpture, nul genre de tenture ou de parure : si peu de décoration, si peu de luxe, tant d'austérité, une telle nudité, que le nécessaire même semblait y manquer. Une longue table au milieu d'une vaste pièce, auprès de cette table une chaise, puis quelques banquettes, voilà tout le mobilier de l'Académie à sa naissance.

Après avoir salué l'assistance, le nouveau chef de ce corps s'approcha de la chaise, et prononça debout une harangue latine attentivement écoutée.

Cette harangue est une amplification, assez purement écrite, des documents que Leibniz avait soumis à Frédéric Ier, pour obtenir l'érection de la Société, ou pour en arrêter l'organisation. Entre ces documents que nous avons fait connaître et cette harangue qu'il serait superflu d'analyser, l'on remarque néanmoins plusieurs différences notables. Il est visible que l'orateur n'a pas compris, ni même aperçu toutes les intentions du législateur de l'Académie. Touchant l'article des études orientales et des missions évangéliques en Asie, Printzen s'en tient à un timide conseil de pure religion, à ce qu'il nomme *la dissémination de la doctrine salutaire du Christ*[1]. Il ne sait ou ne veut pas s'élever aux vues scientifiques à la fois et sociales, qui avaient dominé l'esprit de Leibniz. Aussi, trente ans après, lors du renouvellement de l'Académie, Frédéric II engagea le traducteur français à rendre ridicule la version de ce discours[2].

Lorsqu'on compare la harangue de Printzen à *l'Epître*

[1] *Disseminanda salutiferæ veritatis Christianæ doctrina.*

[2] Voyez Formey, *Souvenirs d'un citoyen*, I, p. 166.

dédicatoire qui ouvre les *Mélanges de Berlin*, on est frappé d'une autre différence. Dans l'une et l'autre pièce, on s'efforce de relever les mérites du Protecteur. Mais si Leibniz loue Frédéric Ier, Printzen le flatte. Leibniz tâche de rendre le roi favorable à l'Académie, en lui prêtant, en lui suggérant de magnanimes et d'immortelles intentions. Printzen cherche à lui plaire en caressant sa vanité, en lui donnant des épithètes qui avaient été plus justement décernées à Sophie-Charlotte[1]. Le ministre décore Frédéric Ier d'un surnom que Voltaire prodigua depuis avec plus de raison à Frédéric II, du titre de *Salomon de son siècle*[2]. Il représente son cœur comme le sacré palladium de la félicité publique ; il recommande son nom aux respects de l'Allemagne tout entière avec le nom de laquelle il le voit à jamais confondu. Leibniz s'était borné à répéter l'attribut assez commun de clément, *clementissimus*.

Après avoir retracé les volontés de l'auguste fondateur, Printzen, au nom du roi, remet au vice-président le sceau que Sa Majesté avait octroyé à la Société[3], et l'invite à s'en servir dans l'expédition de toutes ses affaires. Il lui présente ensuite les clefs de l'Observatoire et des appartements destinés aux travaux et aux séances académiques : « Je souhaite de tout mon cœur, ajoute-t-il, que ces clefs « soient un gage assuré de votre prospérité, un heureux « présage du succès, tant de votre administration que des

[1] Voyez Leibniz, *Théodicée*, — Sophie-Charlotte est tour à tour *Salomon* et *reine de Saba*, chez l'historien Larrey (*Regrets sur la mort de la reine*) ; tandis que Voltaire partage ses admirations entre Frédéric II et Madame du Châtelet, *divum Fredericum et divam Emiliam*, ces deux *grands hommes* dont *l'un portait des jupes*.

[2] *Nostrorum temporum Salomonis.*— *Sacrum felicitatis nostræ palladium.*

[3] *Concessum ab Ipso Augusto Rege sigillum.*

« recherches profondes par lesquelles la Société penétrera « les mystères de la nature. »

Quand M. de Printzen eut cessé de parler, le vice-président lui répondit par un discours plus étendu, d'une latinité plus remarquable, consacré à vanter l'empire des sciences, plutôt que celui du prince magnifique, qui n'avait pas daigné honorer cette fète de sa présence, ni même la faire célébrer avec quelque solennité.

Le discours de l'évêque Jablonski se compose de trois parties. La première et la plus courte sert à constater le besoin qu'éprouvent les hommes du secours offert par les sciences et les arts, à mesure qu'ils sortent de l'état de nature. La seconde partie doit caractériser les progrès de l'esprit humain, remontant jusqu'aux premiers jours du monde et passant de l'Orient en Grèce, pour célébrer judicieusement les mérites si divers de Socrate, de Platon, d'Aristote. Socrate concourut au perfectionnement des mœurs, de la science de vivre; Platon à l'accroissement des forces et de la pureté de notre intelligence, Aristote à l'interprétation approfondie de la création materielle. Plus heureux encore eussent été les Grecs, s'ils s'étaient moins complu aux disputes oiseuses, à un vain étalage d'esprit et d'imagination, s'ils eussent préféré le solide au brillant! Les Romains péchaient par le défaut contraire : ils ne firent point aux lettres un assez digne accueil. Charlemagne, le rénovateur des études en Occident, le fondateur des écoles du moyen âge, avait aussi droit de fixer l'attention de l'orateur, qui porte cependant sur la philosophie scolastique un jugement trop sévère. « Le genre de savoir qu'elle enseignait, dit-il, ressemble

parfaitement aux toiles d'araignée. Ses travaux sont très subtils, sans doute, et parfois fort ingénieux, mais sans valeur positive et sans utilité. La philosophie scolastique donnait des mots au lieu de choses, *rerum loco verba.* A la place de la réalité, à la place de Junon, elle embrassait des nuées, *pro Junone nubes*..... Honorons, continue Jablonski, honorons la renaissance des lettres, cette fertile époque où la pure sagesse des anciens fut tirée, avec leurs écrits harmonieux, de la poussière et des ténèbres, et remise en lumière et en vigueur. C'est l'étude des anciens qui, ramenant à l'observation de la nature, convainquit bientôt les philosophes qu'ils s'étaient arrêtés au vestibule de la vérité, tandis qu'ils s'étaient crus dans son sanctuaire même. On vit l'incomparable chancelier d'Angleterre, Bacon de Vérulam, portant une pénétration extraordinaire dans ce genre de recherches, ouvrir et frayer aux amateurs des sciences une route large, ferme et faite pour les conduire à une exacte et pleine connaissance de l'univers. » Habile connaisseur des lettres italiennes, se souvenant de l'endroit où Dante salue Virgile du titre de maître, seigneur et guide,

Tu duca, tu signore e tu maestro,

Jablonski n'hésita point à nommer Bacon *dux et auctor;* et cet hommage fut pieusement répété en Allemagne jusqu'à ce que Lessing le renferma en de justes limites[1]. Quels sont, demande ensuite l'orateur, les autres héros de la science? Et il ne prononce pas le nom de Galilée, et il oublie Descartes, peut-être parce que Leibniz ne voulait pas le reconnaître pour *le dictateur*, pour *le César de*

[1] Voyez les *Œuvres* de Lessing (en allemand), T. XXVI, p. 136 suiv.

la philosophie[1]. Mais s'il passe sous silence ces inventeurs immortels, il ne néglige pas d'énumérer les plus belles découvertes modernes, et termine ce dénombrement par la réflexion suivante : « Bien que nos savants aient beaucoup reçu des anciens, il est pourtant permis de croire que, si les sages de l'antiquité revenaient au monde, ils trouveraient bien plus à apprendre des philosophes modernes. Combien sont plus riches les conquêtes de la science nouvelle dans les mathématiques, en anatomie, en chimie! Trois sortes d'études qui nous mettent en possession de presque tous les trésors de la création. Les mathématiques mesurent le ciel et la terre, l'anatomie et la chimie nous rendent les maîtres des différents règnes de la nature. » Voilà pourquoi le vice-président, à son tour, offre à la Société ces *trois clefs de la nature*, comme pour servir de pendant aux clefs que M. de Printzen lui avait présentées d'abord. Quarante ans plus tard, sous Frédéric II, il fut encore question de *clefs*, mais on entendit par là l'étude de la philosophie spéculative. « Elle travaille, dit Maupertuis, à polir et à perfectionner les clefs qui ouvrent tout ce qui peut être ouvert à l'intelligence humaine[2]. »

La troisième et dernière partie de ce discours roule sur l'utilité des compagnies savantes, sujet vingt fois traité depuis dans l'Académie de Berlin[3]. Jablonski conseille d'imiter avec une reconnaissance empressée deux nations

[1] Descartes a été fort bien vengé par Formey, *Mémoires de l'Académie*, 1767, p. 375.

[2] *Mémoires*, 1745, préface.

[3] Par exemple, après 1740, par Frédéric II, d'Argens, d'Argenson-Paulmy, Lalande, Maupertuis, Formey, Mérian, Bitaubé, Weguelin, Garve, Herzberg.

aussi curieuses que sages, l'Angleterre et la France, ces nations glorieuses, ajoute-t-il, qui sentirent plus tôt, et plus vivement que d'autres, quels avantages procurent les associations scientifiques[1]. Dans ces associations, en effet, les dons des uns suppléent à ce qui manque aux facultés des autres, et l'esprit de système, ce vieux père de tant d'erreurs, y fait place à l'amour commun de la certitude, à une connaissance toujours croissante de la réalité. Le docte évêque voudrait que l'on formât des académies en quelque sorte universelles, des synodes scientifiques, des conciles littéraires où chaque peuple se trouvât représenté par ses plus illustres savants, des réunions ou périodiques ou permanentes, enfin quelque chose d'analogue à ce qui fut organisé plus tard sous le titre de congrès scientifiques. « Là, toute nation apporterait l'espèce de génie qui lui appartient : le Français sa vivacité, l'Anglais sa subtilité, les Espagnols et les Italiens leur ardeur, et nous autres Allemands notre patiente application[2]. Y a-t-il sorte d'avantages qu'on ne pût espérer d'une entreprise où tant d'yeux et tant de mains, où tant d'esprits réuniraient leurs plus nobles et plus fervents efforts ? »

Après ce discours qui mérite de prendre place à côté des deux célèbres *Préfaces* de Fontenelle[3], qui paraît avoir servi de modèle à la harangue par laquelle Haller inaugura la Société royale de Gœttingue ; dont enfin les pas-

[1] *Sapientes illas et curiosas Britannorum Gallorumque gentes.* C'est en termes pareils que le grand Haller s'énonça devant la Société royale de Gœttingue, en 1751 : « *In gloriosa illa Gallia, in beata Britannorum gente.* »

[2] Leibniz avait aussi dit *laboriositas,* à propos du génie allemand.

[3] Voyez son *Histoire de l'Académie des sciences,* 1666 et 1699. Comp. M. Flourens, *Fontenelle,* p. 150-189.

sages les plus intéressants annoncent un lecteur assidu de Leibniz comme de Bacon, bien que, par une omission inexcusable, le souvenir de Leibniz ne s'y présente pas même sous le voile d'une légère allusion; après ce discours, M. de Printzen prit dans une cassette une belle médaille, frappée en commémoration de cette fête, et en remit un exemplaire à chaque académicien. Cette médaille portait sur sa face le buste du roi, avec cette légende :

FRIDERICUS D. G. REX BORUSSIÆ[1].

Au revers l'on voyait un aigle prenant son vol vers le firmament, avec cette inscription :

COGNATA AD SIDERA TENDIT[2].

Dans l'exergue étaient gravés ces mots :

SOCIETAS SCIENTIARUM
REGIA FUND. BEROLINI
OPT. PRINC. NATAL.
XLIV[3].

Le vice-président, de son côté, distribua une pièce de vers latins, qu'avait faite un membre de la classe de littérature, Neukirch, afin d'expliquer la médaille, mais qui n'avait ni l'élégance, ni la grandeur des strophes composées en 1700 par Leibniz même, pour perpétuer l'époque où fut décrétée la fondation de l'Académie. En terminant la cérémonie, M. de Printzen salua de nouveau l'assemblée, qui le reconduisit à son carrosse dans l'ordre où elle avait été l'y recevoir.

[1] *Frédéric, par la grâce de Dieu, roi de Prusse.*

[2] *Il aspire aux astres, sa famille.*—On a fait mettre sur la tombe de Leibniz un emblème analogue, un aigle qui s'élève vers le soleil, avec ces mots : *Haurit de lumine lumen.*

[3] *Société royale des Sciences, fondée à Berlin, au quarante-quatrième anniversaire de la naissance du roi.*

Le fastes de l'Académie ne font mention d'aucun repas qui réunît les académiciens pour clore cette journée, d'aucun toast qui, couronnant les discours de la matinée, renouvelât gaiement les hommages et les vœux de la compagnie. L'usage des banquets académiques, cet usage que les Italiens, au XVI[e] siècle, avaient prétendu imiter de l'antiquité, et qu'au siècle suivant les Anglais avaient emprunté à Venise et à Padoue, *villes fondues en plaisirs et voluptés*[1], dit Bodin, ne s'était encore répandu, ni en France ni en Allemagne, où il a tant fleuri, où il est toujours fort en vogue.

Dès le lendemain, les quatre classes songèrent à mettre le règlement[2] en exécution, à se mettre elles-mêmes à l'œuvre. Mais, malgré les promesses de M. de Printzen, elles furent presque aussitôt forcées de vérifier encore le mot que Leibniz n'avait cessé de redire, avec l'accent qui distingue tout avis sérieux : « Tous ces beaux desseins « seraient des châteaux en l'air sans un fonds suffisant. »

C'est l'absence de ce *fonds suffisant* qui entravait tous les mouvements. D'abord, pour la publication des mémoires, ce principal moyen d'influence et de réputation, ce moyen si nécessaire à une société qui commence ; ensuite, pour l'acquisition d'une bibliothèque et d'autres genres de collections. Un seul trait peindra toute la situation. A peine entrée en exercice, la classe de physique propose au gouvernement la construction d'un amphithéâtre d'anatomie, ou comme on disait alors, d'un *théâtre* anato-

[1] Voyez J. Bodin, *De la république*, p. 837, 1050.

[2] Le règlement primitif fut modifié dans quelques articles par Wartenberg et Printzen, sur les observations pleines de sens que firent plusieurs académiciens, comme Jablonski.

mique. Son directeur insiste éloquemment sur l'utilité de l'anatomie pour la médecine et la chirurgie, durant la paix comme en temps de guerre; il rappelle combien cette science est honorée en Italie, en France, en Angleterre; il n'oublie pas que Descartes avait dit, en montrant les animaux qu'il disséquait: *Voilà ma bibliothèque!* Il cite le duc Jules de Brunswick qui fit acheter à Paris, à prix d'or, deux squelettes, l'un mâle, l'autre femelle, et qui fut si fier de les donner en présent à l'université de Helmstædt, sa fille bien-aimée. Il célèbre Louis XIV qui assista, entouré de sa cour, à la dissection d'un éléphant mort à la ménagerie de Versailles, et qui chercha lui-même l'anatomiste Duverney, pour ainsi dire englouti dans les flancs du quadrupède. Quoique l'académicien qui allègue ces exemples imposants ne soit autre que le premier médecin du roi, et d'un roi qui prenait de sa santé beaucoup de soin, la proposition est ajournée, ou plutôt rejetée.

Frédéric aima mieux charger la Société d'un travail qui fût de nature à l'illustrer, sans rien coûter ni à la cassette royale, ni au trésor public. Il la pressa de rédiger un vocabulaire complet de la langue allemande, et de remplir ainsi l'engagement qu'elle avait pris, de *conserver la pureté* de l'idiome national. Frédéric eut à son tour la satisfaction de citer en modèle cette France dont l'Académie la plus populaire avait publié, dix-sept ans auparavant, un dictionnaire universellement respecté. Pleine de bon vouloir et de courage, la Société aborda cette nouvelle tâche, mais ne tarda pas à rencontrer des obstacles qu'elle déclara insurmontables. L'excellent phi-

lologue Jablonski caractérisa parfaitement l'état de cette langue allemande, tombée, après une ère de splendeur rapide, dans un amollissement barbare, dans une affectation inculte, maniée par des écrivains sans génie et sans goût, par des imitateurs serviles et maladroits de l'Italie et de la France : *langue noble*, dit-il, *mais redevenue fort sauvage*[1] *!* L'Académie renonça, non sans regret, à cette entreprise périlleuse, et peut-être impossible, au moment même où l'Angleterre vit le satirique Swift et lord Oxford abandonner aussi le projet d'une compagnie formée sur le modèle de l'académie française, et particulièrement occupée d'un dictionnaire officiel de la langue anglaise.

Les entretiens de Frédéric Ier avec quelques académiciens sur les difficultés d'un lexique allemand, furent ses derniers rapports avec la Société. Frédéric ne survécut que de deux ans à la fête de l'inauguration, lors de laquelle la Société lui avait souhaité de jouir longtemps de ses titres de prince, d'époux, de père, et d'imiter le plus tard possible l'aigle s'envolant au céleste séjour.

Esto diu felix Princeps, Conjuxque Paterque :
Sera Tuos rapiant sidera Teque Tuis[2].

Un événement tragique l'enleva avant le temps. Après avoir perdu Sophie-Charlotte, il avait épousé en troisièmes noces Louise de Mecklenbourg. Les sublimes angoisses d'une dévotion excessive, presque farouche, précipitèrent cette femme aussi bienfaisante que pieuse dans une mélancolie qui dégénéra en démence. Cette position

[1] *Edle, aber sehr verwilderte Sprache.* Cf. Leibniz, chez M. V. Cousin, *Fragm. philos.* II, p. 266 sqq.

[2] Paraphrase de la devise de l'Académie : *Cognata ad sidera tendit ;* et par conséquent, allusion à l'aigle.

si douloureuse, on crut devoir la cacher à Frédéric. Un jour, c'était au mois de janvier 1713, l'infortunée reine, égarée, aliénée, s'échappe de son appartement et s'élance dans le cabinet du roi, par une porte de glaces qu'elle met en pièces. Son époux, reposant sur un fauteuil, s'éveille en sursaut; mais déjà Louise s'est jetée sur lui en le querellant. La voyant à demi déshabillée, tout en blanc, les bras et les mains ensanglantés, le prince est saisi d'effroi, prend une fièvre violente, et en se mettant au lit: *J'ai vu la dame blanche,* dit-il, *mon heure est venue.* Persuadé qu'il avait vu le fantôme vêtu de blanc, qu'une légende faisait apparaître dans les châteaux de la maison de Hohenzollern et d'autres familles souveraines, peu avant la mort d'un prince ou d'une princesse du sang, Frédéric expira le 25 février, dans sa cinquante-sixième année, sans avoir eu le bonheur de saluer comme définitive cette paix d'Utrecht qu'il avait si ardemment désirée, par laquelle l'Espagne et la France reconnurent solennellement le royaume de Prusse, et pour laquelle un musicien d'origine prussienne, Hændel, a composé un admirable *Te Deum.*

Sa mort fut déplorée par l'Académie, bien qu'il ne l'eût pas encouragée selon son pouvoir; elle le fut surtout par l'État, par l'armée, par la nation.

Frédéric Ier n'avait pas reçu de la nature cette trempe énergique, cette constitution vigoureuse qu'on admirait chez le grand Électeur; mais, de même que son père, Frédéric possédait un cœur bon, sensible, doux, naturellement bienveillant. Il méritait le surnom de *Sage,* que lui donnèrent quelques écrivains de son siècle. Il le mé-

ritait, parce qu'il sut, après le traité de Ryswick, conserver son royaume en paix durant le reste de son règne; parce qu'il eut soin de maintenir l'administration ferme et éclairée, établie par son prédécesseur; parce qu'enfin il continua de protéger les Réfugiés, de favoriser leur industrie et leurs arts[1]. Frédéric II, son petit-fils, l'a desservi auprès de la postérité, en le lui présentant comme *grand dans les petites choses,* et comme *petit dans les grandes*[2]. L'historien, devenant ici satirique, se fait l'écho des plaisanteries de son aïeule, Sophie-Charlotte, pour laquelle il avait une sorte de culte. Cette reine, non-seulement n'avait pu supporter la ruineuse passion de son mari pour la magnificence, pour la décoration et la représentation[3], mais s'était moquée de ses scrupules sur l'étiquette et le cérémonial. A ce lourd assemblage d'éclat et de ridicule, elle avait préféré une dignité simple et naturelle, une élégance sans faste. Fatiguée, ennuyée de ce pédantisme de cour, au milieu même des pompes du sacre sous le vieux dôme de Kœnigsberg, elle avait toujours, comme elle l'écrivait à Leibniz, fui ces *infiniment petits*, et *abhorré ce plein*[4]. Son dédain, parfois plus que piquant, elle l'avait injustement étendu à l'esprit laborieux et si réglé de Frédéric, à *ce gros bon sens qui,* dit-elle, *ne marche qu'en bottes fortes*[5]. Le grand Frédéric,

[1] « Ce tendre père des Réfugiés, ce prince, qui leur avait fait trouver dans ses États une nouvelle patrie capable de les consoler de leur exil..... Les Réfugiés firent en lui une perte irréparable » Larrey, *Hist. de Louis XIV*, T. VII, p. 513 (éd. Rotterdam).

[2] Voyez *Mémoires de Brandebourg*, Part. II.

[3] Voyez M. Ranke, *Histoire de Prusse* (en allem.), T. I, p. 124 (éd. II).

[4] Lettre de Sophie-Charlotte à Mademoiselle de Pœllnitz. « Certain philosophe abhorre le vide, et moi le plein. »

[5] Autre lettre à la même.

non moins méprisant pour ce *gros bon sens qui trotte par les rues*[1], poussa la partialité jusqu'à l'ingratitude, jusqu'à méconnaître les services rendus par le premier roi de Prusse à la prospérité matérielle de cet empire. L'anecdote suspecte du fauteuil refusé par l'Empereur, la prise de tabac pendant la cérémonie du couronnement, le sobriquet d'*Ésope*, et d'autres bagatelles plus frivoles encore, divertirent l'ami de Voltaire et lui firent oublier que Frédéric Ier avait su affranchir le Brandebourg du joug de l'Autriche et tenir la balance de l'Allemagne, tout en restant fidèle à la devise simple et profonde qu'il avait donnée à l'ordre de l'aigle noir et à la monarchie prussienne : *Suum cuique!* Frédéric Ier n'eut pas seulement une pratique éclairée des affaires, mais fut accessible à certaines inspirations de la véritable grandeur. Il consentit, il concourut à la fondation de plusieurs établissements fort dispendieux, et témoigna toujours aux institutions anciennes plus de bienveillance et plus d'empressement que ne lui en accorde Frédéric II. « On lui persuada, « dit celui-ci, qu'il convenait à sa royauté d'entretenir « une académie, comme on fait accroire à un nouveau « gentilhomme qu'il est séant d'entretenir une meute de « chasse. » Trois créations marquèrent sa carrière avant la fin du XVIIe siècle : en 1691, une académie des beaux-arts à Berlin ; en 1694, une université à Halle ; en 1700, une académie des sciences à Berlin.

L'Académie fut plus équitable envers la mémoire de Frédéric Ier. Elle compara son caractère à celui de Frédéric-Guillaume Ier, son successeur, et ce rapprochement

[1] Lettre de Frédéric II à Voltaire, 19 mars 1771.

ne lui fut pas nuisible. Elle pensait, du reste, que la guerre de Succession terminée par le traité d'Utrecht, et le Nord pacifié par la mort du roi de Suède, Charles XII, Frédéric eût pris plus de souci des intérêts représentés par l'Académie.

Sa fin fut regardée dans Berlin comme le commencement d'une époque si désastreuse, comme le présage d'une si longue éclipse pour les sciences et les arts, qu'elle fit quitter la Prusse à un seigneur auquel l'Académie avait de singulières obligations, et qu'elle comparait à Pinelli, à Peiresc, à Cotton. Le baron de Krosigh, après avoir brillé dans des charges de cour et de haute administration, dans le Brunswick et le Brandebourg, s'était livré tout entier, vers 1700, à son goût connu pour l'astronomie. Dans sa maison, située au quartier dit *Nouveau-Cologne,* il avait fait construire un observatoire qui servait aux mathématiciens de l'Académie. Il avait envoyé au cap de Bonne-Espérance un jeune astronome, Pierre Kolbe, pour y faire des observations correspondantes à celles de Berlin, c'est-à-dire dans les deux hémisphères, presque sous le même méridien, à 86 degrés de distance du Nord au Sud : observations précieuses, mais que La Caille surpassa plus tard. Le loyal et généreux Krosigh avait le même âge que Frédéric Ier, et jouissait de ses bonnes grâces ; il le rejoignit dans la tombe l'année suivante, au fond d'une terre de Hollande où il s'était retiré. Ecclésiastiques, littérateurs, savants le regrettèrent à l'envi ; les pauvres surtout le pleurèrent : les uns louaient sa piété et ses mœurs, les autres ses connaissances variées et son exquise urbanité, tous sa douce et active charité.

C'est à Krosigh, plutôt qu'à Printzen, qu'il fallait confier la direction suprême de l'Académie, honneur que cet habile homme eût pourtant décliné, de peur d'affliger Leibniz auquel l'unissait une affection inaltérable. « Ces « deux amis étaient, dit Formey, deux rares personnages, « faits l'un pour l'autre ; deux âmes, pour ainsi dire, je- « tées au même moule. »

La plupart des membres primitifs de la Société étaient encore en vie, mais sans crédit à la cour. Leibniz, depuis quelques années écarté de Berlin, avait cessé de se mêler de la marche et des travaux de l'Académie. Découragé du côté de la Prusse, il avait porté ses vues sur d'autres cités, pour y introduire ou y fixer l'esprit scientifique. D'abord il s'était tourné vers Dresde, avec l'espoir d'y fonder une société étroitement unie à celle de Berlin, par le double lien d'une correspondance régulière et d'une confraternité individuelle. Mais les combats gigantesques de Charles XII avec le czar Pierre n'avaient pas permis au roi Auguste, plus d'une fois victime de ces combats, d'entrer dans des desseins dont la beauté l'avait frappé. De Dresde, Leibniz s'était adressé à Saint-Pétersbourg et à Vienne. La cour de Russie lui prêta une oreille favorable. A Vienne, au contraire, il échoua, malgré l'assistance que lui donna le prince Eugène de Savoie, empressé à prouver sa reconnaissance envers le penseur qui avait composé pour lui ses *Principia philosophiæ*. A mesure qu'il désespérait de l'Académie prussienne, il redoublait d'ardeur pour réussir dans la capitale de l'Autriche. Deux ans avant que de mourir, il écrivait à un Viennois : « Plût au ciel que je pusse au moins, comme

« Moïse, voir la terre promise de loin ! » Touchante et légitime comparaison, qu'emploie aussi la Société royale de Londres, lorsqu'elle veut indiquer son rapport avec Bacon[1] ! S'il avait lu dans l'avenir, Leibniz eût contemplé avec joie, vingt ans plus tard, le petit-fils de Sophie-Charlotte, Frédéric II, heureux de reprendre et d'exécuter sa pensée dédaignée, et jaloux d'inscrire son nom dans l'histoire, à la suite de ces deux grands noms. Ce vengeur couronné qui, devant l'Académie[2], devait reconnaître *plusieurs âmes au grand Leibniz*, était au monde depuis quatre ans, lorsque Leibniz fut emporté d'une mort presque soudaine, à l'âge de soixante-dix ans, le 14 novembre 1716.

Quels témoignages de deuil donna la Société de Berlin à cette triste nouvelle? Elle garda un silence profond, qui se perdit dans l'injuste silence de la cour de Prusse, dans le silence révoltant de la cour de Hanovre, laquelle laissa le secrétaire de Leibniz, le fidèle et studieux Eckhart, accompagner seul son maître au champ du repos. La cour de Hanovre, en rendant les derniers honneurs à un serviteur si dévoué, eût craint de choquer la Société royale de Londres. Cette compagnie, dont Leibniz avait été un des plus anciens membres, était alors aveuglée par l'esprit de parti. Subjuguée par un étroit sentiment de nationalité, elle n'accorda pas un seul regret à l'émule de ce Newton, dont le cercueil fut porté, dix ans plus tard, à l'abbaye de Westminster, par les premiers personnages de la Grande-Bretagne. L'Académie des scien-

[1] *Bacon, like Moses, led us forth at last,* etc.

[2] *Mémoires de Brandebourg.*

ces de Paris, seule impartiale et juste, fut seule digne et grande, et seule l'organe de la postérité, par le cri de douleur et d'admiration qu'elle fit retentir dans la belle séance du 13 novembre 1717, par la bouche de Fontenelle, assis entre l'abbé Bignon et le cardinal de Polignac. Son ingénieux et véridique *Éloge*, une des plus nobles actions du secrétaire perpétuel, est un événement aussi honorable à l'académie de Paris qu'à la mémoire de Leibniz.

Ajoutons pourtant qu'un demi-siècle plus tard, longtemps après que le chevalier de Jaucourt eut écrit la *Vie de Leibniz* avec la plume de l'histoire, l'Académie de Berlin proposa pour sujet de prix l'éloge de son premier président. Ce fut un académicien français, l'immortel Bailly, qu'elle couronna, bien que son ouvrage n'égalât ni le travail de Jaucourt, ni même ces pages vigoureuses et savamment inspirées où Diderot prouvait que « cet homme « faisait lui seul à l'Allemagne autant d'honneur que « Platon, Aristote et Archimède ensemble en font à la « Grèce[1]. » Au commencement de notre siècle enfin, l'Académie de Prusse décida qu'elle célébrerait désormais chaque année le jour anniversaire de la naissance de son fondateur[2], *la fête de Leibniz*, entre deux autres solennités, dont l'une serait consacrée à Frédéric le Grand, rénovateur de l'Académie, et l'autre au souverain régnant, au protecteur vivant, entouré de ces deux invisibles patrons.

[1] Diderot, *Œuvres*, T. VI, p. 239 suiv. (an VIII).

[2] *Das Leibnizfest.*

LIVRE SECOND.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier ET CHRISTIAN WOLF.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère de Frédéric-Guillaume Ier et de son règne : aussi nuisible aux lettres et aux arts qu'utile à la prospérité matérielle de la Prusse. — La conduite de ce prince à l'égard des sciences forme un étrange contraste avec l'esprit de son siècle. — Comment Guillaume Ier en était venu à un tel mépris pour la culture sociale et littéraire. — Influences sous lesquelles il avait été élevé. — Révolution que Berlin subit à son avénement. — Ses prédilections pour l'armée et pour les finances. — Son despotisme brutalement paternel. — Son horreur pour l'élégante immoralité des cours contemporaines. — Sa déférence pour le clergé et sa sollicitude pour les intérêts du culte. — Sa piété sincère, mais exclusive et incomplète. — Sous son règne, les savants prussiens cherchent à quitter ses États pour le Danemark, la Suède, la Russie. — Toutefois, ils n'obtiennent pas sans effort la permission d'émigrer.

Peu d'époques montrent mieux que le règne de Frédéric-Guillaume Ier, combien a d'influence, dans le développement intellectuel d'un pays, le caractère personnel du souverain. Quelle puissante action que l'opinion d'un monarque aussi énergique, aussi absolu ! L'incroyable dédain qu'il prodiguait aux arts et à l'élégance sociale, fut fatal aux sciences ; mais il le fut aussi, il l'est encore à la mémoire de Frédéric-Guillaume Ier. Les cours de l'Europe se sont liguées avec les lettres, les écrivains se sont vengés comme à l'envi, et de toutes parts ce

prince passe pour un *vandale*[1], pour un *roi digne de commander au centre de l'Afrique*, pour un *sergent*, un *caporal*, titres que lui donna d'abord Georges II, son beau-frère. La postérité, en entendant prononcer son nom, éprouve un sentiment analogue à l'épouvante qui saisissait à son aspect les habitants de Berlin. Le fils de Sophie-Charlotte lui apparaît comme le dernier chevavalier de l'Ordre teutonique, comme le dernier rejeton de ces terribles Porte-glaives qui ont légué leur bravoure aux soldats prussiens. La justice veut cependant que l'historien reconnaisse à Frédéric-Guillaume Ier plusieurs sortes de mérites, à côté de défauts qui tenaient eux-mêmes à des qualités. Le peuple avait raison de le surnommer le *Sévère*, et les académiciens l'appelaient à bon droit un *barbare;* mais il est évident que, si sa barbarie d'esprit fut un malheur pour la Prusse, sa sévérité comme chef de l'ordre civil et militaire fut un bienfait. Que l'on se garde de juger des qualités administratives de Frédéric-Guillaume Ier par ses torts envers les lettres; et qu'on distingue avec soin l'État et l'Académie, en appréciant l'ensemble de son règne[2]. Notre tâche est la moins belle : nous avons à raconter les grotesques singularités qui déparent en foule la carrière du second roi de Prusse, et qui la mettent dans un trop curieux contraste avec tout le dix-huitième siècle.

Mais d'abord, demanderons-nous, comment le fils de

[1] La cour de Vienne avait déjà nommé le grand Électeur *un nouveau roi des Vandales;* mais c'était parce qu'elle le voyait *avec déplaisir,* disait-elle, *s'agrandir sur les bords de la Baltique.*

[2] Voyez, pour la partie politique, l'*Histoire* récente de M. L. Ranke (éd. II), T. I, p. 184-489.

Sophie-Charlotte, le petit-fils du grand Électeur, pouvait-il en venir à un tel mépris pour tout ce que sa mère et son aïeul avaient tant estimé et tant aimé? Un naturel qui s'annonça de bonne heure par mille bizarreries, une éducation impuissante à changer ce naturel, semblent une explication suffisante. L'enfance, l'adolescence de Guillaume Ier fut une suite d'accès de colère, une longue explosion d'humeur et de rudesse, entremêlée de fréquentes et de précoces saillies d'avarice. Tenir avec un ordre minutieux son petit livre de compte et faire faire l'exercice à sa compagnie de cadets, voilà les plaisirs du jeune prince. La lecture du *Télémaque*, conseillée par Leibniz et commentée par Sophie-Charlotte, lui donnait presque autant d'ennui que la copie quotidienne de l'Ancien Testament, à laquelle l'astreignait son précepteur, le pédantesque Cramer. L'angélique douceur de sa gouvernante, la vénérable Madame de Rocoulles[1], avait échoué. Cramer, fier d'avoir défendu *l'esprit allemand* en bon latin contre le père Bouhours[2], renforça ces grossières dispositions, en vantant à son élève *l'antique franchise des Germains*, comme bien autrement digne d'un souverain que toutes les grâces françaises. Le goût de son père pour la magnificence et l'ostentation, sa vaniteuse prodigalité ne servit qu'à développer dans le fils un vif penchant à la parcimonie. A six ans déjà, Guillaume montrait une telle horreur pour le luxe, qu'il jeta dans la cheminée sa petite robe de chambre, parce qu'elle

[1] Voyez les *Sermons* de Lenfant, qui lui sont dédiés.

[2] Voyez ses *Vindiciæ nominis Germanici* (1694, in-fol.), contre les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, du P. Bouhours.

était de brocard. On espéra que les voyages changeraient des habitudes si antipathiques à ses parents; et on l'envoya dans les Pays-Bas dès que la guerre de Succession eut commencé. Il y fit ses premières armes avec distinction, et allait passer en Angleterre, à la cour brillante de la reine Anne, quand la mort soudaine de Sophie-Charlotte le rappela en Prusse. Dès l'année suivante, en 1706, il épousa sa cousine, la fille de Georges Ier, Sophie-Dorothée; et dès lors il attendit, non sans impatience, le moment d'établir un *gouvernement robuste*.

A son avénement, Berlin subit une révolution sociale. Le premier acte de son pouvoir fut de renvoyer eiduques, pages et chambellans, de congédier la cour paternelle, de réduire sans pitié les pensions des officiers, de faire marcher à pied presque tous ceux qui avaient entretenu voiture, et ainsi, disait-il, *de rendre l'usage des jambes aux perclus*. Une fois sa maison ramenée aux proportions d'un établissement bourgeois, il ne songe plus qu'à l'augmentation et à la splendeur de sa seconde famille, l'armée. Pour que tout marche avec la même régularité dans ses États, il met sur le pied militaire la nation comme sa famille; il caserne, pour ainsi dire, trois millions d'hommes. Les finances et les troupes forment son unique souci. « Je suis, écrit-il dès l'abord à « ses fonctionnaires, je suis le ministre des finances et le « feld-maréchal du roi de Prusse : c'est là ce qui main- « tiendra le roi et le soutiendra. » Les spectacles français et italiens, il les proscrit avec plus de rigueur que les vins de France et d'Espagne. Tout ce qui, même de loin, peut rappeler Paris ou Londres, Londres surtout,

est banni et bafoué par Frédéric-Guillaume, conspué et condamné par ses familiers, qui l'imitent complaisamment et affectent, dans leur mise et leur contenance, jusqu'à son air roide, sec et gauche. La contagion gagne tout le monde. « Bientôt personne, dans tous les États « prussiens, n'eut plus de trois aunes dans son habit, ni « moins de deux aunes d'épée pendues à son côté[1]. » La cour voisine de Dresde, dont le carnaval sans fin aboutit à une si terrible banqueroute, la cour d'Auguste II, ou plutôt celle du comte de Brühl, plus souverain que son maître, fait peur et horreur à Frédéric-Guillaume; autant que l'exemple du Régent et de Dubois, elle le confirme dans l'opinion que la politesse ne saurait jamais exister sans la dépravation et que les lumières ont toujours la corruption pour fille ou pour compagne. De là, le dessein qu'il forme d'offrir à l'Europe mondaine et licencieuse, dans sa famille, une image de l'union naturelle entre la vertu et la simplicité; dans sa cour, le spectacle de l'alliance d'une piété évangélique avec une austérité républicaine; dans son règne, le modèle d'une royauté toute guerrière à la fois et toute pacifique.

Ce trait mérite d'être relevé, parce qu'il explique la déférence du roi pour le clergé et sa sollicitude pour les intérêts du culte. Non-seulement il nommait lui-même aux moindres places dans l'Église, mais il correspondait avec les théologiens de Halle, pour s'éclairer sur les besoins religieux de ses peuples, et s'enquérir de l'état des protestants, çà et là opprimés dans l'Empire. En 1731, on le vit accorder à trente mille chrétiens du Salz-

[1] Frédéric II.

bourg, chassés par l'intolérance de l'évêque Firmian, une hospitalité capable d'adoucir le regret d'avoir échangé leurs belles montagnes contre la Lithuanie[1]. Frédéric-Guillaume Ier s'inclinait volontiers devant Beausobre[2], et devant Reinbeck, ce Beausobre des églises allemandes de Berlin : il leur obéissait en fondant des établissements de charité, tels que l'hospice des orphelins à Potsdam. Plus d'une fois, comme dans la querelle de Langé avec Wolf, il devint le docile instrument des préjugés théologiques. A cette utile soumission il ne mettait que trois conditions : il fallait que les pasteurs fussent rigidement orthodoxes, qu'ils ne vinssent point à la parade admirer son bataillon de grands grenadiers, qu'ils se gardassent de poudrer leur perruque à blanc.

Frédéric-Guillaume Ier était sincère en assurant que la religion suffisait pour contenter l'âme humaine, que la Parole de Dieu satisfaisait à tous ses besoins. Mais combien il avait mutilé l'idée de religion, et appauvri la notion d'homme! Combien il avait rétréci l'horizon de l'Évangile! Les arts et les sciences ne lui semblaient qu'inutilités et superfluités, qu'une pure vanité. L'érudition, il la rejetait, ne voulant pas, disait-il, que ses sujets eussent beaucoup de mémoire et peu de jugement. Au jugement même il ne reconnaissait d'autre objet convenable que les choses usuelles, ni d'autre fonction estimable que l'application pratique. Tout ce qui ne lui

[1] Voyez M. Hase, *Hist. de l'Église,* (en allemand) p. 505 sqq. (éd. II).

[2] Isaac de Beausobre et Lenfant lui dédièrent, en 1718, leur savante version du *Nouveau Testament;* il n'eût pas accepté la dédicace de l'Ancien Testament. Il fit imprimer la plupart des sermons de Reinbeck, et vit avec plaisir le comte de Manteuffel les traduire en français.

présentait pas quelque usage immédiat, lui paraissait indigne d'attention, ou ridicule, ou nuisible. La vérité abstraite, le beau idéal, les recherches spéculatives, tout ce qui s'élève au-dessus du sens commun, sans y être contraire, toutes ces choses aussi indispensables que le nécessaire, plus utiles peut-être que l'utile, ne lui représentaient que des mots vides de sens, si elles n'étaient des péchés même. Favoriser, rémunérer ceux qui poursuivaient des chimères pareilles, lui était une double absurdité, une double impiété. Aussi refusait-il aux lettres, non-seulement la plus petite part aux sommes énormes que dévoraient ses enrôleurs, mais cette juste mesure de liberté à laquelle pouvait prétendre une nation si instruite déjà et si studieuse. La censure établie par Guillaume I[er] constituait une magistrature draconienne, jugeait et agissait militairement, et accablait de préférence les écrits périodiques. Pour savoir à Berlin ce qui se passait à Potsdam, il fallait recourir aux gazettes d'Angleterre, aux journaux de Hollande, aux feuilles que le roi lui-même se faisait traduire et expliquer par l'universel Gundling.

Sous un tel régime, bien des savants et des lettrés durent quitter la Prusse pour deux royaumes voisins qui, après s'être longtemps combattus par les armes, luttaient alors de zèle pour la culture des arts de la paix, c'est-à-dire le Danemark et la Suède. L'épouse spirituelle du pieux Christian VI, Sophie-Madelaine, princesse de Bareuth, avait attiré, particulièrement dans les duchés de Sleswick-Holstein, bon nombre de littérateurs allemands, et à leur tête l'ancien précepteur de ses frères, Schulin.

Esprit juste et fin, érudit de sens et de goût, Schulin dirigeait habilement les institutions scientifiques du Danemark, et eut la plus heureuse influence sur Frédéric V, digne fils de Madelaine, et sur le comte de Bernstorf, deux noms en éternelle vénération parmi les gens de lettres du Nord, qui les égalent à Louis XIV et à Colbert, « deux noms, disait-on à Berlin, supérieurs à tous les « éloges qu'on pourrait leur donner[1]. » En Suède, Frédéric V, prince de Hesse-Cassel[2], le mari d'Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, secondait le mouvement des études avec l'ardeur qu'il avait mise à soutenir Wolf dans l'université de Marbourg. D'autres savants prussiens préférèrent au sol natal le séjour de la Russie, où Pierre le Grand et ses successeurs s'honoraient d'accorder au mérite étranger une protection respectueuse et libérale.

Il était cependant difficile d'obtenir la permission de sortir de Prusse. Frédéric-Guillaume Ier la refusa souvent pour des motifs extraordinaires. Il défendit, par exemple, à Heineccius de se rendre à Leyde, non parce que l'université de Halle perdait ainsi un éminent jurisconsulte, mais parce que les Hollandais avaient sévèrement interdit l'entrée de leurs frontières aux racoleurs prussiens.

Voilà comment ce prince, voulant *préférer en tout l'utile à l'agréable*[3], appliquait aux travaux littéraires son despotisme paternellement brutal, et y étendait cette sauvage souveraineté qu'il se vantait d'avoir *assise comme un rocher de bronze*[4]. Faut-il s'étonner que ses contem-

[1] Formey, *Éloge de Keyssler*.
[2] Mort en 1751.
[3] Frédéric II.
[4] Voyez sa *Biographie* par Fœrster, T. 1, docum. n° 11.

porains l'aient assimilé au calife Omar, livrant aux flammes, en l'honneur du Coran, les bibliothèques d'Alexandrie? ou qu'ils l'aient regardé comme un plaisant type de cette primitive perfection, de cette naïve sociabilité des bois, que peignait avec tant d'art Jean-Jacques Rousseau, et pour laquelle une académie devait être une école de faste et d'orgueil, une assemblée de rêveurs ou de corrupteurs?

CHAPITRE II.

Long anéantissement de l'Académie.—Point de relations personnelles entre elle et le roi.— Leurs rapports officiels se réduisent à quelques aventures burlesques.—Anecdote du vin de Champagne mousseux.—L'Académie, autorisée à former un théâtre d'anatomie, reçoit l'ordre d'établir un collége de médecine et de chirurgie.— C'est la classe de physique qui sauve les autres classes du naufrage.—Gundling a le talent de faire comprendre à Guillaume Ier l'utilité des travaux historiques et géographiques. — Paul Gundling, président de l'Académie et maître des cérémonies; son caractère, ses ouvrages et les services qu'il rend à la compagnie.— L'Académie est mortifiée de l'avoir pour chef, particulièrement dans les querelles de Langé avec Wolf. — Origine, développements et issue de ces querelles.

Le portrait que nous venons de tracer fait seul comprendre le long anéantissement de l'Académie de Berlin.

Cette compagnie ne fut pas, il est vrai, formellement supprimée, comme l'institution dite *des nobles*. Le roi la laissa, comme l'académie des beaux-arts, tomber dans l'oubli et presque s'éteindre dans une profonde indifférence. De temps en temps, il se plaisait à faire courir des bruits sur sa prochaine abolition; et l'Académie délibérant sur ces rumeurs sinistres, était fort embarrassée de prendre quelque parti qui pût lui ouvrir un favorable accès auprès du souverain. Les académiciens se gardaient de paraître devant lui en personne, les uns craignant d'apprendre de sa bouche l'arrêt de mort de leur société, les autres de recevoir pour eux-mêmes une de ces démonstrations dont le roi était si prodigue, telles que coups de poing, coups de pied, coups de canne.

Les rapports personnels de Frédéric-Guillaume Ier avec l'Académie étant nuls, quelles pouvaient être leurs relations officielles? Elles se réduisent à un petit nombre d'aventures, presque toutes trop burlesques pour qu'un historien sérieux ose les rappeler. N'en citons qu'une seule. Une curiosité fugitive pour les phénomènes et les propriétés de la nature s'éveilla chez Guillaume dans un repas offert par le général Grumbkow, l'un des deux ministres qui dominaient à leur gré ce monarque si brusque et si fantasque. On y servait du vin de Champagne, vin dont Guillaume buvait volontiers, surtout chez ses favoris. « Pourquoi ce vin est-il mousseux? — Votre Majesté a « une académie qui pourrait sans doute résoudre ce pro« blème. — Ah, tu me le rappelles; c'est en effet bien « le moins que mon académie me serve à quelque chose! » A l'instant même une lettre est expédiée à la Société des sciences, qui ne tarde pas à s'assembler et à répondre au ministre que, pour remplir consciencieusement les intentions de Sa Majesté, elle est forcée de faire des expériences qui exigent un panier de soixante bouteilles, et qu'elle s'en occupera dès qu'elle aura reçu le panier. « Qu'ils aillent se promener, » s'écria le roi quand il sut cette réponse; « je n'ai pas besoin d'eux pour boire de ce « vin, et j'aime mieux ignorer toute ma vie pourquoi il « mousse! »

L'imprudente réponse de l'Académie, signe non équivoque de son juste mécontentement, n'eut pas l'effet que l'on pouvait craindre. Un adroit ami des académiciens réussit à convaincre Frédéric-Guillaume Ier que les travaux de la classe de physique pourraient bien n'être pas

tout à fait inutiles aux chirurgiens de son armée. Gagné par cette perspective, le roi autorise la formation d'un amphithéâtre d'anatomie, mais il accorde cette autorisation avec une latitude si excessive que l'Académie regrette de l'avoir sollicitée : il lui ordonne d'y joindre un collége de médecine et de chirurgie, et d'assigner les pensions de ce collége sur les modestes fonds de l'Académie. Le médecin de Frédéric-Guillaume, Buddéus, un des meilleurs élèves de Boerhaave, le véritable fondateur de l'amphithéâtre, obtint aussi que la direction du collége médical fût confiée à un membre de l'Académie, au réfugié Carita de Metz, érudit plutôt que praticien, auquel Lacroze disait : « Vous savez le nom de toutes les maladies en grec; « vous n'en savez pas guérir une en français. Votre art « est doublement muet[1]. »

La persuasion que l'Académie contribuait ainsi au bien de l'armée, s'empara plus vivement de l'esprit du monarque, après une grave maladie où il eut lieu d'éprouver le pouvoir de la médecine. Sorti d'une convalescence presque miraculeuse, il voulut témoigner sa gratitude aux sciences, et envoya cinquante écus à la Société qui en portait le titre. C'est donc la classe de physique et de médecine qui sauva les autres classes d'un naufrage inévitable.

Toutefois, l'académicien qui travaillait avec le plus de patience à guérir le prince de ses préventions contre les lettres, fut précisément celui qui avilissait sa profession et sa compagnie par de folles et de cyniques complai-

[1] Allusion au vers où Virgile définit la chirurgie *mutas artes*. (Enéide, XII, 397.)

sances pour l'humeur emportée de Frédéric-Guillaume Ier. Cet académicien de bouffonne mémoire, qu'on a nommé le polichinelle du roi, Paul Gundling[1], eut en effet le mérite de faire comprendre à son maître que les études historiques et géographiques de l'Académie n'étaient pas sans quelque profit pour l'État.

Jacques Paul, baron de Gundling, auteur de nombreux ouvrages d'histoire, personnage très savant à la fois et très grotesque, avait pris un rapide ascendant sur l'esprit illettré de Frédéric-Guillaume, en lui narrant avec gaieté tout ce qu'il pouvait tirer de plus comique, soit des propos qui couraient la capitale ou le royaume, soit des journaux et des histoires tant anciennes que modernes. Dès son avénement, Guillaume Ier l'avait admis dans sa société intime et revêtu des titres de *conseiller aulique* et de *conseiller joyeux*[2]. Cette dernière charge consistait à amuser le prince, tantôt par des anecdotes, des contes facétieux, des reparties rarement assaisonnées du sel attique, tantôt en se prêtant de bonne grâce aux

[1] On confond souvent, en Allemagne surtout, *Jérôme* Gundling avec *Paul*. Jérôme, le plus distingué des deux frères, était professeur à Halle, et a survécu au XVIIIe siècle par divers ouvrages, surtout par un recueil allemand en neuf volumes, intitulé *Gundlingiana* et rempli de pièces curieuses et instructives sur la jurisprudence, sur l'histoire politique et littéraire, sur la philosophie et la morale. Jérôme ressemble à Paul sous plusieurs aspects : disciple de Thomasius, et se donnant aussi pour adversaire du pédantisme et de la superstition, il a de même la prétention de semer son style de traits comiques et d'introduire une sorte d'*humour* dans la littérature allemande. Un seul trait distingue les deux frères. Courtisan, Paul outre parfois le langage et les pratiques de la piété, et va jusqu'à ranger Platon même parmi les athées. Jérôme, vivant loin de Frédéric-Guillaume Ier, et ne voyant pas sans jalousie la faveur accordée aux *piétistes*, ses collègues, est d'avis qu'un athée vaut mieux qu'un fanatique, et se plaît à prouver qu'il n'y a point d'athées. (P. ex. *Gundlingiana,* T. III, p. 369, 122.)

[2] *Hofrath und Hofnarr*, ou *lustiger Rath.*

mystifications dont se pouvait aviser le cercle du roi. Afin de témoigner avec plus d'éclat son dédain pour l'étiquette, Guillaume imagina de nommer grand maître des cérémonies[1] cet homme singulier dont l'extérieur pédantesque était à lui seul un grand sujet de moquerie, puis, de lui faire porter un costume des plus bizarres, des plus fantasques, et de le faire paraître ainsi à la table royale. Ce titre fut suivi de ceux de baron et de chambellan, autre insulte aux gens de cour. La manie des distinctions et des dignités croissant chez Gundling, avec un état d'ivresse presque constant, il fut créé successivement conseiller de guerre, conseiller des finances, conseiller de justice, et fit beaucoup rire son protecteur du scandale que sa présence causait dans ces divers conseils. Deux ans après la mort de Leibniz, en 1718, Gundling eut l'idée de prétendre à la présidence de l'Académie. Frédéric-Guillaume trouva piquant de confier à son bouffon, à son grand maître des cérémonies, la direction de ces puérilités, de ces bagatelles, qui s'appelaient ailleurs sciences et lettres. Le président honoraire, ce vieux baron de Printzen, qui semble n'avoir pas été étranger à la disgrâce par laquelle Leibniz avait été tacitement évincé, reçut l'ordre peu agréable de dresser des lettres patentes pour investir Gundling des fonctions de président.

Dans ce document, Frédéric-Guillaume Ier déclare « qu'il ne fait que rendre hommage aux nombreux mé-« rites du baron de Gundling, à sa vaste érudition en « droit naturel, civil et public, à ses belles inventions et

[1] Besser, maître des cérémonies sous Frédéric Ier et membre de la Société royale, renvoyé de Berlin, s'était réfugié à Dresde.

« aux découvertes qu'il a faites dans plusieurs matières « curieuses et utiles, dans les sciences sublimes, comme « la philosophie, les mathématiques, les antiquités, « l'histoire, et en général dans toutes les études qui se « rapportent au bien public : ce dont il a donné des « preuves incontestables, tant à tout l'univers par les « écrits qu'il a publiés [1], qu'à Nous-même qui les avons « souvent reçues avec une satisfaction singulière.... » N'est-ce pas de la sorte, à peu de termes près, que s'était énoncé Frédéric Ier en appelant Leibniz à la tête de l'Académie [2]? C'est la seule occasion où Frédéric-Guillaume Ier consentit à calquer ses actes, ou ses édits, sur les mesures et les paroles de son père; et cette imitation unique a tout l'air d'une parodie.

A la faveur de cette présidence, qui dura treize ans, il se glissa dans l'Académie plus d'une personne indigne d'y siéger. « Cela fait partie des temps nébuleux, » dit Formey. Néanmoins, au milieu même de ses désordres et de ses facéties, Gundling avait gardé un reste d'attachement sérieux aux lettres, et savait retrouver des moments de dignité et de fierté. Il est juste de reconnaître qu'en retour de certaines humiliations, il obtint quelques grâ-

[1] Les principaux ouvrages de Paul Gundling sont des travaux d'histoire, auxquels il avait préludé par un enseignement historique, fait de 1705 à 1713, à l'académie *des nobles*. Quand cette institution eut été abolie par Frédéric-Guillaume, Gundling publia les livres suivants : 1) *Vie et actions de Frédéric Ier*, 1715 ; 2) *Histoire et faits du roi Henri VII*, 1719 ; 3) *Vie et actions de Conrad IV et de Guillaume*, 1719; 4) *Richard et l'interrègne*, 1719; 5) *Histoire du Brandebourg sous Joachim Ier et II, et sous Jean-George*, 1722; 6) *Vie et actions de l'Électeur Frédéric II*, 1725. On lui doit enfin bon nombre d'écrits moins étendus sur quelques États d'Italie, des descriptions géographiques sur les provinces prussiennes, et d'autres notices du même genre.

[2] Voyez ci-dessus, p. 18.

ces pour la société qu'il gouvernait. Après l'avoir forcé d'adopter pour fils un petit singe, costumé en maître des cérémonies et décoré de la clef de chambellan, le roi tempéra sa colère divertissante en confirmant à l'Académie le privilége de publier les almanachs, en lui octroyant la prérogative d'imprimer et de vendre les lois et les cartes géographiques, en donnant même des ordres pour que les revenus destinés à la compagnie fussent maintenus dans les provinces contre les infractions qui tendaient à les diminuer. D'autres avanies valurent d'autres dédommagements. En même temps qu'il enjoignit à Gundling d'accepter un cercueil en forme de tonneau, peint en noir et couvert d'inscriptions bachiques, Frédéric-Guillaume lui permit de puiser aux archives du royaume, dans les villes aussi bien que dans les églises et les chapitres, et de mettre en œuvre tous les documents qui s'y trouvaient. Il paraît aussi que, dans ces jours de bienveillance *où luisait le soleil de Sa Majesté*, Gundling faisait transformer en ordonnances royales les propositions que lui-même n'osait présenter à ses confrères. Ainsi leur fut donné l'ordre d'acheter une collection de médailles et de monnaies, formée par un prévôt de chapitre, membre de la Société, Jean Raue : le président en avait besoin pour ses recherches sur l'histoire de Brandebourg.

Ces étranges relations entre deux esprits baroques, également mais diversement bizarres, eurent donc un résultat scientifique. Elles facilitèrent la composition de plusieurs ouvrages importants sur les margraves et les ducs, prédécesseurs de Frédéric-Guillaume Ier ; elles oc-

casionnèrent d'excellents travaux sur la géographie de l'Allemagne, sur la topographie de la Prusse[1]; elles furent cause de quelques entreprises utiles et dignes d'éloges, où Gundling donna l'exemple de l'ardeur et de l'habileté, étonnant ses confrères plus d'une fois par des prodiges de mémoire, par des éclairs de sagacité et de pénétration, et leur faisant alors oublier la mortification de l'avoir pour chef.

Cette mortification leur fut cependant très sensible dans une conjoncture qui fit beaucoup de bruit, mais que l'on a souvent mal exposée; c'est-à-dire, lors de l'expulsion brutale du philosophe Wolf, depuis 1711 membre externe de l'Académie.

Christian Wolf, né à Breslau le 24 janvier 1679[2], fils d'un tanneur sans fortune[3] mais assez instruit pour enseigner à ses enfants les éléments du latin, s'était d'abord appliqué aux mathématiques. La lecture des œuvres de Descartes, de Tschirnhausen et de Leibniz lui avait révélé sa vocation de philosophe. De bonne heure il avait conçu le projet de rendre à la philosophie pratique, et même à la théologie, le service que Descartes avait rendu à la philosophie théorique, de la réformer en lui donnant la rigueur et l'évidence des mathématiques, ce qu'il appelait de la méthode, *methodum*. C'est à Leipzig qu'il s'était ouvert la carrière du professorat; mais, sur la recom-

[1] Voyez Mœhsen, *Mém. de l'Académie*, 1787-88, p. 682 suiv.

[2] Voyez Baumeister, *Vita, facta et scripta Christiani Wolfii, philosophi*, in-8°, 1739. Comparez Ludovici, *Hist. de la philos. wolfienne* (en allem.), in-8°, 1735, T. I. Denina, *Prusse littéraire*, s. v. *Wolff*;—M. Erdmann, *Hist. de la philos. moderne* (en allem.), 1842, T. II, P. II, p. 249 suiv.

[3] Selon d'autres, le père de Wolf exerçait la profession de brasseur ou celle de boulanger; mais c'est une erreur sans importance.

mandation de Leibniz, il avait été appelé en 1707 à Halle, où son talent n'avait cessé de croître avec sa réputation. Il s'était fait connaître au loin, dès 1712, en donnant ses *Pensées raisonnables sur les forces de l'entendement humain,* suivies de tant d'autres écrits, pour la plupart publiés aussi sous le titre de *Pensées raisonnables*[1], sous ce titre taxé tour à tour de vanité et d'impiété, mais où *raisonnable* était pris uniquement dans l'acception de philosophique, de laïque, de profane, et par conséquent opposé à sacré, à surnaturel, à révélé, à théologique.

A l'époque dont nous avons à parler, c'est-à-dire en 1721, Wolf était associé aux sociétés royales de Berlin et de Londres, et avait reçu de Frédéric-Guillaume Ier le titre de conseiller aulique. Il était, de plus, doyen de la faculté de philosophie et des lettres dans l'université de Halle. Depuis près de dix ans, il comptait dans cette école un adversaire qui, malgré une sincère piété et un caractère droit, allait devenir son mortel ennemi. Le docteur Joachim Langé, après avoir résidé longtemps à Berlin, comme recteur du *collége Frédéric-Guillaume,* enseignait alors la théologie au milieu d'une affluence d'étudiants qu'attirait le double renom de son érudition biblique et d'une orthodoxie mêlée de mysticité. Wolf, quoique profondément religieux, s'étonnait en souriant de l'enthousiasme qui transportait ces jeunes auditeurs, et se permettait même de plaisanter sur les difficultés que leur maître rencontrait en improvisant, et qu'il ne surmontait pas aussi bien que certaines obscurités du dogme. Le 12 juillet, Wolf avait à résigner les fonctions de pro-recteur,

[1] *Vernünftige Gedanken.*

que le sort faisait passer dans les mains de Langé. Suivant une ancienne coutume, il allait prononcer devant la docte population, maîtres et élèves assemblés, un discours qui devait rouler sur une partie de son enseignement. Ayant pris pour thème la morale des Chinois[1], ces nobles leçons de Confucius auxquelles Leibniz et l'Académie de Berlin l'avaient rendu attentif, Wolf donnait au sage oriental de magnifiques mais de justes éloges, et n'hésita point à confesser qu'il l'approuvait et l'admirait comme un des plus grands apôtres de la religion naturelle. Il balança d'autant moins à faire cet aveu, qu'il se disait prêt à faire imprimer son discours à Rome avec l'approbation de l'Inquisition, *cum approbatione sancti officii*. Mais cette franche déclaration parut une hérésie insolente à la faculté de théologie. Langé surtout en fut affligé autant qu'effrayé, peu satisfait d'ailleurs de l'épithète de *polygraphe*[2] par laquelle l'avait caractérisé l'orateur.

On vit se renouveler alors, dans une enceinte protestante, la scène qui s'était passée, vingt ans auparavant, en pleine Sorbonne, lorsque l'abbé Boileau, frère de Despréaux, se plaignant que *l'éloge des Chinois*, fait par les jésuites, *eût ébranlé son cerveau chrétien*, avait décidé ses confrères à déclarer *les louanges des Chinois fausses, scandaleuses, téméraires, impies et hérétiques*[3]. Une demande est adressée par les théologiens de Halle au gouvernement prussien, afin que cette coupable dissertation

[1] *Oratio de Sinarum philosophia practica*, 1726, 4. Francf.

[2] Aux yeux de Wolf, un *polygraphe* était un auteur superficiel, sans originalité, sans solidité, ce qu'un *polymathe* (*ein Vielwisser*) était plus tard pour Kant.

[3] Voyez Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. XXXIX.

soit soumise à un examen sévère. Le gouvernement nomme une commission qui, après avoir pesé chaque mot, donne raison à l'accusé. Sur ces entrefaites, Wolf emploie son crédit à Potsdam en faveur d'un disciple intelligent, le laborieux Thümmig, aspirant à une place de professeur adjoint dans la faculté de philosophie. Cette nomination déplaît à Langé, dont le fils s'était flatté de l'emporter sur Thümmig : il détermine sans peine un autre compétiteur, nommé Stræhler, à censurer avec la dernière rigueur les *Pensées raisonnables*. De son côté, Wolf, au lieu de repousser, soit par le silence, soit par une ferme et calme critique, cette amère déclamation en deux volumes, qui s'intitulait *Examen*, la défère aux tribunaux à titre de libelle diffamatoire. Le ministère, à l'instigation des personnes qui protégent Wolf à Berlin, intervient pour ôter à Stræhler le caractère de maître-ès-arts, et pour le condamner à une forte amende.

Cependant, la faculté de théologie ne se tient pas pour vaincue. Elle aussi s'avise d'écrire en cour, et d'y signaler Wolf comme un complice de Spinosa, comme un athée déguisé, comme un habile corrupteur de la foi et des mœurs, comme la peste de la jeunesse studieuse. Bientôt les théologiens surpassent leur antagoniste en puissance comme en adresse. Ils savent faire entrer dans leurs vues un membre de la faculté de droit, Jérôme Gundling, également jaloux de la renommée du philosophe et de son importance en haut lieu. Le juriste de Halle gagne, puis domine son frère, le président de l'Académie, qui de gaieté de cœur s'engage à remplir le roi de méfiance pour les opinions de Wolf. Le président,

toutefois, n'ose d'emblée traiter d'impie ou d'immoral un système qu'avaient recommandé à Frédéric-Guillaume des prédicateurs orthodoxes, tels que Beausobre, Jablonski, Reinbeck. D'abord, il essaie de plaisanter à la façon de *Candide*, quoique avec moins de légèreté ; il gémit ensuite malignement sur les conséquences, peut-être involontaires mais inévitables, de l'*harmonie préétablie*, sur l'optimisme, ou plutôt sur l'alarmant fatalisme d'une doctrine qui servait alors à désigner tous les partisans de Leibniz. En vertu de cette prétendue harmonie, disait Paul Gundling, rien n'est plus naturel, plus nécessaire même, que la désertion par exemple. Le soldat se sent irrésistiblement forcé de lâcher pied, de franchir les barrières et les ponts, de gagner pays : sa machine corporelle, de toute éternité, est infailliblement prédisposée à quitter l'armée sans congé, comme une horloge est prédéterminée à marquer et à sonner les heures. Deux autres commensaux de Sa Majesté, deux officiers généraux, Natzmer et Rœben, feignent d'être persuadés de la justesse de ce raisonnement, et aident à frapper le roi par son plus sensible endroit. Qu'arriverait-il, si pareille doctrine venait à se répandre parmi nos troupes ? Aussitôt Frédéric-Guillaume se souvient des désertions qui affaiblissent ses bataillons de géants, recrutés au poids de l'or dans toute l'Europe : auraient-elles quelque rapport avec la philosophie de Halle ? Du moins faut-il vite empêcher cette dangereuse philosophie d'envahir l'armée, et faire en sorte, s'il se peut, qu'elle cesse d'infecter la simple jeunesse des écoles ! Il n'est plus temps de délibérer. Le 8 novembre 1723, le roi dicte un ordre du cabinet, par lequel *le doyen et conseiller au-*

lique Wolf est dépouillé de tous ses titres et appointements, et invité, *sous peine de la corde*[1], à quitter la ville de Halle et les États prussiens en deux fois vingt-quatre heures : le tout, parce que son enseignement est hostile à la doctrine révélée par la Parole de Dieu. Le même anathème destitue Thümmig, et bannit un autre partisan de Wolf, le physicien Fischer de Kœnigsberg. Les termes foudroyants de la dépêche royale épouvantent le philosophe moins que ses ennemis. Pendant trois jours et trois nuits, Langé ne peut ni dormir ni manger : tant l'exemple d'une décision semblable lui paraît fâcheux pour tout le corps enseignant. Wolf, le jour même où l'ordre du cabinet lui est signifié, le 13 novembre, emballe ses livres et ses papiers, sort de Halle et de Prusse, et passe la première nuit sur le territoire saxon, à Passendorf, où vont lui dire adieu ses amis et ses élèves. Le vieux Thomasius, ce vénérable champion de toutes les vraies libertés, regrette que ses forces ne lui permettent pas de quitter la ville[2]. Le lendemain il prend la route de Marbourg, pour aller occuper la chaire que, seize ans auparavant, lui avait offerte le landgrave Charles de Hesse. Le fils de Langé, qui a tenté de railler Wolf dans une brochure intitulée *le Cordonnier scientifique*[3], vient s'emparer de la place que le proscrit laisse vacante, et Stræhler recueille l'héritage moins opulent de Thümmig. Ce dernier suit avec fidélité son maître en Hesse, et concourt à la splendeur du *collége Charles* de Cassel[4].

[1] *Bei Strafe des Stranges.*

[2] Thomasius mourut à Halle, en 1728.

[3] Voyez Mérian, *Mémoires de l'Acad.*, 1797, p. 89.

[4] Louis-Philippe Thümmig, mort à trente ans, en 1728, était né à Culm-

Telle fut l'issue d'un événement qui, dans ce siècle de tolérance, dut occuper toute l'Europe, et qui valut à la victime la bienveillance même du *Journal de Trévoux*. La polémique qui s'y rattachait ne se termina pas aussi promptement : se prolongeant jusqu'à la fin du règne de Frédéric-Guillaume I[er], elle enfanta deux cents ouvrages, cent trente contre Wolf, soixante-dix pour lui. Les étrangers entrèrent dans la querelle : tandis que l'université d'Upsal attaquait Wolf, Leyde et Bologne le défendaient ; l'académie de Stockholm se l'associait ; le roi de Suède le nommait son conseiller de régence ; Pierre le Grand lui offrait la vice-présidence de l'académie de Saint-Pétersbourg et, sur son refus, lui assignait une pension.

Le souvenir de cette ardente et féconde controverse se lie intimement à l'histoire de l'Académie de Berlin, où les opinions de Wolf étaient accueillies, pendant que Frédéric-Guillaume persécutait sa personne. Ce souvenir nous force, du reste, à décrire en peu de pages la révolution que Wolf opéra dans les écoles allemandes, à rappeler les principes et les éléments du système qui, jusqu'à l'avénement de Kant, était en possession de ces écoles, et qui fut si ingénieusement représenté dans l'Académie de Berlin. Les réflexions, auxquelles donnera

bach, de parents très pauvres. Devenu à Halle le domestique et le secrétaire de Wolf, son *famulus*, il en reçut des leçons particulières en mathématiques et en philosophie. Nommé professeur-adjoint en 1721, il enseigna la philosophie naturelle et expérimentale avec autant de talent que de goût. Dans l'espace de sept ans il a composé quinze ouvrages, dont le plus distingué, en deux volumes, est un remarquable précis du système de Wolf : *Institutiones philosophiæ Wolfianæ* (1725-26). — Le *collége Charles* ou *Carolinum* de Cassel était l'émule du *Carolinum* de Brunswick ; et ce seul mot dit tout.

lieu cette apparente digression, mettront dans un jour plus net encore l'iniquité des ennemis de Wolf, et la vérité des paroles de Mirabeau, nommant ce philosophe, en 1787, *le père de la saine philosophie,—celui qui eut l'influence la plus grande et la plus utile sur l'esprit humain en Allemagne.*

CHAPITRE III.

Aperçu général sur le système de Wolf. — État de la philosophie dans les écoles allemandes au commencement du XVIIIe siècle. — La doctrine de Mélanchthon y régnait encore : caractères de cette doctrine. — Elle avait pourtant été ébranlée par les cartésiens. — Pourquoi les cartésiens n'avaient pas réussi à la renverser. — D'autres novateurs attaquaient la doctrine de Mélanchthon : Leibniz, Puffendorf, Christian Thomasius, Tschirnhausen. — Action exercée par chacun de ces philosophes. — Leurs travaux profitent tous à Wolf, dont Leibniz est le principal maître. — Ce qui constitue le génie particulier et la triple mission de Wolf : il systématise, il généralise, il popularise les idées de Leibniz. — Considérations propres à montrer pourquoi Wolf devait donner à l'Allemagne une philosophie nationale. — Son système forme un vaste et solide dogmatisme. — Il satisfait le besoin de raisonner et de prouver, le goût d'observer et d'expérimenter, le désir de consulter l'histoire ; il attache par ses tendances morales, par sa profonde piété, par ses vues sur la sociabilité et la perfectibilité humaines. — Wolf plaisait à ses compatriotes par ses défauts même : quels sont ces défauts ? — Ils ne doivent pas nous empêcher de rendre justice à Wolf et à ses nombreux disciples.

Si l'on veut bien connaître l'état où Wolf trouvait la philosophie en Allemagne, il faut se replier du XVIIIe siècle au XVIe ; il faut se reporter jusqu'aux jours où Mélanchthon était devenu l'âme et le chef des écoles protestantes.

C'est un fait invraisemblable au premier abord, mais c'est un fait certain, que la longue domination de l'aimable et savant coopérateur de Luther. Vers 1700, *maître Philippe* était encore, à plusieurs égards, ce qu'il avait été en 1600, *le précepteur commun de la Germanie*. Sa doctrine régnait encore, non pas sur tel ou tel penseur solitaire, mais sur la plupart des institutions littéraires, laïques ou cléricales.

A ceux qui pourraient s'en étonner, nous nous permettrons de rappeler que cette doctrine convenait merveilleusement aux autorités établies, à l'État comme à l'Église. Si elle servait à exposer, à justifier le dogme réformé, elle contribuait aussi à maintenir les pratiques judiciaires, à protéger les routines du droit, les traditions de la morale publique. Elle satisfaisait le penchant aux recherches spéculatives et religieuses, aussi bien que le goût de l'érudition. C'est qu'elle se composait d'éléments variés. C'était d'abord la doctrine pure d'Aristote, puisée dans les monuments originaux, débarrassée des accessoires sophistiques de l'École du moyen âge, ornée et complétée par les plus belles théories de Platon, par tout ce que l'antiquité avait produit de plus élevé et de plus solide. C'était ensuite un ingénieux mélange de principes et de préceptes empruntés à l'Évangile, et propres à rendre les systèmes antiques plus praticables, plus conformes aux besoins d'une société chrétienne. C'était enfin une forte tendance à la clarté, à une réserve intelligente, à une sobriété sans sécheresse, à une saine et simple méthode, à une docte et pieuse humanité.

Cette école, toutefois, avait dégénéré en une scolastique pareille à celle qui, de la Sorbonne, s'était répandue à travers les institutions catholiques. Elle n'avait pu se soutenir sans essuyer maintes attaques redoutables. Son empire avait été restreint ou contesté de diverses façons, jusqu'à l'époque où Wolf le renversa complétement. Il avait principalement souffert de l'invasion de deux philosophes français, au XVI[e] siècle de l'influence de Ramus, au XVII[e] siècle de l'autorité de Descartes. Les Ra-

mistes, ces acharnés adversaires d'Aristote, avaient été si nombreux en Allemagne, que plus d'une fois les sectateurs de Mélanchthon s'étaient empressés de leur faire d'importantes concessions en s'alliant avec eux.

Les Cartésiens exercèrent plus d'influence encore, particulièrement sur ceux qui philosophaient loin de l'enseignement officiel. Dans plusieurs universités ils parvinrent même à balancer le pouvoir des *Philippistes*, c'est-à-dire des disciples de Mélanchthon et d'Aristote. Leipzig, par exemple, devint pour Descartes, ce que Wittemberg ou Iéna avait été pour Mélanchthon, ce que Marbourg ou Giessen avait voulu être pour Ramus. Il n'en est pas moins notoire que le cartésianisme ne réussit point d'abord à détrôner le péripatétisme de l'Allemagne protestante. Ce défaut de succès tenait à plusieurs causes longtemps agissantes. Le clergé regardait volontiers toute déviation de la philosophie, presque sacramentelle, de Mélanchthon, comme une hétérodoxie religieuse, comme une damnable hérésie, et ne manquait pas de dire qu'il importait de juger l'arbre par ses fruits, c'est-à-dire l'idéaliste Descartes par l'incrédule Bayle, ou par l'*infernal* Spinosa. En dehors du clergé, parmi ceux même qui louaient et admiraient Descartes, un petit nombre seulement le suivait sans réserve. Les plus éminents, et Leibniz à leur tête, l'abandonnaient ou le combattaient sur des articles essentiels. Historiens plutôt que novateurs, ou du moins érudits et savants autant que penseurs, ils ne pardonnaient pas le mépris de Descartes pour la science du passé, pour les lumières que l'étude de l'histoire peut procurer au philosophe. A l'encontre

des cartésiens français et hollandais, ils mettaient Aristote au même rang que Descartes, essayant de les concilier ensemble, comme le siècle précédent avait tenté d'allier Aristote et Ramus ; ou tâchant de conserver au moins le vocabulaire usité dans l'école de Mélanchthon, alors même qu'ils préféraient les principes et la méthode de Descartes. Qu'en résultait-il pour le système dominant au milieu des établissements réformés, ce système consacré par une possession séculaire, quoique nécessairement déchu de son utilité primitive? Rien, sinon qu'à la fin du XVII[e] siècle l'enseignement philosophique de l'Allemagne ne différait guère au fond d'avec la doctrine de Mélanchthon.

A cette époque, cependant, l'Allemagne était remuée par des efforts énergiques, aspirant à fonder une philosophie indigène, une école nationale, une théorie qui ne fût ni grecque ou latine, comme celles de Mélanchthon et de Ramus, ni française comme celle de Descartes. Ces efforts, tentés en divers endroits, furent secondés avec une rare vigueur par Leibniz, Puffendorf, Christian Thomasius et Tschirnhausen : habiles et puissants athlètes, dont les succès incomplets mirent Wolf en état de détrôner Mélanchthon, d'établir la seconde école de philosophie qu'eût l'Allemagne moderne, ou plutôt sa première philosophie nationale. C'est à ces illustres devanciers que Wolf dut l'honneur d'être à son tour appelé l'*instituteur de l'Allemagne*[1], son *maître à penser*[2], le docteur, le dictateur de ses colléges et de ses universités. Mais c'est Wolf qui eut le mérite de consommer une révolution si

[1] Hegel, *Werke*, T. XV, p. 427. (Éd. II.)
[2] Voltaire.

bien préparée par les disciples et par les antagonistes de Descartes à la fois. Ni Tschirnhausen, ni Thomasius, ni Puffendorf, ni même l'incomparable Leibniz, n'ont rempli la tâche réservée à Wolf.

Leibniz, en effet, n'eut qu'une action lointaine et indirecte sur l'enseignement philosophique, où ses hautes vues sur les principes élémentaires des êtres, sur la coordination générale des phénomènes, sur l'excellence de l'organisation de l'univers, sur l'harmonie de la création et de la science, ne pénétrèrent qu'au moyen de la parole et des élèves de Wolf. C'est que Leibniz a tout été, tout, excepté professeur. C'est qu'il s'adressait à l'Europe, à la postérité, plutôt qu'à l'Allemagne contemporaine ; c'est qu'il parlait moins au *pays latin* qu'au *monde éclairé et poli*. C'est qu'il écrivait plus dans la langue des cours et de la politique, que dans la langue encore informe du peuple. C'est qu'il n'eut pas le loisir ni l'ambition de se dévouer aux générations qui grandissent dans les universités, de faire des leçons ou de composer des manuels.

Puffendorf, sectateur de Descartes, mais surtout continuateur d'Hugues Grotius, s'est borné à réformer la philosophie pratique, la morale et le droit naturel, en revendiquant le premier, pour le principe de sociabilité, la place et la lumière qui lui appartiennent. Quelque heureuse qu'elle fût, cette réforme partielle ne pouvait suffire pour renouveler l'esprit et la méthode de la philosophie officielle.

Christian Thomasius, cet infatigable adversaire des superstitions et des préjugés, ce critique judicieux et hardi, qui fit en Allemagne ce que le cartésien Balthasar Becker

avait accompli dans les Pays-Bas, livrait à la philosophie régnante de plus rudes combats. Il la saisit corps à corps. Il ne se contente pas de reprendre contre Aristote cette guerre toute personnelle, pleine d'injures et de calomnies, qu'avaient soutenue les novateurs d'Italie et de France, les Patrizzi et les Gassendi. Il s'attaque à Mélanchthon même, lui reprochant de n'avoir point imité Luther, d'avoir non pas exterminé mais épuré la scolastique[1]. Pour nettoyer ces *étables d'Augias,* il propose d'en revenir au sens commun, aux études pratiques, aux recherches positives et utiles, à l'emploi de l'idiome usuel, à toute cette activité libre et nationale que recommandait l'exemple de la France et de l'Angleterre. L'autorité de Thomasius, toute contestée qu'elle était, devait s'étendre loin. Cependant, les généralités vagues et superficielles, auxquelles aboutissait sa théorie du bon sens, étaient impuissantes à déraciner les habitudes invétérées du péripatétisme mélanchthonien.

Quoique plus solide que Thomasius, Tschirnhausen n'avait pourtant appliqué, dans le *Medicina mentis,* sa méthode demi-mathématique qu'à la seule logique : il avait, avant que de mourir, brûlé les manuscrits où il s'était occupé des deux autres portions de son système, la physique et la morale. Sans doute, il avait examiné les principaux faits de conscience avec plus d'exactitude et plus d'indépendance ; il avait donné des conseils et des exemples, également profitables, sur les besoins de l'unité systématique, de l'accord de l'expérience avec la spéculation, et particulièrement sur la nécessité de débuter

[1] Thomasii *Cautel. circa præcogn. jurispr.* c. V.

par l'observation psychologique, par cette donnée primordiale et indubitable : *J'ai conscience de moi-même*[1]. Mais le baron de Tschirnhausen n'était regardé que comme un ingénieux amateur de philosophie, et son célèbre ouvrage n'était vraiment goûté que des corps savants. Apprécié dans l'académie des sciences de Paris, justement vanté par son confrère Fontenelle qui l'égalait presque à Malebranche[2], il n'a guère eu d'action immédiate que sur Wolf, qui tout jeune le connut à Leipzig et le consultait avec une respectueuse reconnaissance[3].

Si les travaux divers de ces quatre hommes profitèrent tous à Wolf, c'est Leibniz en particulier qui lui fournit la meilleure part de son avoir. Wolf reçut de Leibniz tant de choses, que plus d'un historien refuse encore, quoique sans raison, de lui reconnaître aucune originalité, ni pour le fond ni pour la forme de ses théories.

Ces théories, en effet, pour la plus grande partie, se composent des principes épars, des vues dispersées, des éclairs et des saillies, comme des observations et des inductions, des principales pensées, enfin, auxquelles Leibniz avait donné naissance ou prêté secours. Ce sont ces pensées mêmes, rassemblées et concentrées, classées et complétées, disposées dans un ordre sévère selon une marche fixe et uniforme, en un mot, réunies en corps de doctrine. Entre les mains de Wolf, ce que l'on a nommé les *feuilles volantes*[4] de Leibniz, est devenu un livre mé-

[1] *Medicina mentis, præf.* 1687.
[2] Voyez son *Éloge*, par Fontenelle.
[3] Tschirnhausen mourut à Leipzig, en 1708.
[4] Jaucourt, *Vie de M. Leibniz.*

thodiquement ordonné, où chaque page s'enchaîne à celle qui précède, à celle qui suit. Wolf est un habile et industrieux architecte, qui a su élever un monument colossal avec les matériaux produits ou indiqués par Leibniz. Son originalité, ou si l'on aime mieux, le caractère qui distingue son individualité, consiste moins à découvrir et à inventer, qu'à choisir et à combiner, qu'à résumer et à développer, qu'à simplifier et à distribuer, qu'à définir et à diviser. Si Leibniz possède un génie créateur, une vive intelligence, une soudaine spontanéité, une raison inspirée, une intuition puissante, féconde en synthèses inépuisables, Wolf a l'esprit organisateur et ordonnateur, tourné vers l'administration des idées, vers une expansion analytique des faits avérés et des conceptions applicables. Si Leibniz est spéculatif, métaphysicien, penseur, Wolf est logicien, critique patient et réfléchi, le professeur par excellence[1]. Tous deux sont amis sincères de la vérité comme de la vertu ; tous deux, pleins de mesure et de modération, sont des sages ; mais une profondeur rapide et hardie s'unit à la sagesse du premier, l'étendue jointe à la précision marque la sagesse de l'autre.

L'esprit de méthode et de rigueur, d'exposition et de classification, l'esprit didactique et démonstrateur, telle est la qualité distinctive de Wolf, celle qui le rapproche d'Aristote, celle qui manquait à Tschirnhausen, à Puffendorf, à Thomasius, celle enfin qu'il fallait pour remplacer la scolastique protestante par la philosophie moderne, par la philosophie de Descartes et de Leibniz.

A ce tour d'esprit était mêlé chez Wolf, comme chez

[1] Voyez M. V. Cousin, *Cours de* 1828. T. I, p. 261.

Aristote, l'habitude d'embrasser et de concentrer, dans le domaine philosophique, les principes de toutes les connaissances possibles ; le besoin de représenter la philosophie comme la mère, comme la reine de toute étude sérieuse, comme la lumière et le nerf de toute recherche utile, comme la racine et la sève de tout l'arbre de la science humaine, *omnium disciplinarum spiritus rector*. Wolf ne tend pas seulement à l'unité, à une simplicité absolue, *omnia ad unum* : autour de l'unité il s'efforce de grouper l'infinie variété des détails, l'innombrable multitude, l'immense multiplicité des phénomènes naturels, des événements historiques, des faits intellectuels et moraux, de tout ce qui lui semble particulier et contingent, apparent et accidentel. Il ne se propose rien moins qu'un ensemble complet des connaissances et spéculatives et expérimentales, distribuées en trois ordres, l'un *historique*, l'autre *philosophique*, le troisième *mathématique*. La philosophie lui apparaît comme la science de tout ce qui peut être et se concevoir : philosophe, il se croit donc appelé à donner une encyclopédie totale et universelle, un *panorama* circonstancié à la fois et raisonné, des vastes conquêtes de l'esprit humain. La longue série de ses cours et de ses traités, soit latins soit allemands, c'est-à-dire quarante forts volumes *in-quarto*, voilà cette encyclopédie philosophique, fruit d'un labeur opiniâtre, qu'il est plus difficile d'imiter que de tourner en ridicule.

Un autre mérite consiste dans le désir de répandre les notions philosophiques, en les mettant à la portée du grand nombre : et ce mérite, Wolf l'eut incontestablement. Wolf n'est pas simplement le géomètre, le rédac-

teur systématique des meilleures pensées de Leibniz; il en est le propagateur populaire. L'innovation qu'il fit en employant de préférence la langue vulgaire, rencontrait une double résistance : celle des universités et celle de la langue même. L'allemand, encore entravé par les lourdes chicanes du latin scolastique, refusait de se plier aux formes délicates de l'art, et de reproduire les fines nuances d'une méditation libre. Les universités, de peur de déroger en laissant le savoir et la pensée s'exprimer comme tout le monde, avaient persécuté Paracelse, raillé Jacob Bœhme, calomnié Thomasius, et soutenaient avec une sorte de fureur que *les doctrines philosophiques s'entendaient mieux en latin que dans une langue vivante*[1]. Cependant Wolf s'autorisant, contre ces latinistes posthumes, de l'exemple même de Cicéron, ne se découragea point. Il n'enrichit pas seulement la langue allemande d'une foule de termes excellents, mais la rendit en général plus logique, plus directe, plus lucide, plus apte à servir d'instrument et d'organe à la science, à tous les genres d'étude. Wolf fut le principal fondateur du langage scientifique et intellectuel de sa nation.

Tels sont les traits qui attestent chez Wolf des dispositions exquises pour accomplir la mission que d'autres réformateurs avaient annoncée. Il eut le triple don de systématiser, de généraliser, de populariser les conceptions de Leibniz, jouant à son égard le rôle que Charron avait fait à l'égard de Montaigne, Régis à l'égard de Descartes, Locke à l'égard de Bacon.

Ajoutons pourtant qu'il répugnait à Wolf de passer

[1] Opinion de l'université de Tubingue sur l'entreprise de Wolf.

pour l'imitateur et le continuateur de Leibniz. Il ne parlait qu'avec dérision de la *monadologie* et de *l'harmonie préétablie*. Il désirait qu'on lui appliquât ce que Fontenelle avait dit de Malebranche, qu'il avait *rencontré Descartes, plutôt que suivi*. Il en usait avec Leibniz, comme Fichte se conduira envers Kant. « *Le système de Leibniz,* disait-« il, *commence où finit le mien,* » c'est-à-dire que Leibniz a bâti en l'air, et forgé des hypothèses sans consistance. Les disciples de Wolf furent plus justes et plus clairvoyants : à leur tour paraphrastes et commentateurs de celui qui avait librement rédigé la philosophie leibnizienne, ils se disaient sans scrupule l'école *leibnizio-wolfienne*.

Il ne s'agit pas pour le moment de caractériser cette philosophie : c'est une tâche dont nous aurons à nous acquitter en détail, lorsque nous passerons en revue les Wolfiens de Berlin. Mais n'est-il point à propos de présenter ici quelques considérations capables de montrer pourquoi Wolf devait réussir à doter l'Allemagne d'une philosophie indigène ?

Un dogmatisme rationnel, un vaste rationalisme, ou plutôt un réalisme intellectuel devait, plus qu'un idéalisme vague, plaire aux écoles qui avaient si longtemps obéi à un système analogue, sous le patronage de Mélanchthon. La philosophie de Wolf portait, jusqu'à l'excès, toutes les marques d'un dogmatisme pareil. Sa métaphysique, dont il intitulait la partie fondamentale *Ontologie,* d'un terme inventé par le cartésien Clauberg, était, comme la métaphysique d'Aristote, une géométrie de l'*être,* une déduction mathématique du *quelque chose.*

Le *quelque chose* 7 est identique au *possible ;* et, grâce au principe de contradiction, il a pour conséquence invincible le réel, l'être réalisé, le possible actualisé. Mais en même temps l'être, en se réalisant, se modifie, se détermine sous des formes, dans des catégories, à des conditions distinctes. Identité et différence, tout et partie, nécessité et contingence, simplicité et composition, quantité et qualité, temps et espace, etc., voilà les modes généraux de l'être. Que l'on applique ensuite ces mêmes modes aux trois classes, auxquelles une rigoureuse analyse réduit tous les êtres, c'est-à-dire au monde, à l'âme, à Dieu, et l'on aura devant les yeux le tableau, raccourci mais fidèle, de l'univers tant matériel que spirituel. A l'ontologie l'on aura donné pour corollaire forcé la cosmologie, la psychologie, la théologie naturelle. Combien cette métaphysique nous repousse par son air de glace ! Mais pour se convaincre de l'énergie avec laquelle on la vit s'emparer des écoles allemandes, il suffit de se souvenir de la vigueur que Kant, nourri et formé par elle, dut déployer en l'attaquant.

Dans ces mêmes écoles, où l'*Organon* avait régné en souverain, que l'on avait appelées des *maisons d'Aristote*[1], des *séminaires de dialectique*, on était demeuré avide d'une méthode convenable, non-seulement pour procéder toujours du connu à l'inconnu, du simple au complexe, mais pour porter partout un appareil régulier, pour donner à toutes les notions une allure décidée, une rigueur démonstrative, une transparence géométrique, une évidence égale à la certitude logique, un caractère d'infaillibilité,

[1] *Aristotels-hœuser.*

une sorte de gravité solennelle et majestueuse. Wolf satisfit cet impérieux besoin, et en même temps l'irrita davantage, en posant pour loi suprême de la science un principe purement logique, le *principe de contradiction ;* en y subordonnant même le principe de la *raison suffisante ;* en faisant consister le *criterium* du vrai en ce que *l'attribut puisse être déterminé par la notion du sujet ;* en définissant la philosophie *la science des possibles, en tant qu'ils peuvent être,* c'est-à-dire la science de tout ce qui peut être conçu ; en définissant la science en général *l'habitude de démontrer les assertions ;* en chargeant par conséquent la science de tout prouver, de tout éclaircir, de tout analyser, de tout déduire, de tout expliquer.

A côté de ces deux besoins, celui d'un dogmatisme rationnel et celui d'une méthode mathématiquement sévère, un autre désir s'était prononcé en Allemagne avec vivacité : le désir des expériences, le goût des observations positives, internes comme externes. Wolf y répondit encore. Il était si loin d'exclure l'expérience, qu'il s'était fait au contraire une règle de développer chaque partie de la philosophie d'une manière tout expérimentale, avant que de la déduire par voie de raisonnement. De là une sorte de dualisme scientifique : une psychologie expérimentale, puis une psychologie rationnelle ; une cosmologie expérimentale, puis une cosmologie rationnelle ; et ainsi du reste. Partout, d'abord un côté empirique, ensuite un côté abstrait ; ici l'*a posteriori,* là l'*a priori ;* à droite les sens, *sensus ;* à gauche l'entendement, *ratio.* Au surplus, comme Wolf se distinguait, non pas uniquement par une rare puissance de raisonnement et de réflexion, mais par

une abondance prodigieuse de connaissances spéciales de tout genre, il passait aisément pour un observateur, pour un vrai savant. Ses auditeurs, ses lecteurs même lui reconnaissaient, non-seulement les qualités propres au dogmatiste, à l'algébriste, à l'anatomiste, sagacité, perspicacité, sévérité, exactitude, clarté; mais les parties qui constituent le naturaliste et le psychologue, pénétration, patience, courage, étendue, solidité.

De même que Wolf le rationaliste se gardait de rejeter, de renier l'expérience, mais qu'il conseillait de la contrôler et de la compléter par les déductions de la pensée abstraite : de même il n'avait garde, tout théoricien qu'il était, d'exclure l'histoire et ses enseignements curieux. Il se disait éclectique et s'avouait le disciple, le débiteur des philosophes anciens et modernes, étrangers et nationaux. Il appliquait, avec plus d'indépendance peut-être et avec plus de constance que Leibniz, la célèbre maxime de ce grand maître : « Tous les systèmes sont vrais en « grande partie par ce qu'ils affirment, et faux par ce « qu'ils nient. » Il n'avait pas à combattre, comme Leibniz, tant d'adversaires si opposés, et ne se plaisait point dans les hardiesses conjecturales de la métaphysique. Mais il aspirait aussi, à travers son dualisme méthodique, à une conciliation suprême, à une identité souveraine des conceptions et des observations humaines. Il empruntait librement partout, et combinait avec discernement, avec art, ne prenant pour guide que l'intérêt du spiritualisme, qu'il croyait la vérité. Tel il apparaît dans son encyclopédie, dans ses classifications, dans ses nomenclatures, où il ne dédaigne pas de suivre Bacon, mais où il préfère

Aristote. Tel, il dut captiver fortement une nation à laquelle l'étude de l'histoire a toujours été chère.

Il dut la captiver encore plus par sa tendance morale, par sa solide piété. C'est par cet endroit surtout que Wolf s'est acquis d'imprescriptibles droits à la reconnaissance de l'Allemagne. Non content de porter la discussion philosophique, une discussion publique autant que régulière, sur des questions jusque-là demeurées en dehors des universités et de la science même, comme celle du droit politique, il concentrait ses plus ardents efforts sur tous les points qui peuvent solliciter l'attention du moraliste et du théologien. De là les titres qui lui furent donnés, de *créateur de la théologie naturelle*, de *fondateur de la philosophie morale*. On sait qu'il définit la théologie naturelle *la science de ce qui est possible pour Dieu et par Dieu*, en termes moins abstrus, la science des perfections de Dieu, de ses attributs et de ses œuvres. Le problème capital ici, c'est l'existence même de la Divinité. Wolf s'est dévoué à la solution de ce problème avec une merveilleuse industrie. Il ne s'est pas borné à montrer l'Être nécessaire et infini au milieu de l'organisation harmonieuse de la nature, laquelle, contingente et finie, dépendante et ordonnée, suppose un auteur infini et nécessaire, un ordonnateur indépendant, ce que l'on appelle la preuve *cosmologique;* mais il s'est attaché à donner l'autorité d'une argumentation mathématique à ce que l'on nomme la preuve *ontologique*. « Dieu, l'être réel par excellence, « *ens realissimum,* ne serait pas, si l'existence lui man« quait. » Que Wolf, par l'excès même de ses raisonnements, ait dépouillé cette preuve sublime de la nouveauté

ou de la profondeur qu'elle avait eue chez Anselme et chez Descartes, qu'il en ait effacé cette empreinte d'origine divine qui l'avait fait regarder comme une *idée innée,* personne n'osera le contester. Mais dans les écoles où l'on voulait avant tout raisonner, la forme démonstrative n'était-elle pas ce qui convenait davantage? Toujours est-il que ces écoles furent ainsi préservées du scepticisme des *libres-penseurs* d'Angleterre, comme du panthéisme de Spinosa.

Cependant, le trait qui recommanda le plus la philosophie religieuse de Wolf, ce fut son harmonie avec la théologie positive. Comme la raison, dans son système, s'accorde avec l'expérience, comme les progrès de l'esprit humain s'y concilient avec les traditions de l'histoire : ainsi la religion naturelle y vit en paix avec la religion révélée. Loin de prétendre rabaisser celle-ci et la remplacer par celle-là, Wolf les met en parallèle, les compare entre elles avec détail, et n'hésite point à proclamer l'identité de ses principes religieux avec les oracles et les déclarations de l'Écriture, *juxta Sanctam Scripturam.* S'il réclame pour le sage le droit de philosopher librement, c'est qu'il est persuadé que le résultat d'impartiales méditations conduira toujours à reconnaître l'admirable sagesse, la profonde philosophie, la divine raison de la Révélation, ce qu'il appelle sa *rationabilité.* Et cette persuasion suffirait seule à expliquer le mot du pieux Beausobre : « M. Wolf est plus orthodoxe que moi ! »

Si Wolf ne veut pas que la philosophie soit la suivante de la théologie, il demande toutefois que l'une et l'autre servent la société et l'humanité ; c'est à la philosophie

morale et sociale qu'il accorde le premier rang parmi les sciences humaines. Elle a pour objet, selon lui, le gouvernement de la volonté, comme la logique a pour objet le règlement de l'intelligence. Mais il ne s'ensuit pas que Wolf sacrifie l'individu à la société. Non, l'individu lui est aussi un tout, le terme et la fin de la société même; le citoyen lui est le but de l'État, bien qu'à son tour le citoyen soit pour l'État un simple moyen. C'est que la loi de tout le mouvement social ne lui semble autre que le perfectionnement moral, que le progrès spirituel; et ce progrès est-il faisable si l'individu n'est pas libre, s'il ne possède ni valeur propre, ni dignité personnelle, ni indépendance, ni responsabilité? « Perfectionne-toi, et pour « cela contribue de tout ton pouvoir au perfectionnement « d'autrui, » tel est le précepte suprême et l'abrégé de la morale wolfienne. Et ce précepte s'y trouve successivement appliqué aux quatre phases par où Wolf fait passer la philosophie pratique, à la morale privée, au droit naturel, au droit public, à l'économie politique. La persévérance avec laquelle fut développée cette noble théorie du progrès et de la perfectibilité, devint en Allemagne une des plus fortes digues contre le matérialisme qui commençait à s'y répandre, s'autorisant du pur nom de Locke et s'armant de l'esprit français. Elle fut l'origine et le point d'appui de la stoïque morale de Kant.

Était-elle néanmoins inattaquable? Ne souffrait-elle pas de cette prépondérance des mathématiques et de la logique, qui change si facilement les êtres libres et perfectibles, les esprits et les âmes, en quantités homogènes, en valeurs stéréotypes, en combinaisons abstraites et uni-

formes? Nous verrons qu'elle ne pouvait être entièrement absoute du reproche de *déterminisme,* comme s'exprimaient les Langé et les Gundling. Mais qu'il y a loin de ce reproche à l'accusation d'impiété, laquelle avait déjà été portée contre Mélanchthon!

Il faut du reste ajouter que Wolf dut plaire à ses compatriotes par ses défauts même. L'usage abusif ou fautif de la méthode mathématique les charmait, parce qu'ils y voyaient une protestation contre le mépris des Lockistes pour les sciences exactes. L'éclectisme leur convenait comme une réaction contre le dédain que ces mêmes Lockistes, en ceci d'accord avec les Cartésiens, témoignaient pour l'histoire, pour la science du passé. L'envie de populariser la philosophie, de la rendre utile, de la mêler aux lois comme aux mœurs, à la religion comme aux lettres, leur semblait une manière de concourir aux réformes sociales que le dix-huitième siècle réclamait par toutes ses voix; et ce n'était pas sans une juste fierté qu'ils opposaient le *Discursus præliminaris,* placé en tête de la *Logique* de Wolf, au *Discours préliminaire* par lequel, plus de vingt ans après, d'Alembert ouvrit l'*Encyclopédie.* L'excès d'éclaircissement et de développement où se plaisait Wolf, en exposant la philosophie pratique, leur paraissait un remède efficace contre les doctrines frivoles et licencieuses du pyrrhonisme ou, comme ils disaient, du *libertinage* étranger. La diffusion, la prolixité, les longueurs ennuyeuses, où la passion de la clarté enchaînait le philosophe allemand; l'aridité rebutante de ses théorèmes et de ses corollaires, de ses chapitres divisés en paragraphes, de ses paragraphes divisés

en alinéas, de ses alinéas divisés en lemmes et en notes additionnelles, tout ce formalisme si subtil et si languissant, passait pour une preuve de conscience littéraire, pour un beau scrupule d'écrivain, aussi honorable à la nation allemande qu'à l'auteur même.

Ne faut-il pas enfin reconnaître plusieurs genres de mérites à une philosophie qui régna plus d'un demi-siècle, et dont l'Allemagne a gardé plus d'un élément? La division des travaux scientifiques, faite par Wolf, y est encore en vigueur, comme l'est en Angleterre la classification ébauchée par Bacon. Wolf eut cent disciples distingués, occupés d'introduire ses doctrines dans toutes les voies de l'activité humaine. La chaire évangélique elle-même parlait le langage wolfien, appelant le Christ une *adorable monade*, une *entéléchie surnaturelle*. A la tête de ces disciples, souvent maladroits, marchaient des esprits supérieurs. Bilfinger, Baumgarten, Meier furent les maîtres, non-seulement de Lessing et de Mendelssohn, de Reimarus et de Sulzer, mais de Lambert et de Kant : *ils formèrent*, dit Mirabeau, *ceux qui ont formé par leurs écrits le reste de l'Allemagne*[1]. Ces hommes laborieux et savants, ces hommes si honnêtes, trop raisonnables peut-être, méritent-ils donc l'oubli dont leurs services sont payés? Après avoir détesté le *panégyriste des Chinois*, décrié et persécuté *l'odieux athée*, l'on en est venu à le mépriser comme le *prince des pédants*. Son système, d'abord redouté, puis exalté, est maintenant

[1] *De la Monarchie prussienne*, T. I, p. 79. Cfr. *Mémoires de l'Académie de Berlin*, années 1758, p. 241 ; 1761, p. 395 ; 1762, p. 522 : 1767, p. 494 ; 1797, p. 177 ; 1812, p. 13, 37 : c'est-à-dire les observations de Sulzer, Prémontval, Formey, Bitaubé, Mérian, Ancillon père, Ancillon fils.

raillé par ceux même qui l'ignorent, mais qui persistent à n'y voir qu'une machine de bois ou de plomb. De hautains idéalistes, riant de ce pauvre docteur qui n'a pas su s'élancer sur les sommités qu'ils habitent, se moquent même de son style, sans s'apercevoir combien il est lumineux et net, auprès de leur diction *transcendante*. Autant les théologiens de Halle réprouvèrent Wolf pour avoir loué la morale de Confucius, autant certains métaphysiciens de nos jours regardent en pitié la morale des Wolfiens. L'espace d'un siècle sépare ces deux genres d'ignorance et de fanatisme ; mais si divers qu'ils paraissent, ils sont également contraires à la vérité et à la justice[1].

[1] Comparez Tiedemann, *Esprit de la philos. spécul.*, T. VI, p. 511-619 (en allemand).

CHAPITRE IV.

Mort du président Gundling. — Il est remplacé par l'évêque Jablonski. — M. de Viereck succède à M. de Creuz dans la direction ministérielle. — La Société reprend avec plus d'ardeur ses séances et l'impression de ses Mémoires. — Examen des volumes qu'elle publie dès lors. — Deux mémoires de Brucker. — Études d'histoire et de philologie. — Le retour d'espoir qui se manifeste dans l'Académie repose sur l'appui que la famille royale lui donne. — Différence profonde entre le roi et sa famille. — Cercle du roi : sa *tabagie.* — Cercle de la reine et de ses dix enfants. Les deux sortes de philosophie qui s'y combattent : Du Han et Lacroze. Dans quel esprit la famille royale s'occupe de littérature et de religion. — Elle finit par modifier le caractère de Frédéric-Guillaume Ier. — Ce prince invite Wolf à revenir à Halle, et prescrit l'enseignement de la doctrine wolfienne dans ses États. — Autres preuves de cette transformation heureuse. — Baratier. — Estime que cette paisible influence valut à Sophie-Dorothée. — Regrets que l'Académie exprime à sa mort ; silence qu'elle garde à la mort du roi.

Sept ans après le bannissement de Wolf, le 11 avril 1731, fut enlevé à la cour de Potsdam, et à l'Académie de Berlin, celui qui avait fait éclater l'orage de Halle, tout à la fois par tendresse fraternelle, par malice et par jalousie. Autant la société particulière du roi regretta Gundling, autant l'Académie s'affligea peu de sa perte. Elle refusa de se joindre au cortége d'officiers et de courtisans, qui accompagna le cercueil dont nous avons indiqué la profane configuration. Il devait lui répugner de rendre les derniers honneurs à l'homme qui, trop souvent, l'avait blessée et confondue, et dont les bouffons des cours voisines prenaient le deuil. Le clergé fit comme l'Académie. Les menaces du roi purent seules décider les ecclésiastiques de Potsdam à suivre ce convoi burlesque,

Il est probable que les pasteurs de Berlin saisirent même cette occasion pour faire appel à la conscience du monarque et y semer des scrupules, des alarmes profitables à l'Académie. C'est en faisant retentir dans l'âme religieuse de Frédéric-Guillaume Ier le mot terrible de damnation éternelle, qu'on l'empêcha de donner la présidence de l'Académie à d'autres conseillers joyeux, à Graben de Stein, à Morgenstern. Le salut ne lui étant jamais indifférent, pas même au milieu de ses plus grossiers égarements d'esprit, c'est comme une question de foi que la nomination du président lui fut présentée en 1733. L'effet de cette ruse innocente fut le choix du vénérable Jablonski[1], alors âgé de soixante-treize ans et destiné à quitter la vie huit ans plus tard, un an après Frédéric-Guillaume Ier. Ce choix fut regardé par l'Académie comme un gage de résurrection, ou du moins comme une consolation, comme une sorte de réparation; et ce qui ajoutait encore à ce sentiment de confiance, c'est que la direction ministérielle fut remise dans ce même temps au baron de Viereck. Ce ministre succédait à M. de Creuz, qui avait remplacé Printzen en 1725, et qui, pour plaire au roi, avait fait peser une économie déplorable sur tous les services publics, et s'était bien gardé de secourir l'Académie. Viereck fut reçu avec autant d'acclamations que Jablonski. Il ne cessa pas de rendre à ce corps une foule de bons offices, principalement dans le détail de la gestion. Rien n'était plus mérité que

[1] Né près de Dantzig en 1660, élevé en Pologne, Jablonski vécut, après avoir séjourné en Hollande et en Angleterre, à Kœnigsberg et à Berlin, où il mourut en 1741. Grand orientaliste, prédicateur distingué, savant exégète, historien ecclésiastique.

le tribut de reconnaissance que lui paya l'Académie, vingt-six ans plus tard, sur sa tombe même. « Il fut, « disait-elle, le sage pilote d'une nacelle battue des flots : « il la préserva du naufrage et la conduisit jusqu'au port « assuré du Renouvellement. Il agit en véritable père de « cette société, en ami généreux et affectionné de tous « ceux qui la composaient. » Viereck portait, comme Creuz et Printzen, le titre de *Protecteur*, que Frédéric Ier avait pris pour lui-même, mais que Frédéric-Guillaume Ier avait dédaigné.

Parmi les faits qui attestent combien les efforts combinés de Jablonski et de Viereck furent utiles et louables, nous n'en alléguerons que deux. En 1735, ils surent déterminer le roi à donner à l'Académie un assortiment considérable d'ouvrages relatifs aux sciences physiques et mathématiques. Ce prince, à la vérité, n'autorisa point le ministre des finances à fournir la somme nécessaire pour leur acquisition; mais il ordonna aux administrateurs de la Bibliothèque royale d'en détacher cette collection spéciale, et de la faire joindre à l'humble bibliothèque que, malgré son indigence, l'Académie était parvenue à fonder dans les bâtiments de l'Observatoire.

Le second témoignage consiste dans l'ardeur avec laquelle la compagnie reprit ses séances et l'impression de ses Mémoires. Le deuxième volume avait paru treize ans après le premier, c'est-à-dire en 1723, dédié à M. de Printzen. Le tome troisième avait été publié en 1727 sous les auspices de M. de Creuz. Le quatrième fut mis au jour sept ans plus tard, en 1734; et l'Académie en fit hom-

mage à M. de Viereck, son très bienveillant chef et Mécène, *Domino ac Mœcenati benevolentissimo.*

Entre ce moment, que l'Académie était pourtant forcée d'appeler encore une *saison froide pour les sciences*[1], et l'époque du Renouvellement, œuvre de Frédéric II, il parut trois volumes. Dans le cours de ces dix années, de 1734 à 1744, la Société publia donc plus de travaux que durant les trente ans précédents.

Après 1734, elle n'eut plus besoin de déguiser aux étrangers, avec la même pudeur qu'autrefois, l'amère honte de son délaissement, ni de répéter ce qu'elle avait dit, par l'organe même de Gundling, sept ans auparavant : « Comme toutes les saisons ne favorisent pas éga-
« lement la culture des mêmes plantes, comme les fruits
« ne parviennent pas à leur maturité immédiatement
« après la floraison : ainsi les entreprises honorables
« gagnent peut-être plus à avancer avec lenteur qu'avec
« rapidité; ainsi de difficiles et délicats commencements
« s'aplanissent et se fortifient chez ceux qui savent atten-
« dre des époques plus propices. » L'Académie ne couvre plus son découragement du voile de la sagesse et ne se réfugie plus dans l'exemple de Fabius le temporiseur. Elle espère sûrement une meilleure fortune, et la fermeté de son accent témoigne déjà d'un heureux changement de situation.

Au surplus, hormis deux ou trois morceaux, ni les premiers ni les derniers volumes des *Mélanges de Berlin* ne contiennent rien de spécialement philosophique, et n'en pouvaient rien contenir : le règlement s'y opposait.

[1] *Frigido hoc in scientias seculo.*

On peut compter, parmi les dissertations où il entre un peu de philosophie, un mémoire du second volume. C'est le travail où Solbrig recherche, à la suite de Leibniz et de John Wilkins, un alphabet universel, une *écriture œcuménique*[1]. Le système numérique des Arabes y est proposé pour cet usage.

Mais il vaut mieux ranger dans cette classe deux essais du célèbre Brucker, historiques à la fois et critiques[2] : l'un sur la secte *Elpistique*, considérée par le savant pasteur de Kaufbeuren comme une branche du stoïcisme; l'autre sur les traces de la philosophie alexandrine dans le livre de la *Sapience*, ouvrage attribué par le correspondant de l'Académie, non à Salomon, mais à un disciple de Pythagore et de Platon, à un Juif grec, élevé dans les écoles d'Égypte.

Ne cherchons point d'écrits philosophiques dans un recueil fermé à la philosophie par principe. Contentons-nous d'y remarquer de nombreux et d'intéressants travaux sur l'histoire et la langue de l'Allemagne, sur la littérature orientale, particulièrement sur celle des Chinois. Ce sont de solides études, où l'on éclaircit avec soin les étymologies, les racines de termes importants, afin de découvrir les affinités des idiomes et des peuples, leur commune origine et leur constitution primitive. Ce sont aussi des recherches curieuses sur les problèmes les plus ardus des mathématiques, de la physique, de la médecine. Dans chacun de ces volumes, enfin, il y a des ob-

[1] *Scriptura œcumenica*. Ce mémoire fait pendant à l'ouvrage de Wilkins, de la Société royale de Londres : *Essay towards a real character and a philosophical language*.

[2] T. V, p. 221-226; T. VI, p. 150-180.

servations astronomiques qui valurent une belle renommée aux membres les plus utiles alors à la compagnie, aux astronomes dont les éphémérides et les calendriers furent, jusqu'en 1740, l'unique ressource assurée de l'Académie, c'est-à-dire à Kirch le père, à Hoffmann, à Kirch le fils[1] et à Wagner.

Le retour de confiance et d'espoir qui perce timidement encore à travers les derniers volumes des *Mélanges* et les dernières années du règne de Frédéric-Guillaume Ier, se fondait principalement sur l'appui que donnait à l'Académie la nombreuse et brillante famille de ce roi. Entre le roi et sa famille, il existait un contraste profond, quant à la politesse, aux arts et aux lettres. Ce que l'un méprisait ou tournait en ridicule, l'autre l'honorait et l'aimait. Persifler les sciences et l'Académie était un moyen de plaire au roi. Si l'on voulait être agréable à la famille royale, il fallait avoir pour les académiciens de justes déférences. La jeune noblesse différait elle-même, autant que son souverain, des fils et des filles de Frédéric-Guillaume. « Se vouant aux armes, « dit l'aîné de ces princes, elle crut déroger en étudiant, « et regarda l'ignorance comme un titre de mérite, et le « savoir comme une pédanterie absurde[2]. »

[1] On confond quelquefois Kirch le père avec son fils. Le père avait pour prénom Godefroy (*Gottfried*, c'est-à-dire paix de Dieu) ; le fils s'appelait *Christfried* (paix du Christ) : deux prénoms très convenables à des astronomes. Le père mourut en 1710, au moment où l'Observatoire allait être achevé. Le fils fut reçu à l'Académie en 1717, et mourut le 8 mars 1740 ; en 1723 il avait été associé à l'académie des sciences de Paris. Le père et le fils étaient également secondés dans leurs travaux par madame Kirch, femme de Godefroy, que l'on a rapprochée de madame du Châtelet, mais qu'il fallait comparer à mademoiselle Herschell.

[2] Frédéric II, *Mémoires de Brandebourg*.

Autour du roi se réunissait, en effet, une société où n'entrait point sa famille, une société composée d'adroits chasseurs et d'héroïques buveurs. Quand Frédéric-Guillaume habitait Berlin, elle se donnait rendez-vous chaque soir dans un petit bâtiment isolé, éloigné du château, placé sur une rive de la Sprée, au fond d'un jardin qui forma depuis une place d'armes. Là, tout respirait en apparence une simplicité patriarcale. Assis sur des chaises de bois, comme l'étaient les académiciens dans la salle de leurs assemblées, les amis du roi causaient familièrement avec lui et entre eux de choses diverses, buvant de la bière et fumant tous sans exception. Quiconque n'aimait pas à fumer avait du moins une pipe à la bouche, de peur d'être renvoyé. Mais ces nuages de tabac enveloppaient un foyer d'intrigues que le roi seul ne soupçonnait point. Deux hommes fort habiles, et rarement en mésintelligence, y dominaient. C'étaient les favoris du monarque, le prince d'Anhalt et le général de Grumbkow, deux courtisans qui avaient le secret de maîtriser le plus impatient des maîtres, deux ministres dont les menées causaient tant d'inquiétudes et tant de chagrins à la reine et à ses enfants, leurs ennemis et souvent leurs victimes. Cette fameuse *Tabagie*, voilà la cour et l'académie du roi.

La cour de la reine était formée par la véritable Académie, par tous ces esprits cultivés et savants, que d'Anhalt et Grumbkow laissaient languir dans la longue attente d'une considération légitime. C'était là que l'on retrouvait les débris de la société de Sophie-Charlotte. Deux sortes d'hommes, parmi ceux qui rendaient à la

reine de fréquentes visites, étaient tolérés par le roi : les ecclésiastiques et les personnes chargées de l'éducation des enfants de Prusse. Au nombre de ces ecclésiastiques se trouvaient des pasteurs que l'Église et l'Académie égalaient aux *plus saintes lumières de Rome*[1]. Beausobre et Lenfant, Jablonski et Reinbeck, puis les élèves et les successeurs d'Ancillon, de Basnage, de Jaquelot, n'étaient pas seulement des orateurs ingénieux, diserts et même éloquents, distingués tantôt par la noblesse et l'élévation, tantôt par la verve et le feu, des penseurs pleins de délicatesse et de pénétration, des historiens ou des critiques d'une autorité universelle, mais gens de goût, du plus agréable commerce et de mœurs aussi douces que pures.

Les personnes occupées à instruire et à élever les princes ou les princesses, appartenaient aussi presque toutes à la colonie française. C'étaient encore mesdames de Rocoulles et de Jaucourt; c'étaient les Du Han et les Lacroze, les professeurs ou les directeurs des principaux colléges de Berlin, Audruy, Barbeyrac, Chauvin, Mauclerc, Naudé, Pelloutier, Pennavaire, Sperlette, Des Vignoles. Ceux qui portaient ces noms tenaient pour la plupart à l'Académie[2].

Après la religion, c'étaient la littérature et la philosophie qui formaient les sujets ordinaires des entretiens de la famille royale. Les événements du monde littéraire

[1] Voyez Prémontval, *Mém.* de l'Acad. 1761, p. 414 ; Formey, *Mém.* 1767, p. 501. Frédéric II à Voltaire, 1736, 9 sept. Voltaire, *Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV.*

[2] Malgré ces relations avec les académiciens, le prince royal commit plus d'une erreur en racontant à Voltaire, dans la lettre du 6 juillet 1737, l'histoire de l'Académie.

étaient racontés et appréciés, dans ces réunions aussi éclairées que polies, par des écrivains judicieux, parfois gracieux, auteurs de la *Bibliothèque germanique*, et membres de la société des *Anonymes*, qui s'assemblait tous les lundis chez Lenfant. Ces écrivains appartenaient ou touchaient également à l'Académie.

La philosophie, quoique moins bien représentée que la littérature, dans le cercle de la reine, y comptait pourtant d'habiles soutiens et des défenseurs dévoués. Les principes dont les réfugiés faisaient profession, étaient tour à tour empruntés à Mélanchthon et à Descartes, mais avaient subi des modifications qui en composaient un spiritualisme plus pratique et plus sobre. C'est au moyen de ces doctrines tempérées que les instituteurs de la famille royale expliquaient les problèmes de la liberté humaine, de la divine providence, de l'unité et de la personnalité de Dieu, et qu'ils s'efforçaient de justifier leurs croyances contre les disciples infidèles ou immodérés de Descartes, contre Spinosa aussi bien que contre Bayle. Les demi-vérités de Bayle, les vérités si consolantes de Leibniz, son sage adversaire, occupaient et agitaient souvent ces libres et ingénieuses assemblées. Le précepteur du prince royal, le capitaine Du Han[1], qui aimait à contredire à la façon du philosophe de Rotterdam, se plaisait aussi à mettre en œuvre cet amas étincelant de doutes et d'anecdotes qui s'appelle le *Dictionnaire historique et critique*. Le maître de la princesse Wilhelmine, depuis mar-

[1] Du Han de Jandun, né en 1685 à Jandun en Champagne, élève de Lacroze et de Naudé, s'était distingué comme volontaire au siége de Stralsund, et sa bravoure l'avait fait appeler à l'éducation du prince royal. Voyez son *Éloge* par Formey, 1747.

grave de Bareuth, Lacroze[1], ne se refusait pas davantage certains plaisirs du scepticisme, mais c'était pour mieux apprécier le joug de la foi chrétienne, et pour le bénir avec Pascal et Huet[2]. « Je suis un peu pyrrhonien, disait« il ; cette disposition est en moi le fruit de la raison, de « l'âge et de l'expérience. » Français et fils du XVII[e] siècle, Lacroze redisait sans cesse qu'en philosophie « il fallait « sur toutes choses comprendre et être compris. » Mais, élève de la philosophie qui régnait encore dans les écoles protestantes, de la philosophie de Mélanchthon, il était en même temps un peu scolastique et très religieux. D'une part, il cherchait à démontrer mathématiquement l'existence de Dieu, puisant ses preuves dans les idées abstraites de l'être et de l'infini; d'autre part, il avouait que de tous les arguments en faveur de cette existence, il n'en estimait aucun comparable à celui de David et de saint Paul. « *Goûtez et voyez combien le Seigneur est « doux!* Goûter Dieu, disait l'ancien bénédictin[3] avec « cette simplicité d'enfant qui ne le quittait jamais; goû« ter Dieu, c'est là une démonstration fondée sur une « vérité de fait! Oui, pour moi, ma grande preuve est « une preuve de sentiment, tirée des écrits de saint Au« gustin : *Seigneur, vous nous avez faits pour vous*, *et*

[1] Depuis 1724, professeur de philosophie au *Collége français*, où Formey le remplaça.

[2] Lacroze combattait pourtant le pyrrhonisme historique, l'*intarissable paradoxologie* du P. Hardouin, unissant ses efforts à son confrère Des Vignoles, qui fondait la chronologie de l'Ancien Testament. Voyez Formey, *Éloges* de ces deux académiciens, 1757.

[3] On sait que Lacroze, né à Nantes en 1661, mort à Berlin en 1739, avait d'abord été bénédictin ; que, forcé de *faire un petit voyage à Jérusalem*, c'est-à-dire emprisonné pour cause d'insubordination, il s'était réfugié à Bâle, où il avait embrassé la Réforme sous la direction de Buxtorf et de Werenfels. Voyez Jordan, *Vie de M. Lacroze*, passim.

« c'est pour cela que notre cœur n'est jamais sans inquié-« tude, jusqu'à ce qu'il se repose en vous! » Se reposer en Dieu, tel était pour Lacroze le but de la vie présente et le charme de la vie future. Aussi, persuadé que les panthéistes enlèvent à l'humanité ce divin repos, combattait-il avec une extrême ardeur, dans ses conversations et dans ses écrits, Spinosa, Vanini, Campanella, Jordano Bruno et tous ceux qui, disait-il, *se sont perdus dans la contemplation de l'infini*[1]. S'il croyait avec Bossuet que *toutes les pensées qui n'ont pas Dieu pour objet sont du domaine de la mort*, il ne concevait pas d'idée plus affreuse que celle de perdre un jour le sentiment de la personnalité, la conscience du *moi*. « *J'aimerais mieux*, s'écriait-il, *être damné qu'anéanti!* »

Sophie-Dorothée s'appuyait avec confiance sur ce genre de raisonnements moitié philosophiques, moitié religieux. Ses enfants, quoique fort respectueux envers Lacroze et envers ceux qui leur paraissaient, comme lui, des *bibliothèques vivantes*, très agréables à consulter chaque jour, penchaient pourtant vers les systèmes qui allaient prendre et quelquefois usurper la place des théories de Descartes et de Leibniz. Les systèmes de Locke et de Newton fixaient le plus leur attention. Applaudissant à l'influence que la philosophie anglaise commençait à exercer sur le continent, ils suivaient avec un intérêt passionné tout ce qu'enfantait cette ardente activité scientifique et littéraire, dont la France donnait le brillant spectacle, sous le règne du cardinal de Fleury, et

[1] Voyez ses *Entretiens sur divers sujets d'histoire* (1711 et 1733), et *Acta philos.* Part. X et XI (1718). Cfr. notre *Jordano Bruno*, T. I, p. 268 suiv.

dont la lutte des cartésiens avec les newtoniens n'était qu'un court épisode. Ces jeunes et vives intelligences se nourrissaient des *Lettres* de Voltaire *sur les Anglais*, aussi bien que de son *Brutus* et de *Zaïre*. L'auteur si gracieusement persuasif des *Lettres persanes* et de la *Grandeur des Romains* ne les attachait pas moins. Les travaux plus sévères d'un Rollin, d'un Hénault, leur étaient aussi familiers que les productions de Bayle, auxquelles ils semblent toutefois avoir voué une sorte de prédilection.

Un trait qui distinguait l'intérieur de la famille royale, c'est que toutes choses, conversations littéraires, lectures savantes, discussions politiques, la ramenaient ordinairement aux controverses religieuses. L'aimable et discrète autorité des pasteurs admis à ces entretiens explique cette particularité. L'esprit où ces questions étaient abordées et résolues, était aussi éloigné des exagérations du *piétisme* que de celles des *libres-penseurs* et des *esprits-forts* : mêlé de l'ancienne austérité et de la philanthropie moderne, il développait une tolérance trop sérieuse pour pouvoir être confondue avec l'indifférence, et inspirait un sincère amour de la justice et de la vérité. Un pareil esprit devait insensiblement faire impression sur Frédéric-Guillaume lui-même, et le disposer à quelques changements salutaires.

L'effet de cette influence qui nous intéresse davantage, c'est la modification qu'éprouva l'opinion du roi sur Wolf. Les persécutions avaient forcément accru la renommée de ce philosophe ; Halle avait perdu une foule d'étudiants, Marbourg en avait gagné un grand nombre ; et l'on pouvait compter jusqu'à cent écrivains dévoués à

la cause et à la pensée de Wolf. L'attention rebelle du roi ne cessait d'être appelée sur des signes si éclatants par trois wolfiens, par le pasteur Reinbeck[1], par le comte de Manteuffel[2], de la Société royale de Londres, et par Des Jariges, secrétaire perpétuel de l'Académie.

En 1733, au moment où Wolf reçut de Maurepas la nouvelle de son association à l'académie des sciences de Paris, Frédéric-Guillaume Ier s'avisa d'ordonner ce qu'il aurait dû prescrire plus tôt : il institua une commission chargée d'examiner tous les ouvrages de Wolf. Cette commission, présidée par le ministre de la justice, le célèbre Coccéji, inspirée par Reinbeck, dirigée par Jablonski, rendit un jugement très favorable à la philosophie proscrite, très honorable pour l'auteur exilé, un jugement appuyé en secret par la famille royale. Rassuré et presque repentant, le monarque à deux reprises invita Wolf à revenir dans ses États. Le professeur de Marbourg déclina l'offre poliment, mais témoigna sa reconnaissance plus tard, en dédiant à Frédéric-Guillaume le second volume de sa *Philosophie morale*. S'il dédia au prince royal le premier volume du même livre, c'est que ce prince, depuis Frédéric II, étudiait et vantait la philosophie wolfienne. Le roi se montra sensible à cet hommage. L'année qui précéda sa mort, en 1739, il rendit

[1] Jean Gustave Reinbeck, mort en 1741, a fait connaître ses vues philosophiques dans ses *Pensées sur l'âme*, et dans une *Dissertation sur l'usage de la raison et de la philosophie en théologie* (1731). Il était contre l'harmonie préétablie, mais tenait du reste pour les doctrines de Wolf.

[2] Manteuffel, gentilhomme poméranien, né en 1676, servit avec honneur la Prusse et la Saxe ; il mourut à Leipzig en 1749. Ses affections spirituelles étaient partagées entre Wolf et Reinbeck. C'est pour répandre la philosophie wolfienne qu'il avait fondé une société philosophique, la *Société des Aléthophiles* (amis de la vérité).

obligatoire, par un édit, l'enseignement du wolfianisme dans toutes les universités prussiennes, et singulièrement à Halle. Quelque temps auparavant, Frédéric-Guillaume avait fait savoir à maître Stræhler qu'il lui était loisible de quitter Halle, sans solliciter son congé. Il avait même signifié à Langé le père que, s'il continuait à calomnier Wolf, un procès serait promptement instruit contre le calomniateur.

La transformation qui s'opérait ainsi dans les sentiments du roi fut sans doute très visible alors, puisqu'elle a mis en oubli leur caractère antérieur et habituel[1]. Pour preuve de ce changement, quelques historiens ont rappelé le plaisir qu'avait trouvé Frédéric-Guillaume à s'entretenir avec le plus singulier des enfants célèbres, le jeune Baratier[2]. Voulant égaler un Jean Pic de la Mirandole, un Crighton, Baratier, âgé de quatorze ans, avait soutenu à Halle des thèses sur toutes les questions possibles, *de omni re scibili*, et avait composé divers ouvrages pendant une vie qui n'atteignit pas vingt ans. Présenté au roi par la reine, qui faisait faire son portrait, ce prodige de savoir et de dialectique remplit d'étonnement un monarque auquel les sciences causaient si peu d'admiration; mais il n'était pas fait pour le guérir de ses préventions contre les lumières. Quoique fils et élève d'un pasteur français très orthodoxe, Baratier était ouvertement irréligieux. Son père le pressant un jour de lui donner quelque

[1] Le paradoxal Œlrichs voulut, en 1765, prouver que Frédéric-Guillaume Ier s'était fait recevoir à Halle docteur en droit. Il était encore prince royal quand l'université d'Oxford lui envoya le diplôme de ce grade, *honoris causa*.

[2] Voyez Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, liste des écrivains. — Denina, *Prusse littéraire*.

marque de foi religieuse : « Oui, mon père, dit-il, je crois que deux et deux font quatre. » Son exemple devait donc confirmer, plutôt qu'affaiblir, les idées du roi sur les dangers que l'instruction peut faire courir à la piété. En conversant avec lui, Frédéric-Guillaume satisfit une simple curiosité ; et ce mouvement ne suffirait pas pour attester l'action que la famille royale sut exercer, à la longue, en faveur des lettres, sur l'esprit de son chef.

Cette influence est néanmoins un fait si consolant, que l'on ne saurait trop le rappeler dans l'histoire scientifique de l'Allemagne. Pendant que la Prusse littéraire dépérissait, se consumant en désirs et en regrets ; pendant que l'Académie de Berlin tombait en ruines, sous les dédains du roi et sous les risées de ses complaisants, la littérature et les académiciens se réfugiaient à l'ombre de la famille royale, y préparant une époque meilleure et une plus noble génération. C'est à bon droit que la Prusse conserve pieusement le souvenir de la personne qui était le centre de ce groupe choisi et le soutien de ce paisible développement. Honneur à la mère de Frédéric II et du prince Henri, à la mère de la reine de Suède et de la margrave de Bareuth ; honneur au nom et à la mémoire de Sophie-Dorothée !

« Vous êtes heureuse, Madame, en Votre cour où Vous êtes adorée, lui dit l'historien de Louis XIV [1] : heureuse en tout le royaume et l'électorat, dont vous faites l'amour et l'admiration ; heureuse en enfants, si dignes de la naissance que vous leur avez donnée, et dont le sang royal, qui coule dans leurs veines, se cultive et se per-

[1] Larrey, *Histoire de Louis XIV,* épitre dédicatoire.

fectionne par l'éducation que Votre piété prend soin de leur donner. » La Prusse entière l'adorait en effet, et lui rendait grâce pour la sollicitude tendrement éclairée avec laquelle elle élevait ses dix enfants. L'Académie, touchée de la bienveillance dont la reine comblait, par exemple, son doyen, le rival d'âge de Fontenelle, Des Vignoles[1], la chérissait comme la protectrice du talent et du mérite. Elle plaignait ses souffrances de fille et d'épouse[2], vantait son bon sens, son juste et solide jugement, et la mettait même au-dessus de son frère, le fondateur du *Musée britannique,* le bienfaiteur des sociétés de Londres et de Gœttingue. Dix-sept ans après l'avénement de son fils, au plus fort des épreuves de la guerre de Sept-ans, l'Académie exprima la douleur que causait à la nation la mort de Sophie-Dorothée, avec l'accent du regret personnel : « Vous nous enlevâtes la mère de Frédéric, la mère de « tous les Prussiens... Peuple désolé, son âme éclairée « et héroïque t'élevait au-dessus des événements !... Dans « l'excès de notre douleur, il nous parut, ô Ciel, que « vous nous l'enlevâtes pour dérober son âme sainte et « pure aux afflictions qui paraissaient nous être réser- « vées, et pour que rien ne dût suspendre les arrêts de « votre colère[3] ! »

A la mort de Frédéric-Guillaume Ier, l'Académie ne fit nulle démonstration de deuil. L'humaniste qui com-

[1] Des Vignoles, né en 1649 dans le Bas-Languedoc, mourut en juillet 1744, âgé de plus de 94 ans. Nous l'avons dit, il est le créateur de la chronologie biblique.

[2] Voyez sur le sort tragique de Sophie-Dorothée, sa mère, M. Philar. Chasles, *le Dix-huitième siècle en Angleterre,* T. II.

[3] Discours du 24 janvier 1758, par le comte de Rœdern, c'est-à-dire après la bataille de Kollin, où Frédéric II perdit son armée.

posa une ode latine, chantée aux obsèques royales, espèce de dialogue entre la Valeur, la Piété et l'Éternité, portait un nom célèbre, le nom de Baumgarten, mais n'appartenait pas à l'Académie [1]. L'écrivain qui, peu d'années après, tenta de recommander la mémoire de ce prince à l'estime de la Prusse et de l'Europe, fut l'homme supérieur qui devait tirer un si glorieux parti des trésors amassés et des troupes disciplinées par Frédéric-Guillaume. Le grand Frédéric rendit pleine et haute justice à la fermeté prudente de son devancier [2]. « S'il est vrai de « dire, s'écrie-t-il avec une gratitude ingénieuse, qu'on « doit l'ombre du chêne, qui nous couvre, à la vertu du « gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on « trouve dans la vie laborieuse de ce prince et dans les « mesures qu'il prit avec sagesse, les principes de la « prospérité dont la maison royale a joui après sa mort. » Mais il fut en même temps forcé de reconnaître que ce règne avait été un âge de fer pour les lettres et les arts, aussi nuisible à l'Académie qu'avantageux à l'État.

Il n'est besoin que d'un mot pour justifier le silence gardé par cette compagnie : Frédéric-Guillaume Ier est l'unique roi de Prusse qui ait repoussé le titre de Protecteur de l'Académie.

[1] *Nathanaël* Baumgarten, mort à Berlin en 1763, philologue et sermonnaire, frère de *Sigismond,* le théologien de Halle, et d'*Alexandre,* le philosophe de Francfort-sur-l'Oder, et l'inventeur du mot d'*esthétique* et de la distinction entre *subjectif* et *objectif.*

[2] *Mémoires de Brandebourg.*

LIVRE TROISIÈME.

FRÉDÉRIC II, PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE.

—

Pendant un demi-siècle l'Académie soutint avec Frédéric II diverses sortes de relations. Ce roi ne fut pas seulement son chef politique, mais un de ses membres. Chef politique, il y remplit successivement deux rôles : d'abord le rôle de simple protecteur, puis celui de législateur et de suprême directeur.

Académicien, il peut de même être envisagé sous un double aspect : comme auteur et comme philosophe.

A travers toutes ces phases, la destinée de l'Académie est si étroitement unie à la carrière de Frédéric II, que notre premier devoir sera d'indiquer les côtés par où cette carrière touche aux mouvements intellectuels de la Prusse, et particulièrement au sort de l'Académie.

Cette union fut en effet si intime, que l'on pourrait diviser l'histoire de l'Académie, durant ces cinquante années, en trois périodes correspondantes aux trois âges qu'il faut distinguer dans la vie de ce grand homme.

Avant son avénement, Frédéric s'apprête à bien remplir la tâche de souverain, se livrant avec bonheur à l'étude des sciences, à la culture des lettres et des arts, à la philosophie comme à la poésie. Pendant ces années si fécondes pour son maître futur, l'Académie, les yeux fixés sur Rheinsberg, reprend courage et confiance, et semble à son tour se préparer à remplir les devoirs que promettent de lui imposer les goûts et les occupations du prince royal, son doux et solide espoir.

De 1740 à 1763, c'est-à-dire entre l'avénement de Frédéric II et la négociation qui termine la guerre de Sept-ans, deux entreprises militaires révèlent à l'Europe un savant capitaine et un habile conquérant. Ces deux entreprises, où se pressent les alternatives de succès et de revers, se font sentir avec force dans l'Académie, et la rendent tour à tour triomphante ou tremblante, fière ou abattue.

Ainsi s'écoulent vingt-trois ans, après lesquels Frédéric règne encore autant d'années. Instruit et calmé par l'expérience, il sait enfin se contenter d'avoir doublé le nombre de ses provinces et de ses peuples. Entre 1763 et 1786, il ne veut plus être, il n'est plus que conquérant pacifique, législateur et administrateur, diplomate et penseur. Cette attitude devient aussi celle de l'Académie, désormais digne et tranquille comme le roi, et non moins active ni moins célèbre.

Tant qu'il vécut, Frédéric II fut donc le soleil de cette institution; et lorsqu'il eut cessé de vivre, son nom continua de jeter sur elle un éclat ineffaçable.

CHAPITRE PREMIER.

Aperçu sur la jeunesse de Frédéric II et sur son séjour à Rheinsberg.—Deux faits principaux signalent son avénement, 1740. — Ses premiers actes pour la réorganisation de l'Académie, dont il charge son ami Jordan. — Première et seconde guerre de Silésie. —Paix de Dresde, 1745.—Avantages que l'Académie retire de la conquête de la Silésie.—Sort de cette compagnie entre 1740 et 1745. — Société intermédiaire, dite la *Société littéraire*, dirigée par le maréchal de Schmettau : de quels éléments elle se compose, et de quelle utilité elle est à l'Académie reconstituée. — Réunion de l'ancienne *Société des sciences* avec la *Société littéraire*, et formation définitive de l'*Académie royale des sciences et des belles-lettres de Prusse :* 23 janvier 1744.— Nouvelles modifications apportées par l'élévation de Maupertuis à la présidence, 1746.— Frédéric II prend le titre de *Protecteur* de l'Académie. — Ode du roi sur le renouvellement de cette institution.—Discours de Maupertuis.

Si la jeunesse de Frédéric fut « un tissu de chagrins, une école d'adversité[1], » sa forte âme sut mettre les épreuves à profit. Né le 24 janvier 1712, plusieurs mois après David Hume, quelques semaines avant Jean-Jacques Rousseau; élevé d'abord par cette femme supérieure qu'il entoura toujours d'un respect filial, Madame de Rocoulles; puis, par un homme d'un esprit judicieux, quoique trop porté à tout discuter, Du Han; animé par ses gouverneurs[2], comme par ses maîtres, à une prédilection fervente pour les lettres et les mœurs de la France, à une vive antipathie pour les manières rudes et les goûts soldatesques de Frédéric-Guillaume I[er], le jeune prince fut de bonne heure inquiété et maltraité. Son père ne

[1] Lettre à Voltaire, 14 septembre 1738.

[2] Finkenstein et Kalkstein, deux officiers de mérite.

l'appelle que *petit-maître* ou *bel-esprit*, et croit devoir le tourmenter pour le corriger. A dix-huit ans, Frédéric médite d'échapper à tant de rigueurs et de vexations, *de fuir* en Angleterre ou, comme il disait dans ses interrogatoires, *à Alger*. Mais ses projets sont découverts, il est jeté en prison, et forcé d'assister au supplice de son confident, avec lequel, autre Don Carlos, autre Alexis, il devait d'abord mourir. Ce temps d'exil n'est pas perdu toutefois. A Custrin, Frédéric ne rencontre ni littérateurs ni artistes ; mais il y trouve des gens capables de lui enseigner le mécanisme, alors déja si puissant, de l'administration prussienne. Lorsque Frédéric-Guillaume Ier lui pardonne enfin, il demande en mariage une princesse d'Angleterre ; mais son père détestant la maison de Hanovre à l'égal du peuple anglais, il est contraint d'épouser une princesse de Brunswick, une personne à la vérité digne de grande estime, mais qu'il n'avait pas choisie. C'est à ce prix qu'il achète la permission de s'éloigner de Berlin et de former une société de son goût. A dix-sept lieues de la capitale est situé le château de Rheinsberg, ou de *Rémusberg*, ancienne colonie romaine[1], dit-on, deux fois illustré, dans l'histoire moderne, par le séjour qu'y firent Frédéric II et le prince Henri, son frère. C'est à Rheinsberg que Frédéric passe les années qui précèdent son avénement à la couronne. C'est là qu'il étudie les mémoires militaires de Feuquières, et qu'il crée avec Fouquet l'ordre du *chevalier sans peur et sans reproche*. C'est là qu'après avoir le matin fait faire l'exercice à son régi-

[1] Voilà pourquoi Frédéric changea ce nom en *Rémusberg*, ou *Mont-Rémus*. Voyez une lettre à Voltaire, du 7 avril 1737.

ment en garnison à Ruppin, il poursuit l'après-midi ses recherches d'histoire et de philosophie, ses essais de poésie et de composition musicale, ses plans de diplomatie et de politique. C'est là qu'il rassemble des gens d'esprit et des savants. C'est là qu'il attire des étrangers et des voyageurs célèbres, Maupertuis, Algarotti, Chazot; qu'il correspond avec Rollin, Fontenelle, Hénault, et surtout avec Voltaire, l'idole du siècle. C'est aussi là qu'il analyse patiemment les *in-quarto* de Wolf, devenu le monarque des écoles allemandes. C'est enfin là qu'il entreprend de réfuter le fameux traité du *Prince,* jaloux de montrer à l'Europe étonnée quel cas l'héritier d'un trône, au XVIIIe siècle, doit faire d'un code de despotisme. Voilà comment Rheinsberg mérita d'être surnommé le *Séjour des Muses*[1], et d'être même comparé à la République de Platon[2].

L'Anti-Machiavel s'imprimait à la Haye, quand le prince royal fut appelé à Berlin, pour recueillir les derniers soupirs de Frédéric-Guillaume Ier. Le 31 mai 1740, ce prince fut proclamé roi sous le nom de Frédéric II; et une double révolution signala cette époque. Les sciences et les arts montèrent sur le trône avec le solitaire de Rheinsberg; et en même temps ceux qui prétendaient ne voir en Frédéric « qu'un élève des arts, qu'un amateur ardent de toutes les élégances[3], » virent qu'ils s'étaient trompés.

Le lendemain de son élévation, en effet, le souverain

[1] « Rheinsberg était une espèce de Delphes, dont l'Apollon rendait les oracles les plus respectables. » Formey, *Éloge de Maupertuis.*

[2] Formey, *Éloge de Knobelsdorf.*

[3] Mirabeau, *de la Monarchie prussienne,* I, p. 96.

nouveau déclare qu'il veut se consacrer à l'esprit humain autant qu'à son peuple. Mais il annonce aussi qu'il entend continuer et affermir tout ce qui avait fait la force et la prospérité du règne précédent, son régime militaire, ses mesures d'économie, ses pratiques administratives, ses règles judiciaires. Conserver avec soin toutes ces conditions d'ordre et toutes ces sources de richesse, puis y joindre ce que Berlin enviait à Paris, à Londres, à Dresde même, le culte du beau et de l'intelligence, voilà le dessein que Frédéric II se propose. Aussi affecte-t-il de louer et d'honorer un père qui l'avait si peu connu. « Vous verrez qu'il gâtera toute ma besogne, avait dit Frédéric-Guillaume I[er]. Vous verrez qu'il s'étalera en grand manteau de pourpre, tout couvert de perles et de pierreries, la couronne en tête et le sceptre à la main. »

Cette double disposition, qui surprit l'un et l'autre parti de la cour, les amis du fils comme ceux du père, ne tarda pas à se manifester avec éclat.

Dans les premiers jours de juin, Frédéric II rappelle à Berlin Du Han, qui avait partagé sa disgrâce et était devenu rigide calviniste : il le récompense par un fauteuil à l'Académie et par une place au département des affaires étrangères. Le baron de Keyserlingk, le *Césarion* de Rheinsberg, également disgracié sous Frédéric-Guillaume I[er], reçoit le brevet de colonel et d'autres distinctions. Deux officiers instruits, le normand Chazot et le pieux Stille, sont pourvus d'emplois conformes à leurs sages désirs. Le gentilhomme enveloppé dans le malheureux complot d'évasion de 1730, Kait, revenu d'Angle-

terre, est nommé lieutenant-colonel et membre de l'Académie.

Un Saxon plein d'esprit et d'amabilité, le baron de Suhm, qui avait aidé le prince royal à traduire les ouvrages de Wolf et à les comprendre, et que le mécontentement de Frédéric-Guillaume Ier avait fait reléguer en Russie, reprit aussi le chemin de la Prusse; mais sa santé délicate s'altéra tellement en route, qu'il n'eut plus le bonheur de revoir celui qui l'appelait *son cher Diaphane* : mort à Varsovie avant l'âge, il donna de longs regrets à l'Académie, comme à Frédéric.

L'homme qui exécuta toutes ces volontés, le littérateur qui avait été le plus intime confident du maître de Rheinsberg, Jordan, fut nommé conseiller privé. Chargé de réorganiser la *Société royale des sciences*, dès le 1er juin, Jordan transmit les vœux de Frédéric à un grand nombre de personnages illustres; et grâce à son active politesse, ces vœux furent si vite et si bien accueillis, qu'avant la fin du mois Frédéric put mander à Voltaire : « J'ai posé les fondements de notre nouvelle Académie. « J'ai fait acquisition de Wolf, de Maupertuis et d'Algarotti. J'attends la réponse de Vaucanson, de S'Gravesende et d'Euler. J'ai établi un nouveau collége pour le « commerce et les manufactures. J'engage des peintres « et des sculpteurs. »

C'est ainsi que Frédéric satisfit d'abord son amour des sciences et des arts. Une occasion inattendue lui permit de contenter non moins promptement sa passion secrète pour la gloire des armes. L'empereur Charles VI mourut peu de mois après Frédéric-Guillaume Ier. Frédé-

ric II, quoiqu'il vînt de publier *l'Anti-Machiavel*, et qu'il eût beaucoup écrit, en prose et en vers, contre l'ambition, crut le moment favorable pour asseoir sa puissance sur de plus larges fondements. En apparence uniquement occupé de projets pacifiques et littéraires, de travaux propres à embellir et à éclairer ses États, il méditait la conquête d'une province d'Autriche. A peine eut-il appris le décès de l'empereur, qu'il chargea un de ses ministres, Podewils, et un savant juriste de Halle, le chancelier Ludewig, de *déduire* les anciens droits de la Prusse à la Silésie. « C'est pour garantir cette province de l'irruption d'un tiers, écrivait-il, que je vais en prendre possession. » Sous prétexte de revendiquer le bien de ses ancêtres, il fit lui-même une invasion; et il en avoua depuis avec franchise les véritables motifs. « J'avais, « dit-il, une armée prête à entrer en campagne, des « trésors accumulés depuis longtemps, et peut-être le « désir d'acquérir de la gloire[1]. »

Une suite de batailles couvre de gloire Frédéric et ses généraux. A Mollwitz, le vieux Schwerin, *qui valait à lui seul dix mille hommes*[2], lui apprend à se battre et à vaincre. A Czaslau, Frédéric défait le prince de Lorraine et force Marie-Thérèse à lâcher la riche proie, objet de la guerre. Quand, ses affaires rétablies, l'impératrice-reine songe à reprendre la Silésie, Frédéric s'empresse de s'allier avec la France; puis, marche droit à Prague qui se rend, et remporte la victoire de Hohenfriedberg, au moment où le maréchal de Saxe frappe le coup de

[1] *Histoire de mon temps*, T. I, p. 136. Cf. l'*Éloge de Jordan*, par Frédéric II.
[2] Frédéric II.

Fontenoi, le 4 juin 1745. De nouveaux succès sur le prince de Lorraine attendent l'armée prussienne près du village de Soor, puis à Kesselsdorf. Après avoir fait autant de prisonniers qu'il compte de soldats, Frédéric va dicter la paix à Dresde, le 24 décembre 1745, et rapporte à Berlin la réputation de premier capitaine du siècle.

Parmi ses trophées se trouvait aussi l'université de Breslau, la patrie de Wolf. Fondée en 1702 par un grand prince, l'empereur Léopold Ier, cette école, d'abord purement catholique, devait devenir sous Frédéric II, non-seulement catholique et protestante à la fois, mais savante, lettrée, philosophe, et à tous égards célèbre. L'Académie ne tarda pas à établir avec elle des relations utiles à toutes les deux, resserrées ensuite par l'excellente médiation d'un vrai sage, le professeur Garvé.

Mais un avantage plus important, que l'Académie retira de la conquête de la Silésie, ce fut l'extension du privilége des almanachs à cette nouvelle province. Comme la vente des calendriers était la principale ressource de l'Académie, Frédéric, en ajoutant à ses États, ajoutait aux revenus académiques, et du même coup mettait cette compagnie en état d'accroître le nombre de ses membres, l'ardeur de ses travaux, la portée de son influence. L'Académie avait donc, ainsi que le fit remarquer Euler, un sujet particulier d'applaudir aux heureux exploits de son protecteur.

Elle devait toutefois désirer la fin de la guerre silésienne par une autre raison. Ces cinq années, si remplies

de faits brillants pour la carrière militaire de Frédéric, avaient retardé le progrès des institutions scientifiques, et singulièrement la renaissance de l'Académie. L'ère nouvelle ne commença véritablement pour ce corps que dans l'année qui suivit la paix de Dresde, au mois de juin 1746.

Ce n'est pas que l'on ait perdu le temps écoulé entre l'avénement de Frédéric et cette dernière date. Toute cette période fut employée à une série de discussions et d'essais, nécessaires à la constitution définitive de l'Académie, et qu'il est d'autant moins permis de passer sous silence qu'ils ont été mal circonstanciés.

Quand le roi partit pour la Silésie, Jordan resta seul chargé des affaires de l'Académie. Maupertuis, désigné pour la présidence, était venu à Berlin; mais il avait bientôt suivi Frédéric au camp, pour lui soumettre une ébauche de règlement, et aussi pour l'entretenir des faits d'armes dont sa jeunesse avait été auteur ou témoin. On se rappelle la mésaventure qu'il essuya dans la bataille qui, selon Frédéric, fut *l'école du roi et de l'armée*, à Mollwitz. Entraîné par la fougue de son cheval dans les rangs ennemis, le géomètre fut pris, dépouillé de tout par les hussards autrichiens, et conduit à Vienne où les égards empressés de Marie-Thérèse et de sa cour lui firent oublier les plaisanteries des officiers prussiens, mais ajournèrent son retour à Berlin.

Wolf, rappelé de Marbourg et revêtu du titre de vice-président, avait dû partager avec Maupertuis la direction des travaux de l'Académie; mais il avait supplié le roi de lui accorder une position moins élevée et plus con-

forme à ses habitudes. Il y avait préféré son ancienne chaire et la dignité de chancelier de l'université de Halle, disant qu'il croyait aussi remplir une fonction académique en écrivant pour le public européen, en restant *professeur du genre humain.*

Jordan, très actif naturellement, s'était adjoint pour secrétaire un homme plus jeune que lui et non moins agissant, Formey; mais il n'avait point assez d'autorité pour reconstituer l'Académie, en l'absence de Frédéric et de Maupertuis. Deux Français récemment arrivés, le marquis d'Argens et M. de Francheville, le secondaient de leur mieux, mais ne pouvaient exercer une grande influence, ne connaissant guère les membres de l'ancienne Société des sciences, ni les personnes des classes supérieures qui cultivaient les lettres à Berlin, et dont le nombre s'était rapidement élevé depuis l'avénement de Frédéric II.

En attendant le jour où le roi lui-même eût le loisir de réaliser ses projets littéraires, il fallait découvrir un homme en position de compter à la fois sur les déférences de la noblesse brandebourgeoise et sur le dévouement des savants. Frédéric, pour conduire cette espèce d'interrègne, désigna le maréchal de Schmettau. En choisissant un nom aussi cher aux gens de lettres qu'aux personnages du plus haut rang, aussi agréable aux amateurs qui vivaient à la cour, qu'aux hommes du métier qui sortaient rarement de leur cabinet, le roi avait surtout en vue d'extirper avec promptitude, parmi les gentilshommes et dans l'armée, un préjugé que Frédéric-Guillaume Ier avait si complaisamment soutenu,

le préjugé qui avilissait les sciences et les arts, en maintenant cette maxime gothique : *un seigneur n'a pas besoin d'être un docteur.*

Le comte Samuel de Schmettau, l'un des lieutenants les plus connus et les plus estimés de l'Allemagne, avait vu le jour à Berlin[1], et y avait été élevé admirablement par sa mère, fille d'un pasteur de la colonie française. Ses premiers succès remontaient aux journées de Hochstætt et de Malplaquet. Quoique Prussien, il avait servi quarante ans chez diverses nations. Partout, alliant l'étude des sciences à sa profession, il avait su, pour parler avec Fontenelle, « à l'exemple des anciens Ro« mains, unir en même degré les Lettres et les Armes[2]. » Bivouaquant en Sicile et en Corse, comme en Suède et en Pologne, il avait pratiqué et parfois égalé les plus illustres généraux de l'époque ; il avait vécu familièrement avec Eugène de Savoie ; et comme ce grand homme, il avait recherché par tous pays la conversation des savants les plus profonds. S'il s'était signalé par sa bravoure comme soldat, comme négociateur par le sang-froid et la flexibilité, il s'était distingué davantage par ses talents pour la tactique et la stratégie, par les connaissances sûres et vastes qu'il montrait ou qu'il appliquait comme géographe et comme ingénieur. Schmettau passait avec raison pour le meilleur élève de Coëhorn. A la mort de Frédéric-Guillaume Ier, il quitta le service d'Autriche pour celui de Frédéric II, qui lui offrit en récompense le bâton de maréchal. Les académiciens de

[1] En 1684.
[2] Éloge de Marsighli.

Prusse[1] le comparaient tour à tour à Xénophon, à Vauban, et avec plus de justesse, au comte Marsighli, au fondateur de l'Institut de Bologne, que Fontenelle avait représenté « tantôt au milieu des siéges et des batailles, « tantôt les armes à la main, levant des plans, détermi- « nant des positions par les méthodes astronomiques, « mesurant la vitesse des rivières, étudiant les fossiles « de chaque pays, les mines, les métaux, les oiseaux, les « rivières, tout ce qui pouvait mériter les regards d'un « homme qui sait où il faut les porter. » Plus heureux que le général italien, qui avait été injustement condamné par l'empereur « à être déposé de tous honneurs « et charges, avec la rupture de l'épée, » le maréchal prussien fut comblé des premiers honneurs de sa patrie, parmi lesquels il mettait la mission de préparer une nouvelle académie. « J'ai été bien aise d'apprendre, lui « écrivait Frédéric, que vous acceptez avec quelque sa- « tisfaction la place assignée dans la nouvelle société des « sciences, en songeant déjà aux moyens propres pour « la mettre sur un pied solide par sa combinaison avec « l'ancienne académie[2]. »

Qu'était-ce que cette *nouvelle société,* que Frédéric oppose ici à *l'ancienne académie,* mais qu'il désire y réunir? Elle se composait de deux sortes d'éléments : de beaux esprits, simples amateurs des lettres; et de lettrés de profession. Les premiers, ministres, généraux, seigneurs de la cour, y dominaient les seconds; ce qui était d'autant

[1] Ils lui refusaient les vertus de Xénocrate. Le savant maréchal, mort en 1751, à l'âge de soixante-sept ans, eût en effet prolongé sa vie, s'il avait su mieux se défendre des charmes du sexe.

[2] 29 octobre 1743.

plus naturel, que la plupart d'entre eux avaient divers genres de mérites, outre la considération attachée à un rang élevé. Il suffit de nommer, après Schmettau, Borcke, Goltz, Gotter, Podewils, Stille, Viereck. Quelques-uns des littérateurs, leurs confrères, n'avaient encore fait partie d'aucune compagnie savante; d'autres étaient membres de la primitive Société des sciences : ici, Jordan, Formey, Sweerts; là, Eller, Des Jarriges, Lieberkühn, Marggraf, Pott. Le tout s'appelait *Société littéraire.* A l'entrée de son règlement, cette association s'exprimait ainsi :

« Quelques habitants de Berlin, qui ont du goût pour les sciences et la littérature, désirant étendre leurs connaissances et se rendre de plus en plus utiles au public, ont cru que le meilleur moyen de parvenir à leur but était de former entre eux une *Société littéraire*..... Le principal but de cette Société étant de cultiver ce qu'il y a d'intéressant et d'utile dans les différentes parties de la philosophie, des mathématiques, de l'histoire naturelle, civile et littéraire, aussi bien que dans la critique, on ne s'arrêtera point aux questions qui, au lieu d'instruire et de perfectionner l'esprit, ne pourraient servir qu'à l'amuser inutilement. »

En cet endroit, remarquons moins ce qui rapprochait cette compagnie de l'institution fondée par Leibniz, que ce qui l'en distinguait. Elle s'en rapprochait en voulant aussi s'attacher par-dessus tout au côté expérimental et pratique des sciences, à *l'utile.* Elle s'en séparait, au contraire, par deux innovations graves : l'étude de la philosophie spéculative et l'usage de la langue française. Comme ces deux innovations furent introduites dans l'Académie définitivement reconstituée, il est juste de reconnaître que la *Société littéraire*, tout éphémère qu'elle fut, ne passa point sans laisser quelques traces fé-

condes. Ses séances se tenaient les jeudis après-midi, dans l'hôtel du maréchal de Schmettau, ou chez M. de Borcke, ministre d'État et du cabinet, traducteur de la *Pharsale* et de quelques pièces du théâtre anglais[1]. Plus tard, sur l'invitation de Frédéric, elle s'assemblait dans une salle du château royal, dans celle même qui jusqu'en 1752 servit aux réunions de l'Académie.

Cependant, à côté d'elle subsistait l'ancienne Société. Frédéric avait promis de la relever et de l'agrandir. Continuant à se réunir à l'Observatoire, et poursuivant ses travaux sérieux, elle publia en latin un dernier volume de *Mélanges*, après que la Société littéraire fut entrée en pleine activité, c'est-à-dire en 1743[2]. Il eût été inique et déraisonnable de la sacrifier à la compagnie nouvelle, que le roi était pourtant disposé à favoriser. L'une de ces associations avait d'antiques droits aux fonds que produisait le monopole du calendrier. L'autre répondait davantage à l'esprit du temps, au moderne esprit qui soufflait autour de Frédéric. La justice et la sagesse conseillaient donc de fondre ensemble les deux corps. Frédéric, aussitôt après la première campagne de Silésie, s'occupa de cette fusion, et la jugea d'autant plus praticable que tous les membres éminents de l'ancienne Société appartenaient aussi à la compagnie présidée par le maréchal de Schmettau. Le 13 novembre 1743, il en ordonna la

[1] Gaspard-Guillaume, mort en 1747, âgé seulement de quarante-trois ans. On le confond quelquefois avec Henri-Adrien de Borcke, grand-gouverneur de Frédéric-Guillaume II, et membre honoraire de l'Académie, mort en 1788.

[2] Ce volume, le septième de la collection, renferme cinq mémoires d'Euler, cinq autres de Pott. Il forme une sorte de transition à l'Académie moderne, en ce qu'il contient aussi deux dissertations en langue française, de MM. Clairault père et fils.

réunion organique, et institua une commission chargée de l'accomplir. La réunion ainsi prescrite, l'auteur de cet ordre la regardait comme « une *suite perfectionnée* de « la Société fondée par Leibniz. » L'assemblée de l'Observatoire apportait les traditions du passé, *la suite*; l'assemblée du Château représentait les aspirations contemporaines vers l'avenir, *le perfectionnement*.

La commission même était formée de trois ministres : de Viereck, président honoraire de l'ancienne Société; de Marschall, diplomate peu connu, que l'on a parfois confondu avec milord Marshall, l'ami de Jean-Jacques; et de d'Arnim, habile jurisconsulte et l'un des rares appuis des lettres sous le règne précédent. Mais, pour exécuter plus sûrement et plus vite un travail si délicat, ces trois seigneurs appelèrent auprès d'eux MM. de Borcke, de Podewils[1] et de Schmettau, principaux membres de la *Société littéraire*. Prenant avec soin les avis des juges compétents, les arrangements propres à garantir une existence florissante à l'institution projetée, ils portèrent autant de zèle que d'harmonie dans leurs délibérations; et en moins de deux mois ils furent en mesure de présenter à Frédéric un plan détaillé et un règlement complet. Ils proposèrent aussi le titre nouveau d'*Académie royale des Sciences et des Belles-Lettres de Prusse*. Le mode de gouvernement qu'ils soumirent à la sanction

[1] Le comte Henri de Podewils, négociateur infatigable autant qu'exercé, pendant trente ans ministre d'État, était né en 1695, à Suckow, l'une des terres de sa famille en Poméranie. Élevé au milieu d'une académie villageoise, formée par son père et quelques gentilshommes du voisinage, puis à Halle et à Leyde, il avait, sous Frédéric-Guillaume Ier, contribué à soutenir l'ancienne Académie. Il mourut pendant la guerre de Sept-ans, après avoir fourni à Frédéric II des matériaux pour ses Mémoires historiques.

du roi, subdivisa la dignité du président honoraire, laquelle était devenue un *protectorat,* en une direction par quatre *curateurs*, appelés à présider alternativement et par trimestre. Les curateurs présentés par le comité et agréés par Frédéric, furent Schmettau, Viereck, Borcke et Gotter. Bientôt après, Gotter, ce joyeux et généreux ami des gens de lettres, le prince des vrais épicuriens, selon Frédéric, s'étant fixé auprès de la spirituelle duchesse de Gotha, l'amie de Voltaire, fut très heureusement remplacé par d'Arnim[1], le plus assidu des curateurs que l'Académie posséda jamais.

Tous ces préparatifs terminés, l'Académie célébra son *Renouvellement* le 23 janvier 1744, c'est-à-dire la veille de l'anniversaire de la naissance de Frédéric II. Officielle et publique, la séance offrit un aspect bien différent des humbles réunions où l'ancienne Société des sciences avait fêté sa fondation. Tous les princes de la maison royale, plusieurs princes étrangers, les ministres, le corps diplomatique, une foule de personnes de distinction, *la cour et la ville*, dit l'historiographe, s'assemblèrent dans la salle du Château, richement décorée et ingénieusement accommodée aux besoins de la solennité. Les académiciens, accompagnés d'un grand nombre d'autres littérateurs, furent tous présents; les membres honoraires placés selon leur rang, les membres ordinaires distribués

[1] Georges Dietlof d'Arnim, fils du feldmaréchal, né en 1679, mort en 1753, digne disciple des excellents juristes de Halle, avait tenu, sous Frédéric-Guillaume Ier, sa maison et sa bourse ouvertes aux gens de lettres de Berlin. Aussi les vit-on plus tard applaudir au projet d'ériger une statue à cet homme de bien et de talent, dans l'église de Boitzenbourg, chef-lieu des fiefs de la famille d'Arnim, une des plus illustres entre celles qui étaient venues des Pays-Bas sous l'électeur Albert l'Ours.

suivant leur classe. Parmi les académiciens en titre se trouvaient Du Han, les frères Achard, d'Argens, Buddéus, Carita, Des Vignoles, Eller, Elsner, Euler, Formey, de Francheville, Gleditsch, Heinius, Des Jariges, Jordan, les deux Ludolff[1], Lieberkühn, Marggraf, Naudé, Pelloutier, Pott, Sack, Wagner. Le maréchal de Schmettau ouvrit la séance, faisant connaître les intentions du roi, quant à la fusion des deux compagnies et à l'organisation du nouvel institut. Il proclama aussi le nom du vice-président qu'il avait plu à S. M. d'ajouter aux quatre curateurs : c'était le nom du plus aimable et du plus populaire des amis de Frédéric, le nom de son *autre moi*, du conseiller Jordan. Confirmé dans le poste de secrétaire perpétuel, Des Jariges donna lecture ensuite des statuts de l'Académie et de ses priviléges. Le marquis d'Argens, qui avait transporté du Wurtemberg au Brandebourg son léger renom de bel-esprit et d'érudit, prononça un discours un peu diffus, mais où, d'un ton persuasif, il démontra l'utilité des corps scientifiques. Francheville, déjà préoccupé de son poëme sur le ver à soie, l'insecte précieux auquel l'Académie et le roi prenaient tant d'intérêt[2], récita une ode dont la dernière strophe est ainsi conçue :

Élevez votre voix sublime,
Muses ! Redoublez vos efforts ;

[1] Michel-Matthias Ludolff était botaniste, Christian-Frédéric était physicien.

[2] On sait que l'agrandissement de l'Académie dépendait en partie du développement de la sériculture, à laquelle Frédéric donnait bien des soins inutiles. L'ancienne Société avait déjà fait traiter cette matière par J. L. Frisch, naturaliste à la fois et philologue (*Miscellanea*, T. V, p. 106-384, *de bombyce*) ; et cette dissertation solide a visiblement servi au *Bombyx* de Francheville, autant que le poëme latin de Vida, *De Bombyce*.

Dans une allégresse unanime
Formez les plus parfaits accords.
De toute votre antique gloire
Représentez-vous la mémoire,
Vos plus beaux jours vont revenir :
Sur l'Hélicon Troupe adorée,
Aux bords florissants de la Sprée,
Vous allez enfin vous unir!

La classe de physique concourut à l'agrément de la séance en faisant, sous la direction d'Eller, une suite d'expériences curieuses sur l'électricité. Dans un discours ingénieux, Eller rendit compte des anciennes observations sur cette matière et exposa les découvertes récentes, dont plusieurs étaient dues à quelques membres de la classe, particulièrement à l'inventeur du microscope solaire, Lieberkühn[1].

A partir de ce jour, l'Académie s'assembla régulièrement, divisée en quatre classes, en physique ou *philosophie expérimentale*, mathématiques, *philosophie spéculative*, et belles-lettres ou philologie. Chaque classe se réunissait une fois par semaine, sous un directeur et avec un secrétaire particulier. Tout académicien avait en même temps le droit de participer aux travaux de toutes les classes : de manière que toutes les assemblées étaient générales, quoique chaque classe eût à pourvoir aux lectures à tour de rôle.

Voilà sur quel pied les choses restèrent durant près de deux ans, jusqu'au moment où Maupertuis vint s'établir décidément en Prusse, épousant une demoiselle de

[1] Lieberkühn, un des élèves de Bœrhaave, mourut en 1756, âgé seulement de quarante-quatre ans. Il était, comme Eller, de l'Académie des *Curieux de la Nature*, où il s'appelait *Dédale*. Ce fut en 1738 qu'il inventa le microscope solaire. Formey (*Éloge*) le nomme avec raison un *philosophe artiste*.

l'une des plus anciennes familles de la Poméranie, parente du ministre Guillaume de Borcke, et plus tard grande-gouvernante de la princesse Amélie. Le 3 mars 1746, le compatriote de La Mettrie fut chargé d'*exercer la présidence dans toute son étendue*. Elle lui avait été réservée dès 1740, mais cinq ans après, elle reçut des proportions auxquelles d'abord Frédéric n'avait point songé. Maupertuis refusa de subordonner sa position à l'ascendant des curateurs, gens d'un plus haut rang. Sous Leibniz, disait-il au roi, la présidence de l'Académie était un poste fort honorable; sous Gundling, une fonction ridicule; sous Jablonski, quelque chose d'assez médiocre : vous en ferez maintenant tout ce qui vous plaira. Il ne faut pas que l'on puisse dire de la Prusse ce qui, d'après Fontenelle, a été l'état de la France dans un siècle antérieur, c'est-à-dire que le savoir seulement ne porte pas préjudice à l'autorité d'un homme. « Je vous « demanderai tout ce qui pourra me donner de la con- « sidération, et le crédit nécessaire pour le bien de l'Aca- « démie et pour remplir avec honneur une place qui « doit être honorable sous le règne d'Auguste[1]. » Ce langage, Frédéric le comprit : il sentit qu'une compagnie savante ne doit obéir qu'à un savant. Il fit dépendre les curateurs mêmes du *président perpétuel*, auquel il donna plus de lustre encore, en lui conférant une décoration qu'il accordait ordinairement au seul mérite militaire.

« Monsieur de Maupertuis, dit-il, aura la présidence, indépendamment des rangs, sur tous les académiciens honoraires et actuels, et

[1] Lettre du 15 janvier 1746..... Plus tard le surnom d'*Auguste* alternait dans l'Académie avec celui de *Trajan*.

rien ne se fera que par lui; ainsi qu'un général gentilhomme commande des ducs et des princes dans une armée, sans que personne s'en offense[1]..... Le Président aura l'autorité de dispenser les pensions vacantes aux sujets qu'il jugera en mériter, d'abolir les pensions, et d'en grossir celles qui sont trop minces, selon qu'il le jugera convenable[2]. »

Par ces dispositions excellentes, la cause des lettres et de la science l'emporta pour toujours sur la frivolité, laquelle tend à changer les réunions académiques en un agréable passe-temps, ou même en un vain titre. La présidence de Maupertuis n'aurait-elle eu d'autre effet que ce triomphe décisif des vraies et fortes études sur l'amour-propre des *dilettanti*, elle eût marqué un progrès certain et ouvert une source de bienfaits.

Ce fut pour déterminer avec précision ces sages mesures, que Frédéric revisa tous les statuts successifs de l'Académie, avant que d'installer Maupertuis. Une constitution plus simple à la fois et plus complète devait donner « à cette compagnie une dernière forme, disait- « il, une forme plus propre à augmenter son lustre et « ses progrès. » Dans l'assemblée générale du 2 juin, cette loi définitive fut lue aux académiciens par le curateur en exercice. Aussitôt après sa lecture, M. de Borcke embrassa le président, son allié, et lui céda le fauteuil. Dans cette même séance fut adjugé le prix que l'Académie avait à décerner à son second concours[3], sur la difficile question *de la cause des vents*. Le physicien qui cueillit la palme était destiné à prendre sur Frédéric et

[1] Règlement, article VIII.
[2] Règlement, article XIII.
[3] Le premier concours avait eu pour sujet l'électricité, et le prix avait été accordé, en 1745, à un conseiller de Cassel, Waitz.

sur l'Académie un long empire : ce fut d'Alembert. Le mémoire couronné était l'ouvrage dont Voltaire écrivit à l'auteur : « Du temps de Voiture, on vous aurait dit « que vous n'avez pas le vent contraire en allant à la « gloire.....

« Partem aliquam venti divûm referatis ad aures[1]. »

Cependant le mois ne passa point sans apporter une nouvelle modification. Frédéric II désirait enfin prendre la qualité de *Protecteur*. Le 23 juin 1746, précisément un siècle après le jour qui vit naître Leibniz, Maupertuis vint annoncer avec joie à ses confrères « que S. M. avait « bien voulu accepter le titre de PROTECTEUR DE L'ACA- « DÉMIE ; dernière circonstance, ajouta-t-il, qui manquait « au bonheur et à la gloire de l'Académie, et qui y « mettait le comble. »

Telle fut la suite des changements éprouvés par l'Académie entre 1740 et 1746. La situation qu'ils avaient faite à la compagnie parut tellement satisfaisante à Frédéric, qu'il la célébra dans une pièce de vers, dont plus d'une image semble empruntée soit au chant funèbre de Thompson sur Newton, soit à l'épître que Voltaire avait adressée à madame du Châtelet.

Cette ode, lue à l'Académie par Francheville dans l'assemblée publique de janvier 1747, a été critiquée pour de justes motifs. Mais, si faible qu'elle soit comme ouvrage d'art, sortie de la plume d'un monarque, elle est un témoignage significatif de l'époque. Par ses défauts mêmes, par l'abus de l'allégorie, par un excès de descriptions abstraites, de fictions et de sentences morales,

[1] Lettre du 13 décembre 1746. — Voyez l'*Encyclopédie*, mot *Vent*.

par cette froide et monotone personnification des vices et des vertus, des erreurs et des vérités, elle est une date pour l'histoire philosophique du siècle, aussi bien que pour l'histoire de l'éditeur et du panégyriste de la *Henriade*. Voilà pourquoi l'indulgente postérité ne la lira peut-être pas sans intérêt.

Que vois-je? Quel spectacle! Oh, ma chère patrie!
Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours:
L'ignorant Préjugé, l'Erreur, la Barbarie,
Chassés de tes palais, s'éclipsent pour toujours;
Les beaux-arts sont vainqueurs de leur sombre rivale;
Je vois de leurs héros la pompe triomphale;
Dans leurs mains les lauriers, les lyres, les compas:
La Vérité, la Gloire
Au temple de Mémoire
Accompagnent leurs pas.

Sur le vieux monument d'un ruineux portique,
Abattu par le temps et la grossièreté,
S'élève élégamment un temple magnifique
Au culte d'Apollon et de la Vérité:
Consacrant leurs autels, la modeste Science,
Qui suit en tâtonnant la sage Expérience,
Du butin de l'Erreur ose les décorer;
L'Invention hardie,
L'adroite Analogie,
Achèvent de l'orner.

Sous le règne honteux de l'aveugle Ignorance,
La Terre était en proie à la Stupidité;
Ses tyranniques fers chargeoient, pleins d'insolence,
Les membres engourdis de la Simplicité.
L'homme étoit ombrageux, crédule, errant, timide.
La Vérité parut et lui servit d'égide.
Il secoua le joug des paniques terreurs.
Sa main brisa l'idole
Dont le culte frivole
Nourrissait ses erreurs.

Sur la profonde mer où navigue le sage,
De sa faible raison uniquement muni,
Le Ciel n'a point de borne, et l'eau point de rivage;
Il est environné de l'immense Infini.
Sans cesse retenu, lorsqu'il prétend comprendre,
Trop petit pour monter et trop grand pour descendre,
L'un offusque ses yeux, l'autre échappe à ses sens;
Mais l'obstacle l'irrite,
Et la Gloire l'excite
A des travaux constants.

Par un dernier effort, la raison fit paraître
Ces sublimes devins des mystères des Dieux[1];
Ils sont nos précepteurs, nos guides et nos maîtres[2],
Ils éclairent la terre, ils lisent dans les Cieux :
Les astres sont suivis dans leur oblique course,
Les torrents découverts dans leur subtile source;
Ils devinent les vents, ils ont pesé les airs,
Ils domptent la nature,
Ils fixent la figure
De ce vaste univers.

L'un, par un prisme adroit et d'une main savante[3],
Détache le brillant, l'azur et le rubis,
Qu'assemble des rayons la gerbe étincelante,
Dont Phœbus de son trône éclaire le pourpris.
L'autre, scalpel en main, d'un corps qu'il décompose,
D'un nerf ramifié, suit et saisit la cause;
Du sang en cent canaux indique le courant;

[1] Comparez l'*Épître dédicatoire* de Leibniz, en tête du T. I des *Miscellanea Berolinensia : « Jamque in ipsa Divinæ sapientiæ arcana admittuntur naturæ sacerdotes,* » etc.

[2] Voyez le discours de Jablonski : *dux et auctor...;* ci-dessus, p. 60.

[3] Dans sa brillante épître à madame du Châtelet, Voltaire avait mieux dit :

Il découvre à nos yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature;
Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.

Et tel d'un bras magique
Vous touche, et communique
L'électrique volcan.

Enfin, je t'aperçois, auguste sanctuaire,
Où Minerve reçoit les enfants d'Apollon;
Les filles de Mémoire y sont avec leur père :
J'y vois Virgile, Horace avec Anacréon.
L'Imagination pétillante et fleurie,
Les Grâces, le bon Goût, la fine Flatterie,
Dispensent de ces lieux leurs faveurs aux mortels,
Écrivent dans leurs fastes,
De leurs mains toujours chastes,
Quelques noms immortels.

Tel, au faîte brillant de la voûte azurée,
Nous peint-on de cent Dieux l'assemblage divers;
La Nature est soumise à leur troupe sacrée;
Ils gouvernent les cieux, le monde et les enfers.
Unis, mais divisés, chacun a son partage :
Aux flammes de l'Etna Vulcain forge l'orage,
Éole excite en l'air les aquilons mutins,
Tandis que Polymnie,
Par sa douce harmonie,
Apaise les destins.

Tels brillent en ces lieux, ces oracles, ces sages,
(Dans leur céleste cour les Dieux en sont jaloux ;)
Agents des vérités, dans leurs aréopages :
Les préjugés captifs rampent à leurs genoux ;
Leur esprit pénétrant, leur vaste intelligence,
Asservit en détail cet univers immense.
Tandis que Prométhée excite leurs talents,
Muse, accordons la lyre,
Et chantons leur empire
Par nos faibles accents.

Fleurissez, Arts charmants ; que les eaux du Pactole
Arrosent désormais vos immortels lauriers !
C'est à vous de régner au haut du Capitole ;
C'est au monde enchanté de tomber à vos pieds.

J'entends de vos concerts la divine harmonie,
Le chant de Melpomène et la voix d'Uranie.
La crainte fit les Dieux, la force fit les Rois :
Le charme qui m'enchante,
M'entraine par sa pente
Sous vos suprêmes lois.
. . . .

La lecture publique de cette pièce avait été précédée d'un discours, où Maupertuis retraçait avec une élégante précision l'histoire de l'Académie[1], depuis sa fondation par Leibniz jusqu'à son renouvellement par Frédéric. « Un grand homme, disait-il, forma notre compagnie : « elle fut célèbre dès sa naissance. Dès le premier volume « qu'elle publia, l'on vit qu'elle ne cédait à aucune des « sociétés savantes qui l'avaient devancée. » Un rapide et brillant tableau des succès militaires du roi se mêle, dans cet abrégé, à la peinture de ses qualités intellectuelles et privées.

« Un prince chéri des Muses, comme des destinées, devait monter sur le trône : celui qui, s'il fût né dans une autre condition, eût été l'ornement de l'Académie, devait devenir le maître de l'Etat..... La guerre a assez rendu les Prussiens formidables : c'est à la justice à les rendre heureux..... Frédéric rappelle les Muses : cette compagnie reprend sa première vigueur. Il lui donne de nouveaux titres, de nouveaux règlements, une nouvelle vie : il la rassemble dans son palais et se déclare son protecteur. Physiciens, géomètres, philosophes, orateurs, cultivez vos talents sous les yeux d'un tel maître. Vous n'aurez que son loisir, et ce loisir n'est que quelques instants : mais les instants de Frédéric valent des années. »

C'est cette dernière pensée qui frappa surtout l'Académie et l'Europe. La suite du règne ne cessa pas de la

[1] L'article que d'Alembert fit paraître dans l'Encyclopédie, sous le mot *Académie*, est évidemment un résumé de ce discours.

confirmer, et vingt ans plus tard tout le monde la répétait avec l'ami de Maupertuis. « Frédéric, dit La Condamine, « trouve du temps pour tout, et l'on peut dire de ce « monarque :

« Pluribus intentus superest ad singula sensus[1]. »

[1] Lettre de La Condamine à Formey, 28 septembre 1759.

CHAPITRE II.

But que Frédéric II s'est proposé en renouvelant l'Académie. — En quoi le règlement adopté par Frédéric s'éloigne de celui de Leibniz. — Le point de vue national est agrandi, la tendance pratique est bornée, le caractère chrétien est remplacé par un caractère à la fois religieux et philosophique. — L'érection d'une classe de philosophie spéculative est le trait distinctif de la nouvelle Académie. — Ce que l'on y entend par philosophie spéculative. — Reconnaissance que cette création inspire aux académiciens envers Frédéric. — L'usage du français est substitué à l'emploi de la langue latine. — Justification de cet usage par diverses raisons importantes. — Personnel attaché à l'Académie, et source de ses revenus. — Belle indépendance dont jouissent les académiciens.

D'autres discours prononcés à cette époque, par Maupertuis surtout, firent encore mieux connaître les vues de Frédéric et ses intentions diverses. Les devoirs des académiciens, les droits du prince, leur protecteur, le but élevé et les utiles influences d'une corporation à la fois littéraire et scientifique, tout cela fut pour ces orateurs un sujet fertile en réflexions et en résolutions. Tous s'accordaient à reconnaître que Frédéric, en renouvelant la Société des sciences, s'était proposé plusieurs objets d'une égale importance. Tous le louaient d'avoir voulu fonder un établissement propre à guérir les universités du pédantisme, d'un culte doctoral pour les mots et les formes; propre à instruire sans pesanteur et sans ennui, à répandre le goût des lettres agréables et d'une pensée libre, à exercer le jugement et l'imagination plus que la mémoire, à introduire ainsi dans la vie civile la politesse

et l'élégance, en même temps que la raison et la justice. Tous voyaient dans cet établissement une institution capable d'entourer le talent des moyens nécessaires à l'étude de la nature et de l'humanité, et convenable pour attirer en Prusse[1], au milieu de sa capitale, des hommes distingués, toujours prêts à réunir leurs lumières dans un même foyer. Tous y voyaient une scène honorable pour le mérite oublié, un sûr asile pour la hardiesse opprimée, pour la vérité persécutée, un encouragement, une récompense, le centre d'une émulation bienfaisante pour l'Allemagne entière.

Les mesures prises par Frédéric, pour atteindre une fin si simple et si variée, paraissaient bonnes en général. On peut les réduire à trois : le choix des académiciens, les dispositions du règlement, l'assignation des revenus.

La liste des quarante ou cinquante académiciens dont Frédéric fit choix ou confirma l'élection, renferme plus de vingt noms justement célèbres, que nous essayerons d'apprécier, quand nous aurons caractérisé les travaux du roi même.

Quant au règlement adopté par Frédéric, il importe de l'examiner avec quelque soin. Il a été présenté comme une *suite perfectionnée* des statuts rédigés par Leibniz; mais en réalité il s'en écarte sur plusieurs points essentiels. Les traits distinctifs de l'ancienne Académie sont ou remplacés par d'autres caractères, ou notablement modifiés, dans le code de l'Académie moderne.

[1] Frédéric voulait, aux termes du rescrit du 1 février 1746, que «l'Académie n'oubliât rien de ce qui pouvait tendre à l'avancement des Belles-Lettres, soit dans Notre Capitale, soit dans tous les autres États et Villes sujettes à Notre domination.»

Le point de vue national, la *tendance germanique*, s'y trouve abandonné pour une certaine disposition cosmopolite, pour l'*intérêt de l'esprit humain et du monde.*

Le mouvement pratique, le désir d'être particulièrement utile au grand nombre, reparaît encore dans le règlement de 1746, mais il y reçoit pourtant une direction scientifique plutôt que sociale, une impulsion moins usuelle que théorique.

« Le roi, y lit-on, souhaite que les académiciens s'appliquent à la recherche de la vérité, et rapportent toutes leurs vues au véritable bien des lettres et de la société. Il pense que les gens de lettres doivent être, non-seulement des gens qui font honneur à leur patrie par la sublimité des connaissances, mais des citoyens utiles, sous les pas desquels naissent, ou du moins peuvent naître les découvertes les plus intéressantes pour le bien public. Il croit que la publication de ces savantes archives, où les académiciens déposent et consignent à la postérité le fruit de leurs travaux, est un des présents les plus considérables qui puissent être faits au public. »

Mais, d'un autre côté, il n'eût guère vu avec satisfaction ces mêmes savants consacrer leurs recherches à l'amélioration immédiate de la condition populaire. D'autres conseils, ceux du gouvernement et de l'administration, devaient se livrer à ce genre d'études et de soins. L'expérience était, il est vrai, pour Frédéric, la mère commune de la spéculation et de l'application; mais les attributions d'une académie lui semblaient devoir être nettement distinguées, sinon rigoureusement séparées, des fonctions confiées aux hommes d'État et aux gens d'affaires. A l'Académie, de chercher la vérité abstraite et le bien idéal; à l'État, d'appliquer la vérité possible et le bien praticable, c'est-à-dire, de réaliser sagement et peu à peu les découvertes de l'Académie.

Le point de vue religieux, ce caractère *évangélique* si profondément empreint dans les statuts de 1700, a été complétement effacé des lois sanctionnées par Frédéric II. L'article qui prescrivait à l'une des classes de se livrer « à l'étude de la religion et à la conversion des infidè- « les, » devait paraître tout au moins étrange aux philosophes du XVIII[e] siècle[1]. Bien que théologien orthodoxe, l'historiographe de la nouvelle Académie, Formey, ne pouvait se défendre d'un sourire ironique. « Je m'assure, « dit-il, qu'on sera un peu surpris de voir la propaga- « tion de la Foi chrétienne et les Missions étrangères « mises au nombre des objets d'une Société des Scien- « ces. » Maupertuis, alors presque aussi religieux que Formey, se croyait, en qualité de successeur de Leibniz, tenu de démontrer la convenance de cet article, en même temps que l'opportunité de l'abolir. « Cet article, écrivait-il, est plus singulier par la manière dont il était présenté, qu'il ne l'est peut-être en effet. Notre règlement moderne ne charge aucune classe en particulier de cette occupation : mais ne peut-on pas dire que toutes y concourent? Ne trouve-t-on pas, dans l'étude des merveilles de la nature, des preuves de l'existence d'un Être suprême? Quoi de plus capable de nous faire connaître sa sagesse, que les vérités géométriques, que ces lois éternelles par lesquelles il régit l'univers? La philosophie spéculative ne nous fait-elle pas voir la nécessité de son existence? Enfin, l'étude des faits nous apprend qu'il

[1] Voyez, par exemple, les lourdes plaisanteries que Laveaux laisse tomber sur cet article, dans sa *Vie* anonyme *de Frédéric II*, T. IV, p. 18 sqq. (Strasbourg, 1788.)

s'est manifesté aux hommes d'une manière encore plus sensible, qu'il a exigé d'eux un culte et le leur a prescrit.... » Ces paroles sont curieuses sous plus d'un aspect : elles montrent, non-seulement que l'Académie substituait tacitement la religion naturelle à la religion révélée, mais qu'elle se reconnaissait le droit de discuter les questions religieuses, tout en se gardant d'empiéter sur le domaine de la théologie positive ; et qu'elle se le reconnaissait avec d'autant plus d'assurance que son spiritualisme naturel ne lui paraissait pas contraire au spiritualisme surnaturel de l'Évangile, ni son théisme raisonnable contraire au théisme historique enseigné par les saintes Écritures. Elle ne voulait point imiter une académie de France, dont le règlement contenait cette recommandation : « Ici l'on ne parlera de Dieu, ni en bien, ni en mal. » Mais elle ne désirait pas non plus que ses membres traitassent en théologiens les problèmes qui font la commune base de toute foi. Ceux même qui appartenaient au clergé prenaient l'engagement de ne s'en occuper qu'à la manière de Leibniz et de Wolf, en philosophes et en historiens. Nul n'eût osé proposer le maintien de l'article rédigé par Leibniz ; mais tous regardaient la philosophie religieuse comme l'un des principaux objets de leur sollicitude. Nous ne sommes, disaient-ils, ni superstitieux, ni incrédules ; nous nous trouvons, à l'égard de cet ordre de matières, dans la situation la plus favorable ; nous vivons dans une contrée où l'on a fixé d'une manière juste les limites de la raison et de la foi, où l'on cultive l'une, où l'on res-

pecte l'autre. Bannir la philosophie religieuse, demandait Prémontval, ne serait-ce pas se réduire à n'être qu'une académie de sonnets et de madrigaux[1]?

L'érection d'une classe de philosophie spéculative est non-seulement l'article le plus important des statuts de 1746, mais un des signes les plus caractéristiques de la révolution qui s'opérait dans les régions intellectuelles de l'Europe. Elle fut néanmoins, dans ces régions, *une telle singularité*, que l'Académie se crut obligée de la justifier. Maupertuis et Formey s'acquittèrent de cette tâche avec succès[2]. Tous deux représentent la métaphysique comme la mère et la reine des sciences, comme la *science des sciences*, comme la théorie qui fournit les principes généraux, les idées nécessaires et universelles, et qui, par conséquent, forme la source de l'évidence et le fondement de la certitude. Tous deux montrent que cette précieuse étude, si fort avancée par les génies qui la dépouillèrent de la rouille scolastique, a cessé d'être un *dictionnaire de termes barbares*, pour devenir tout ensemble la connaissance de l'esprit humain et la pépinière de toutes les autres connaissances, celle qui donne à chaque étude spéciale ses semences les plus fertiles, ses *notions directrices*[3]. Ils en concluent qu'une académie des sciences doit ménager à la métaphysique une classe distincte, et fonder une section particulièrement consa-

[1] *Mémoires de l'Académie*, ann. 1745, préface; et 1761, p. 416.

[2] Voyez Maupertuis, *Discours sur les devoirs de l'académicien*, 1747, et Formey, *Histoire de l'Académie*, préface, 1750; puis, *Mémoires*, années 1765, p. 442; et 1780. Comp. Mérian, ann. 1781, p. 511.

[3] *Mémoires*, 1745, préface. Selon Fontenelle (*Éloge de Leibniz*), « le caractère de la métaphysique est de saisir dans tout les principes les plus élevés et les plus généraux, — l'universel. »

crée au développement de la philosophie *rationnelle*, au progrès de *l'esprit universel*[1].

« La philosophie expérimentale, dit Maupertuis, la physique, ce mot pris dans sa signification la plus large, examine les corps tels qu'ils sont, revêtus de toutes leurs propriétés sensibles. Les mathématiques les considèrent dépouillés de la plus grande partie de ces propriétés. Aussi, toute académie des sciences a-t-elle une classe de mathématiques à côté d'une classe de physique. Mais, auprès des corps, n'existe-t-il pas des objets qui n'ont aucune propriété corporelle ? De quel droit une académie des sciences négligerait-elle cet ordre d'objets? Une académie, sous peine d'être incomplète, doit donc avoir une classe de philosophie spéculative, c'est-à-dire une classe dont l'objet soit la nature de l'Être suprême, la nature des premières causes, la nature de l'esprit humain et de tout ce qui appartient à l'esprit. La nature des corps mêmes, en tant que représentés par nos perceptions, est de son ressort. »

Conformément à un tableau d'études, dicté en allemand par Frédéric même, dès le 24 janvier 1744, cette classe si nouvelle devait s'appliquer à quatre sortes de philosophie : I. A la métaphysique, comprenant, outre l'ontologie, la cosmologie et la théologie naturelle, la psychologie et la logique. — II. A la morale, tant sociale que privée. —III. Au droit naturel, aussi distinct de la jurisprudence civile que la religion philosophique est différente de la religion révélée.—IV. A l'histoire et à la critique de la philosophie, à l'exposition et à la discussion des systèmes de métaphysique et de morale, qui ont régné à diverses époques.

Telle devait être l'organisation des sciences spéculatives dans l'établissement qui, le premier en Europe, accordait à la philosophie un rang égal et même supé-

[1] Expression empruntée à Fontenelle. Voyez sa *Préface* de 1666.—Comp. Ancillon fils, *Éloge de Mérian*, p. 67.

rieur à celui des autres branches de la connaissance humaine. Telle devait être la distribution des travaux d'une classe qui, pendant près de cinquante ans, n'eut de pareille dans aucune académie du monde.

Aussi comprend-on l'orgueil que cette nouveauté inspirait aux académiciens de Prusse. S'ils avouaient que leurs départements de physique et de mathématiques n'égalaient pas l'académie des Sciences de Paris; que leur classe de philologie n'approchait pas de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres; ils soutenaient avec fierté que leur classe de philosophie représentait une puissance à laquelle ne correspondait dans Paris nulle institution académique. Ces illustres compagnies de France, disaient-ils, font éclater le génie et l'esprit, le génie dans leurs réunions scientifiques, l'esprit dans leurs assemblées littéraires; mais aucune d'elles, dans cet empire où l'abondance des grands hommes a tant multiplié les corps savants, ne s'est proposé la culture de l'esprit philosophique, l'avancement de la raison spéculative et des sciences morales. « Digne fille du grand Leibniz, digne représentant de la pensée nationale, notre Académie seule se dévoue à la science des sciences, à la recherche des principes dont tout devrait émaner, auxquels tout va aboutir, et que l'homme est peut-être condamné à ignorer et cependant à chercher toujours[1]. »

La cause de cet avantage, les académiciens la faisaient remonter avec reconnaissance à l'âme éclairée de leur Protecteur. A les entendre, Frédéric préfère les bons

[1] Ancillon fils, *Éloge de Mérian*, p. 67. Prémontval, *Vues philos.* I, p. 27 (éd. II).

esprits aux beaux esprits, il aime les lumières, il favorise la liberté de penser chez les autres, comme il la réclame pour lui-même. Une classe de philosophie ne pouvait s'élever dans les contrées où le souverain redoute l'indépendance d'opinion, où le gouvernement fuit le jour de la vérité et l'œil du public. Une telle classe devait naître sous un prince dont le cœur se plaît à proclamer ce qu'il doit à la philosophie et désire la faire régner avec lui.

« Trouveriez-vous trop de contrainte, s'écrie Maupertuis, dans l'académie de l'Europe la plus libre? Tous les phénomènes de la nature, toutes les sciences mathématiques, tous les genres de littérature sont soumis à vos recherches; et de là cette compagnie embrasse un champ plus vaste que la plupart des autres académies. Mais il est certains sanctuaires dans lesquels il n'est permis à aucune de pénétrer : votre fondateur même, tout sublime et tout profond qu'il était, tout exercé qu'il était dans ces routes, LEIBNIZ, n'osa y conduire ses disciples[1]. Les législateurs de toutes les académies, en leur livrant la nature entière des corps, leur ont interdit celle des esprits et la spéculation des premières causes : un monarque qui a daigné dicter nos lois, un esprit plus vaste, plus sûr peut-être de votre prudence, n'a rien voulu vous interdire. »

L'influence de Frédéric ne se faisait pas moins sentir dans le dernier trait qui distingue son Académie de l'ancienne Société, c'est-à-dire dans l'usage de la langue française, remplaçant la langue latine.

Ce changement surprit alors presque autant que la création d'une classe de philosophie. Il fallait de même l'excuser et le défendre : Maupertuis et Formey prirent ce soin plus d'une fois.

« L'utilité des académies, dit le premier, ne se renferme pas dans les limites de chaque nation. Une académie possède de ces hommes destinés à éclairer le monde entier; toutes les nations doivent avoir

[1] Comparez Formey, *Souvenirs d'un citoyen*, T. I, p. 167.

part à leurs découvertes, et il faut les leur communiquer dans la langue universelle. Or, personne, je crois, ne refusera cet avantage à la nôtre, qui semble aujourd'hui plutôt la langue de l'Europe entière que la langue des Français. Si quelque autre pouvait lui disputer cette universalité, ce serait la latine. Cette langue, il est vrai, est répandue partout, mais morte, et partout réservée pour le petit nombre de savants : on n'est sûr de la bien parler qu'autant qu'on emploie des phrases entières d'anciens auteurs, et dès qu'on s'en écarte, on forme un jargon hétérogène, dont l'ignorance seule empêche le ridicule. Il se trouve encore, pour justifier le choix de notre langue, d'autres raisons qui ne sont pas moins fortes : ce sont la perfection de la langue même, l'abondance que nos progrès dans tous les arts et dans toutes les sciences y ont introduite, la facilité avec laquelle on peut s'y exprimer avec justesse sur toutes sortes de sujets, le nombre innombrable d'excellents livres écrits dans cette langue[1]. »

« On a substitué le français au latin, dit à son tour le réfugié Formey, pour rendre l'usage de ces Mémoires plus étendu ; car les limites du pays latin se resserrent à vue d'œil, au lieu que la langue française est à peu près aujourd'hui dans le cas où était la langue grecque du temps de Cicéron : on l'apprend partout, on recherche avec empressement les livres écrits en français, on traduit en cette langue tous les bons ouvrages que l'Allemagne ou l'Angleterre produisent ; il semble, en un mot, qu'elle soit la seule qui donne aux choses cette netteté et ce tour qui captivent l'attention et qui flattent le goût. »

Indépendamment de ces motifs considérables, il faut indiquer d'autres raisons non moins plausibles. D'abord, l'exemple donné par le fondateur de l'Académie, Leibniz, qui s'était servi de l'idiome français pour sa *Théodicée*, pour ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, c'est-à-dire, pour combattre en Europe le scepticisme de Bayle et l'empirisme de Locke. Puis, les penchants et les vœux du rénovateur de l'Académie,

[1] *Discours sur les devoirs de l'académicien.*—En parlant de la langue latine, Fontenelle avait dit : « Les sciences ne se servaient ordinairement, comme dans l'ancienne Égypte, que d'une certaine langue sacrée, entendue des seuls prêtres et de quelques initiés. » (*Discours à l'Académie française*, 1741.)

les goûts d'un prince, qui furent toujours si près de se changer en lois.

« Le roi, dit Maupertuis, voulait qu'une langue parlée et écrite par lui avec tant d'élégance, fût la langue de son Académie. » Frédéric, en effet, voulait être membre de son Académie, et y faire lire des travaux de sa façon. Or, élève des réfugiés, en commerce intime avec les premiers littérateurs français, épris du génie et des coutumes de la France, avide d'être applaudi des Parisiens, aussi français enfin pour l'esprit et les opinions qu'il était allemand par le fond du caractère, Frédéric pouvait-il préférer une autre langue à la française? Il ne savait guère le latin que son père avait banni de son éducation, l'ayant pris en horreur, comme l'idiome favori de Charles XII, roi de Suède, et de l'empereur Charles VI, deux princes détestés de Frédéric-Guillaume Ier. Frédéric ne savait pas beaucoup mieux l'allemand, qui, malgré les efforts de Wolf, n'était pas encore une langue lettrée. En 1750, Frédéric croyait sincèrement ce qu'il avait dit à Voltaire, mais ce qu'il ne crut plus vers la fin de son règne, « qu'il ne restait d'autre ressource aux savants d'Allemagne que d'écrire dans des langues étrangères[1]. » Il souhaitait d'être lu, non pas tant des hommes de science et de collége, que des gens du monde et des dames, *dalle donne;* et les dames, qui, sous le grand Électeur, avaient encore compris et parlé le latin à côté du français, n'employaient plus que le français et l'employaient aux dépens de la langue commune. Frédéric pensait d'ailleurs que les ouvrages des académiciens, et

[1] Lettre à Voltaire, juillet 1737.

par conséquent les siens propres, n'obtiendraient guère l'approbation des savants de Paris, s'ils n'étaient rédigés en français[1]. C'était pourtant cette approbation qu'il ambitionnait le plus pour l'institut de Berlin, persuadé qu'elle lui procurerait sûrement l'estime des autres académies. En faisant parler aux académiciens de Prusse la langue d'une nation qui avait en quelque sorte droit de cité dans l'Europe entière, par ses chefs-d'œuvre d'éloquence, par ses succès dans les arts de l'esprit et dans le talent de négocier, Frédéric se flattait de faire participer l'Académie à l'admiration et aux respects dont cette nation jouissait parmi les peuples policés. En familiarisant la première institution scientifique du Nord avec les productions d'un pays qu'il appelait la patrie de la civilisation, il s'efforçait d'ouvrir aux idées françaises une large route vers le Nord; mais, en même temps qu'il rapprochait la Prusse littéraire de la France, il portait au loin, sous les auspices de la langue française, les travaux des savants prussiens et les associait à la gloire scientifique des Français. Frédéric voyait enfin, dans l'usage de cette langue universelle, le meilleur moyen de simplifier et de féconder l'étude, de gagner du temps et du savoir. « En employant le français, disait-il, vous vous faites entendre partout. Par ce seul idiome vous vous épargnez quantité de langues qu'il vous faudrait apprendre, qui surchargeraient votre mémoire de *mots*, à la place desquels vous la pourrez remplir de *choses*; ce qui est bien préférable.

[1] En remplaçant le latin par le français, les savants de Berlin croyaient imiter l'académie des Sciences de Paris, laquelle, à la mort de J. B. Du Hamel, son premier secrétaire perpétuel (1699), avait chargé Fontenelle de rédiger en français son *Histoire* et ses *Éloges*. Voyez *Mém. de l'Acad. de Berlin,* ann. 1767, p. 379.

Vos Mémoires se répandront par milliers d'exemplaires et auront des lecteurs parmi les hommes instruits de tous les pays ; vos idées se propageront d'une manière uniforme, et la vérité pénétrera par le même chemin dans tous les esprits. »

Toutefois, le goût personnel de Frédéric, qui semblait à Maupertuis *le suffrage le plus décisif,* n'eût pas suffi pour faire adopter sans répugnance la langue que les Formey et les Lagrange appelaient *notre langue.* Il fallait en outre qu'elle ne fût pas une langue tout à fait étrangère ; et elle ne l'était ni à Berlin, ni dans les principales villes de Prusse. Il y avait dans cette partie de l'Allemagne *une nation française,* les nombreux et solides débris de ce Refuge qui, après avoir contribué à polir et à éclairer les sujets du grand Électeur, continuait à donner, sous ses successeurs, l'exemple des bonnes mœurs et des saines doctrines. « Cette *nation* y soutenait, par une grande et forte piété, les bases et les colonnes de la religion, ébranlées ou renversées partout ailleurs et en France surtout : » tel est le témoignage que lui rend, de nos jours même[1], l'Académie de Prusse. Tout irréligieux qu'il était, Frédéric portait à la colonie calviniste un attachement sincère, et n'oubliait pas la sympathie dont elle avait entouré sa jeunesse, pendant sa captivité à Custrin, qu'elle avait fort adoucie en satisfaisant avec autant de luxe que d'adresse le goût du prisonnier pour le linge et les rafraîchissements. Dans sa

[1] *Mémoires,* ann. 1819, p. 5.—*Die franzœsische Nation in Deutschland.* Celui qui parle ainsi est l'éminent helléniste Buttmann, qui descendait des réfugiés et s'appelait en réalité *Boutemont.*

vieillesse, il s'estimait heureux de vivre assez pour célébrer avec elle le jubilé de la révocation de l'édit de Nantes[1]. Assigner à l'Académie la langue française pour moyen de communication avec l'Europe littéraire, c'était offrir aux réfugiés une nouvelle facilité de briller dans cette compagnie et dans le monde savant. Les journaux et les revues qu'ils avaient déjà publiés dans le Brandebourg, leur *Nouveau journal des Savants*, leur *Bibliothèque germanique*, devaient naturellement suggérer l'idée de publier en français les Mémoires de l'Académie.

Rappelons aussi que, depuis l'avénement de Frédéric II, à la colonie religieuse avait succédé une colonie sceptique, un *refuge* philosophe, un groupe peu nombreux, mais fameux, d'écrivains persécutés pour la hardiesse de leur pensée, ou pour la licence de leur parole. Cette seconde émigration maniait la langue française mieux que la première, avec plus d'élégance et plus de pureté. Sans apprécier ici son influence morale, sans examiner si elle a produit moins de mal que de bien, on sent que, telle qu'elle était, c'est-à-dire instruite, spirituelle, moqueuse, légère, séduisante, elle offrait à Frédéric un irrésistible motif de préférer dans l'Académie le français au latin.

Concluons que l'adoption de la langue française était à Berlin aussi naturelle, aussi facile, qu'elle eût été bizarre et impraticable dans d'autres capitales d'Allemagne. Vienne et Dresde présentaient des dispositions peut-être semblables, mais n'avaient point d'académies. Munich et Gœttingue possédaient des académies, mais

[1] Le 29 octobre 1785.

étaient loin d'offrir le même concours de facilités. A Munich, on parlait allemand ; à Gœttingue, latin : or, ni les traités allemands de l'une de ces compagnies, ni les dissertations latines de l'autre, n'eurent jamais les succès obtenus par les mémoires français de Berlin, qui étaient plus avidement accueillis çà et là que les volumes de *l'Encyclopédie*. La livraison de 1752, par exemple, que le cardinal Gerdil méditait avec tant d'ardeur à Turin, la duchesse de Gotha n'en suspendit la lecture qu'en recevant le *Siècle de Louis XIV*[1].

Au surplus, la règle établie par Frédéric n'était pas l'ordre d'un despote. A la vérité, les Mémoires destinés à paraître au nom de l'Académie, devaient être rédigés en français; mais ceux des académiciens qui aimaient mieux payer leur tribut en latin ou en allemand, n'étaient point obligés de composer en français. Ils étaient seulement tenus de remettre au traducteur officiel leur travail une fois lu à l'Académie dans l'idiome de leur choix; et encore cela uniquement lorsqu'ils voulaient le publier dans le recueil de l'Académie. Il y avait, en effet, un traducteur dès l'origine chargé de cet office, faisant partie, comme le libraire et l'imprimeur, du personnel attaché à l'Académie, quand il n'était pas académicien même. Ce personnel se composait en outre des conservateurs et des inspecteurs préposés aux collections et aux établissements que Frédéric avait formés pour la compagnie. Dans cette catégorie étaient compris un bibliothécaire, un astronome, un chimiste, un anatomiste, un botaniste, un minéralogiste. Le bibliothécaire se prenait

[1] Voyez Formey, *Souvenirs d'un citoyen*, T. II, p. 41 sqq.

dans la classe de littérature, l'astronome, chargé des opérations de l'Observatoire, appartenait à la classe de mathématiques, les quatre autres gardes à la classe de physique. A la bibliothèque, à l'Observatoire, à l'amphithéâtre d'anatomie, relevés ou enrichis, Frédéric avait fait joindre un jardin des plantes, un musée d'histoire naturelle, un cabinet de machines.

Aux dépenses annuelles qu'imposait l'entretien de ces divers établissements, il faut ajouter les sommes nécessaires pour l'impression des Mémoires et d'autres écrits, pour la gravure des dessins ou planches, pour les jetons de présence, pour le bois de chauffage et pour d'autres besoins; puis les appointements fixes du président, du secrétaire perpétuel, des directeurs et des autres fonctionnaires, enfin les pensions accordées à la plupart des académiciens, et qui de huit cents francs s'élevaient à six mille. Pour mettre l'Académie elle-même en état de soutenir ces charges, Frédéric lui attribua, outre le terrain et les bâtiments, d'assez vastes plantations de mûriers, le privilége de la publication des lois civiles et des cartes géographiques, le monopole de la composition et de la vente des almanachs. Il choisit parmi les membres honoraires quatre *curateurs,* spécialement occupés à veiller aux intérêts matériels de la compagnie, à protéger ses droits économiques, à diriger et à contrôler sa comptabilité. C'étaient ordinairement des ministres d'État, de hauts dignitaires, des hommes blanchis dans les affaires administratives.

Malgré ces mesures de prévoyance, Frédéric semblait à quelques académiciens manquer de genérosité, et rap-

peler parfois la parcimonie de son père. A leurs yeux, il évitait avec trop de soin de paraître prodigue, il était trop convaincu que les gens de lettres, pour remplir toute leur mission, avaient besoin d'aimer, non-seulement la liberté et la vérité, mais la pauvreté. La métaphore du cheval devenant paresseux à force d'être bien nourri, lui venait trop souvent à l'esprit.

Néanmoins, l'époque où ces mesures furent prises, ils l'appelaient « une époque d'admiration pour tous les peuples, pour tous les temps[1]. » L'ample dose d'indépendance que leur assurait Frédéric, explique un tel langage. Ils se plaisaient à se souvenir de la position que le cardinal de Richelieu, le chancelier Séguier, Louis XIV lui-même, avaient faite aux Quarante de l'académie française, et ils se vantaient de n'être ni les *commis* ni les *courtisans* de Frédéric. Ils aimaient à répéter qu'ils ne dépendaient ni de la *Cour* ni de la *Sorbonne*, ni de Sans-Souci ni du Consistoire, qu'ils n'avaient pas à obtenir pour leurs mémoires l'approbation préalable de deux docteurs en théologie, ni à terminer leurs discours par une courte prière à Jésus-Christ, ou par une prière à Dieu pour le roi, ainsi que cela s'était pratiqué à l'académie française. Ils se félicitaient d'être en pleine possession de cet *esprit de république*, dont Fontenelle avait tant désiré la conservation pour sa chère académie des sciences[2]. Rien de moins exigeant que leur discipline, rien de plus libéral que leur règlement. Tout académicien pensionnaire avait à lire deux mémoires dans l'an-

[1] Maupertuis.
[2] Lettre de Fontenelle à l'abbé Bignon, *Œuvres*, T. VIII, p. 349 (1790).

née; tout associé en envoyait un. Quant au choix des sujets et à leur développement, chacun jouissait d'une latitude immense, pourvu qu'il parlât dans un esprit et sur un ton scientifique, c'est-à-dire « avec cette espèce « de sentiment du vrai qui le fait découvrir partout où « il est, et empêche de le chercher où il n'est pas; » pourvu qu'il eût soin de traiter ses collègues en frères, et d'apporter aux discussions la douceur et les bienséances d'un cercle instruit et poli. « Tout est permis au philosophe, disait Maupertuis, pourvu qu'il traite tout avec l'esprit philosophique. » Tout était permis, selon Frédéric, à l'homme pensant et libre, au citoyen de la république des lettres, à condition qu'il respecterait les lois de la raison et les convenances de la société.

Voilà ce qui nous fait comprendre pourquoi ils remerciaient Frédéric de regarder *comme un des fleurons de sa couronne*[1] le rôle de Protecteur de son Académie; et pourquoi ils ne démentaient pas Fontenelle, lorsqu'il les félicitait « d'avoir sur toute autre académie ce privilége « sublime, qu'un roi, grand connaisseur en tout genre « et qui est en grande vénération à toute l'Europe, est « le père de son Académie et un père très tendre[2]. »

[1] *Mémoires de l'Académie*, ann. 1760, p. 474.

[2] Lettre de Fontenelle, 1750 (Bibliothèque royale de Berlin, recueil d'autographes, vol. IV). — Cette épithète, de *père très tendre de l'Académie*, rappelle celle que la colonie française avait donnée à Frédéric Ier, ce *tendre père des Réfugiés*. Voyez ci-dessus, p. 68.

CHAPITRE III.

Deux événements extraordinaires influent sur le sort de l'Académie, entre 1750 et 1764 : le séjour de Voltaire à Potsdam et la guerre de Sept-ans. Origine des relations de Voltaire avec Frédéric, ses voyages en Prusse, son rôle dans la société de Sans-Souci. — Querelles de Voltaire et de Maupertuis, puis de Voltaire et de Frédéric. — Suite des rapports du roi avec le poëte de Ferney ; comment le premier honore la mémoire du second. — Leurs démêlés sont une des causes secrètes de la guerre de Sept-ans. Aperçu sur les phases si variées de cette guerre. — Comment se comporte alors l'Académie. — Elle est l'organe libre et accrédité de la nation devant Frédéric vainqueur ou vaincu. — Elle ne cesse pas de conseiller et de demander la paix. — Ce que son langage a de hardi et de sensé. — Frédéric le tolère, le goûte noblement. — On n'a pas rendu entière justice à l'Académie, par rapport à cette position unique autant qu'honorable.

L'organisation que nous avons essayé de décrire subsista jusqu'au moment où une nouvelle guerre, la guerre de Sept-ans, vint arracher Frédéric à ses études et à ses loisirs. Comme ce moment se rencontre d'ailleurs avec la maladie et la mort de Maupertuis, c'est-à-dire de l'homme que le roi avait laissé régner sans partage à l'Académie, il forme une époque digne de toute notre attention.

Mais avant que de s'en occuper, il faut se rappeler un événement antérieur à la guerre de Sept-ans, l'événement qui, s'il ne fut pas l'une des causes de cette guerre, toucha du moins par trop d'endroits au renom de l'Académie, pour qu'on le passe ici sous silence. Cet événement, si connu du reste, c'est le séjour de Voltaire en Prusse.

On se souvient que Frédéric était encore prince royal et habitant de Rheinsberg, lorsqu'il commença sa correspondance avec Voltaire, cette correspondance historique, soumise à tant de vicissitudes, qui ne devait s'arrêter qu'à la mort de Voltaire. Les louanges excessives, mais sincères au fond, que Frédéric prodiguait, dès 1736, à « cet Apollon du Parnasse français auquel, dit-il, les peuples doivent autant et plus qu'à Lycurgue et à Solon, » faisaient pressentir qu'il tenterait tout pour l'attirer un jour près de lui.

Aussi Voltaire cède-t-il aux caresses du roi nouvellement proclamé, après lui avoir déjà rendu deux courtes visites. Son premier séjour a lieu pendant l'armistice de la guerre de Silésie, à la fin de 1743. Mécontent de l'académie française, qui lui avait refusé le fauteuil du cardinal de Fleury, il venait alors chercher, disait-il, « près du roi philosophe, un dédommagement aux persécutions qu'il éprouvait dans son propre pays. » Mais il y venait aussi, secrètement envoyé par le cabinet de Versailles, épier les intentions cachées de Frédéric.

Le second voyage de Voltaire se place en 1750, cette mémorable année d'où datent l'*Esprit des lois*, l'*Encyclopédie*, les principales ou les premières publications de Hume, de Buffon, de Rousseau, de Condillac, de Klopstock. Frédéric goûtait alors une paix qu'il croyait durable, il composait beaucoup, il voulait retoucher et achever ce qu'il avait déjà écrit, il désirait jouir à toute heure des préceptes et des inspirations de Voltaire. Bien que la société française qu'il avait formée à Sans-Souci fût aussi propre à l'instruire qu'à le délasser, elle lui semblait

terne et vide, tant qu'elle ne renfermait pas le génie le plus brillant du siècle, le prince des gens de lettres et des moqueurs. La cour de France et la mort subite de madame Du Châtelet permirent enfin à Voltaire de s'établir à Potsdam. Accueilli avec transport, comblé d'attentions et d'honneurs, décoré du titre de chambellan et de l'ordre du mérite, pourvu d'un traitement de vingt mille livres, le grand écrivain, alors occupé de finir le *Siècle de Louis XIV*, travaillait familièrement, le matin, pendant plusieurs heures, avec le roi ou pour lui. «Je goûte le plaisir de lui être utile dans ses études, disait-il, et j'en prends de nouvelles forces pour diriger les miennes. J'apprends, en le corrigeant, à me corriger moi-même.» Le soir il soupait chez Frédéric avec Algarotti, d'Argens, La Mettrie, Maupertuis, Pœllnitz, avec d'autres convives, sinon aussi ingénieux, du moins aussi hardis. Ces doctes et gais soupers étaient des combats d'esprit, où Voltaire et Maupertuis s'escrimaient sur les idées qu'ils avaient rapportées d'Angleterre, sur les systèmes de Newton et de Locke, sur les opinions des Bolingbroke, des Pope, des Shaftesbury. Les plus hautes questions qui puissent tourmenter l'intelligence, y étaient maniées comme une partie de jeu. Nulle part, pas même aux banquets où d'Argenson réunissait les philosophes de Paris, on n'avait vu un tel luxe de fins propos, de plaisantes et piquantes reparties, un tel éclat de saillies vives ou justes, un tel feu d'imagination. Mais l'impiété y circulait également à flots pressés.

« Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie et de mépris! Dieu était respecté,

mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'étaient pas épargnés. »

Voltaire qui s'exprime ainsi, était souverain dans ces assemblées licencieuses et sceptiques, le roi était son plus empressé courtisan, et les plus grands personnages briguaient la faveur de ses audiences[1].

Mais l'esprit qui ne suffit à rien, bien qu'il serve à tout, ne saurait à lui seul faire durer le plus agréable commerce. Au bout de quelques mois, l'amour-propre perça et tua l'amitié; la vanité gâta et envenima des relations qui paraissaient à l'abri des troubles dont les liaisons ordinaires sont si souvent ébranlées. Les hôtes de Frédéric continuaient à le flatter, il est vrai, à *manger le rost du roi philosophe*[2]; mais la jalousie poursuivait aussi ses ravages, et l'antipathie croissant en secret prenait des proportions formidables. Tous démentaient la définition que Voltaire avait donnée de *l'esprit*, en l'appelant une *raison ingénieuse*. La querelle qui éclata enfin entre Maupertuis et Voltaire décida la séparation de Voltaire et de Frédéric.

C'est un fait incontesté que Voltaire avait de bonne heure pris en déplaisir la tâche qu'il remplissait auprès du roi. Il s'était attendu à d'autres fonctions que celles de grammairien et de commensal, il avait espéré qu'il jouerait en Prusse le rôle politique d'Addison ou de Prior. Il éprouva un véritable mécompte en s'apercevant que Frédéric ne songeait point à partager avec lui *les soins de l'empire*. Loin de cacher son dépit, ou d'oublier ses illu-

[1] Formey, *Souvenirs d'un citoyen*, T. I, p. 235.
[2] Expression de Voltaire.

sions, il méditait de se venger. Il révéla, en termes peu délicats, la part qu'il avait aux travaux littéraires du roi, en s'intitulant son *blanchisseur,* son *teinturier.* Il fit parvenir à madame de Pompadour, à l'abbé de Bernis, à Louis XV, les satires et les épigrammes où Frédéric les tournait en ridicule. Dans son humeur imprudente il n'hésita point à envoyer à la margrave de Bareuth un portrait du roi, son frère, portrait qui tomba ensuite sous les yeux même de Frédéric.

« Assemblage éclatant de qualités contraires,
Écrasant les mortels et les nommant ses frères,
Misanthrope et farouche avec un air humain,
Souvent impétueux et quelquefois trop fin,
Modeste avec orgueil, colère avec faiblesse,
Pétri de passions et cherchant la sagesse,
Dangereux politique et dangereux auteur,
Mon patron, mon disciple, et mon persécuteur. »

Cette suite de pénibles découvertes, en prouvant à Frédéric que le plus illustre de ses hôtes n'en était pas le plus reconnaissant, suffit pour dissiper son ivresse. Mais ce qui acheva d'épaissir le nuage, ce qui fit tomber la foudre dans cet asile, en apparence inviolable, des lettres et de l'amitié, ce fut la fameuse brouillerie de Maupertuis avec Voltaire.

Maupertuis était loin de posséder le génie de Voltaire, mais Voltaire avait les travers, les défauts de Maupertuis. A Potsdam, le géomètre dès l'abord se montra jaloux du poëte, et le poëte vit avec impatience que la conversation de son rival, toujours fort goûtée, était souvent plus brillante que la sienne. Chacun ambitionnait la première place dans l'admiration du roi, comme dans sa confiance. Si Frédéric s'amusait des traits dont Voltaire accablait

Maupertuis dans le tête-à-tête, s'il ne craignait pas de choquer Maupertuis en nommant, sur la simple recommandation de Voltaire, un correspondant de l'Académie, il se souvenait cependant qu'il était roi, Protecteur de l'Académie, et ne pouvait vouloir que Voltaire fît confidence au public de son aversion pour Maupertuis.

« Je ne puis souffrir raisonnablement, disait-il, que vous versiez le ridicule à pleines mains, à la face de l'Europe, sur le président de mon Académie[1]. »

Mais cette défense ne servit qu'à irriter la haine de Voltaire. De plus en plus blessé de l'autorité officielle de son ennemi, il se sentait pressé de saisir toute occasion de l'avilir, principalement depuis qu'il avait cru reconnaître sa main dans une amère critique du *Siècle de Louis XIV*.

Une occasion pareille, et des plus belles, se présenta. Une dispute de mathématiques et de philosophie, dont nous suivrons ailleurs les rapides développements, s'était élevée entre Maupertuis et Kœnig. Professeur à la Haye, mais membre étranger de l'Académie, Kœnig avait, en discutant l'authenticité d'une prétendue découverte, contesté jusqu'à la bonne foi du président. Sur les sollicitations détournées de celui-ci, autant que sur sa propre demande qui n'était qu'un défi, Kœnig avait été rayé de la liste des académiciens. Voltaire, sous prétexte de défendre Kœnig qu'il avait connu à Cirey, qu'il n'aimait pas et dont il ridiculise l'optimisme dans le *Candide*, se hâte d'écrire *la Diatribe du docteur Akakia, médecin du pape*. Frédéric, averti de l'existence d'un libelle si san-

[1] Frédéric ne pardonna jamais les sorties de Voltaire contre Maupertuis. Voyez, par exemple, ses lettres à d'Alembert, 25 juillet et 15 septembre 1771.

glant pour Maupertuis, supplie l'auteur de le détruire. Le manuscrit est apporté dans le cabinet du roi, lu et relu, vivement admiré, puis jeté au feu. Cependant Voltaire, incapable de résister au plaisir de mortifier son rival, a gardé une autre copie. L'auto-da-fé n'est pas plutôt accompli, qu'il la fait imprimer en Hollande, et bientôt les exemplaires circulent dans Berlin. A cette vue, le roi non-seulement s'indigne du manque de foi et de bienséance, mais soupçonne Voltaire d'avoir voulu, soit prendre la place de Maupertuis, soit tourner en moquerie l'Académie tout entière. Il se décide à venger cette compagnie et son président, et fait de nouveau brûler la *Diatribe;* mais cette fois par la main du bourreau et sur la place des gens d'armes. Voltaire, tout en affectant de se moquer de l'affront, n'y est que trop sensible : il ne pense plus qu'à quitter la Prusse, qu'à déserter *ce corps de garde*. La clef de chambellan et l'ordre du mérite ne lui semblent plus que des *insignes de servitude*. Malgré les promesses et les caresses du roi, malgré son repentir et le retour de ses bonnes grâces, le poëte aspire au moment de s'échapper. Il regrette Paris plus que jamais : en voyant couler la Sprée, il songe *qu'elle se jette dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine*. Il part enfin au printemps de 1753, ne donnant plus que le titre de *Denis de Syracuse* à celui qu'il avait si longtemps nommé le *Salomon du Nord*.

Cette rupture bruyante, qui contriste la postérité autant qu'elle divertissait les contemporains, apprit à ces deux grands esprits qu'ils se ressemblaient trop pour pouvoir habiter en paix sous le même toit. Faits pour

correspondre, mais non pour vivre ensemble, ils devaient se borner à s'admirer sans chercher à s'aimer. Néanmoins, si épris que l'on puisse être du génie de Voltaire, il faut convenir qu'en cette occurrence son caractère fut inférieur à celui de Frédéric. Le philosophe de Sans-Souci, qui avait désiré le poëte avec passion, qui l'avait reçu avec enthousiasme, eut toujours de son côté les procédés et même le sentiment. Voltaire le quitta avec scandale, pour répandre sur lui, ou les plus atroces calomnies, ou les plus viles médisances; des calomnies, si les faits sont faux; des médisances, si l'auteur a révélé les secrets de l'intimité. En appelant Voltaire à Potsdam, Frédéric voulait augmenter sa gloire; après le séjour de Voltaire en Prusse, Frédéric était à la vérité plus célèbre, et mieux connu, mais non plus estimé ni plus admiré. Et cependant il ne se lassa point de mépriser les sarcasmes, et de pardonner les outrages de son ancien ami.

Il s'agit ici de mettre dans son véritable jour la conduite du roi : que l'on nous permette donc d'anticiper sur les événements, et d'ajouter quelques traits au tableau que nous venons d'esquisser.

Toujours passionné pour le talent de Voltaire, toujours séduit par sa grâce incomparable, Frédéric ne put rester longtemps sans chercher à reprendre, la plume à la main, leurs causeries interrompues. C'est le roi qui fit les premiers pas vers une réconciliation que la duchesse de Gotha n'avait su ménager[1]. Il est vrai que Voltaire, craignant de perdre les fortes sommes qu'il avait prêtées au duc de Wurtemberg, ne répugna point

[1] Voyez Formey, *Souvenirs d'un citoyen*, T. I, p. 221-27, et *passim*.

à renouer avec un prince chaque jour plus puissant en Allemagne. Depuis lors jusquà la fin, Voltaire fut comblé de mille marques d'enthousiasme et de déférence. D'où vient pourtant qu'il n'eut pas la force d'anéantir son *Testament,* cette chronique scandaleuse, une des plus odieuses productions de la colère et du ressentiment? On aurait tort de juger Frédéric sur ces *Mémoires* prétendus, que Beaumarchais ne rougit pas de publier après avoir voulu les vendre au roi, et dont celui-ci fit noblement justice en les laissant débiter dans ses États. Il serait aussi inique d'en juger par un *factum*, qu'il serait absurde d'apprécier les beautés de Shakespeare d'après les traductions et les critiques de Voltaire.

Lorsqu'en 1778, le poëte eut fermé les yeux, sous le poids des couronnes, Frédéric ordonna un service solennel en son honneur, au nom des académiciens catholiques de Prusse. Il voulut ainsi venger l'injure faite à l'auteur de la *Henriade* par le cabinet de Versailles, qui avait défendu à l'académie française de célébrer cette fois la cérémonie funèbre dont elle avait coutume d'honorer tous ses membres. « Quoique je n'aye aucune idée d'une âme immortelle, écrivait Frédéric à d'Alembert, on dira une messe pour la sienne. » La messe fut dite, pendant que le roi se représentait le défunt aux champs Élysées, appuyé d'un côté sur l'épaule de Bayle, et de l'autre sur celle de Montaigne[1]. Quelques mois plus tard, il fit exécuter à Paris, par le fameux sculpteur Houdon, un buste de Voltaire et l'offrit à l'Académie de Berlin, dont Voltaire avait fait partie, mais aux séances de laquelle il

[1] Lettres à d'Alembert, 1780.

avait rarement assisté. L'Académie plaça ce bel ouvrage dans la salle de ses réunions publiques, où l'impitoyable satirique, disait-elle, continuait à rire de ses collègues d'autrefois.

Enfin, pendant la guerre de succession de Bavière, le roi septuagénaire, campé au centre des montagnes de la Bohème, employa ses loisirs à composer un *Éloge* de Voltaire, qu'il fit lire ensuite à l'Académie[1].

S'il est à plusieurs égards intéressant de parcourir ce panégyrique, il est curieux surtout de voir en quels termes Frédéric s'énonçait alors sur le séjour que le patriarche de Ferney avait fait à Potsdam, et de quelle manière il en expliquait les fâcheuses conséquences.

« Précisément dans le temps que M. de Voltaire faisait usage de toutes ses forces pour apaiser la douleur que la mort de madame Duchâtelet lui causa, il fut appelé à la cour de Prusse. Le roi, qui l'avait vu en l'année 1740[2], désirait de posséder ce génie aussi rare qu'éminent; ce fut l'année 1752[3] qu'il vint à Berlin... Rien n'échappait à ses connaissances, sa conversation était aussi instructive qu'agréable, son imagination aussi brillante que variée, son esprit aussi prompt que présent: il suppléait par les grâces de la fiction à la stérilité des matières; en un mot, il faisait les délices de toutes les sociétés. Une malheureuse dispute qui s'éleva entre lui et M. de Maupertuis, brouilla *ces deux savants qui étaient faits pour s'aimer et non pour se haïr;* et la guerre qui survint en 1756[4] inspira à M. de Voltaire le désir de fixer son séjour en Suisse. Il se rendit à Genève, à Lausanne; ensuite il fit l'acquisition des Délices, et enfin s'établit à Ferney. »

Chose étrange, Frédéric voudrait porter l'Académie à croire que c'est à la guerre de Sept-ans, et non à une

[1] 26 novembre 1778.
[2] A Wésel, au mois de juillet 1740; à Berlin, au mois de décembre.
[3] Frédéric se trompe: ce fut en 1750.
[4] On devine pourquoi Frédéric voulait commettre cette erreur.

guerre domestique, qu'il faut imputer le départ de Voltaire. Encore s'il se contentait de donner ce singulier exemple de fidélité historique à ceux qui n'avaient point oublié les sarcasmes de leur glorieux confrère! Mais Frédéric va jusqu'à prétendre démontrer, devant eux, que

« M. de Voltaire valait seul toute une académie, et qu'il était du petit nombre des philosophes qui pouvaient dire : *Omnia mecum porto.* »

Toutefois, il n'hésite pas non plus à reconnaître que

« M. de Voltaire, sensible à l'applaudissement universel dont il jouissait, ne l'était pas moins aux piqûres de ces insectes qui croupissent dans les fanges de l'Hippocrène. »

C'est pendant que Frédéric multiplie avec éclat à Potsdam, à Berlin, sous la tente, au sein de l'Académie, ces protestations de sympathie et de regrets, que le corps de Voltaire est transporté furtivement, la nuit, par son neveu, à l'abbaye de Sellières en Champagne. Jusqu'au jour où ce corps fut traîné par douze chevaux blancs, suivi des représentants de la France, accompagné de la moitié de Paris, et déposé au Panthéon, entre Descartes et Mirabeau, jusqu'au 12 juillet 1791, nul honneur public ne fut accordé à Voltaire, excepté les hommages de Frédéric. Ces hommages ne rachètent-ils pas les torts que le roi pouvait avoir eus dans ses démêlés avec Voltaire?

De toutes les raisons qui nous ont forcé de retracer ces démêlés, celle qui nous intéresse le plus, c'est qu'ils furent une des causes secrètes de la guerre de Sept-ans.

Après l'aventure de Francfort, qui servit à immortaliser les brutalités du consul Freitag, Voltaire ne se fit plus scrupule de glisser aux oreilles de Bernis et de madame de Pompadour toutes les railleries que Frédéric

s'était permises dans l'intimité sur ces maîtres de la France et de Louis XV. Aussi le successeur du cardinal de Fleury, quoique moins malheureux poëte que le roi de Prusse, blessé au vif par ce vers du monarque allemand,

Évitez de Bernis la stérile abondance,

se prête-t-il complaisamment aux brigues et aux ouvertures du comte de Staremberg, ambassadeur de Marie-Thérèse. Le 22 septembre 1755, Bernis conclut avec ce diplomate, en présence de la favorite, une alliance entre la France et son antique ennemie, l'Autriche, que l'adhésion de la Russie ne tarde pas à fortifier. C'est dans la petite maison de Babiole, théâtre digne du principal négociateur, qu'est signé le traité qui met Frédéric aux prises avec toutes les forces du Continent.

Il ne nous appartient pas de raconter les phases que la guerre de Sept-ans fit traverser à la Prusse et à son roi. Nous devons toutefois rappeler qu'en 1756, Frédéric, pour prévenir ses ennemis, ayant fondu sur la Saxe et battu le maréchal Brown à Lowositz, fut déclaré par le conseil aulique de Vienne *perturbateur de la paix publique;* qu'en 1757, après être entré en Bohème et avoir gagné sous les murs de Prague une victoire très importante, mais trop chèrement achetée, il fut vaincu par le maréchal Daun à Kollin, puis mis au ban de l'empire. Sous l'approche de quatre armées, qui cernent à la fois ses États et ses troupes, l'*Épaminondas moderne*, abattu, désespéré, songe un moment à finir ses jours, lui qui avait crié à ses soldats épuisés, au milieu de la défaite de Kollin : *Voulez-vous donc vivre toujours?* Mais l'angoisse même redonne l'essor à son courage, il reprend confiance

dans sa destinée, il adresse à Voltaire, avant que de s'élancer, l'épître qui renferme ces beaux vers :

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en Roi.

Au mois de novembre, il marche avec vingt-cinq mille hommes contre plus de soixante mille, il défait à Rosbach le prince de Soubise, à Lissa le maréchal Daun et le prince de Lorraine. Rosbach et Lissa, ces *deux filles* de Frédéric, éveillent enfin l'intérêt et la sympathie de l'Angleterre. Lord Chatham, devenu premier ministre, fait rougir le parlement d'avoir tant négligé *le héros du protestantisme*, et sait obliger Georges II, non-seulement à reconnaître dans son neveu un *autre Gustave-Adolphe,* mais à lui prêter secours. Néanmoins, la supériorité numérique de l'ennemi rend fatales les campagnes de 1758 et 1759. Ni le savoir, ni l'habileté, ni la présence d'esprit, ni l'héroïsme du roi, du prince Henri de Prusse, du prince Ferdinand de Brunswick, ne suffisent pour arrêter les progrès de Laudon et de Soltikoff. A Kunersdorf tombe, criblé d'héroïques blessures, l'auteur du *Printemps*, le major Kleist, que le philosophe Baumgarten entoure de si tendres soins. Frédéric, tout en se maintenant à travers de continuelles pertes, par le principe de l'honneur et par l'attachement de ses peuples qui partout s'enrégimentent et se dépouillent spontanément, demande plusieurs fois la paix à Vienne, à Versailles, à Saint-Pétersbourg. Mais c'est en vain : Russes, Français, Autrichiens, Suédois, tous veulent l'exterminer, et tous jurent de changer le Brandebourg en un vaste désert. Le 3 octobre 1760, ils envahissent Berlin,

d'où la famille royale s'est enfuie à Magdebourg ; ils vident l'arsenal et la caisse de l'État, ils font payer à la ville un million et demi d'écus[1]. Le roi cependant ne se rend point. En dépit d'une longue suite de situations sans ressource[2], il force ses adversaires à le comparer à un lion traqué par des milliers de chasseurs ; il contraint par sa patience la fortune à revenir sous ses étendards. La prise de la capitale le remplit de douleur, mais d'une douleur qui ranime ses efforts : il se recueille de nouveau et court écraser Laudon à Lignitz et Daun à Torgau. En 1761, il sait échapper à leurs coups réunis, à force de marches et de campements qui dicteront un jour de magnifiques éloges au captif de Sainte-Hélène. En 1762, le prince Henri relève et améliore à Freyberg les affaires de son frère avec tant de promptitude et tant d'éclat, que les alliés eux-mêmes, ces implacables *Triumvirs*[3], sentent le besoin de hâter le dénouement. Le 15 février, l'impératrice-reine fait signer la paix à Hubertsbourg, consentant pour la troisième et dernière fois à céder la Silésie et à reconnaître la puissance désormais incontestée de Frédéric II, désormais la puissance du *grand Frédéric*.

Quel fidèle et douloureux tableau le roi lui-même a tracé de l'état où la Prusse se trouvait au sortir de ce drame glorieusement funeste ! Il la représente sous l'image d'un homme criblé de blessures, affaibli par la

1 Frédéric lui restitua cette somme après la guerre.

2 Voyez les lettres au marquis d'Argens, et Formey, *Souvenirs d'un citoyen*, T. II, p. 76.

3 Frédéric les appelle ainsi, bien qu'une quatrième puissance, la Suède, se fût jointe à eux.

perte de son sang et près de succomber sous le poids de ses souffrances. Dix-sept batailles rangées avaient moissonné la fleur des officiers et des soldats, l'ordre et la discipline avaient abandonné l'armée, une foule de villes et de villages étaient en ruine, la police, l'administration, le gouvernement en proie à une anarchie générale, toutes les parties du royaume, tous les rangs de la nation appauvris, épuisés, presque inanimés. L'effet de la peinture que Frédéric avait faite, dans les annales de ses ancêtres[1], des suites lamentables de la guerre de Trente-ans, n'approche pas de l'impression que l'on éprouve en lisant, dans *l'Histoire des campagnes*, la description des maux causés par la guerre de Sept-ans. On est touché des larmes que l'écrivain répand sur les malheurs de la patrie, ces malheurs dont il impute avec émotion une partie à lui-même, et qu'il confond noblement avec ses peines de famille. En 1757, alors que Voltaire avait écrit à d'Alembert : « Si les choses continuent du même train, « je compte faire une pension au roi de Prusse[2], » Frédéric avait perdu une mère tendrement vénérée ; et dans cette accablante année de 1759, qui avait enlevé Maupertuis, il avait appris la mort inopinée d'une sœur chérie, victime de son ardente sympathie pour son frère, la margrave de Bareuth[3].

Toutefois, ce sont les discours prononcés aux séances publiques de l'Académie qu'il faut consulter, lorsqu'on veut devenir témoin, année par année, des émotions pro-

[1] Voyez les *Mémoires de Brandebourg*.

[2] 6 juillet 1757.

[3] Voyez les *Lettres* de la margrave à Voltaire, et celle de Frédéric à Voltaire, du 6 octobre 1758.

duites par les moindres péripéties de cette guerre, par les triomphes autant que par les déroutes.

L'Académie était alors l'unique organe libre et accrédité de la famille royale, de la capitale, de la nation, de tout ce qui était chargé de la garde des foyers. Aussi la voyez-vous tantôt féliciter le monarque de ses succès, tantôt l'encourager et relever ses espérances, quelquefois ou plutôt toujours lui conseiller la paix et même la lui demander : *une paix glorieuse*, dit-elle, *puisqu'elle est méritée par les plus belles et les plus grandes actions.* Elle applaudit avec enthousiasme ce *vengeur de ses justes droits*, elle contemple avec fierté *la route qu'il s'est frayée par une suite de prodiges*, elle fait les vœux les plus ardents

« Pour que la main qui l'a protégée jusque-là, détourne de dessus son auguste tête des atteintes qui seraient mille fois plus mortelles pour elle que pour lui..... Il vaincra, il sera rendu à nos vœux, s'écrie-t-elle en 1757. Vienne bientôt ce jour si ardemment désiré, et puisse-t-il affermir les fondements du trône prussien d'une manière qui le mette à l'abri de toutes les épreuves de l'envie, à l'abri même de celles du temps ! »

Lorsqu'en 1758, elle apprend en tremblant que Frédéric cède au découragement, elle s'empresse de dérouler devant son âme de consolantes perspectives, elle essaye de l'armer contre le suicide des meilleurs arguments qu'y puissent opposer la philosophie et l'histoire. Elle lui rappelle l'expression favorite de Leibniz : *Le passé et le présent sont gros de l'avenir*. C'est sur les journées du 5 novembre, du 5 décembre, qu'elle fonde ses plus douces prédictions :

« L'armée française s'évanouit à Rosbach, écrit-elle, et le même jour du mois suivant, aux portes de Breslau, l'armée autrichienne, malgré la résistance la plus opiniâtre, ne put éviter un sort pareil. »

Cependant, tous ces exploits qui la font souvenir de Leuctres et de Mantinée, toute son admiration pour *le héros à la tête de ses légions victorieuses*, pour *le père et le vengeur de ses peuples*, n'empêchent pas l'Académie d'avouer combien elle préfère la paix à ces victoires, à ces exploits mêmes.

« Ah! si nos soupirs, après avoir fléchi le Dieu des batailles, pouvaient monter jusqu'au trône du Dieu de la paix! Ah, si les portes de ce sanctuaire des sciences ne se rouvraient que pour annoncer le repos rendu à notre chère patrie[1]! »

Les années suivantes, mêmes prières, mêmes souhaits; et si l'Académie ne les exprime point avec la familiarité de Voltaire, s'écriant : *A Sans-souci, à Sans-souci!* elle les énonce avec une ferveur d'affection bien autrement significative, bien autrement éloquente. Elle ne parle pas, du reste, au nom du peuple seulement; elle s'adresse à Frédéric au nom des savants étrangers qui de tous côtés lui écrivent comme le comte de Tressan : « Puisse cette cruelle guerre terminer! Puissent renaître nos anciennes alliances! *Utinam*, et par trois fois *utinam*[2] *!* »

En 1762, après l'occupation de Berlin par les Russes, l'Académie craint encore moins de renouveler ces mêmes instances.

« Puisse notre roi ne plus cueillir de lauriers! Puisse cette année du jubilé de sa vie (Frédéric allait avoir cinquante ans) être un jubilé réel pour lui et pour nous, l'année de la paix, d'une paix glorieuse et durable! »

Aussi, quelle joie, quand le traité de Hubertsbourg vint enfin confirmer ceux de Dresde et de Breslau[3]!

[1] Janvier et juin 1758.

[2] Lettre de Tressan à Formey, datée de Toul, 10 février 1758.—Comp. une lettre de Grosley, dans les *Souvenirs d'un citoyen*, T. I, p. 301.

[3] Le 26 janvier 1764. Comparez le discours prononcé par Formey à l'é-

« La paix descendue des cieux depuis la solennité de l'anniversaire précédent, dit le secrétaire perpétuel, mène à sa suite tous les biens temporels : nous l'avons éprouvé et nous l'éprouverons de plus en plus!... *Le héros libérateur et pacificateur vit*, et tient d'une main assurée les rênes de cet État qui lui doit son salut ; il étend ses vues salutaires et répand ses influences bienfaisantes sur toutes les parties de cet État, il nous protége d'une façon particulière, il vient de réparer en partie les pertes que nous avions faites, il est notre ange tutélaire aussi bien que celui de la patrie! »

Ce n'est pas, d'ailleurs, dans ses harangues officielles seulement que l'Académie expose au roi ses vœux pour la paix et la modération, sa répugnance pour la guerre, pour l'ambition militaire. La plupart des Mémoires composés pendant ces années, si glorieuses pour la Prusse et si malheureuses, contiennent quelque prière, quelque conseil, quelque allusion de ce genre. Chaque auteur proteste de son admiration dévouée pour ce grand général, mais chacun représente la guerre comme un fléau, l'ardeur des conquêtes comme une maladie souvent mortelle. Les académiciens n'oublient pas leurs devoirs comme citoyens de la république des lettres, mais ils ne se croient pas tenus de se réfugier, de se murer dans la sphère glacée des études purement abstraites. Ils ne savent ni ne veulent fermer leur cœur aux soucis et aux peines de leurs compatriotes, dût même leur esprit se refroidir pour les recherches de la science. Lorsqu'à la fin de 1759, La Condamine leur écrit : « J'admire votre tranquillité philosophique au milieu des troubles présents ; elle est comparable à celle d'Archimède, mais elle sera plus heureuse, » ils reconnaissent qu'ils ne méritent pas

glise du Werder à l'occasion de ce traité ; un sermon où Thomas trouvait « toute l'éloquence de la religion, mêlée avec celle du patriotisme, » et que Louis XVI, alors dauphin, lut avec grand plaisir.

cet éloge, mais ils pensent en même temps qu'il y a une source de bonheur pour le savant moderne dans la nécessité de vivre au milieu de la société, d'agir sur le présent, de s'en laisser pénétrer et d'en transmettre une fidèle image à la postérité. Nul ne se regarde comme autorisé à demeurer indifférent à ce qui intéresse leur Protecteur, celui qu'ils appellent *le plus grand des Prussiens.*

Comme ils savent que, si Frédéric a perdu le titre de capitaine invincible, il veut du moins justifier le titre de philosophe, les académiciens n'hésitent pas, au milieu des siéges et des combats, à l'entretenir des intérêts éternels du genre humain.

« L'homme qui pense, le philosophe, disent-ils, ne voit qu'une vaste famille sur la terre, une famille dont le bonheur l'occupe et dont il voit avec regret la tranquillité sans cesse troublée. »

Ils supplient, ils pressent le roi de prendre sous sa protection ces intérêts et cette famille, en devenant *le pacificateur de l'Europe.* En regard de la gloire militaire, ils placent sans balancer la célébrité de Newton, du savant qui a conquis le globe, en le pesant et le mesurant au fond de son cabinet. Ils dénombrent, ils exaltent les services qui ont immortalisé les fondateurs des États-Unis, ils retracent les exemples qu'ont laissés tant de peuples anciens et modernes, en établissant des colonies florissantes ; ils invitent Frédéric à porter au delà des mers sa puissance civilisatrice, à créer une *Nouvelle-Prusse.* Ils s'efforcent enfin d'imiter Leibniz qui, pour éloigner les armées de Louis XIV des bords du Rhin, avait conseillé au descendant de saint Louis d'aller conquérir les rives du Nil.

Au surplus, leur zèle à tempérer la fougue de Frédéric les entraîne parfois trop loin. Non-seulement ils se souviennent des vers de Boileau sur l'ambition d'un Alexandre, d'un Pyrrhus, mais ils redoutent que Frédéric ne finisse comme Charles XII. Ils déplorent sa passion pour l'épigramme, ce qu'ils appellent sa *métromanie*[1]. Le roi, selon eux, n'eût dû s'occuper que de matières historiques, militaires ou politiques. Ils semblent ne voir pas que lui-même désirait et demandait la paix. Ne l'entendaient-ils pas soupirer après un repos durable? N'écrivait-il pas à d'Argens, « las de ces travaux d'Hercule qu'il fallait recommencer sans cesse :

« J'irai, consolant ma vieillesse
Par l'étude de la sagesse,
M'ensevelir à Sans-Souci[2]? »

Que s'il refusait d'abaisser sa dignité pour obtenir ce repos nécessaire, c'est qu'il mettait l'honneur à plus haut prix que la vie, et la grandeur du nom prussien au-dessus de tout autre bien.

Mais ce qu'on ne peut remarquer sans un intérêt égal, dans ces rapports de l'Académie avec le roi, c'est la courageuse franchise de l'une, c'est la constante bienveillance de l'autre. Si loin qu'il fût campé de Berlin, Frédéric savait tout ce qui se passait à l'Académie, et jamais il n'en manifesta la moindre impatience. Jamais ne lui est échappé le mot de Louis XV : *Ce sont là rêves de gens de bien.* Il ne

[1] On sait que Turgot adressa de même à l'abbé Bernis l'épigramme suivante:

Huit cent mille hommes égorgés,
Monsieur l'abbé, de grâce, est-ce assez de victimes!
Et les mépris d'un roi pour vos petites rimes
Vous semblent-ils assez vengés?

[2] Lettre du 17 novembre 1759.— Comp. *Souvenirs d'un citoyen*, T. I, p. 356.

tolérait pas seulement, il respectait, il goûtait ce langage noble et hardi, un langage que l'académie française n'eût pas osé tenir à Louis XIV, durant la fatale guerre de succession d'Espagne, mais qu'admirait sincèrement le dauphin, depuis Louis XVI. En 1760, l'Académie transmit à Frédéric un projet de pacification envoyé par La Condamine. On y proposait d'assurer au roi et à sa maison le trône de Pologne déclaré héréditaire, à condition qu'il renoncerait à la Silésie et qu'il embrasserait la religion catholique. Frédéric se contenta de répondre : « Votre projet occasionnerait de plus grands malheurs encore ; et d'ailleurs, quoique l'on ait mauvaise opinion de ma croyance, je ne voudrais pas y renoncer. »

Le roi souffrit même de la part de l'Académie ce qu'il ne supporta pas dans la famille royale. A cette même époque, Guillaume-Auguste, ce frère dévoué, à qui Frédéric avait dédié les *Mémoires de Brandebourg* et qu'il avait appelé *le défenseur de la patrie*, le vint conjurer d'implorer jusqu'à la clémence des alliés. Le prince royal embrassait ses genoux et versait des larmes généreuses, au nom de tous les siens ; il n'obtint d'autre réponse que ces mots : « Monsieur, vous partirez demain pour Berlin : allez faire des enfants, vous n'êtes bon qu'à cela ! » On sait que ces paroles, entrant comme un trait empoisonné dans l'âme élevée du père de Frédéric-Guillaume II, le firent mourir[1]; après lui avoir dicté toutefois cette belle lettre où il laissait échapper, sur le sort de la Prusse, le cri du prince troyen : *Fuimus Troes ! fuit Ilium !...* Malheureux roi, malheureuse patrie !...

Il n'est pas moins honorable pour l'Académie d'avoir

[1] Il mourut à Orangebourg, le 12 juin 1758.

exprimé si librement ses avis et ses souhaits. Nul historien, à cet égard, ne lui a rendu entière justice. On a dignement loué Lessing, alors établi à Berlin, d'avoir consacré les essais de sa plume, vigoureuse autant que fine, à raconter les premiers événements de la guerre dans une *Gazette politique*, mais on a oublié que ce fut l'Académie qui récompensa Lessing, en lui conférant dès 1760 le titre de membre honoraire. On a justement admiré les chansons militaires que cette même guerre inspirait à un autre habitant de Berlin, à un disciple d'Anacréon et d'Horace, qui, sans être soldat, s'appelait le *grenadier prussien*, et qui regardait pieusement le *Dompteur de la fière Vienne, le Libérateur de l'Allemagne* comme *un instrument merveilleux de la Divinité, opérant chaque jour des miracles, bien qu'en niant tout miracle*[1]. Mais on a oublié que ce fut l'Académie qui donna d'abord à Gleim le titre de *Tyrtée de Prusse*. On a vanté de cent manières l'heureuse influence de cette *Étoile polaire*, comme Gœthe appelle Frédéric[2], l'heureuse impulsion que la mâle conduite du roi, de son armée, de son peuple, donnait à la littérature et à l'esprit public parmi les Allemands, offrant à l'une un germe fécond d'enthousiasme et de réflexions, à l'autre l'idée de l'indépendance nationale et le sentiment de l'énergie patriotique. Mais on a oublié que ce fut l'Académie qui, la première, représenta Fré-

[1] Friedrich, oder Gott durch ihn
Das grosse Werk vollbracht,
Gebændigt hat das stolze Wien
Und Teutschland frey gemacht.

Friedrich tæglich Wunder thut,
Und keine Wunder glaubt.

[2] *Ma Vie*, l. XI.

déric comme le défenseur victorieux des États secondaires de l'Allemagne contre les grandes puissances de l'Europe, comme le protecteur redouté de la patrie commune sur les rives du Rhin, ainsi que sur celles de la Vistule ou du Danube.

Il importait de signaler ici l'attitude que l'Académie garda entre 1757 et 1764, et dont un contemporain étranger, le vertueux Thomas, sentit tout le prix. « Qui mieux que vous, écrivait-il en 1767, pourrait parler aux rois et les faire rougir du goût insensé et barbare qu'ils ont presque tous pour la guerre? »

Après le terme des hostilités, Frédéric, loin de blâmer cette attitude, témoigne à l'Académie plus de sympathie qu'autrefois, suivant avec plus d'attention et ses intérêts généraux et les travaux de ses divers membres. Revenu à Berlin avec la ferme résolution d'entrer dans une nouvelle carrière, d'entreprendre d'immenses travaux de restauration, d'appliquer des fonds, si longtemps dépensés en munitions de guerre, à rebâtir des villes et des villages, à ensemencer des champs, des provinces entières; revenu avec l'ardent désir d'émerveiller le monde désormais par des prodiges d'administration civile, tout en réorganisant une armée délabrée, tout en restant l'instructeur de troupes qui étaient devenues pour l'Europe un sujet de jalousie et d'admiration; revenu dans ces louables dispositions, Frédéric prend envers l'Académie de nouveaux engagements. Comment les remplit-il, de 1764 à 1786? Voilà ce qui nous reste encore à montrer, avant que de faire connaître Frédéric II comme académicien, comme historien et comme philosophe.

CHAPITRE IV.

Depuis 1764, Frédéric n'est plus seulement Protecteur, mais suprême directeur de l'Académie. — Influence de ce changement sur l'administration, sur les nominations, sur les questions mises au concours. — Le départ d'Euler est l'un de ces effets. — Si Frédéric abuse de son privilége. — Quelles sont les personnes qu'il consulte pour les affaires académiques : d'Argens, d'Alembert, Condorcet, Luchesini. — Leur rapports avec Frédéric. — Quelles sont les occasions où l'Académie se plaint de dépendre directement du roi. — Détails sur la présidence : d'Alembert, Diderot, le chevalier de Jaucourt, l'abbé Raynal. — Pourquoi Mendelssohn est exclu par Frédéric. — Pourquoi Frédéric refuse de donner à Béguelin la direction de la classe de philosophie. — Anecdotes relatives aux sujets de concours; en particulier à la question de savoir *s'il est utile au peuple d'être trompé*. — Ce qui fait oublier à l'Académie les désavantages causés par l'intervention royale. — Le respect de Frédéric pour les opinions des académiciens explique les louanges qu'ils lui donnent de concert avec toute l'Europe. — Motifs pour lesquels ils célèbrent aussi les parents de Frédéric : le prince Henri, les ducs de Brunswick, la princesse Amélie, la reine Ulrique de Suède. — Rôle particulier d'Élisabeth-Christine, femme de Frédéric II.

La période où nous entrons et qui embrasse les vingt dernières années de la vie de Frédéric II, se distingue par un caractère général de l'époque antérieure à la guerre de Sept-ans. Cet important caractère est que Frédéric apparaît, dès 1764, non plus seulement comme *Protecteur*, mais comme directeur suprême, comme haut administrateur de l'Académie, comme son *Curateur*. La dignité de Protecteur était un rôle en quelque sorte neutre et passif, le rôle d'un médiateur presque invisible, d'un chef plus nominal que réel. La dignité de curateur, au contraire, avait des attributions effectives et dé-

cisives : elle entraînait une influence personnelle et une intervention directe. Si le protecteur s'était contenté de régner, en laissant faire le président, le curateur prétendait agir par lui-même et régir seul. A l'exemple de Maupertuis, le royal curateur voulait gouverner.

Cette action immédiate et souveraine, se manifestant sous plusieurs formes, produisait plusieurs effets. Elle portait en particulier sur l'organisation de la comptabilité, sur le choix des membres et des correspondants, quelquefois sur celui des questions mises au concours. C'est dans ces divers sens que nous avons à la suivre.

Mais d'abord rappelons que, s'il y avait quelques réformes à introduire dans les affaires administratives de l'Académie, il n'y avait plus rien à changer, en 1764, à l'égard de son logement.

Dès les premiers jours de son règne, Frédéric II avait ordonné de bâtir un édifice qui appartînt en propre à l'Académie, en même temps qu'il faisait construire le grand opéra, l'hôtel des invalides, un dôme et plusieurs palais. Cependant, cet ordre ayant tardé à être exécuté, l'Académie avait, pendant dix ans, continué à s'assembler dans une salle du Château. Cette circonstance était, à la vérité, faite pour accroître sa considération dans le public, pour la faire comparer plus souvent avec l'académie des sciences de Paris, à laquelle Louis XIV avait donné au Louvre, selon l'expression de Fontenelle, un *logement spacieux et magnifique*[1], lorsqu'en 1699 il l'avait tirée d'une petite chambre de la Bibliothèque royale. Mais la compagnie prussienne n'en sentait pas moins

[1] *Histoire de l'Académie des Sciences,* 1699, p. 16.

chaque jour combien sa demeure était étroite. « Rien de plus glorieux, disait-elle, que notre séjour au Château ; mais nous manquons d'espace pour y réunir les objets qui se rapportent à nos occupations[1]. » Frédéric dut renouveler ses ordres. L'étage supérieur des écuries royales, situées dans la Ville-neuve, fut mis à la disposition de l'Académie ; et le 1er juin 1752 elle prit possession de son nouveau domaine avec une solennité inaccoutumée. L'intérieur de cet édifice, qui était d'un bon style, fut décoré et meublé, non-seulement avec luxe, mais avec goût[2]. Son principal mérite, toutefois, consistait dans la quantité et la largeur des appartements, qui étaient assez vastes et assez nombreux pour permettre des assemblées particulières, générales et publiques, en même temps que pour recevoir la bibliothèque, le cabinet d'histoire naturelle, une collection de médailles et tous les articles indispensables à l'étude des sciences. Dès lors, nonobstant les plaisanteries des académiciens sur leurs bruyants voisins, les chevaux de la cour, nulle société savante, au milieu du XVIIIe siècle, n'égalait celle de Berlin, quant à la commodité du logement.

Il n'en était pas de même à l'égard de la comptabilité. Durant la présidence de Maupertuis, quatre académiciens honoraires avaient été chargés de ces soins. Ces administrateurs, dont le dernier fut l'habile ministre Herzberg, n'avaient point négligé leurs fonctions, puisqu'ils avaient su porter les revenus académiques au delà de 50,000 francs ; mais ils n'avaient pourtant pas suffisam-

[1] *Mémoires de l'Académie,* année 1752.
[2] Formey, *Souvenirs d'un citoyen,* I, p. 182.

ment exploité les ressources de la compagnie. Après la guerre de Sept-ans, Frédéric, appliqué à perfectionner les moindres rouages du mécanisme financier, s'avisa d'examiner la gestion des rentes de l'Académie. Dès qu'il en eut découvert les vices, il abolit le comité formé par les quatre curateurs, et le remplaça par une commission composée de cinq membres pensionnaires, et non pas honoraires, c'est-à-dire de cinq académiciens particulièrement intéressés à l'accroissement des revenus académiques. C'est là ce qu'on appelait la *commission économique*. Euler, Lambert, Mérian, Beausobre et Sulzer, qui constituèrent d'abord cette commission, furent invités par Frédéric à rechercher les moyens d'augmenter les fonds et d'en indiquer l'emploi le plus judicieux. Beausobre et Sulzer se distinguèrent dans ce travail. Le mémoire qu'ils soumirent au roi, fut fortement approuvé par Lambert et Mérian, mais déplut à Euler, jusqu'à devenir l'occasion de son départ de Berlin.

Ce ne fut pas sur l'emploi, ce fut sur l'amélioration des revenus, qu'éclata ce grave dissentiment entre Euler et ses collègues. Ceux-ci proposaient à Frédéric d'affermer la vente des almanachs, promettant que ces revenus se trouveraient ainsi augmentés de plus d'un quart. Le fondement de leur promesse était que le caissier de l'Académie ne rendait guère plus de 50,000 francs, et que les nouveaux commissaires avaient déjà une première soumission de près de 70,000 francs. C'est à ce projet si sensé et si juste qu'Euler s'opposa de toutes ses forces ; et il était difficile de deviner les motifs de sa contradiction. On sut enfin que le grand-chancelier Des Jariges lui

avait instamment recommandé le trésorier de l'Académie, son ancien secrétaire, c'est-à-dire l'employé que la mesure projetée allait priver de profits scandaleux. Euler, cet homme aussi simple que profond, était d'une candeur facile à abuser[1] et d'un caractère parfois entêté : enivré des caresses du grand-chancelier, il tint bon. Mais il fit en même temps perdre patience à Frédéric. « Quoique je n'aye pas appris à calculer les courbes, lui écrivit le roi, je sais pourtant, mon cher Euler, que pour mon académie, 17,000 reisdallers valent mieux que 13,000. » Ce trait d'ironie était accompagné du conseil mortifiant de ne pas rester dupe plus longtemps, mais d'approuver les utiles mesures de la commission. « Les droits accordés à mon académie doivent servir à récompenser les savants, et non à engraisser un vil caissier qui n'est déjà que trop bien payé sans cela. » Euler n'entreprend pas de se justifier ; mais, blessé au vif, il songe à se venger. Sans retard il s'adresse à ses amis de Saint-Pétersbourg. Catherine II s'empresse de lui offrir une position plus avantageuse, celle de directeur de l'académie des sciences, et promet à son fils la place de secrétaire dans cette même institution. En vain Frédéric multiplie-t-il les difficultés pour empêcher cette séparation : il n'a ni le droit de retenir de force un citoyen de Bâle, ni le courage d'offenser l'impératrice. Ce qui le consola plus tard, ce fut le mérite du successeur d'Euler, Lagrange ; ce fut l'heureux et prompt effet de la résolution qui avait provoqué le départ du *géomètre borgne*[2].

[1] « Un homme dont la candeur égale les lumières. » Maupertuis.

[2] Voltaire l'appelait ainsi. Voyez lettre de d'Alembert à Voltaire, 3 mars 1776. — Lettre de Frédéric à d'Alembert, 30 juin 1772.

Après avoir réorganisé la comptabilité, Frédéric dut réformer l'abus qui s'était glissé dans les nominations, pendant la guerre de Sept-ans et du vivant même de Maupertuis. Cet abus, ayant une source trop flatteuse pour l'Académie, allait y tourner en coutume. Dès l'origine, les savants et les littérateurs de toutes les nations avaient brigué l'honneur d'être associés à une compagnie protégée par Frédéric. Ils s'adressaient ou se faisaient recommander à l'un des membres ordinaires, pour obtenir les suffrages du corps entier[1]. Les académiciens, très polis envers les étrangers, trop complaisants entre eux, proposèrent et firent agréer leurs correspondants, les amis de leurs correspondants, les correspondants de leurs amis; et allongèrent ainsi outre mesure le catalogue des membres externes. A l'époque où Frédéric commençait à suivre de plus près les affaires de l'Académie, ce catalogue se composait de cent cinquante noms. Si l'on ne voulait pas que le titre d'associé perdît son prix, il fallait mettre un terme à la facilité avec laquelle on le décernait. Les académiciens sentaient le mal, mais n'osaient y porter remède. Toutefois, plusieurs d'entre eux, de peur que la vue de cette anarchie n'irritât le roi, engagèrent imprudemment le marquis d'Argens à prier Frédéric de ramener aussi l'ordre dans cette partie de l'administration. D'Argens, qui avait à cet égard plus d'un reproche à se faire, détermina sans effort le monarque à priver l'Académie de la faculté de choisir des membres soit régnicoles soit extérieurs. Fré-

[1] Voyez, p. ex., dans les *Souvenirs d'un citoyen*, l'étrange lettre que l'abbé Coyer, l'historien de Sobieski, adressa dans ce but à Formey, en 1768.

déric n'hésita point à réserver au seul Protecteur le privilége des nominations[1], ce privilége capital qui décidait de l'avenir aussi bien que du présent. Jusqu'alors l'Académie avait eu pour règle de proposer à Frédéric les noms qu'elle préférait et que le roi approuvait ensuite. A dater de 1764, le roi nommait directement aux places vacantes. C'est au roi que devaient s'adresser les personnes qui désiraient être affiliées. Très souvent, il est vrai, Frédéric faisait prendre l'avis de l'Académie sur ces personnes. Mais souvent aussi, se dispensant de consulter la compagnie, il ordonnait simplement leur association. Plus d'une fois il invita les académiciens à lui présenter une liste de plusieurs candidats, parmi lesquels il désigna celui qui lui semblait le plus considérable. Lorsqu'il s'agissait d'appeler à telle fonction académique un membre même de l'Académie, Frédéric ne procédait pas différemment. Une place de directeur venait-elle à vaquer, il annonçait lui-même immédiatement quel était l'académicien destiné à la remplir; ou bien, il priait la classe d'indiquer le confrère qu'elle se plairait à voir à sa tête.

En se réservant d'une manière si formelle la présentation des académiciens et leur confirmation tout ensemble, Frédéric opéra un changement tel, qu'il parut à quelques historiens une sorte de révolution. Cette transformation dut amener plusieurs résultats regrettables. Elle ne pouvait pourtant entraîner de graves inconvénients sous un prince qui aimait les lettres et qui respectait les droits de ses sujets. Frédéric se considérait, sans doute, comme l'abrégé de son Académie, de même qu'il

[1] Dans une lettre datée du 6 janvier 1764.

se tenait pour le symbole de l'État ; mais c'était aussi en présence de l'Académie qu'il s'attachait à distinguer le monarque du despote, à séparer le pouvoir *absolu* d'avec le pouvoir *arbitraire*. « Rien n'est plus différent, » répétait-il après Bossuet. « Le gouvernement monarchique est celui des pères de famille, » disait-il avec Voltaire[1]. Disons à notre tour que, s'il se souvint quelquefois, à l'égard des académiciens, de la maxime de Louis XIV : *le règlement, c'est moi*, il la commenta presque toujours dans l'esprit des Antonins. A ses yeux, le *moi* du souverain n'est digne de représenter l'État, qu'autant qu'il concentre en lui-même tous les instincts élevés de la nation, qu'autant qu'il se regarde lui-même comme l'esclave de la justice. Le monarque véritable lui est la perfection du citoyen, c'est le citoyen le plus dévoué aux intérêts de la patrie, c'est le père de la famille nationale, le premier en autorité, parce qu'il est le premier en désintéressement. Telle est la doctrine qu'il professe près du terme de sa carrière, comme à son début.

« Le souverain, avait-il écrit dans l'*Anti-Machiavel,* bien loin d'être le maître absolu des peuples qui sont sous sa domination, n'en est lui-même que le *premier domestique.* » — « Si le souverain, écrivait-il vers la fin de sa vie, est le premier juge, le premier général, le premier financier, le premier ministre de la société, ce n'est pas pour qu'il représente, mais afin qu'il remplisse les devoirs que ces noms lui imposent. *Il n'est que le premier serviteur de l'État,* obligé d'agir avec probité, avec sagesse, avec un entier desintéressement, comme si à chaque moment il devait rendre compte de son administration à ses concitoyens[2]. »

[1] Bossuet, *Politique sacrée,* passim. — Voltaire, *Supplément au siècle de Louis XIV,* Ire Partie. — Comp. Bausset, *Histoire de Bossuet,* T. I, p. 405 suiv.

[2] *Essai sur les formes de gouvernement et sur les devoirs de souverain,*

C'est ainsi qu'il entend appliquer les vues politiques de Fénélon, et qu'il explique cette belle loi des Romains: *Principem se legibus subjectum habere*. Ajoutons qu'il ne l'oublia guère dans ses relations avec les académiciens, devant lesquels il se plaisait, redisons-le, à définir le souverain un fidèle organe du droit naturel et de l'équité.

Dans les rares occasions où Frédéric négligea ces principes, il faut en accuser ses conseillers autant que lui-même. Aussi convient-il avant tout de faire connaître ces conseillers et l'influence qu'ils exercèrent indirectement sur l'Académie. Tous n'eurent pas le même degré d'action. Formey, Mérian, Sulzer, Thiébault, furent à diverses époques consultés et écoutés; mais leur crédit ne se peut comparer à l'empire de d'Argens, de Condorcet et de Luchesini, ni surtout au pouvoir de d'Alembert. Ce dernier eut d'autant plus de prise sur l'esprit de Frédéric, dans les affaires de l'Académie, qu'il habitait Paris. L'influence la plus proche appartenait à d'Argens; l'influence la plus puissante et la plus longue, à d'Alembert.

Le marquis d'Argens logeait au Château; il sentait, il témoignait pour Frédéric un attachement aussi vif que sincère; il avait été à l'Académie moins admiré, mais plus aimé que Maupertuis. Voilà pourquoi l'espoir d'être nommé président, après la mort de Maupertuis, pouvait naître chez d'Argens. Mais le roi, ne le jugeant pas assez ferme parmi les académiciens, ni assez considéré hors de Prusse, ne lui accorda que la charge de directeur de

adressé au baron de Herzberg, p. 83, sq. Comparez le *Discours* prononcé à l'Académie par M. A. Bœckh, le 25 janvier 1849.

de la classe des belles-lettres. Toutefois, grâce à l'intimité où il vivait avec Frédéric, il avait, à quelques égards, pouvoir de président. Il exposait confidemment au roi les besoins ou les désirs, soit de la compagnie, soit de tel de ses membres; et transmettait à l'Académie, plus souvent en secret que d'office, les vœux ou les ordres du roi. C'est son honneur que d'avoir fait tourner presque toujours cette délicate situation à l'avantage de ses confrères, en même temps qu'à la gloire du monarque.

Si Frédéric refusa la présidence à d'Argens, il fit, au contraire, de longs efforts pour la faire accepter à d'Alembert. Même avant la fin de la guerre de Sept-ans, il avait réuni toutes les séductions de son esprit à tout le prestige de la majesté royale, afin de l'enlever à Paris et de lui donner à la fois la place de Maupertuis et le rôle de Voltaire. D'Alembert n'était pas poëte comme Voltaire, mais il savait la musique; et ce talent équivalait à l'art des vers auprès de Frédéric, *cette flûte admirable,* selon le mot de Diderot. D'Alembert, au même titre que Maupertuis, était réputé littérateur élégant et ingénieux : la précision grave, mais sèche, de son style, lui avait valu çà et là le renom d'un écrivain, non-seulement plus net, mais plus profond que Maupertuis. La part qu'il avait à l'*Encyclopédie*, le *Discours* qui sert de frontispice à ce monument singulier et qui devait y survivre, avaient fait mettre d'Alembert au rang des philosophes les plus autorisés. Au surplus, dans son dernier voyage à Wésel et en Hollande, Frédéric avait goûté la facilité simple et pleine d'agrément, qui distinguait la conversation

de d'Alembert; et une correspondance suivie lui faisait toujours mieux apprécier la variété de ses connaissances et le calme de son jugement. Enfin, au mois de juillet 1763, d'Alembert vint à Potsdam féliciter le roi de la paix d'Hubertsbourg, et habita Charlottenbourg jusqu'à la fin de septembre. Frédéric le traita aussi magnifiquement et plus affectueusement qu'il n'en avait usé avec Voltaire. Pour le fixer auprès de sa personne, il lui offrit les conditions les plus flatteuses. Mais les charmes de la société parisienne, et ceux du climat de France, unis au pouvoir fatal que M[lle] de Lespinasse avait sur son cœur sensible, et aussi le souvenir de la querelle de Frédéric avec Voltaire, l'emportèrent sur cette perspective de pensions et d'honneurs. Son obstiné refus affligea Frédéric, sans le blesser; et d'Alembert demeura, jusqu'à sa mort, un de ses correspondants les plus réguliers, son *Protagoras*, son *Diagoras*, son *Anaxagoras*. Jamais, au reste, il n'eut à regretter les soins apportés dans un commerce qui embrassait les affaires et les personnes du temps, la politique et la guerre, toute l'histoire de la bonne compagnie en Europe, mais qui roulait en particulier sur les sciences, les lettres et la philosophie. Lorsque d'Alembert ne put obtenir la pension de l'académie des sciences de Paris, Frédéric lui en assigna une plus élevée, qu'il accompagna souvent de présents non moins considérables. Une franche liberté régnait dans leurs relations. D'Alembert, cet ami d'une bienfaisance cachée, signalait à Frédéric le mérite indigent, méconnu, digne d'encouragement ou de récompense; et Frédéric, tout parcimonieux qu'il était, s'empressait d'ordinaire de réparer les

injustices étrangères. Pendant vingt ans, d'Alembert obligeait de plusieurs manières l'Académie dont il avait refusé la présidence. Tantôt il rendait Frédéric attentif à des hommes qui devenaient l'ornement ou la lumière de ce corps, tantôt il tâchait de dissiper les nuages élevés entre le roi et tel académicien. Ce fut d'Alembert qui recommanda Lagrange, alors connu à Turin seulement. Ce fut d'Alembert qui tenta de rétablir dans l'estime du roi cet honnête Euler qui avait eu des torts envers Frédéric, et ce modeste Béguelin qui n'en avait point eu. A Berlin, l'on savait fort bien l'usage noble et discret que d'Alembert faisait de son crédit. Plus d'une fois, pour obtenir une grâce de Frédéric, la requête allant à Potsdam, dut passer par Paris. Le détour faisait perdre du temps, mais combien il augmentait les chances de succès! D'Alembert était charmé d'être *l'âme de l'Académie, quoique absent*[1].

« Mais je m'aperçois, Sire, écrivait-il dès 1766, peut-être un peu tard, que je fais ici ou parais faire le rôle de président de l'Académie, qui n'en saurait avoir de plus digne et de plus éclairé que son protecteur même, et qui n'a besoin, pour obtenir ce qui est juste, que de le proposer à ce grand roi. »

L'insistance qu'il montrait parfois, il se la faisait pardonner en vantant les académiciens et leurs travaux. « Les Mémoires de votre Académie, dit-il en 1769, sont un excellent ouvrage, et prouvent que c'est une des sociétés savantes les mieux composées de l'Europe. » Frédéric, touché de ces éloges, faisait semblant de n'en accepter qu'une portion. Un jour, il répond : « Dans nos temps de stérilité, on serait embarrassé de faire de meilleurs

[1] Frédéric lui adresse ces mots le 23 octobre 1775.

choix. » Un autre jour : « Pour notre Académie, sans être bien brillante, elle va doucement son chemin. »

Après la mort de d'Alembert, qui ne précéda celle de Frédéric que de trois ans, le roi consulta quelquefois Condorcet. Condorcet était élève et intime ami de d'Alembert, avec lequel il avait visité Voltaire à Ferney, et qui l'appelait *un volcan couvert de neige;* il était disciple de Turgot, par ses idées économiques et par les inspirations qui font vivre cet incomplet ouvrage, composé en 1793, dans l'asile de la rue Servandoni, *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain;* il était enfin le biographe de Voltaire comme de Turgot, comme de Pascal même : il devait donc s'attirer naturellement la sympathie et la confiance de Frédéric. Du reste, il avait enrichi l'Académie de Berlin de plusieurs mémoires dont Lagrange faisait grand cas; et les académiciens eussent toujours accepté avec plaisir une médiation si réservée et si délicate.

Toutefois, c'est un autre étranger que Frédéric écoutait alors avec prédilection, et avec d'autant plus d'abandon que cet étranger logeait à Sans-Souci. Il s'agit du marquis Luchesini, célèbre d'abord comme diplomate prussien, puis comme courtisan de la famille Bonaparte.

Jérôme Luchesini appartenait à une famille patricienne de Lucques, et n'avait que trente ans, lorsque de Vienne il vint à Berlin. Il fut présenté au vieux roi par le comte Fontana, ministre de Sardaigne, le seul ministre d'Italie qui fût à la cour de Prusse. Nonobstant toutes les différences d'âge et d'habitudes, le jeune Italien, dès l'abord, sut plaire à Frédéric; en cela plus heureux

que l'abbé Michelessi, qui avait aussi tenté de devenir, à Berlin, un second Algarotti. « J'ai trouvé dans Luchesini, dit le roi, un littérateur qui me tient lieu de Cesarotti, du marquis d'Argens et du colonel Quintus. » Frédéric était d'autant plus charmé de cette rencontre, qu'il souffrait encore de la perte de milord Marshall, *l'Aristide* d'Écosse, que ne pouvait faire oublier son successeur, ce seigneur morave d'une originalité si différente, le comte Hoditz de Roswald. Frédéric retrouvait en Luchesini tout ce qui l'avait attaché au vénitien Algarotti[1], un goût exercé, une grande finesse d'esprit, une non moins grande souplesse de parole et de conduite : *un Français par l'esprit, un Italien par le caractère.* Il lui reconnaissait autant de science, qu'aux plus savants compagnons de sa jeunesse, et une expérience réfléchie du beau monde qui manquait à la plupart des académiciens. Il le nomma son bibliothécaire, son lecteur, puis chambellan, avec une pension de deux mille écus. Le mettant dans la confidence de tout ce qu'il pensait et écrivait, projetait et ordonnait, il lui accorda la plus haute faveur. Peut-être l'eût-il investi de la présidence de l'Académie, s'il n'eût craint de froisser de légitimes susceptibilités. L'habile, l'insinuant Luchesini, songeant dès lors à se ménager d'utiles rapports avec le prince royal, évitait aussi de blesser cette compagnie qui inclinait peu à peu aux sévères dispositions des écrivains allemands, et qui se rapprochait de l'opposition nationale dont l'héritier présomptif se croyait le centre. Sous

[1] « Algarotti a tout son savoir en argent comptant, » disait Frédéric; et Voltaire : « C'était le plus aimable *infarinato* d'Italie. » — Voyez la *Vie d'Algarotti*, par Michelessi (en italien, 1770).

Frédéric II, Luchesini se contentait en apparence d'être l'intermédiaire officieux de l'Académie et du roi, mais travaillait à devenir, sous son successeur, un des négociateurs politiques de la Prusse. Pendant qu'il caressait les goûts de Frédéric et qu'il préparait l'ode latine chantée aux obsèques du roi, il savait assez flatter Frédéric-Guillaume II, pour être, à son avénement, en position de conserver ses emplois, et d'élever même ses prétentions. Le rôle qu'il joua depuis en Westphalie, à Rome, en Pologne, à Paris, à Florence, acheva de révéler le genre de savoir dont l'Académie de Berlin et la cour de Frédéric avaient connu les prémices.

L'Académie, nous l'avons dit, eut quelquefois à se plaindre de l'influence successivement exercée sur le roi par ces conseillers si divers. Les occasions où de semblables mécontentements se manifestèrent, ne doivent pas être omises dans notre récit.

Ainsi, après la mort de Maupertuis, l'Académie désirait avoir un nouveau président, et pour tel un savant ou un littérateur célèbre. D'Alembert persistait dans son refus. Diderot eût accepté peut-être. Voltaire l'avait recommandé : « Il n'y a que Spinosa, disait-il, que je puisse lui préférer[1]. » Frédéric ne devait-il pas se sentir attiré vers ce *Stentor de l'incrédulité?* Les écrivains d'Allemagne, au surplus, d'accord avec Lessing, le regardaient comme le meilleur critique français de l'époque; et selon l'expression de Gœthe, comme *le plus allemand des Français*[2]. Il y avait donc plusieurs raisons, pour que

[1] Comp. M. Lerminier, *De l'influence de la philos. du XVIII[e] siècle* P. I, ch. IX.

[2] *Ma vie,* l. XI. Comparez le *portrait* de Diderot par M. de Sainte-Beuve.

le choix pût tomber sur Diderot. Le roi, cependant, le plus français des Allemands, ne prononça point son nom. Mais ce poste brillant, que Voltaire même appelait un *grand gouvernement*[1], Frédéric ne l'offrit pas d'avantage à celui des collaborateurs de Diderot et d'Alembert, qui constituait le bon côté de l'*Encyclopédie,* le côté de la science intègre et de la philosophie sérieuse, c'est-à-dire, au chevalier de Jaucourt. Or, c'était Jaucourt que l'Académie demandait pour président, parce qu'il lui semblait réunir en un degré éminent toutes les conditions désirables. Il appartenait à une famille réformée, d'une très ancienne noblesse. Né et élevé à Paris, il s'était formé dans les meilleures universités protestantes, à Genève, à Cambridge, à Leyde. « La douceur de son commerce et la variété de ses connaissances l'avaient rendu cher à tous les gens de lettres[2]. » Il était l'un des trois principaux rédacteurs de l'*Encyclopédie*, y maintenant, avec Buffon, Turgot, Rousseau, la cause du spiritualisme et de la vertu, cette cause si précieuse à l'Académie de Berlin ; et y soutenant aussi, à l'encontre même des encyclopédistes, que « le temps de la monarchie universelle était heureusement passé pour les philosophes aussi bien que pour les rois. » « Ce savant chrétien, dans sa vie modeste et retirée, dit Laharpe lui-même, tout entier à son travail et d'autant plus étranger à tout le reste, couvrait les encyclopédistes de sa juste réputation d'honnêteté et de piété[3]. » Jaucourt avait un mérite de plus

[1] Voltaire à d'Alembert, 28 septembre 1763.

[2] *Encyclopédie*, avertissement des Éditeurs, T. II.

[3] *Cours de littérature,* T. XV, p. 102. — Voltaire vantait surtout la *bienfaisance* de Jaucourt.

en Allemagne[1] et surtout à Berlin : c'était l'homme qui avait le mieux fait connaître Leibniz, qui ne l'avait pas seulement admiré et préconisé, mais approfondi, mais imité; et qui, par l'universalité de son savoir, autant que par l'élévation de son caractère, autant que par l'étendue et la modération de ses vues, était devenu un autre Leibniz, quoique un Leibniz du second ordre, un Leibniz moins hardi et moins puissant, mais non moins exact, ni moins patient. Frédéric, de son côté, l'avait en grande estime[2] : il se souvenait que Jaucourt avait fermé les yeux à Montesquieu[3], il lisait volontiers ses innombrables et ingénieux articles, il avait été frappé du profond article *Gouvernement,* du spirituel article *Paris,* des éloquents articles *Patrie* et *Patriote.* Le nom de Jaucourt, enfin, lui était familier : une branche de cette famille, après la révocation de l'édit de Nantes, s'était transplantée dans le Brandebourg, et la cousine du chevalier, Judith de Jaucourt, avait été gouvernante des sœurs cadettes de Frédéric. D'où vient donc que le roi rejeta la proposition des académiciens? Il est évident qu'il admirait plus l'érudition immense et la solide science du chevalier que sa philosophie, et qu'il le trouvait trop grave, trop sage et surtout trop respectueux pour la religion révélée. Il est probable aussi qu'il le jugeait trop libéral en politique, trop enthousiaste des républiques anciennes et de la constitution *d'une île voisine;* et qu'il devinait que ce gentilhomme tenait à son titre de chevalier prin-

[1] Voyez Lessing, *Œuvres* (en allemand), T. XXVI, p. 267.
[2] D'Alembert à Voltaire, 23 janvier 1760, 22 février 1764.
[3] 10 février 1755. Voyez les *Mémoires de l'Académie,* 1754, p. 467.

cipalement parce que Newton[1] l'avait porté. Il est plus que probable qu'il eût voulu modifier l'excellent article *Philosophe*, dont Diderot avait déjà retranché des portions considérables. Mais ce qui nous semble l'avoir à jamais éloigné de Jaucourt, c'est l'article *Prusse*, qui parut en 1765, c'est-à-dire au moment où l'Académie sollicitait l'appel du chevalier. Cet article devenu fameux se compose de deux parties : la première est de Jaucourt, la seconde de Diderot, et l'une et l'autre sont, après tout, fort flatteuses pour Frédéric. Dans la première, Jaucourt dit, par exemple :

« A peine est-il monté sur le trône, qu'il s'est immortalisé par son code de lois, par l'établissement de l'Académie de Berlin, et par sa protection des arts et des sciences, où il excelle lui-même. Devenu redoutable à la maison d'Autriche par sa valeur, par la gloire de ses armes, par plusieurs batailles qu'il a gagnées consécutivement, il tient seul aujourd'hui, par ses hauts faits, la balance en Allemagne, contre les forces réunies de la France, de l'impératrice reine de Hongrie, de la czarine, du roi de Suède et du corps germanique. *Un roi qui ne serait que savant, poëte, historien, remplirait mal les devoirs du trône ; mais s'il était encore à la fois le législateur, le défenseur, le général, l'économe et le philosophe de la nation, ce serait le prodige du XVIII*e *siècle...* »

Dans la seconde section, Diderot répète les mêmes éloges en termes plus brillants, plus entraînants.

« Frédéric II a, depuis vingt ans, donné à l'univers le spectacle rare d'un guerrier, d'un législateur et d'un philosophe sur le trône. Son amour pour les lettres ne lui fait point oublier ce qu'il doit à ses sujets et à sa gloire. Sa conduite et sa valeur ont longtemps soutenu les efforts des plus grandes puissances de l'Europe. Sans faste dans sa cour, actif et infatigable à la tête des armées, inébranlable dans l'adversité, il a arraché le respect et l'admiration de ceux

[1] Voyez l'*Encyclopédie*, article *Newton*.

mêmes qui travaillaient à sa perte. La postérité, qui ne juge point par le succès que le hasard guide, lui assignera, parmi les plus grands hommes, un rang que l'envie ne peut lui disputer de son vivant. »

Jusque-là, Frédéric pouvait-il rien trouver à reprendre? Mais écoutons la suite :

« On a publié sous son nom, continue Diderot, différents ouvrages de prose en langue française ; ils ont une élégance, une force, et même une pureté qu'on admirerait dans les productions d'un homme qui aurait reçu de la nature un excellent esprit, et qui aurait passé sa vie dans la capitale. Ses poésies qu'on nous a données sous le titre d'*Œuvres du philosophe de Sans-Souci*, sont pleines d'idées, de chaleur et de vérités grandes et fortes [1]. J'ose assurer que si le monarque qui les écrivait à plus de trois cents lieues de la France, s'était promené un an ou deux dans le faubourg Saint-Honoré, ou dans le faubourg Saint-Germain, il serait un des premiers poëtes de notre nation. Il ne fallait que le souffle le plus léger d'un homme de goût, pour en chasser quelques grains de la poussière des sables de Berlin..... Il n'a manqué à cette flûte admirable qu'une embouchure un peu plus nette. »

De quel œil Frédéric devait-il lire ces justes réflexions? Il les prit si mal qu'il n'ouvrit plus aucun des volumes suivants de l'*Encyclopédie*. Dès lors, chaque fois qu'une livraison paraissait, au lieu de la parcourir à son aise en la gardant quelques semaines dans son cabinet, Frédéric la faisait immédiatement porter et comme ensevelir dans sa bibliothèque. On peut présumer qu'il étendit son humeur à Jaucourt même, et que cette prétendue solidarité fut le motif secret, mais déterminant, du refus opposé aux prières des académiciens. Il faut d'ailleurs supposer que d'Argens, espérant toujours recueillir l'héritage de Maupertuis, ne manquait point de desservir le candide et

1. Comparez le jugement de La Beaumelle, chez Formey, *Souvenirs d'un citoyen*.

laborieux coopérateur de Diderot[1]. Pour Jaucourt, indifférent à la rancune royale, il continua de parler avec une sincère admiration *du plus grand des monarques de son siècle;* tandis que Diderot affecta d'offenser Frédéric, lorsqu'il évita de passer par Berlin, en se rendant auprès de Catherine II, en courant adorer « l'âme de Brutus sous la figure de Cléopatre[2]. »

Une circonstance d'un autre genre se lie à un écrivain d'une nature bien différente de celle du chevalier de Jaucourt. L'abbé Raynal, sophiste corrompu, rhéteur ambitieux, compilateur sans utilité comme sans probité, avait aussi été désigné, par quelques personnes, pour candidat à la présidence. Frédéric penchait davantage vers un choix pareil. Il n'avait jamais parlé qu'avec une bienveillance chaleureuse des ouvrages et des opinions de cet ancien jésuite, qu'il considérait comme un émule, non de Mably, mais de Montesquieu. Son enthousiasme s'évanouit pourtant le jour où, lisant l'*Histoire philosophique du commerce des Européens dans les Indes,* il rencontra cette brûlante apostrophe : « O Frédéric ! tu fus « un guerrier... Tu fus... Sois plus... Tu livras tes « monnaies à des juifs,... tes finances à des brigands « étrangers...! » Peu de temps après, le *Journal littéraire* de Berlin, rédigé par quelques académiciens, rendit compte de ce livre, si bien appelé par Voltaire *du réchauffé avec de la déclamation;* et aussitôt Frédéric d'adresser à l'Académie même, et non aux auteurs du journal, une lettre sèche et sévère, ordonnant « de mettre plus de

[1] Voyez d'Argens, *Histoire de l'esprit humain*, Berlin, 1768, p. 116.

[2] *Mémoires, corresp. et ouvr. inédits* de Diderot, T. III, p. 118.

soin au Journal et de faire en sorte que son Académie n'en soit pas compromise. » Quand, dix ans plus tard, l'abbé fugitif vint à Berlin, il ne pouvait plus être question de la présidence; mais il s'agissait, pour l'amour-propre de l'exilé, d'une audience à Potsdam. Frédéric l'accorda, mais afin de se venger d'une manière plus ingénieuse. « J'ai lu, il y a de longues années, et je m'en souviens, votre *Histoire du Stathoudérat*, et votre *Histoire du Parlement d'Angleterre.* » « Sire, j'ai fait des ouvrages plus importants depuis. » « *Je ne les connais pas;* » et la rapide énergie de ce mot, lancé comme l'éclair, fit comprendre à Raynal que ce n'était pas le moment de tirer vanité de ces autres *ouvrages plus importants.*

« Votre abbé Raynal parle beaucoup, mandait ensuite le roi à d'Alembert: à la manière dont il me parlait de la puissance, des ressources et des richesses de tous les peuples, je croyais m'entretenir avec la Providence... »

Raynal, Jaucourt, Diderot, membres externes de l'Académie, avaient été affiliés au moment où Frédéric avait commencé à décider seul des nominations. Depuis lors l'agrégation, devenue extrêmement difficile, était d'autant plus recherchée. La plupart des étrangers, s'adressant au roi dans cette vue, échouèrent. Ceux qui réussirent éprouvèrent parfois d'incroyables transports de joie. Un seigneur italien se fit peindre tenant en main la lettre par laquelle Frédéric lui avait accordé cet honneur. Un autre Italien, se trouvant à Berlin, écrivit au roi : «Sire, votre secrétaire perpétuel m'a dit qu'il fallait s'adresser à vous pour être associé à votre Académie.» Le monarque s'en rapporta cette fois à l'Académie, qui n'eut garde d'être

difficile. L'Italien fut nommé et, pour discours de réception, il vint réciter quatre vers latins[1].

Néanmoins, de pareils divertissements ne furent pas capables de dédommager l'Académie de certaines pertes causées par les préventions de son Protecteur. Parmi ces pertes il faut compter l'injuste exclusion du réformateur des Israélites prussiens, Moïse Mendelssohn.

Il était question, en 1767, de nommer un membre dans la classe de philosophie. Frédéric demanda à cette classe une liste de trois candidats, sur laquelle il se réservait de choisir. Mendelssohn, qui venait de publier son *Phédon,* que l'Académie avait couronné trois ans auparavant, en qui elle aimait autant le sectateur de Wolf que l'imitateur de Platon et de Malebranche, et qu'elle a toujours appelé *notre célèbre Mendelssohn,* fut inscrit en tête de la liste. En la recevant, le roi se fâche, répond brusquement par une lettre dure, recommande de mettre plus de soin aux listes qu'on lui adresse, et ordonne d'en former une nouvelle. Sur la seconde il n'y eut qu'un nom de changé: Mendelssohn y fut maintenu par l'Académie, mais il fut repoussé par Frédéric. « J'en serais fâché, dit l'auteur des *Matinées,* si c'était l'Académie qui n'eût pas voulu me recevoir. » On s'est mis en peine de découvrir le mobile du *veto* royal. On s'est souvenu que Frédéric avait personnellement goûté cet écrivain aussi gracieux que vertueux et éclairé, qu'il l'avait entretenu plusieurs fois à Potsdam, qu'il lui avait accordé avec plaisir, dès 1763, le privilége de protection dont les Israélites avaient encore besoin, et que d'Argens avait sollicité pour « son

[1] Formey, *Souvenirs d'un citoyen,* T. I, p. 164 sq.

cher Moïse » par le billet suivant : « Un philosophe mauvais catholique, supplie un philosophe mauvais protestant, de donner le privilége à un philosophe mauvais juif. Il y a dans tout ceci trop de philosophie, pour que la raison ne soit pas du côté de la demande. » On a supposé que Frédéric ne pardonnait pas à Mendelssohn d'avoir raillé l'Académie, qui s'était avisée de donner Pope pour un penseur ; d'avoir défendu Leibniz et Wolf contre Voltaire ; ou même d'avoir reproché à Voltaire, et à la philosophie française en général, de *ne plus penser que gentiment*, depuis la mort de Malebranche[1]. La raison véritable était cependant d'un ordre différent. Frédéric venait de faire élire, *par acclamation*, Catherine II, rédacteur d'un code de lois, auteur d'un conte intitulé *Chlore Czarewitz*, et écrivain assez facile en russe, en allemand et en français. En faisant de sa *chère sœur* un *illustre confrère*, le roi avait désiré non-seulement égaler l'impératrice à Pierre le Grand, membre de l'académie des sciences de Paris, mais surpasser en galanterie Voltaire, d'Argens, Helvétius, et jusqu'à Diderot[2]. Et voici que l'Académie persistait à placer à la suite de la belle et dangereuse czarine, de cette *Clytemnestre*

[1] Voyez Mendelssohn, *Écrits philos.* (en allem.) I, p. 220, « *artig zu denken;* » — et p. 261, à propos de Voltaire : « Il y a longtemps qu'on est accoutumé à ne pas chercher la profondeur chez ce poëte excellent : il n'y a que les grands qui prennent ses paroles pour de la philosophie. »

[2] « C'est du Nord que nous vient la lumière, » avait dit Voltaire. « C'est du Nord que viendra le bonheur de l'humanité, » écrivait Helvétius, en dédiant son ouvrage posthume, l'*Homme*, à cette « protectrice des arts et des sciences, digne par son esprit de juger des anciennes nations, comme elle est digne de gouverner la sienne. » D'Argens, en lui dédiant son *Histoire de l'esprit humain*, la félicite *d'imiter les vertus d'Auguste.*

philosophe, comme dit Alfieri[1], un petit juif, pauvre et contrefait, qui rappelait au roi l'un des personnages créés par Rabelais, le petit bossu *Ouï-dire*[2]. Frédéric pouvait craindre que Saint-Pétersbourg, l'Europe et Voltaire ne prissent cette accolade pour un sarcasme; et Catherine II, inscrite au numéro 190 après le Suisse Wéguelin, fut suivie d'un naturaliste espagnol, Pedro Davila. Mais le seul souvenir de ce rapprochement suffit pour fermer à jamais les portes de l'Académie à un des hommes qui ont le plus honoré l'Allemagne, au penseur qui méritait d'être signalé à l'estime de la France par Mirabeau[3].

L'académicien qui avait mis le plus de zèle à représenter Mendelssohn sur la seconde liste, Béguelin, fut puni à son tour. Déjà tombé en disgrâce vers 1764, comme précepteur du prince royal, il fut vainement proposé par la classe de philosophie, pour succéder à Heinius en qualité de directeur. Frédéric força Sulzer à prendre cette place que Béguelin, du reste, avait pressé son ami d'accepter sans scrupule. Lorsque Sulzer vint à décéder, la classe s'avisa de présenter encore Béguelin. Le lendemain, le 8 juillet 1780, le roi lui répondit en ces termes :

« Tout ce que vous me dites par votre rapport d'hier ne saurait me faire changer de sentiment. Il faut pour directeur de la classe de philosophie un philosophe dans toute l'étendue du terme : sans quoi ce serait mettre un architecte à la tête de la chirurgie. Ainsi je me réfère à mes ordres ultérieurs. »

Ces *ordres ultérieurs* ne venant point, la place de di-

[1] *Cotesta Clitennestra filosofessa* (1770), *Vita, epoc.* III, c. IX. Comp. d'Alembert à Voltaire, 4 octobre 1764.

[2] *Petit vieillard, bossu, contrefait et monstrueux.*

[3] Voyez Mirabeau, *Sur Moses Mendelssohn*, Londres 1787.

recteur resta vacante ; et Béguelin, rebuté par tant de refus, prit la qualité de *vétéran,* ou plutôt sa retraite. En cette occasion il est curieux de voir comment Frédéric se débarrassa de l'intervention même de d'Alembert. Quand celui-ci lui recommande le mathématicien *B*éguelin une première fois, Frédéric, dans sa réponse, feint d'avoir lu *W*éguelin, et tombe d'accord du mérite de cet autre académicien : « Il serait peut-être un Montesquieu, ajoute-t-il, si son style répondait à la force de ses pensées[1]. » D'Alembert, s'empressant de rectifier cette prétendue faute d'écriture, reparle de Béguelin, « de ses écrits, de ses travaux, de son honnêteté, de ses lumières, de la sagesse de sa conduite, de la distinction de ses sentiments. » Frédéric alors garde le silence, et l'impose ainsi à son correspondant.

Ayant pour Béguelin beaucoup d'estime, d'Alembert ne fut pas insensible au procédé du roi, et intervint depuis lors moins dans le choix des personnes, que dans celui des *questions* dites *de prix*. A ses yeux, l'Académie avait le tort de mettre au concours des sujets concernant l'origine des choses, ou la nature essentielle de l'esprit humain. Il lui témoigna plus d'une fois, à propos de certains programmes de pure métaphysique, « son étonnement et celui de tous les gens de lettres de Paris[2]. » Cela arriva pour le problème *de l'influence des opinions sur le*

[1] 30 décembre 1775. — Wéguelin avait traduit et commenté, en 1762, le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie.*

[2] 7 août 1769, 18 décembre 1769, 3 janvier 1771, 3 octobre 1775, 15 décembre 1775, 26 avril 1776.

[3] Voyez une lettre peu polie que d'Alembert adressa au secrétaire perpétuel, dès le 19 septembre 1749, dans les *Souvenirs d'un citoyen.*

langage, et de celle du langage sur les opinions, qui avait pourtant été traité, en 1759, de manière à valoir à l'orientaliste Michaélis de Gœttingue l'amitié même de d'Alembert. Lorque ce problème fut proposé de nouveau sous une forme plus abstraite, relativement à l'*invention du langage*, il déplut au philosophe de Paris, bien que l'auteur couronné, le poëte Herder, combattît l'hypothèse d'une origine divine du langage. D'autres thèmes, tels que l'*Examen des deux facultés primitives de l'âme, celle de connaître et celle de sentir*, sujet qui fit mieux connaître l'auteur de la *Nouvelle Apologie de Socrate,* Eberhard ; tels que la *Recherche d'une force primitive et permanente, à la fois substance et cause*, question qui rendit attentif à un pasteur français de la Transsylvanie, Joseph de Fagaras : ces sortes de thèmes semblaient à d'Alembert aussi subtils que frivoles, un véritable galimatias, un reste de préjugés scolastiques, bien étranges par leur *inintelligibilité*, et uniquement propres à rendre l'Académie ridicule[1]. Aussi engage-t-il le roi à faire proposer des questions plus pratiques et plus utiles, « des questions faites pour contribuer à l'amélioration de la société, pour distinguer l'Académie des autres compagnies littéraires, pour l'honorer aux yeux des nations ; » des questions, enfin, du genre de celle-ci : *Est-il possible que le peuple se passe de fable dans un système religieux?* ou encore : *Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induise dans de nouvelles erreurs, soit qu'on l'entretienne dans celle où il est?* Frédéric lui-même vit là «une question d'une profonde philosophie, où l'on scruterait la nature et la trempe

[1] Lettre de d'Alembert à Frédéric, 22 septembre 1777.

de l'esprit humain, pour décider si l'homme est susceptible d'en croire plutôt le bon sens que son imagination. » L'Académie, qui reçut l'ordre de mettre ce sujet au concours, se permit cependant d'en modifier l'énoncé. Elle n'y parla pas de la seule religion, parce qu'elle était sincèrement religieuse; mais elle y fit entrer tous les genres de croyances, morales, politiques et autres. Elle demanda en général, si c'était servir le peuple que de le tromper. Quand il s'agit de décider entre les concurrents, elle fit preuve d'une certaine indépendance que Frédéric voulut avoir l'air de respecter, en feignant d'ignorer la question proposée. « Je reçois quantité de pièces sur la question mise au concours, lui dit Formey. — Quelle est cette question ? — S'il est permis de tromper le peuple. — Comment, on a proposé cette question! — Oui, Sire. » — Puis le roi la discute avec étendue, et dit très agréablement de quelle manière il la traiterait. Trente-trois pièces avaient été envoyées, vingt contre, treize pour. L'Académie partagea le prix entre les deux mémoires qui prouvaient le mieux, l'un, qu'il est permis quelquefois de laisser le peuple dans l'erreur[1]; l'autre, qu'il est contraire à la saine morale et à la bonne politique de jamais abuser le peuple[2]. Elle déclara qu'étant une société savante, elle avait à couronner, non pas les opinions et les

[1] C'était l'ouvrage de Castillon le fils, qui s'était placé sous les auspices du poëte italien :

« Così all' egro fanciull' porgiamo aspersi
Di soave liquor gli orli del vaso ;
Succhi amari ingannato intanto ei beve
E dall' inganno suo vita receve. »

[2] C'était le travail de Becker, un savant d'Erfurt, qui avait pris pour devise le mot de Térence : *Homo sum, humani nihil a me alienum puto.* — Comp. Jaucourt, article *Philosophe* de l'Encyclopédie.

conclusions, mais le mérite des recherches et le talent d'écrire. Cette décision fit beaucoup rire, tant à Berlin qu'à Paris : les académiciens du roi philosophe, disait-on, ne veulent se commettre ni avec le roi, ni avec le philosophe. Les académiciens, en réalité, auraient pu rire des rieurs : car ils ne faisaient autre chose que rappeler au règlement Frédéric même, qu'à signifier au public que leur sphère devait rester celle de la spéculation indépendante, scientifique à la fois et pacifique, la sphère des études impartiales et sérieuses, et non pas celle d'une polémique passionnée ou stérile. Ils furent obligés, il est vrai, de marcher encore pendant quelques années dans la voie de ces sujets *pratiques*, c'est-à-dire mêlés d'agression et de philanthropie ; de demander, par exemple : « Quelle est la meilleure manière de rappeler à la raison les nations tant sauvages que policées, qui sont livrées à l'erreur et aux superstitions de tout genre ? » Une autre année : « Quelles sont, dans l'état de nature, l'origine et les limites de la puissance paternelle ? » Mais ils continuèrent aussi, avec une fierté simple, à ne couronner que d'austères travaux, fruits de la méditation ou de l'érudition, et non d'une déclamation belliqueuse ou sentimentale. Ils couronnèrent de savants ecclésiastiques, comme Ancillon le père et Villaume ; ils distinguèrent des talents graves, bien que jeunes encore, tels que l'oratorien Daunou et le juriste Klein[1].

Voilà les circonstances où l'Académie regrettait de dépendre directement de son Protecteur. Elle les mettait

[1] Voyez M. Mignet, *Notices et Mémoires*, T. I, p. 294 suiv. — Ancillon le fils, *Éloge de Klein*, en allemand.

néanmoins en oubli, chaque fois qu'elle songeait au degré de liberté dont elle jouissait en tout ce qui regarde la pensée et la croyance. Elle savait que la tolérance de Frédéric était un sentiment de justice, autant qu'un calcul de politique, ou qu'une suite de l'indifférence religieuse. Frédéric, en effet, ne s'était pas borné à dire et à écrire :

« Le gouvernement laisse à chacun la liberté d'aller au ciel par le chemin qui lui plaît. Qu'il soit bon citoyen, c'est tout ce qu'on lui demande. Le faux zèle est un tyran qui dépeuple les provinces. La tolérance est une tendre mère qui les rend florissantes[1]. »

Frédéric, en réglant les ordonnances relatives à la presse[2], avait affranchi de toute censure les ouvrages de l'Académie. Non-seulement il choisissait les censeurs parmi les académiciens, mais il ne leur donnait d'autre règle, pour ces délicates fonctions, que de *prendre garde que les abus n'aillent pas trop loin*. Ni en politique ni en religion, Frédéric ne s'avisait de blâmer les opinions des académiciens. Il ne leur commandait pas de suivre son exemple, de marcher sous la même bannière que lui ; il ne leur demandait qu'à aimer le travail, qu'à tolérer son incrédulité. Il ne leur ordonna ni de louer La Mettrie, ni d'applaudir l'éloge dont il honora le matérialiste breton. Il n'ignorait pas combien de différences le séparaient de l'Académie, et il se gardait cependant de la tourner en ridicule. Il approuvait Prémontval s'élevant contre les tyrans, « ces hommes privés de lumières, de sens et d'intelligence, — qui ne sont tyrans que par leur impuissance[3] ; » il approuvait Rœdern,

[1] Voyez un *Mémoire* de Frédéric, de l'année 1748, p. 440.

[2] 11 mai 1749. — Voyez, pour Gebhardi et Rüdiger, les *Lettres* de Sulzer, T. I, p. 81. Mettez en regard du rescrit de Frédéric l'édit rendu, en 1757, par Louis XV contre les délits de presse, *punissables de mort*.

[3] 1755, 1757, 1761, *passim*.

proposant au roi l'exemple du grand Électeur, et à la Prusse l'exemple de la Hollande, « où le grand Électeur avait été élevé avec des hommes libres, loin de la flatterie des cours, et avait appris qu'il n'y a de gloire que dans l'exercice de la sagesse qui emploie la puissance et les forces pour le bonheur des hommes[1]. » Il laissait Formey répéter impunément[2] que « les vrais philosophes sont des philosophes religieux, c'est-à-dire soumis aux décrets de la Providence. » Si Béguelin lui avait déplu, ce n'était pas pour avoir combattu les *esprits-forts*, en leur opposant Leibniz et Newton, penseurs d'autant plus pieux, disait l'académicien, qu'ils avaient mieux entrevu les sublimes desseins et les beaux ouvrages du divin auteur de la nature[3]. Frédéric supportait aussi facilement les attaques dirigées contre ses théories philosophiques, qu'il souffrait impatiemment les critiques sur son style. Lorsque, pendant le carnaval qu'il venait ordinairement passer à Berlin[4], il s'entretenait le soir avec quelques académiciens sur toutes sortes de matières, qui toutes l'intéressaient parce qu'il les comprenait toutes, il ne se montrait pas seulement spirituel et vif, mais rempli d'aimables égards pour ses adversaires. Tel on le voyait dans la familiarité des conversations, tel paraissait-il dans les rapports officiels, sachant toujours respecter la liberté des convictions sincères.

Voilà l'exquise qualité dont il se faut souvenir, si l'on

[1] 1759, *passim*.
[2] Par exemple, le 27 janvier 1780.
[3] 1766, p. 380. Comp. 1762, p. 419.
[4] Voyez deux lettres remarquables de Frédéric à d'Alembert, janvier 1780 et 1782.—Comp. *Souvenirs d'un citoyen,* I, p. 141.

veut apprécier les louanges que les académiciens donnaient à Frédéric, non-seulement dans leurs fêtes annuelles, mais dans leurs publications isolées. Ces louanges n'étaient pas de simples compliments, de pures flatteries ; elles ne le pouvaient être avec un prince qui disait rudement aux panégyristes sans délicatesse : *Il ne faut pas qu'il soit question du roi, à propos de toutes choses.* En le louant, en suivant la pente d'une admiration vraie, l'Académie voulait soutenir son Protecteur dans des entreprises favorables aux lettres, aux sciences, aux arts, à l'industrie même, dont plusieurs branches contribuaient à ses revenus. Si quelquefois elle passa les bornes de l'éloge véridique et tempéré, elle était sûre d'être excusée; car elle n'était que l'écho de l'Europe lettrée. Pouvait-elle se préserver de l'entraînement général? Pouvait-elle marquer moins d'enthousiasme que les associés étrangers [1], qui élevaient tous ce *Nestor des souverains,* non-seulement au-dessus d'un Louis XV ou d'un Georges III, mais au-dessus de Catherine *la Surprenante, la Sémiramis* du Nord ; au-dessus même de Marie-Thérèse qui, seule entre les têtes couronnées alors, pouvait être mise en balance avec Frédéric, que les poëtes vantaient comme la protectrice de Métastase, les savants comme la fondatrice d'une *Académie des langues orientales,* et que les soldats eux-mêmes adoraient sous le titre de Notre Dame des camps, *Mater castrorum*.....

Sola domum et tantos servavit filia natos [2]?

[1] Voyez, p. ex., les lettres de Tronchin, Moncrif, Tressan, etc. dans les *Souvenirs d'un citoyen.*

[2] Virgile. — « Elle a fait honneur au trône et à son sexe; je lui ai fait la guerre, et je n'ai jamais été son ennemi. » Frédéric II.

Lorsque Frédéric était comparé dans toutes les langues, tantôt avec Alexandre ou avec César, tantôt avec Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, quelquefois avec Philippe de Macédoine[1], le plus rarement avec Julien l'apostat[2] : faut-il s'étonner que l'Académie l'ait surnommé le Grand, le Magnanime? qu'elle ait contribué, avec le poëte Ramler, à populariser l'épithète d'*Unique*, qui fut adoptée par l'Allemagne entière, *Friedrich der Einzige*[3]? qu'enfin elle se soit volontiers appelée l'*Académie de Frédéric?* On a surtout reproché à quelques-uns de ses orateurs d'avoir dit parfois *Fédéric*, au lieu de *Frédéric;* d'avoir imité ce faible pour l'euphonie italienne, pour Boccace et Lafontaine[4], qui avait fait supprimer au roi musicien un *r* dans son nom. En Angleterre, on l'accusa plaisamment d'avoir obéi, par ce trait de courtisanerie, au caprice d'un despote qui, ayant peut-être quelque peine à prononcer cette consonne, avait prétendu changer même une langue étrangère[5]. L'Académie s'est finement disculpée par une citation latine, qui reparut ensuite dans une belle épitaphe de Frédéric : *Cum sit imperio maximus, est major exemplo*[6]. Quant à l'habitude qu'elle avait d'exalter Frédéric, elle s'autorisait de l'exemple de d'Alembert, c'est-à-dire du philo-

[1] Par l'Anglais Gillies. Comp. Frédéric, *Corps politique de l'Europe*, *Œuvr. posth.* T. VI, p. 36 sqq.

[2] Rivarol, *Œuvr. compl.* T. II, p. 65.

[3] Séances publiques de l'Académie, 27 janvier 1780; 1785, 2 juin. Comp. les *Odes* de Ramler.

[4] Les Italiens étaient fort touchés de l'hommage rendu à leur langue par le conquérant de la Silésie. Voyez le poëme du Vénitien Molin, *Federico il Grande;* et celui de Passeroni, *Il Cicerone* (P. II, c. XIII).

[5] Voyez l'*European Magazine*, mars 1791, p. 177.

[6] *Sine exemplo maximus*, disait Suhm. Au bas d'un grand nombre de portraits on avait mis *Fridericus Maximus*.

sophe qui avait pris pour devise : ***Liberté, vérité, pauvreté,*** et qui se glorifiait justement d'être toujours avare d'éloges, mais qui dans son bel ***Essai sur les gens de lettres***[1], avait consacré au roi la page suivante :

« La Prusse sera redevable à Frédéric des progrès qu'elle va faire dans les sciences et dans les arts. Supérieur aux préjugés, *le seul mérite,* chez ce monarque, *distingue les hommes.* La lumière et la vérité, si nécessaires et si cachées à la plupart des princes, mais qu'il aime et qu'il connaît parce qu'il en est digne, sont le fruit de la liberté noble et sage qu'il accorde aux lettres. Les talents, le malheur et la philosophie donnent des droits à ses bontés. Son goût pour les sciences et pour les beaux-arts est d'autant plus éclairé, d'autant plus vrai et d'autant plus louable, qu'il ne prend rien sur des soins plus importants, et qu'*il sait être roi avant toute autre chose.* Aussi les éloges qu'il reçoit ne se bornent pas au suffrage de ses sujets ; ratifiés par toute l'Europe, dont la voix unanime est la pierre de touche du mérite des souverains, ils le seront par le jugement des siècles futurs, qu'on peut lui annoncer d'avance parce qu'il n'a point à le redouter. Puisse-t-il recevoir cet hommage faible, mais désintéressé, d'un homme de lettres dont la plume n'a point encore été avilie par la flatterie ; qui n'espérait pas, quand il a écrit cet éloge, avoir un jour l'honneur de l'approcher pour le remercier de ses bienfaits ; que l'amitié retient dans sa patrie, parce qu'elle lui tient lieu de fortune, et qui jamais n'a desiré de lui que son estime..... Que ne puis-je, pour l'honneur de notre nation, en dire autant de tous nos Mécènes ! Mais la vérité et la justice s'opposent à la bonne volonté que j'ai pour eux !... »

D'Alembert unissait aussi ses hommages à ceux que l'Académie offrait aux parents de Frédéric, hommages moins pathétiques mais plus affectueux. Frédéric travaillait pour et avec les académiciens. Ses frères, ses sœurs suivaient les séances et ornaient les fêtes de l'Académie. Ils venaient écouter et comme ratifier les notices consacrées aux hommes qu'ils avaient estimés ou aimés ; ils

[1] *Œuvres compl.* T. III, p. 101 sqq.

venaient applaudir des discours ou des dissertations qui les initiaient aux questions littéraires et scientifiques du temps, qui les familiarisaient avec les découvertes les plus récentes, avec les noms les plus respectés du monde savant. Flattés d'un intérêt si assidu, les académiciens s'attachaient à leur faire connaître régulièrement l'état intellectuel de l'Europe, en retraçant devant eux le tableau des efforts et des succès de l'esprit contemporain.

« Dans ces discours solennels, disait Mérian[1], nous nous proposons de faire respecter et chérir du public les sciences et les lettres que, dans nos assemblées ordinaires, nous travaillons à étendre et à perfectionner..... L'exemple de nos monarques, dit ailleurs le même académicien[2], l'exemple des princes, des princesses de leur sang, inspira aux classes supérieures de la société l'amour des connaissances, de l'estime pour ceux qui les cultivent, le desir même de fraterniser avec eux. »

Cet exemple entraînait, non-seulement la population berlinoise, mais les hauts personnages attirés par la guerre ou par la politique, les ducs de Brunswick, de Dessau, de Courlande, les princes de Hesse, et en particulier ce noble élève de Frédéric, ce prince de Weimar, qui devait plus tard faire de sa cour celle des muses allemandes. Cet exemple, enfin, comment n'eût-il point entraîné tout le monde, lorsqu'il était donné par des esprits aussi distingués que le prince Henri de Prusse, que la princesse Amélie, sa sœur ?

Henri, «l'autre héros de la Prusse,» le héros de Prague et de Freyberg, habitait en été ce château de Rheinsberg, que l'on appelait à Paris, comme à Berlin, le *Chan-*

[1] *Discours sur la métaphysique*, préface.
[2] *Éloge de Formey*, p. 76.

tilly du Condé de la Prusse[1], et qui rappelait aux écrivains français la petite cour de Sceaux, où la duchesse du Maine avait fait régner, avec le bon goût, une décence gracieuse, l'urbanité et l'amour des lettres[2]. Il passait l'hiver à Berlin, et y recevait, comme à Rheinsberg, tout ce qu'il y avait de plus distingué en artistes, en savants, en littérateurs. Les académiciens, quoique loin de goûter sa philosophie, trop analogue à celle de Frédéric, affectionnaient, chérissaient Henri, autant qu'ils admiraient ou qu'ils craignaient Frédéric. Le tour particulier de son esprit élevé et calme, solide et exact, un peu trop raisonneur, mais néanmoins piquant et ingénieux, avait de singulières affinités avec le ton grave et les habitudes méthodiques de l'Académie. Si Henri plaisait aux académiciens d'origine allemande, par son patriotisme, par sa gloire militaire, par sa sérénité et sa sagesse, par son caractère ferme et sincère autant qu'ouvert et bon, mais surtout par son antipathie pour ce persiflage dont Frédéric ne guérit jamais entièrement; il charmait les académiciens d'origine ou de tendance française, par sa connaissance profonde et passionnée de la littérature française, par son admiration éclairée pour les grands hommes de la France, par le cas même que Voltaire, son maître en déclamation dramatique, faisait de sa sagacité et de sa pénétration. Ils appliquaient sans balancer à l'habile capitaine la plupart des expressions par lesquelles Bossuet

[1] Voltaire, *Lettres*, 26 août 1771.—Tressan à Formey, 10 février 1758.—Mérian, *Éloge de Formey*, p. 79. Formey le comparait à la vallée de Tempé. (*Souvenirs*, II, p. 15.)

[2] M. Villemain, *Cours de la litt. fr. au XVIII*e *siècle*, T. I, p. 263 suiv. (1847).

avait peint le grand Condé. *Il n'y a livre qu'il n'ait lu,* disaient-ils : *son grand génie embrasse tout, sa conversation est un charme, d'où l'on sort toujours plus éclairé, et où chacun trouve à rectifier ses pensées, soit par ses pénétrantes questions, soit par ses réflexions judicieuses*[1].

En se rendant à l'Académie, Henri était accompagné, au commencement, de son frère aîné, le prince de Prusse, ce cœur aimable, si modeste et si généreux, que les dures paroles de Frédéric emportèrent prématurément; à la fin, du fils de ce prince, depuis Frédéric-Guillaume II; ordinairement, de son frère Ferdinand, qui cherchait à l'imiter au château de Friedrichsfeld, situé à quatre milles de Berlin; du pieux et presque superstitieux Ferdinand de Brunswick, que la guerre de Sept-ans avait fait surnommer le *Turenne de la Prusse;* enfin, de ses deux neveux, Frédéric-Auguste et Guillaume-Adolphe de Brunswick, deux membres assidus de l'Académie, deux poëtes doués de talents divers, mais également épris des lettres françaises et italiennes, comme de la langue allemande que leur enseignaient Engel et Jérusalem. Le premier de ces jeunes officiers[2] a traduit avec élégance en italien les *Considérations* de Montesquieu *sur les Romains*, a composé en italien une *Histoire d'Alexandre le Grand,* et plusieurs drames en allemand et en français; et ne mourut qu'en 1805 au milieu des enchantements poétiques de Weimar. Le second[3], tombé en disgrâce à Potsdam, alla se battre honorablement contre les Turcs, sous les

[1] *Oraison funèbre* de Louis de Condé par Bossuet, *passim.* — Comp. M. Mignet, *Notice sur F. Ancillon*, 1847.

[2] Né en 1740.

[3] Né en 1745.

ordres du maréchal Romansow, et succomba de bonne heure, vers 1771, en Russie, après avoir publié une version de Salluste, et un *Discours sur la guerre,* mais avant que d'avoir achevé son épopée française sur Fernand Cortez et le siége de Mexico.

La mère de ces deux princes, une personne solidement instruite, habitait Berlin et avait aussi avec les académiciens des relations suivies, moins étroites cependant que ne l'étaient celles de la princesse Amélie. De toutes les sœurs de Frédéric, l'infortunée abbesse de Quedlinbourg, Amélie, était celle qui ressemblait le plus au roi, par la finesse vive et mordante de son esprit, et celle à qui le roi témoignait le plus d'amitié constante et intime. Si les musiciens estimaient ses talents pour la composition, les savants prisaient sa bibliothèque, qui était moins riche que curieuse par les annotations dont se trouvaient chargés la plupart des volumes.

Pour Ulrique, épouse d'Adolphe-Frédéric II, roi de Suède, d'abord connue par sa beauté, puis par un esprit naturellement mâle et promptement mûri par l'étude de l'histoire, elle se plaisait à imiter la reine Christine de Suède, en s'entourant de gens de mérite et de savoir, tant à Stockholm qu'à Berlin[1]. « Croyez-vous, monsieur, que le monde doive périr par le feu? » dit-elle à Lambert, en l'abordant. C'est pour être lu devant elle, que fut composé, en 1772, le *Discours sur l'utilité des sciences et des arts dans un État,* travail intéressant où Frédéric adres-

[1] Voyez *Souvenirs d'un citoyen,* II, p. 16.—Frédéric à d'Alembert, 7 mai 1771; 9 août 1782; à Voltaire 28 mars 1771; 12 janvier 1772.

sait un compliment politique à Catherine II[1], et d'affectueux hommages à Ulrique, à « cette *Minerve* qui mit au jour, qui instruisit elle-même le jeune *Télémaque*, » c'est-à-dire, l'éloquent et malheureux Gustave III. L'académicien qui fit lecture de ce Discours, Thiébault, fut celui qu'Ulrique chargea de rédiger un ouvrage propre à contribuer en Suède à la révolution que son fils allait y tenter, l'ouvrage qui fit sensation sous le titre de *Dialogue sur les différentes formes de gouvernement*.

Quant à la célèbre princesse Wilhelmine, qui aimait le roi avec enthousiasme, et qui concourut à la composition des *Mémoires de Brandebourg*, avant de rédiger ses propres *Mémoires*, elle rendit à l'Académie un hommage particulier, en fondant sur son modèle, à Bareuth, une société scientifique, dont elle confia la direction à un savant anatomiste de Berlin, Daniel de Superville. Elle soutint, elle anima cette compagnie de toutes ses forces, en même temps qu'elle excita son mari, le margrave Frédéric, à créer et à secourir l'université d'Erlangen, laquelle n'a pas peu contribué au développement intellectuel de l'Allemagne centrale.

Aux sœurs de Frédéric, toutes si attentives aux travaux de l'Académie, il convient de joindre son épouse. Il est vrai qu'Élisabeth-Christine[2] ne se rendit jamais à l'Académie, parce qu'elle évitait de paraître en public quand

[1] Voyez les *Souvenirs* de Thiébault, T. I, p. 106. — « Nous voyons une grande Impératrice se faire un point d'honneur d'introduire et d'étendre les connaissances dans ses vastes États, et traîter comme une affaire importante tout ce qui peut y contribuer. »

[2] Princesse de Brunswick, née à Bévern en 1715, morte à Berlin en 1797. Elle portait le même nom que sa tante, épouse de l'empereur Charles VI, et mère de l'impératrice Marie-Thérèse.

le roi ne s'y montrait pas. Mais, dans le particulier, elle eut avec les académiciens des relations aussi fréquentes qu'agréables. Chargée de tenir la cour durant tout le règne de Frédéric auquel elle survécut de dix ans, elle les réunissait à sa table, au château de Schœnhausen, dans les jardins duquel le roi avait offert un asile à Rousseau. Elle les interrogeait avec une curiosité discrète et polie, elle les écoutait avec un plaisir mêlé de gratitude. Elle s'était donné, à leur égard comme à l'égard du roi, une mission spéciale. Elle cherchait à leur recommander tantôt le christianisme, tantôt la littérature allemande. Aussi pieuse que Frédéric était irréligieux, maniant la langue française presqu'avec autant d'aisance que l'allemand, Élisabeth-Christine employait ses loisirs à traduire en français bon nombre d'ouvrages de morale et d'édification, tels que ceux de Sturm, de Sack, de Gellert, de Spalding, d'Hermès. Elle ne laissait échapper aucune occasion d'intéresser son époux pour les travaux littéraires de ses compatriotes, et de louer les sérieuses dispositions de la plupart des académiciens. Elle ne pouvait espérer de convertir Frédéric, mais elle s'acquit du moins toute son estime. *La reine mérite tous les égards par ses vertus inébranlables,* dit-il dans son *Testament.* Elle fut d'autant mieux appréciée, qu'à une étonnante activité, à une bienveillance et à une charité infatigables, elle unissait des connaissances étendues, en même temps qu'un esprit net, aussi juste que réservé. Dans la maison paternelle, dans la savante ville de Wolfenbüttel, puis à Rheinsberg, à Berlin, à Schœnhausen surtout, elle avait coutume de passer chaque jour quelques heures dans une bibliothè-

que considérable, qu'elle-même avait formée avec non moins de suite que de discernement. Jordan avait fortifié son goût pour les études historiques, où de solides progrès lui avaient attiré l'admiration de Frédéric. Afin de prouver au roi que sa piété ne craignait pas les objections du pyrrhonisme, elle entreprit la lecture de Bayle et la poussa si loin que l'on disait : le roi et la reine savent par cœur entre eux tout ce gros *Dictionnaire*, l'un sachant le mieux les articles que l'autre aime le moins. On pouvait dire aussi que Frédéric et son épouse exprimaient dans leur conduite deux genres distincts de tolérance. La reine était tolérante à la manière de Fénélon, un de ses modèles, par douceur d'âme, par tendresse et sympathie spirituelle, par l'effet d'une foi patiente, d'une confiance dévouée et résignée, d'une filiale et libre soumision à la volonté divine. Le roi l'était à la façon de Voltaire, à force d'intelligence, de raison et de réflexion, par suite de cette conviction que les opinions humaines sont toutes insuffisantes, et les erreurs de l'esprit toutes innocentes, que chacun a le droit de penser ce qu'il veut ou ce qu'il peut, que chacun est donc obligé de respecter les pensées d'autrui[1]. Dans la condescendance du roi, dans ce que l'on appelait à Vienne son *tolérantisme*, entrait une forte dose d'indifférence religieuse, de cette indifférence qui constituait la base inerte, et néanmoins inébranlable, de ses principes philosophiques. Ce que la reine, toujours remplie d'une compassion évangélique, supportait par l'ordre et avec l'aide de Dieu, le roi le

[1] Voyez la dissertation de Frédéric *sur l'innocence des erreurs de l'esprit*. Comp. lettres de d'Alembert à Voltaire, 27 janvier 1762, 22 février 1764.

souffrait, avec une insouciance parfois dédaigneuse, comme une chose en elle-même insignifiante, peut-être insipide, en tout cas indigne de Dieu et du sage. D'autres fois aussi, le roi subissait stoïquement comme une nécessité fatale, conséquence de lois souveraines et immuables, ce que la reine acceptait, pardonnait, ou même adorait à titre de dispensation providentielle et de grâce salutaire, à titre d'épreuve ou d'expiation. Si différentes que fussent dans l'origine ces deux sortes d'indulgence, elles produisirent au dehors des résultats semblables. Le roi s'inclinait avec déférence devant la pieuse sagesse de son épouse, et la reine ne manquait pas d'excuser, ni même d'admirer celui dont elle plaignait l'incrédulité. Leur double exemple devait puissamment agir sur l'Académie; et l'influence d'Élisabeth-Christine, pour être modeste et cachée, n'en était pas moins réelle, ni moins bienfaisante.

Tel fut l'ascendant que Frédéric et sa famille exercèrent sur cette compagnie et sur les lettres. Si l'on veut savoir comment cet ascendant était apprécié en Europe, il faut lire les discours prononcés à Berlin par Lalande, par d'Argenson-Paulmy, par le duc de Nivernais, et par tant d'autres voyageurs. Il est vrai que, dans ces discours, le désir de plaire et la pompe oratoire fardent et grossissent *la cour et la ville;* mais après avoir remplacé l'exagération par la simple vérité, l'on y rencontre encore un grand fonds de vraie admiration. Cette admiration, toutefois, avait pour principal objet l'historien, le philosophe qui méditait ou discutait sous les ombrages de Sans-Souci.

LIVRE QUATRIÈME.

FRÉDÉRIC II, HISTORIEN ET PHILOSOPHE.

CHAPITRE PREMIER.

Frédéric II fait lire à l'Académie un grand nombre de mémoires.—Pourquoi il affectionne ce genre de composition. — Comment sont accueillis ses *Mémoires de Brandebourg.* — Comparaison entre ces *Mémoires* et les *Histoires* posthumes de Frédéric, pour le fond et pour la forme. — Théorie philosophique de cet historien. — Il veut faire adopter sa méthode historique en Allemagne. — Avantages et inconvénients de cette méthode. — Frédéric comparé, comme narrateur de ses propres actions, à Thucydide, à Xénophon, à César; à Richelieu, à Louis XIV, à Napoléon.

Si Frédéric II n'assistait point aux séances de l'Académie, il aimait du moins à faire lire aux assemblées publiques des discours de sa façon, des dissertations historiques ou philosophiques. Francheville, d'Arget, d'Argens, Le Catt, Thiébault, lurent ainsi un grand nombre d'ouvrages composés par Frédéric.

La forme de mémoire est celle qu'affectionnait sa plume, comme une forme des plus convenables à son

génie rapide et ardent, à son esprit toujours avide d'ordre, de clarté, de concision, de *temps* enfin.

« Je n'ai pas le loisir de composer un *in-folio,* disait-il; à peine puis-je suffire à un abrégé historique, et je suis d'ailleurs fermement de l'opinion qu'une chose ne mérite d'être écrite qu'autant qu'elle mérite d'être retenue[1]. »

Frédéric préférait aussi ce genre de composition comme le moins favorable à la déclamation, à ce qu'il appelait la manie de *verser des flots de paroles sur un désert d'idées.*

Les Mémoires communiqués par le roi à l'Académie sont de trois sortes : Essais historiques, soit militaires, soit politiques; Notices biographiques ou Éloges; enfin Dissertations philosophiques[2].

Les plus connus des travaux historiques sont ces *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg*, où Frédéric retrace, avec tant d'impartialité et d'une manière si attachante, l'histoire de ses ancêtres et de sa nation. Les matériaux en avaient été fournis par plusieurs savants hommes, par un érudit nommé Küster, par deux politiques, Podewils et Herzberg. La margrave de Bareuth avait procuré les documents déposés aux archives de Plassenbourg. L'impression que produisit cet ouvrage fut vive et honorable. L'Académie, par l'organe de Maupertuis, déclara l'auteur un *esprit juste et profond* à la fois[3] :

« Profond, parce qu'il décrit les mœurs et les coutumes des peuples, remonte à leur origine, les suit dans leurs progrès, marque ce

[1] *Mémoires de Brandebourg,* disc. prélimin.

[2] La *Gazette littéraire d'Iéna* publia, dès 1789, un intéressant article où les travaux de Frédéric étaient divisés en cinq classes : histoire, politique, philosophie, belles-lettres, mélanges.

[3] Juillet 1749.

qui appartient à l'homme en général, ou à une nation en particulier; juste, parce qu'il représente les événements dans leur ordre, donne à chaque partie de l'histoire sa proportion et sa mesure, et écrit avec précision et élégance. » Elle le proclame « supérieur tant à l'historien qui ne rapporte que les faits, qu'au philosophe qui s'en tient aux spéculations... C'est au César de nos jours que l'on doit le modèle le plus accompli du style historique[1]. »

Le jugement de l'Académie fut ratifié par les lecteurs étrangers. Le ministre de France, Valori, après avoir entendu le premier de ces Mémoires, manda à sa cour qu'il était *également curieux par la beauté et la singularité du style*[2]. Toute l'Europe voulut les lire, et les admira. Plusieurs éditions, plusieurs traductions les popularisèrent, et avec eux les noms que révérait le peuple prussien. Au moment où Frédéric expirait, Mirabeau les caractérisait par ce seul mot : *faits de main de maître*[3]. La postérité s'est montrée plus sévère, tout en reconnaissant les services rendus par l'historien. Elle ne s'est pas contentée de rapprocher les *Mémoires de Brandebourg* des autres écrits historiques du roi; mais elle a discuté les doctrines qui s'y trouvent exposées ou suivies. Elle a comparé l'auteur même, pour la forme comme pour le fond, aux historiens auxquels il ressemble ou désirait ressembler davantage. Essayons de dire à notre tour ce que nous pensons sur ces points importants.

Nous n'avons pas à rapprocher les *Mémoires de Brandebourg* de l'*Anti-Machiavel,* si rempli pourtant de connaissances et de jugements historiques; ni des *Mémoires*

[1] Wéguelin, 1766, p. 531.

[2] 3 juin 1747.

[3] *De la Monarchie prussienne*, T. I, p. xxv.

depuis la paix de Hubertsbourg (1763-1775), ni des *Mémoires de la guerre de* 1778, ni des *Considérations sur l'état présent du corps politique* (1782), ni surtout des *Réflexions sur les talents militaires de Charles XII.* Il n'y a que deux ouvrages de Frédéric dignes d'être mis en parallèle avec les *Mémoires de Brandebourg*, savoir : l'*Histoire de mon temps*, qui embrasse les événements arrivés entre 1740 et 1745 ; puis, l'*Histoire de la guerre de Sept-ans*, c'est-à-dire des exploits qui rendirent les Prussiens fameux entre 1757 et 1763.

Dès le premier coup d'œil, les *Mémoires de Brandebourg* paraissent supérieurs aux deux *Histoires* posthumes du roi. Non-seulement le style en est plus élégant et plus correct, mais l'intérêt qu'ils éveillent est beaucoup plus général et mieux soutenu. Dans les *Mémoires* et dans les *Histoires*, le même auteur s'annonce, il est vrai, par les mêmes qualités et par les mêmes défauts : des deux côtés, même feu et même lumière, le même degré de vivacité; mais aussi presque la même inégalité de langage et de goût, et souvent le même genre de sécheresse. Partout Frédéric tend à exposer les faits avec précision, à marquer les causes, à suivre les conséquences avec sûreté ; partout il excelle à décrire les combinaisons de la politique et les stratagèmes des généraux. Ce que le lecteur ordinaire admire encore dans les trois ouvrages, c'est l'art difficile de parler de soi-même. Frédéric raconte et apprécie ses victoires avec une simplicité aussi modeste que fière, sans détour et sans contrainte, avec autorité, mais point d'un ton de maître, abondamment et néanmoins sobrement, en sage autant qu'en hé-

ros[1]. Toutefois, quiconque n'est pas tacticien aura peine à lire jusqu'au bout les *Histoires*, tandis qu'il relira les *Mémoires* avec plaisir. L'*Histoire de la guerre de Sept-ans*, en particulier, est trop sévère, trop technique, trop stratégique. Si l'*Histoire de mon temps* offre moins de détails purement militaires, elle présente d'autres inconvénients : elle n'observe pas assez la politesse, ni ces bienséances d'expression que respectent les *Mémoires de Brandebourg ;* elle respire l'énergie d'un grand guerrier, mais aussi la servitude d'un des vassaux de Voltaire. Le ton du persiflage, un ton de scepticisme caustique et bouffon altère souvent le langage du narrateur, et accompagne cet ardent ennemi de la déclamation dans de vives sorties, non-seulement contre l'intolérance et la superstition, mais contre la véritable piété. C'est par ce côté que l'*Histoire de mon temps* disparaît dans la foule des histoires prétendues *philosophiques* du XVIII[e] siècle.

C'est là, du reste, une tendance qui perce aussi dans les *Mémoires de Brandebourg*[2], et qui fait partie de la théorie ou de la méthode de l'historien. Cette théorie, qu'il avait reçue de Voltaire, Frédéric désirait la faire adopter par ses compatriotes, aspirant à l'honneur de réformer leur manière d'*historiographie*. Il avait, en effet, un double dessein. D'abord, il voulait « transmettre à la postérité les faits principaux auxquels il avait eu part, ou dont il avait été témoin ; » puis, enseigner l'art de transmettre les faits en général.

[1] Voyez l'*Avant-propos* de l'*Histoire de la guerre de Sept-ans*. « ... Il y a de la faiblesse — à ne pas dire du bien de ses ennemis, et à ne leur pas rendre la justice qu'ils méritent, etc. »

[2] Par exemple, à propos de la Réforme, de la révocation de l'édit de Nantes, etc.

« Les Allemands, dit-il, sont des auteurs laborieux, qui ont compilé des faits, mais dont les ouvrages sont plutôt des dictionnaires historiques, des chroniques diffuses, où l'on achète un événement intéressant par cent pages d'ennui. Leurs annalistes se perdent dans le détail de la chronologie, de la généalogie ; ils négligent le nécessaire, s'appesantissant longuement sur les petits objets, passant légèrement sur ceux qui sont essentiels ; ils négligent toute méthode, racontant confusément les faits, ne développant pas avec clarté les causes et les événements. Les Puffendorf, les Gundling, ont du bon sens, un sens qui approche assez de celui des Anglais ; mais ils manquent de goût et d'esprit : ils ne sont pas judicieux, ni ingénieux comme les Français[1]. Ce sont des manœuvres qui amassent scrupuleusement et sans choix quantité de matériaux qui restent inutiles, jusqu'à ce qu'un architecte leur ait donné la forme qu'ils devaient avoir[2].

Ainsi, l'historien prétendait, non-seulement être architecte, mais apprendre aux Allemands à le devenir. Pour cela, il leur proposait d'avoir toujours en vue « la jeunesse impatiente, et les gens de goût, avares de leurs moments ; » c'est-à-dire d'être courts et vifs, précis et serrés ; de s'appliquer au style analytique et démonstratif, plus qu'au style descriptif, *dramatique* ou *pittoresque*. Sa maxime était *Ad probandum,* plutôt que *Ad narrandum.*

De là les deux règles que voudrait prescrire Frédéric : premièrement, de rechercher toujours la certitude, la sincérité, l'impartialité ; en second lieu, de rendre partout hommage à la sagesse et à la vertu. Critique et moraliste, voilà selon lui les deux caractères essentiels du vrai historien. C'est cet *usage philosophique* de l'histoire

[1] « La plupart des savants allemands étaient des manœuvres, les Français des artistes. » *Hist. de mon temps,* I, p. 97.

[2] Voyez *Mém. de Brandebourg,* disc. prélim. ; — *Hist. de mon temps,* avant-propos ; — *Discours sur la litt. allem.,* passim. — Lettre à Voltaire, 8 sept. 1775 ; etc., etc.

qu'il se plaît à recommander, particulièrement en s'adressant à ceux qui gouvernent les États.

« L'histoire est regardée comme l'école des princes, dit-il ; elle peint à leur mémoire les règnes des souverains qui ont été les pères de la patrie, et des tyrans qui l'ont désolée; elle leur marque les causes de l'agrandissement des empires, et celles de leur décadence.» Tel est le début des *Mémoires de Brandebourg,* et voici celui de l'*Histoire de mon temps :* « L'histoire est l'école des princes; c'est à eux de s'instruire des fautes des siècles passés, pour les éviter et pour apprendre qu'il faut se former un système et le suivre pied à pied, et que celui qui a le mieux calculé sa conduite est le seul qui puisse l'emporter sur ceux qui agissent moins conséquemment que lui. »

Mais l'histoire ne lui est pas seulement l'institutrice des souverains, il la présente aussi comme celle des particuliers.

« L'homme de loi, le politique, le guerrier, en y ayant recours, apprennent la connexion que les choses présentes ont avec les choses passées : ils trouvent dans l'histoire l'éloge de ceux qui ont bien servi leur patrie, et combien sont en abomination les noms de ceux qui ont abusé de la confiance de leurs concitoyens; ils acquièrent une expérience prématurée... Pénétrer dans les temps qui nous ont précédés ; embrasser le monde entier avec toute l'étendue de son esprit, c'est faire réellement des conquêtes sur l'ignorance et sur l'erreur; c'est avoir vécu dans tous les siècles, et devenir en effet citoyen de tous les pays[1]. »

On n'est donc pas surpris que Frédéric préfère les inductions morales aux descriptions et même aux récits ; et que ses portraits ou ses tableaux soient des observations spirituelles, des réflexions collectives et générales, plutôt que des peintures spéciales, naïvement fidèles, rigoureusement individuelles. Toutefois, ce défaut paraît moins dans les *Mémoires de Brandebourg* que dans les *Histoires*

[1] *Mémoires de Brandebourg,* disc. prélim.

posthumes. Que l'on relise les pages où Frédéric esquisse la guerre de Trente-ans, celle de la succession d'Espagne, celles de Charles XII; où il caractérise le grand Électeur, Sophie-Charlotte, Pierre le Grand, et tant d'autres personnages fameux; que l'on examine surtout la meilleure partie de l'ouvrage, celle qui retrace le règne de Frédéric-Guillaume Ier; et qu'ensuite on compare ces endroits diversement remarquables au vaste tableau qui, dans l'*Histoire de mon temps*[1], représente la situation politique et intellectuelle de l'Europe entière lors de l'avénement de Frédéric II. La supériorité des *Mémoires* sortira de ce parallèle avec éclat. Et cependant, là aussi Frédéric réussit moins à peindre les choses de l'esprit et de l'âme, que celles de la guerre et de la politique. Il manquait de patience pour recueillir tous les éléments qu'exige un tableau de mœurs ou de littérature, exact à la fois et complet. Sa philosophie même y faisait obstacle. Curieux de découvrir les causes des faits dans les passions ou les intérêts des hommes, dans les influences de climat, de race, d'éducation, il riait de ceux qui prétendent faire remonter finalement à une cause première et suprême le jeu des caractères et des événements. *La fatalité voulut que, — la fortune se lassa de...*; tels sont les derniers ressorts que Frédéric assigne aux mouvements de l'histoire, telles sont les expressions dont il abuse autant que d'autres prodiguent les mots de *Dieu* et de *Providence*. Le néant des choses humaines est la plus haute leçon que lui donne la suite des temps et la marche des sociétés. « Où apprendra-t-on mieux à con-

[1] Chapitre I, p. 25-117.

naître ce néant, dit-il, qu'en se promenant sur les ruines des royaumes et des plus vastes empires[1]? » Au lieu de remplacer le spectacle du néant par la contemplation de l'être des êtres, le disciple des Antonins[2] se contente de s'écrier : « Quel plaisir pour l'homme de trouver de loin en loin de ces âmes vertueuses et divines qui semblent demander grâce pour la perversité de l'espèce! Ce sont là les modèles qu'il doit suivre! »

Les *Mémoires de Brandebourg* gagnent donc à être rapprochés des histoires des *Campagnes* de Prusse; mais l'historien gagne-t-il à être comparé aux modèles qu'il s'était proposés? Parmi les anciens, Frédéric *distinguait avec satisfaction*[3] Thucydide, Xénophon et César. Se croyant animé d'un souffle de l'antiquité, qu'il confondait avec le paganisme, il espérait que la postérité le joindrait à ces grands capitaines, non-seulement en qualité de général, mais à titre d'écrivain. Entre eux et Frédéric il existe, sans doute, plus d'une affinité de caractère comme de carrière. Mais les analogies réelles sont rares dans leurs ouvrages; et elles devaient l'être, principalement parce que Frédéric ne lisait les anciens que dans d'imparfaites traductions, et que d'ailleurs l'esprit de son siècle était loin de ressembler à l'esprit de l'antiquité.

Cependant, puisque l'on a coutume de comparer Frédéric et Thucydide, ne doit-on pas être frappé des différences suivantes? Les *Campagnes* de Prusse sont des mémoires, *la Guerre du Péloponnèse* est une histoire.

[1] *Discours sur la littérature allemande.*
[2] *Mémoires de Brandebourg,* Épître dédic. au prince de Prusse.
[3] *Histoire de mon temps*, avant-propos, p. 5-6.

Thucydide ne se borne pas à dire ce qu'il a fait ou vu faire, il interroge tous les acteurs et tous les témoins qu'il peut rencontrer, il consacre vingt années à recueillir les récits et à les confronter. De plus, il est orateur, il se plaît à composer des discours politiques et militaires, pour orner et compléter sa narration. On l'a justement blâmé d'avoir mésusé de ce genre d'embellissement; mais on pourrait reprocher à Frédéric de n'avoir pas assez profité des secours que les harangues peuvent prêter à qui veut peindre les personnages, préparer ou achever les récits. Orateur, Thucydide devait préférer une diction élevée et figurée, propre à donner de l'éclat à ses pensées, de la hardiesse à ses mouvements, à tout son travail un certain désordre, pour ainsi dire, dramatique et inspiré. Mais si Frédéric diffère de Thucydide par tous ces côtés, il lui ressemble en d'autres endroits. Tous deux se complaisent dans l'exposé minutieux des détails militaires, au milieu des camps et des manœuvres. Tous deux sont philosophes, c'est-à-dire accoutumés à expliquer les événements par des causes naturelles et humaines, à chercher ces causes par l'expérience et dans la réalité, à les enchaîner à force de réflexion, au moyen de la généralisation. Tous deux, comme on disait à Berlin[1], envisagent l'histoire d'une manière *pragmatique*.

Xénophon ne fut pas seulement le continuateur de Thucydide, dans les *Helléniques;* il fut l'acteur principal et le narrateur de la merveilleuse *Retraite des dix-*

[1] Voyez le savant mémoire de Meierotto sur Thucydide, *Mém. de l'Acad.* ann. 1796.

mille. Par cette mémorable succession d'obstacles, surmontés avec autant de talent que de courage, le général athénien est plus d'une fois le prédécesseur du capitaine prussien. On regrette qu'il ne l'ait pas été de même dans l'art de raconter ses exploits et de rédiger ses observations. Frédéric n'a ni l'atticisme véhément de Thucydide, ni l'harmonieux et gracieux atticisme de Xénophon. Mais il surpasse Xénophon en tout ce qui tient aux qualités de la pensée. Quoique disciple de Socrate, quoique auteur d'ouvrages philosophiques, l'ami du vertueux Agésilas est un sage, mais non un philosophe. Superstitieux, esclave des préjugés populaires, des songes et du merveilleux, il se contente de lever les difficultés par l'intervention immédiate des Dieux. A ce défaut de rectitude d'esprit, il joint le manque d'impartialité. Plein d'aversion contre les meurtriers de Socrate et contre les institutions démocratiques, il ne sait pas juger librement les affaires politiques. Il laisse trop sentir que ses ouvrages furent composés dans l'exil. Infiniment supérieur à Frédéric comme artiste de la parole, l'*Abeille antique* est loin de l'égaler quant à l'indépendance et à la vigueur de la raison.

Bien que Frédéric ne possédât pas davantage l'urbanité nerveuse de César, c'est au dictateur romain qu'il s'efforçait de ressembler le plus.

« Je n'oublierai point, dit-il, les *Commentaires* de César, écrits avec la noble simplicité d'un grand homme... Depuis César, l'histoire ne contient que des panégyriques ou des satires[1]. »

1 *Histoire de mon temps*, Avant-propos.—*Mém. de Brandebourg*, Épître dédicatoire.

Maintes fois il invoque *l'exemple de César*, et jamais il ne perd de vue ces lignes de Montaigne :

« César singulièrement me semble mériter qu'on l'étudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour lui-même : tant il a de perfections et d'excellence par-dessus tous les autres. Certes, je lis cet auteur avec un peu plus de révérence et de respect, qu'on ne lit les humains ouvrages : tantôt le considérant lui-même par ses actions et le miracle de sa grandeur, tantôt la pureté et inimitable polissure de son langage[1]..... »

Malgré son admiration, malgré ses efforts, Frédéric ne sut pas atteindre à une simplicité si parfaite, à cette correction svelte et sûre, à ce naturel sévère à la fois et facile, qui est le privilége exquis des *Commentaires*. Nulle *Histoire* de Frédéric n'est devenue un monument national, ni un livre classique pour toutes sortes de lecteurs. En philosophie, Frédéric est ordinairement de l'école de César, c'est-à-dire de celle d'Épicure. Néanmoins, lorsqu'il s'agit d'appliquer la philosophie à l'histoire, Frédéric s'y prend peut-être mieux que César : il paraît meilleur critique, plus véridique, plus positif. Aussi court, aussi soudain, aussi clairvoyant que le général romain, il est plus habile à développer les raisons, à débrouiller les influences, à signaler les causes diverses des événements. Ne semble-t-il pas que, si Frédéric avait écrit dans la langue des soldats qu'il commandait, il eût égalé César comme historien? et qu'on eût pu lui appliquer ce que Cicéron disait des *Commentaires*[2] :

« On voit que l'auteur n'a voulu laisser que des matériaux pour ceux qui voudraient traiter le même sujet. Quelques sots écrivains

[1] *Essays* de Montaigne, l. II, ch. 10 ; — édition de M. V. Le Clerc.

[2] Voyez le *Brutus* de Cicéron, ch. 75 ; — édition de M. V. Le Clerc, T. IV, p. 382, 484. — Comp. Fénelon, *Lettre sur l'éloquence,* VIII.

croiront pouvoir broder ce canevas; mais les gens de goût se garderont bien d'y toucher : car rien n'est plus agréable dans l'histoire, qu'une brièveté correcte et lumineuse[1]. »

Richelieu, Louis XIV et Napoléon sont les historiens modernes qu'on a l'habitude de comparer au grand Frédéric.

On sait que le cardinal de Richelieu n'a pas seulement composé de remarquables ouvrages de controverse religieuse, mais qu'il a rédigé une suite de mémoires sur les événements d'un règne où, selon Montesquieu, *il fit jouer au roi le second rôle dans la monarchie et le premier dans l'Europe*. Richelieu voulait[2] « empêcher que beaucoup de circonstances dignes de ne mourir jamais dans la mémoire des hommes, ne fussent ensevelies dans l'oubli par l'ignorance de ceux qui ne les pouvaient savoir comme lui, et aussi faire en sorte que le passé servît de règle à l'avenir. » A ces mémoires, remplis de faits curieux, il joignit un *Testament politique*, où il expose son système de gouvernement dans un style, dit Labruyère, *digne de celui qui a achevé de si grandes choses*. Richelieu, comme écrivain politique, se distingue par l'énergie, par un tour rapide et altier, despotique et familier tout ensemble. De plus, l'homme d'État a gardé quelques habitudes du théologien. Il se plaît à raisonner sur les difficultés de la politique comme il raisonnait sur celles du dogme; il affecte de soumettre ses résolutions administratives à certaines vues religieuses; et le salut éternel des hommes le touche en apparence autant que leur bonheur temporel. Les discours qu'il rapporte et qu'il pré-

[1] *Nihil est enim in historia pura et illustri brevitate dulcius.*
[2] Voyez son *Testament politique*, Épître au roi.

tend avoir prononcés au conseil du roi, ressemblent parfois à des homélies, ou à des dissertations scolastiques. Les endroits où le talent de Richelieu devient original, ce sont les caractères des personnages éminents de son époque, de Wallenstein comme de Gustave-Adolphe[1] : il y a là autant de vigueur de pinceau que de finesse d'observation. Frédéric, sans avoir étudié la théologie, avait aussi du goût pour les questions dogmatiques, qu'il résolvait dans un sens contraire aux principes de Richelieu. Pendant la guerre de Sept-ans, par exemple, il s'exerça dans le genre sermonnaire, portant avec lui, d'un champ de bataille à l'autre, Bossuet, Bourdaloue, Massillon. S'il n'entremêlait pas ses récits de discours réels ou fictifs, il les relevait volontiers par d'agréables portraits, mais par des portraits peints de profil, et non de face, comme le sont ceux de Richelieu. Par où ces deux politiques se rejoignent, c'est du côté de leurs prétentions littéraires. Richelieu ne se contentait pas, en effet, d'être le bienfaiteur de la Sorbonne, le fondateur de l'Académie française, le protecteur des gens de lettres, mais aspirant au renom d'écrivain, il eût voulu rivaliser avec Descartes, avec Corneille, comme avec Boisrobert et Colletet. Autant la diction du cardinal est pompeuse, figurée, oratoire, autant le style de Frédéric est coupé, serré, aride même; mais les deux écrivains, si grandes que soient leur liberté d'esprit et leur force de caractère, souffrent de la même maladie, le bel esprit. « Le plus beau des ouvrages de Richelieu, dit Voltaire, est la di-

[1] Comparez ces portraits de Richelieu avec ceux que Frédéric a tracés dans les *Mémoires de Brandebourg,* en parlant des mêmes hommes.

gue de La Rochelle. » En ce genre, Frédéric a aussi fait quelques ouvrages bien supérieurs à ses travaux d'histoire.

Le continuateur de Richelieu comme de Mazarin, Louis XIV, a laissé des Mémoires pour l'instruction de ses successeurs, à l'exemple de Charles-Quint et de Philippe II, de Jacques I[er] et de Charles I[er]. Ce n'est pas, toutefois, dans ses mémoires militaires, un des ouvrages de Pellisson, dit-on; c'est dans ses écrits politiques qu'il faut chercher les traits qui distinguent la parole et la pensée du monarque français. Il est peu d'écrivains dont l'âme se réfléchisse mieux dans leur style. Le langage de Louis XIV est celui d'un homme qui se regarde sincèrement comme le premier des mortels, comme le *lieutenant de Dieu,* comme la *Providence* des peuples qu'il *possède,* et qui lui doivent *obéir sans discernement*[1], parce qu'il représente la Divinité qu'ils doivent servir. C'est le langage d'un homme qui, par l'institution divine, absorbe en sa personne les pouvoirs, les droits, les richesses même de tout l'État; qui se sent rempli de la plénitude de la majesté céleste, et revêtu d'une autorité surnaturelle et sacrée, de cette autorité qu'il tient de sa naissance et dont il ne doit compte qu'au juge souverain. C'est le langage d'un homme qui aime ses sujets à l'égal de sa famille, Dieu à l'égal de ses sujets, la gloire à l'égal de Dieu; qui croit et veut écrire devant Dieu et devant la postérité pour le bonheur de sa nation, et pour la grandeur de sa maison. C'est la diction d'un roi qui confond dans la même religion l'honneur du gentilhomme, la conscience

[1] *Œuvres de Louis XIV* (1806), T. II, p. 93, 429; et *passim.*

du chrétien et l'ambition du conquérant. Mais c'est aussi le style d'un esprit ferme, droit, sage, réglé, appliqué, appuyé sur un rare bon sens comme sur une volonté puissante. Aussi a-t-il autant de simplicité et de justesse que de hauteur. Malgré un certain éclat solennel, il a plus de dignité réelle que de faste, plus de goût français que de pompe castillane. On se rappelle que Frédéric, grand admirateur de Louis XIV, se piquait de l'imiter en purgeant le pouvoir absolu *des scélératesses du machiavélisme.* Mais Frédéric n'avait pas cette confiance sans bornes en l'omnipotence royale, non plus qu'en la toute-présence de Dieu. « On parle tant, disait-il, de ce que nous autres rois sommes l'image de Dieu sur la terre. Quand je me regarde dans le miroir, je ne puis m'empêcher de penser : *Tant pis pour Dieu si je lui ressemble*[1]. » Frédéric n'a ni cet air de maître, ni ce ton de commandement ; il ne s'enivre pas de sa propre grandeur, ne se complaît pas dans une tranquille adoration de soi-même. Il annonce une portée et une souplesse d'intelligence, que l'on n'aperçoit guère dans les écrits de Louis XIV. Le roi de France dictait ses mémoires comme *il portait le sceptre et le diadème*[2]. Le roi de Prusse écrivait comme il maniait l'épée ou faisait manœuvrer ses troupes. Louis XIV s'accusait d'avoir trop aimé la guerre ; mais ses ouvrages, loin de faire jamais penser aux feux du bivouac, sont presque toujours un reflet de ses splendides résidences. Si l'un voit d'ordinaire les choses humaines et l'histoire du même point de vue que Bossuet, l'autre

[1] *Œuvres posth. de Frédéric II,* T. XIII, 19 ; XV, 230.
[2] *Œuvres de Louis XIV,* T. II, 28.

les regarde de préférence sous le même aspect que Voltaire.

« Quoique j'aie prévu, dit Frédéric[1], les difficultés qu'il y a pour un Allemand d'écrire dans une langue étrangère, je me suis pourtant déterminé en faveur du français, à cause que c'est la langue la plus polie et la plus répandue en Europe, et qu'elle paraît en quelque façon fixée par les bons auteurs du siècle de Louis XIV. »

C'est par cet endroit capital que Frédéric se rapproche de Napoléon. Tous deux ne sont-ils pas demi-étrangers? Cependant la race italienne, dont Bonaparte descendait, le rendait plus propre à devenir écrivain français. Il fut d'ailleurs élevé en France, il gouverna les Français; et quoiqu'il n'ait dicté ses mémoires que sur le lointain rocher de Sainte-Hélène, sa pensée ne quitta jamais Paris. Grâce à son sang même, Napoléon était né historien, c'est-à-dire doué de l'intelligence des affaires, et du genre d'imagination qu'il faut pour les peindre et les faire revivre par la parole. Si l'on a surnommé l'Empereur le dernier des Romains, c'est parce que les Romains, anciens ou modernes, ont manié le glaive comme la jurisprudence, et la politique comme le pinceau. Il est vrai que Frédéric se croyait aussi habile, aussi prudent que Machiavel; mais ce n'est pas lui, c'est Napoléon qui hérita de la grandeur d'imagination et de l'éclat de coloris qui avaient distingué le magistrat de Florence. Frédéric admirait Tacite, et affectait de se présenter comme un de ses imitateurs, non-seulement pour la haine des tyrans, mais pour la concision du style. *Quot verba, tot pondera,* disait-il quelquefois. Mais combien Napoléon, qui avait Tacite en antipathie, approche davantage de sa gravité

[1] *Mémoires de Brandebourg,* Avant propos.

simple et précise, de cette vigueur intrépide et profonde, de cette fière et sûre audace qui, suivant Fénelon, *creusait dans le mal!* Si le vrai historien est peintre, la diversité des croyances doit modifier considérablement le génie des historiens. Or, Frédéric était disciple de Voltaire; et Napoléon regrettait, avec un ressentiment jaloux et amer, que la France voulût *rester de la religion de Voltaire*. La foi catholique agrandissait l'imagination du conquérant corse, et l'animait en la teignant de nuances parfois sublimes. Il y a des traces de cette magnificence jusque dans les notes jetées, pendant sa captivité, sur les campagnes de Frédéric. Napoléon les exalte, autant que Frédéric avait vanté les exploits de Paoli, à ses yeux le premier capitaine de son siècle. Le défaut d'imagination se fait remarquer, au contraire, dans les meilleurs travaux de Frédéric. Dans ses *Mémoires de Brandebourg*, loin de savoir rendre aux mœurs leur couleur locale, aux personnages leur costume individuel et, par exemple, cette dose de rusticité qui caractérise encore le père de Frédéric, il répand sur toutes choses l'uniformité de politesse qui est le propre de son temps. Esprit élégant et trop académique, il ne comprend pas la barbarie de ses ancêtres plus que Hume[1] ne comprenait celle de Cromwell. Un éminent critique[2] a comparé Napoléon à Pascal, trouvant dans la parole de l'un et de l'autre de la géométrie, de l'imagination et de l'action tout ensemble. Chez Frédéric

[1] Frédéric lui-même mettait Hume bien au-dessous de Bolingbroke, par exemple.

[2] M. de Sainte-Beuve, dans un excellent morceau sur Napoléon envisagé comme écrivain. — Comp. les belles pages de M. Villemain, dans le *Cours de litt. fr. au XVIII[e] siècle*, T. II, p. 52 suiv.

aussi le style est souvent de l'action, mais rarement de la géométrie, et encore plus rarement de l'imagination.

En résumé, Frédéric a plutôt les défauts que les qualités de son maître en histoire. Il n'atteint pas à l'art de conter si net et si vif, à la touche si élégante et si sévère, à la raillerie si fine et si rapide, dont Voltaire est le modèle. Le jugement porté par Montesquieu sur celui-ci s'applique aussi à cet élève[1] : « Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire. Il est comme les moines, qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent. » Toutefois, dans l'école qui suivait l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*, Frédéric remplit parmi les Allemands une place assez proche du rang que tenaient en Angleterre Hume, Gibbon, Robertson.

[1] *Pensées diverses.*

CHAPITRE II.

Contraste général entre le style de Frédéric et sa figure; particulièrement sensible dans ses *Éloges*. — Caractères divers de ses trois principaux Éloges philosophiques. — Analyse et appréciation de l'Éloge de *Jordan*, de l'Éloge de *La Mettrie*, de l'Éloge de *Voltaire*. — A la suite des Éloges se placent quatre *Discours* de Frédéric, également lus à l'Académie. — *Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les lois :* ce qui la distingue. — *Discours sur l'utilité des sciences et des arts dans un État :* son esprit et sa tendance. — *Discours sur la langue allemande :* quels conseils il donne aux écrivains allemands; quelles vues il expose sur l'histoire de la philosophie. — *Essai sur l'amour-propre, envisagé comme principe de morale :* à quelle occasion il fut composé; quelles erreurs, quelles contradictions et quelles intentions il manifeste; à quelle discussion il donna lieu.

S'il est vrai que le style historique de Frédéric atteste une certaine discordance entre la physionomie de sa parole et celle de sa figure; la diction de ses *Éloges* forme un contraste non moins vif avec ce langage naturel que parlaient la face, le front, le regard et les lèvres du roi.

Sa figure était remplie d'intérêt, ses traits avaient beaucoup d'expression, les lignes de son front marquaient toute la vigueur de sa volonté; ses yeux, quoique trop fixes par intervalles et même durs, mais plus spirituels encore et plus perçants, rendaient l'ardeur pétulante de son âme. Les éclairs qui jaillissaient de cette profondeur azurée, fascinaient plus qu'ils n'interdisaient; tempérés d'ailleurs par le doux son de sa voix et par le mouvement de ses lèvres, où flottait une grâce singulière, un piquant mélange de finesse et de vivacité, de

malignité et de politesse. La plupart de ces caractères se prononçaient, dit-on, dans la conversation de Frédéric, aussi aimable, aussi attrayante que libre et féconde. C'est dans son style que l'on retrouvait le moins de son visage, ou les moins charmantes parties de ce visage. Si son style a de la gaieté, de la verve et parfois quelque éclat, il a aussi un ton brusque et abrupte, un tour précipité et emporté, quelque chose qui rappelle le feu, mais non la beauté de ses regards; le malin sourire, mais non les contours attiques de sa bouche; la rapidité, mais non la mélodie de ses intonations; peu de qualités, enfin, qui réfléchissent la délicatesse de ses traits, qui reproduisent l'agrément de sa physionomie.

Les écrits où cette disproportion est particulièrement visible sont les notices où Frédéric essayait de peindre et de louer quelques-uns de ses compagnons de guerre, Goltz, Stille, Knobelsdorf. Il y a moins de disparate, à cet égard, dans la biographie de son second neveu, Henri, ce jeune et brillant officier, dont la perte l'avait pénétré d'une douleur amère.

S'il nous est permis de passer sous silence des compositions militaires plutôt qu'historiques, nous devons une mention circonstanciée à trois autres *Éloges,* parce qu'ils marquent certains traits du caractère de Frédéric, ou certaines phases de son développement intime. L'*Éloge de Jordan* montre ce qu'il y avait de sensible et d'humain dans l'âme du roi. L'*Éloge de La Mettrie* dévoile des côtés disgracieux et des défauts repoussants. L'*Éloge de Voltaire* annonce une direction moyenne, une tendance dominante, mêlée de grandeur et de faiblesse,

mais soutenue par un fond sérieux de modération et de dignité.

Jordan, spiritualiste et théiste; La Mettrie, matérialiste et athée; Voltaire, sceptique et déiste, exprimaient trois formes de la philosophie contemporaine.

Jordan, qui réunissait dans sa personne ses deux précepteurs, l'habile Beausobre et le savant Lacroze, avait aussi incliné au doute, mais n'avait pas cessé de respecter toute croyance respectable, ni de combattre toute opinion frivole ou dangereuse[1]. Homme de talent, mais surtout homme de conscience et de vertu, il avait voulu l'affranchissement de l'esprit humain, mais en conservant ce qui fait notre force et notre noblesse, la solidité et l'équité. Jordan, vice-président de l'Académie et *curateur* des universités prussiennes, avait été philosophe chrétien, moraliste de cette école grave et désintéressée, sinon religieuse, qui comptait parmi ses chefs Abauzit, Bonnet, d'Escherny, Jaucourt, Linant, Necker, J.-J. Rousseau, Turgot.

La Mettrie, loin de s'arrêter au scepticisme, s'était plongé avec délices, avec fureur, dans le matérialisme le plus cynique. Il avait réduit Dieu et l'homme à l'état de corps, de plante, de *machine*, et avait borné l'art de vivre à l'art de jouir par les sens. Selon d'Argens même, il avait *prêché la doctrine du vice avec l'impudence d'un fou*. Frédéric, dont il était le *lecteur*, le nommait sa *machine à lire;* et La Mettrie lui-même s'était intitulé *l'athée*

[1] Dans sa dernière lettre (avril 1745), Jordan écrivait au roi : « Votre Majesté voudra bien après ma mort me rendre la justice que, si j'ai combattu la superstition avec acharnement, j'ai toujours soutenu les intérêts de la religion chrétienne, quoique fort éloigné des idées des théologiens. »

du roi de Prusse, et abaissé au rôle que le bouffon Gundling avait joué auprès du père de Frédéric, cette *machine-soldat*. Comme l'inculte Frédéric-Guillaume Ier avait trouvé piquant de faire président de l'Académie son maître des cérémonies, ainsi le lettré Frédéric II jugea plaisant de faire lire, au sein d'une compagnie sérieuse et spiritualiste, le panégyrique d'un compilateur impie, d'un déclamateur obscène, dont les livres monstrueux autant qu'insipides avaient été brûlés par les magistrats de tous les pays. Frédéric eut cette étrange inspiration à l'époque où il traitait de *nourrice* son vieil ami, le vénérable Rollin.

L'Éloge de Voltaire, antérieur mais non supérieur à celui de Laharpe, est la franche confession d'un disciple dévoué. Les opinions que Frédéric reconnaît ou prête à son maître sont ses propres opinions, l'excuse qui doit justifier l'un peut aussi servir à l'autre. Certains détails excitent l'attention par d'autres côtés : tel l'endroit où Frédéric touche sa séparation d'avec Voltaire, qu'il s'avise d'attribuer à Maupertuis et à la guerre de Sept-ans ; tel le passage déjà mentionné, où il déplore l'excessive susceptibilité du poëte [1].

Citons quelques extraits de ces trois Éloges, pour montrer que ceux de 1746 et de 1778, c'est-à-dire ceux de Jordan et de Voltaire, sont de nature à racheter l'Éloge de 1751, celui de La Mettrie.

Voici comment Frédéric peint son meilleur ami [2],

[1] Voyez ci-dessus, p. 192.

[2] Formey avait composé un éloge de Jordan. Frédéric, après l'avoir lu : *Cela est bien*, dit-il, *mais je veux faire moi-même cet éloge*. Voyez les *Sou-*

l'historien de Jordano Bruno et de Lacroze[1], auquel il fit ériger un monument orné de cette inscription : ***Ci-gît Jordan, l'ami des Muses et du Roi.*** Après avoir rappelé plusieurs traits de ce caractère aimable et bon, sa tendresse naturelle pour tout genre de souffrance, sa vive charité dont plus d'une fondation de bienfaisance ou de travail garde encore le souvenir, Frédéric continue ainsi :

« L'esprit, le mérite et surtout le bon caractère de M. Jordan ne lui permirent point de rester enseveli plus longtemps dans son cabinet. Monseigneur le Prince Royal, à présent le Roi, l'appela à son service au mois de septembre 1736. Depuis ce temps, il passa sa vie à Rheinsberg, partagé entre l'étude et la société, estimé et aimé universellement, et unissant cette politesse que donne l'usage du beau monde à la profondeur des connaissances. Il déridait les sciences et les produisait à la cour sous les livrées des agréments et de la galanterie. Après la mort de Frédéric-Guillaume, le roi le plaça dans une situation où il put tourner au profit de la patrie les talents de son esprit et les vertus de son cœur..... Il employa toute la sagacité de son esprit à l'utilité de l'État..... Les académies furent pourvues, avec discernement et connaissance, de professeurs habiles et savants. Toutes ces nouvelles institutions et le soin de faire fleurir les académies, sont dues à l'activité de M. Jordan..... Les sciences, la patrie et son maître le perdirent par une maladie longue et douloureuse, qui l'emporta le 24 mai 1745..... Il était né avec un esprit vif, pénétrant et en même temps capable de beaucoup d'application. Sa mémoire était vaste et contenait, comme dans un dépôt, le choix de ce que les bons écrivains de tous les siècles ont produit de plus exquis. Son jugement était sûr, et si son imagination était brillante, elle était toujours arrêtée par le frein de la raison. Sans écart dans ses saillies, sans sécheresse dans sa morale, retenu dans ses opinions, ouvert dans ses discours, préférant la secte académique aux autres opinions des philosophes, ardent à s'instruire, modeste à décider, aimant le mé-

venirs d'un citoyen, T. I, p. 45-56. — Comp. l'*Éloge* par Formey, particulièrement p. 51 suiv.

[1] *Disquisitio de Jordano Bruno Nolano*, publiée à Breslau en 1726. L'*Histoire de la vie de M. de Lacroze* parut en 1741, in-8°.

rite et le faisant connaître, plein d'urbanité et de bienfaisance, chérissant la vérité et ne la déguisant jamais[1], humain, généreux, serviable, bon citoyen, fidèle à ses amis, à son maître et à sa patrie, sa mort fut un deuil pour les honnêtes gens; la malignité de l'envie se tut devant lui; le roi et tous ceux qui le connurent, l'honorèrent de leurs regrets sincères[2]. Telle est la récompense du vrai mérite, d'être estimé pendant la vie et de servir d'exemple après la mort! »

Un des côtés de cette vie et de ce mérite semble particulièrement recommandable à Frédéric, c'est l'aptitude des lettrés aux affaires.

« Qu'on ne dise pas que la culture des sciences et des arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon esprit fait les mêmes progrès dans toutes les matières qu'il embrasse. Les sciences, bien loin d'avilir, donnent, dans tous les emplois, un nouveau lustre à ceux qui les cultivent. »

Mettons en regard de ce conseiller de raison et d'honneur le portrait de La Mettrie, sorte de Diogène ivre, dont Frédéric n'eût pas célébré les folies et les vices, si Jordan eût continué à vivre.

« Pendant la campagne de Fribourg, M. de La Mettrie fut attaqué d'une fièvre chaude : une maladie est pour un philosophe une école de physique. Il crut s'apercevoir que la faculté de penser n'était qu'une suite de l'organisation de la machine, et que le dérangement des ressorts influait considérablement sur cette partie de nous-mêmes, que les métaphysiciens appellent l'âme. Rempli de ces idées pendant sa convalescence, il porta hardiment le flambeau de l'expérience dans les ténèbres de la métaphysique; il tenta d'expliquer, à l'aide de l'anatomie, la texture déliée de l'entendement; il ne trouva que de la mécanique où d'autres avaient supposé une essence supérieure à la matière. Il fit imprimer ses conjectures philosophiques sous le titre d'*Histoire naturelle de l'âme*..... Mais les théologiens, qui par leurs appréhensions continuelles pourraient faire croire que

[1] Formey, dans son Éloge, relève principalement *la franchise et la droiture* de Jordan.

[2] « Je suis plus mort que vif, » écrivait encore Frédéric à Podewils, le 22 août 1745.

leur cause est mauvaise, s'obstinèrent à trouver des semences d'hérésie dans un ouvrage qui traitait de physique ; l'auteur fut persécuté inhumainement, et des prêtres savants et chrétiens soutinrent à grands cris qu'un médecin accusé d'hérésie ne pouvait pas guérir les gardes françaises..... Le titre de philosophe et de malheureux fut plus que suffisant pour procurer à M. de La Mettrie un asile en Prusse avec une pension du roi ; il se rendit à Berlin au mois de février de l'année 1748, où il fut reçu membre de l'Académie royale des sciences. La médecine le revendiqua à la métaphysique..... Il ébaucha différents ouvrages sur des matières de philosophie abstraite. M. de La Mettrie mourut dans la maison du milord Tirconel, ministre plénipotentiaire de France, à qui il avait rendu la vie. Il semble que la maladie, connaissant à qui elle avait affaire, ait eu l'adresse de l'attaquer d'abord au cerveau, pour le terrasser plus sûrement ; il eut une fièvre chaude avec un délire violent. Il mourut le 11 de novembre 1751. M. de La Mettrie était né avec un fonds de gaieté naturelle et intarissable ; il avait l'esprit vif et l'imagination si féconde, qu'il faisait croître des fleurs sur le terrain épineux et aride de la médecine. La nature l'avait fait orateur et philosophe ; mais un présent plus précieux encore qu'il reçut d'elle, fut un âme pure et un cœur serviable. Tous ceux auxquels les pieuses injures de la théologie n'en imposent pas, regrettent en M. de La Mettrie un honnête homme, un philosophe et un habile médecin[1]. »

Voilà ce que Frédéric disait, sans le penser peut-être, du médecin qui s'était moqué de la médecine autant que de Dieu et des hommes. Cet Éloge, qui est à la fois une diatribe contre la théologie chrétienne et une glorification du matérialisme médical, comment fut-il accueilli ? Comment jugea-t-on l'apologie d'un épicurien, victime de ses indigestions et de son obstinée confiance en la saignée ? On comprend la douleur, la colère même que ressentirent les pasteurs de Berlin. Mais les académiciens,

[1] Voyez, pour redresser ces lignes, un excellent mémoire sur La Mettrie, que M. Damiron vient de lire à l'Académie des sciences morales et politiques.

ceux même qui favorisaient les maximes d'Épicure, ne purent cacher leur surprise. Gotter, par exemple, s'écria :

« M. de La Mettrie n'a jamais été mon héros, quelque partisan que je sois au reste de l'*acatalepticisme* raisonnable. Trop est trop, et vouloir traiter la vertu de *nomen inane,* c'est détruire tous les liens de la société humaine. Il vaudrait mieux alors, pour notre sûreté et satisfaction, être brute et brouter l'herbe[1] ! »

Réaumur, écrivant à Formey, traite de *monstre* ce prétendu disciple de Haller, et regrette qu'il soit mort dans son lit[2]. D'Alembert, d'Argens, Diderot, reculent, comme Voltaire, devant une théorie, si conséquente et si absolue, du néant universel. D'Alembert soutient que c'est outrager la philosophie que d'appeler philosophe un La Mettrie. D'Argens le croit *fou au pied de la lettre.* Diderot le regarde comme le sophiste le plus frivole et le plus corrompu, comme un bouffon dissolu et impudent. Voltaire, alors à Berlin, ne se rendit pas à la séance où l'Éloge fut lu, bien qu'il eût écrit qu'il avait « disposé son corps cacochyme à ne lui pas refuser le service et à grimper à l'Académie ; » s'il s'en excusa depuis, tantôt sur ce qu'il s'était trompé de jour, tantôt sur ce qu'il n'avait pas été convoqué, il s'exprima du moins toujours sans estime sur *ce fou de philosophe.* Pour Frédéric, il y a lieu de penser que cet Éloge lui donna plus tard quelques regrets. « Si j'ai loué La Mettrie, disait-il, ç'a été pour épargner cette besogne au secrétaire perpétuel. » Mais fallait-il donc louer? fallait-il préconiser des débauches d'esprit sans gaieté véritable, sans nulle originalité? fallait-il protéger d'insolents complots contre la

[1] 26 février 1752. — Voyez ci-dessus, p. 153.

[2] 3 décembre 1751. — « ..... l'opprobre de la nature humaine. »

conscience et la dignité humaine, que la roue et le gibet ne sauraient remplacer? fallait-il essayer d'absoudre le mépris du remords et du serment, le dédain de la pudeur et de l'intégrité? De la part d'un souverain, pareille tentative semblait de la complicité plus que de la tolérance, un crime plutôt qu'un divertissement. Si c'était un paradoxe sans loyauté, c'était aussi un mensonge inutile.

L'*Éloge de Voltaire*, prononcé vingt-sept ans après, attaque encore çà et là le clergé, mais ne jette plus ce ridicule insensé sur la morale et sur la religion.

« Comparons, dit Frédéric, la morale répandue dans les ouvrages de M. de Voltaire avec celle de ses persécuteurs. Les hommes doivent s'aimer comme des frères, dit-il; leur devoir est de s'aider mutuellement à supporter le fardeau de la vie, où la somme des maux l'emporte sur celle des biens; leurs opinions sont aussi différentes que leurs physionomies; loin de se persécuter, parce qu'ils ne pensent pas de même, ils doivent se borner à rectifier le jugement de ceux qui sont dans l'erreur, par le raisonnement, sans substituer aux arguments le fer et les flammes : en un mot, ils doivent se conduire envers leur prochain comme ils voudraient qu'il en usât envers eux. Est-ce M. de Voltaire qui parle, ou est-ce l'apôtre saint Jean, ou est-ce le langage de l'Évangile?..... »

Cette question singulière montre avec évidence combien Frédéric était élève de Voltaire. En assimilant la morale voltairienne à la doctrine de saint Jean sur l'amour fraternel et la charité, l'auteur se souvenait des efforts que le poëte avait faits pour identifier la théorie de Spinosa, sur *l'amour intellectuel*[1], avec la morale de *l'amour pur*, enseignée par ce Fénélon qui avait à la fois défendu le *quiétisme* et réfuté le spinosisme[2].

[1] Voyez, p. ex., l'article *Dieu* dans le *Diction. philos.* de Voltaire.

[2] Voyez le *Traité de l'existence de Dieu* par Fénélon ; — et l'*Histoire de Fénélon* par Bausset, T. IV, p. 282.

Au reste, si cet Éloge est, selon d'Alembert, capable de rappeler ce trait brillant de Voltaire :

Le grand Condé pleurant aux beaux vers de Corneille,

il n'est pas capable de nous persuader que Frédéric y donne toute sa pensée. Pour l'avoir en entier, il faut joindre à l'Éloge le *portrait* que traça le roi dès 1756, mais qui ne fut publié qu'après sa mort, l'ingénieux portrait qui se termine par cette phrase : « En un mot, Voltaire voudrait être un homme extraordinaire, et il l'est certainement[1]. »

A la suite de ces trois *Éloges* viennent se placer quatre *Discours* étendus, qui tiennent tous par plusieurs liens à la philosophie, et dont les deux premiers forment, à proprement parler, des traités philosophiques. Ces Discours sont :

I. *Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les lois*, 1747.

II. *Essai sur l'amour-propre envisagé comme principe de morale*, 1770.

III. *Discours sur l'utilité des sciences et des arts dans un État*, 1772.

IV. *Discours sur la langue allemande*, 1782.

La *Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les lois* fut composée à l'époque où Frédéric ambitionnait d'unir au titre de Restaurateur de l'Académie celui de Réformateur de la Justice, *Emendator Juris*[2]. Il s'y mon-

[1] *Œuvres posthumes*, T. VIII.— Comp. *Souvenirs d'un citoyen*, passim.

[2] Le *Code Frédéric*, publié en 1747, parut en allemand sous ce titre : *Préliminaires d'une législation projetée*. L'épithète d'*Emendator juris* est de Maupertuis.

tre historien autant que penseur. Sa règle est qu'en jurisprudence il ne faut pas seulement suivre Domat, le *restaurateur de la raison*, mais consulter l'histoire qui révèle seule le génie du peuple dont il s'agit de maintenir ou de changer la législation. Aussi retrace-t-il d'abord les mœurs et les institutions qui servent de fondement aux lois parmi les peuples policés. Ce tableau est orné d'une érudition probablement puisée dans de fréquents entretiens avec le grand-chancelier Coccéji, dont le savoir égalait les lumières et la probité[1]. La discussion des faits conduit l'auteur du *Code Frédéric* au principe suivant : S'il est insensé de prétendre détruire tout ce qui existe dans un État, sous prétexte de tout améliorer, il est sage, il est nécessaire de mettre toujours les lois d'accord avec les mœurs, en mesurant les innovations législatives au degré de culture et aux besoins spéciaux d'une nation. Donnez à chaque peuple une législation distincte, assortie à son climat, à son territoire, à ses coutumes, à ses souvenirs, à son esprit. D'un autre côté, tâchez de rapporter toutes les lois, vieilles ou récentes, à la loi des lois, qui est l'équité naturelle. La principale application de cette équité, c'est qu'il y ait proportion entre le crime et le châtiment. Voilà pourquoi il faut abolir la torture qui est une cruauté stupide et inutile, comme il faut combattre le duel qui est une mode barbare.

On fut d'autant plus frappé de ces conseils, qu'ils étaient pratiqués par celui qui les donnait, et qu'ils

[1] « C'était un homme d'un caractère intègre et droit, dont la vertu et la probité étaient dignes des beaux temps de la république romaine; savant et éclairé, il semblait, comme Tribonien, être né pour la législation et pour le bonheur des hommes. » Frédéric II, *Hist. de la guerre de Sept-ans*, t. I.

étaient donnés avant la publication de l'*Esprit des lois*, quinze ans avant que Beccaria les répétât avec l'autorité d'une science éloquente[1]. On remarqua aussi d'autres propositions, éparses dans cette même Dissertation :

« Un corps de lois parfaites serait le chef-d'œuvre de l'esprit humain. — Les peuples auraient lieu d'être satisfaits, si les législateurs se mettaient à leur égard dans les mêmes dispositions d'esprit où étaient ces pères de famille qui donnèrent les premières lois : ils aimaient leurs enfants. — Peu de lois sages rendent un peuple heureux, beaucoup de lois embarrassent la jurisprudence. — Il me semble, enfin, que chez les nations qui sortent à peine de la barbarie, il faut des législations sévères ; que chez les peuples policés dont les mœurs sont douces, il faut des législations humaines. »

Autant Frédéric juge les bonnes lois nécessaires, autant il estime la culture littéraire et sociale avantageuse à une nation. C'est à ce second élément de civilisation qu'il consacra le *Discours sur l'utilité des sciences et des arts dans un État*. Il y combat, moins par la plaisanterie que par des raisons sérieuses, ce grossier dédain de la politesse qui avait régné en Prusse sous le roi son père. Il attaque avec véhémence les arguments lancés contre les lettres par J.-J. Rousseau[2], ces arguments si adroitement dérobés à un littérateur italien du XVI[e] siècle, Lilio Giraldi[3]. Frédéric célèbre l'âge de la Renaissance, l'âge de Léon X et de François I[er]; puis l'époque de Louis XIV ; il prédit enfin de belles destinées au nord de l'Europe,

[1] L'*Esprit des lois* parut l'année suivante, en 1748 ; et l'ouvrage de Beccaria *Dei delitti e delle pene* ne fut publié qu'en 1764.

[2] Frédéric traitait Rousseau de *fou*, depuis qu'à ce billet : « Venez, mon cher Rousseau, je vous offre maison, pension et liberté, » le philosophe de Genève avait répondu : « Votre Majesté m'offre un asile et me promet la liberté ! Mais vous avez une épée et vous êtes roi ! Vous m'offrez une pension, à moi qui n'ai rien fait pour vous ; mais en avez vous donné à tous ceux qui ont perdu bras ou jambes à vous servir ? »

[3] Voyez ses *Progymnasmata adversus litteras*.

qui se glorifiait d'avoir donné le jour à Tycho-Brahé, à Copernic, à Leibniz[1].

« Les arts et les sciences se tiennent par la main, dit-il ; nous leur devons tout : ce sont les bienfaiteurs du genre humain..... Il s'est trouvé de faux politiques, resserrés dans leurs petites idées, qui sans approfondir la matière, ont cru qu'il était plus facile de gouverner un peuple ignorant et stupide qu'une nation éclairée..... Dans ce siècle philosophe où nous vivons, on n'a pas seulement voulu dénigrer les hautes sciences, il s'est trouvé des personnes d'assez mauvaise humeur, ou plutôt assez dépourvues de sentiment et de goût, pour se déclarer ennemis des belles-lettres. »

Ailleurs, Frédéric retombe dans le sarcasme irréligieux. « Un État peuplé d'ignorants ressemblerait au paradis perdu de la Genèse, qui n'était habité que par des bêtes. » A de pareils traits surtout, Voltaire reconnaît la plume de son disciple, et s'empresse de l'en féliciter :

« Quand même MM. Formey, Prémontval, Toussaint, Mérian, me diraient : c'est nous qui avons composé ce Discours, je leur répondrais : Messieurs, je n'en crois rien ; je trouve à chaque page la main d'un plus grand maître que vous : voilà comme Trajan aurait écrit[2] »

Ici Voltaire n'oublie qu'un seul académicien, celui même qui lui avait succédé comme *grammairien* du roi, Thiébault.

Quelque intéressant que soit cet ouvrage, il est moins connu que le *Discours sur la littérature allemande,* qui a si fort retenti hors d'Allemagne[3]. Là Frédéric, tout en se rappelant que *Cæsar non est super grammaticos*, ne craint pas de s'ériger en réformateur d'une langue et

[1] Dans son Discours *sur la littérat. allem.*, Frédéric ajoute à ces trois noms : Des Vignes, Ulrich de Hutten, Érasme, Mélanchthon, Guttenberg, B. Schwarz, Othon Guericke, Thomasius, Bilfinger, Haller, etc.

[2] Lettre de Voltaire à Frédéric, du 24 mars 1772. — Comp. les *Souvenirs* de Thiébault, T. III, p. 100-109 (éd. IV).

[3] Voyez, p. ex., Ferri, *De l'éloquence,* Paris, 1789, p. 573 sq.

d'une littérature qu'il n'avait jamais approfondies. Il y donne d'étranges conseils pour rendre la langue allemande plus harmonieuse, plus riche *en voyelles et en esprit*, moins abondante en consonnes, moins dissemblable à cet idiome italien auquel il avait sacrifié le premier *r* de son nom[1]. « Mettez un *a* au bout de certaines terminaisons, comme *geben*, — dites *gebena*, et ces sons flatteront l'oreille. » Ce fut un académicien aussi dévoué à la nationalité allemande qu'à Frédéric, le comte de Herzberg, qui traduisit ce Discours en allemand, et qui le combattit en français, avec moins de force, il est vrai, que ne l'a réfuté le savant sermonnaire de Brunswick, Jérusalem.

Après ces amendements inadmissibles, proposés par le roi, vient une série de préceptes de style à l'usage des écrivains allemands, qui, par bonheur, n'en avaient plus besoin en 1780. Ces règles et ces exemples, Frédéric sait les parsemer de remarques philosophiques. Il y répand ses vues sur l'histoire de la philosophie, un des sujets ordinaires de sa conversation, et qu'il convient de repasser ici.

L'histoire purement politique proclame, selon le roi, *le néant des choses humaines*; mais l'histoire philosophique publie les efforts tentés par l'esprit humain pour posséder *l'être*, c'est-à-dire la vérité, la Divinité. Frédéric s'attache donc à mettre en relief les opinions les plus mémorables sur Dieu, sur les rapports de Dieu et

[1] Par exemple : *sagena, gebena, nehmena,* au lieu des infinitifs *sagen, geben, nehmen.* — En 1775, le 24 juillet, Frédéric avait écrit à Voltaire : « Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poésie, les Allemands croient que leurs vers sont harmonieux. »

du monde. Partisan du déisme, il attaque d'abord le panthéisme, avec les armes forgées par Bayle et Voltaire. Voici ses objections contre l'*unité absolue* des stoïciens et de Spinosa.

« Les âmes humaines sont des parcelles de la Divinité, disaient les stoïciens. Quelque belle et sublime que soit cette idée, elle implique une contradiction : parce que, si l'homme était une parcelle de la Divinité, il aurait des connaissances infinies qu'il n'a point; parce que, si Dieu était dans les hommes, il arriverait à présent que le Dieu anglais se battrait contre le Dieu français et espagnol[1]; que ces diverses portions de la Divinité chercheraient à se détruire réciproquement, et qu'enfin toutes les scélératesses, tous les crimes que les hommes commettent, seraient des œuvres divines. Quelle absurdité d'admettre de pareilles horreurs ! Donc elles ne sont pas vraies... Si l'on prend le système de Spinosa du côté où il paraît nier l'existence du premier être, rien ne sera plus facile que de le réduire en poudre, surtout si l'on fait voir la destination de chaque chose, le but pour lequel elle est faite. Tout, même jusqu'à la végétation d'un brin d'herbe, prouve la Divinité : et si l'homme jouit d'un degré d'intelligence qu'il ne s'est point donné, il faut, à plus forte raison, que l'être dont il tient tout ait un esprit infiniment plus profond et plus immense. »

Le caractère tout pratique de ces objections marque aussi les critiques dont la théologie d'Épicure est ensuite l'objet. L'âme vive et agissante de Frédéric répugne à regarder la nature de Dieu comme essentiellement inactive et impassible. Il lui semble que tout ce qui est le propre de l'effet se doit retrouver dans la cause, et que le moins ne saurait produire le plus. C'est par le même motif que Frédéric rejette les doctrines qui refusent à l'espèce humaine le sentiment de la spontanéité, la conscience de la responsabilité, comme d'autres privent le règne organique

[1] Allusion au combat naval d'Ouessant (1778), à l'affaire du cap Saint-Vincent (1780), à la conquête de l'île de Minorque (1782), etc.

de la sensibilité même. Contre Descartes, il soutient que les animaux ne sont pas des *automates;* contre Malebranche, que les hommes ne sont pas *des machines mues par des mains divines.* Jugeant toutes les spéculations sur leurs conséquences pratiques, en appelant toujours à l'application, encore plus qu'a l'expérience, il préfère Bacon, Galilée, Newton, à Descartes et à Leibniz. Bacon lui est *l'oracle de la philosophie,* « un de ces phénomènes qui font autant d'honneur à leur siècle qu'à l'esprit humain ; » Locke, « le seul métaphysicien qui ait sacrifié l'imagination au bon sens, qui suive l'expérience autant qu'elle peut le conduire, et qui s'arrête prudemment quand ce guide vient à lui manquer. » Pour Leibniz, il a été entraîné dans quelques visions systématiques et romanesques ; mais ses écarts sont ceux d'un grand génie. Là où l'expérience, où l'analogie et l'induction n'atteignent plus, il faut imiter les sceptiques, la *secte acataleptique;* car le doute doit commencer alors que l'évidence finit. La vraie philosophie est donc la philosophie pratique. Socrate et Marc-Aurèle sont les premiers d'entre les sages ; et les *Offices* de Cicéron « le meilleur ouvrage de morale qu'on ait écrit et qu'on puisse écrire. » Observer et agir, réfléchir et pratiquer, mais surtout agir et pratiquer, mais toujours bien faire, toujours bien remplir tous ses devoirs, voilà la tâche que Frédéric recommande à ceux d'entre les Allemands qui pensent, et qui prétendent au titre de philosophe.

C'est là aussi l'aspect sous lequel Frédéric considère la destinée humaine dans l'*Essai sur l'amour-propre envisagé comme principe de morale.* Si la vie est une succes-

sion continue de mouvements et d'actes, il faut la régl par un principe d'action invariable, il faut l'assujettir un mobile universel : quel sera ce mobile, quel peut êtr ce principe ? L'auteur répond : *l'amour-propre ;* mais i prend ce mot dans une acception si singulière, que l'on y a pu voir un terme mal choisi.

On s'est souvent demandé ce qui avait déterminé Frédéric, non-seulement à composer cet Essai, mais à y mettre tant de prix. L'intérieur de l'ouvrage même fournit peu d'indications pour résoudre cette question ; il montre seulement un lecteur assidu des *Maximes* de Larochefoucault, un admirateur de Bolingbroke, de Pope, de tous ceux qui, présentant l'amour de soi comme le père de la civilisation, comme le véritable lien de la société, avaient regardé toute inspiration idéale ou désintéressée, platonique ou chrétienne, comme une folie, comme une chimère absurde :

That true SELF-LOVE and SOCIAL are the same[1].

Cependant, si Pope et son *Essai sur l'homme* ont influé sur Frédéric, ils ne furent pas l'occasion de l'*Essai sur l'amour-propre*. Ce fut plutôt Mandeville, autre écrivain anglais, qui dans sa *Fable des abeilles* avait cherché à prouver que « l'égoïsme individuel engendre le dévouement général, que les vices privés sont le fondement du bien public[2]. » A Berlin, Mandeville avait été refuté par Mérian et Sulzer. Défenseurs de Shaftesbury, ces académiciens avaient nettement distingué le calcul de l'égoïste

[1] Pope, *Essay on man*, Ep. IV, 377-380-395 suiv. — III, 269.

[2] *Private Vices public Benefits.* — Voyez notre article sur *Mandeville*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* (chez Hachette), 1848.

d'avec le fait simple et primitif de la conscience morale, qui imprime au bien un caractère obligatoire ; et ils n'avaient consenti à nommer *intérêt* l'amour de la vertu, qu'autant que la contemplation de la vertu cause un solide plaisir. L'année où Mérian avait publié son mémoire *du Sens moral*[1], avait paru le livre *de l'Esprit*, cette frivole apothéose de la matière et de la chair ; et l'année où J.-J. Rousseau, sous l'humble habit du *Vicaire savoyard*, avait combattu l'affligeante morale d'Helvétius, Frédéric avait associé celui-ci à l'Académie de Berlin[2], pour le fêter bientôt après à Potsdam, tandis que le Parlement et la Sorbonne le persécutaient. Tels sont les petits événements qui expliquent l'origine de l'*Essai sur l'amour-propre ;* et si nous les rappelons, c'est surtout parce que dans l'*Essai* même Helvétius n'est pas plus nommé que dans l'*Émile*[3].

Ce qui rend l'ouvrage de Frédéric singulier, c'est qu'il est à la fois une apologie et une réfutation d'Helvétius. La doctrine que l'on y rencontre est contradictoire : c'est un mélange de matérialisme et de spiritualisme, d'épicurisme et de stoïcisme. Condillac, en métaphysique, s'était efforcé de transformer toute connaissance en sensation, et la sensation en toutes choses. En morale, Helvétius avait cherché à convertir toute action humaine en un mouvement d'intérêt personnel. Ce même genre de métamorphose est essayé par Frédéric, mais avec moins de succès. En désaccord avec lui-même, admettant la pas-

[1] En 1758.
[2] En 1764.
[3] L'*Essai* ne fut lu à l'Académie qu'en 1770. Le volume où il se trouve inséré indique l'année 1763, mais n'a réellement paru qu'en 1770.

sivité en métaphysique et l'activité en morale, posant pour principe spéculatif l'universalité et la nécessité de l'amour-propre, mais se sentant porté dans la pratique au respect d'un devoir supérieur et souvent opposé à l'amour-propre, Frédéric ne réussit pas à établir cette absolue mais indigente unité, dont Helvétius et Condillac s'étaient épris. Ses raisonnements manquent de suite et de rigueur, ses interprétations forcées et arbitraires ne cachent point le paradoxe. Toutefois, l'inconséquence, l'impuissance du logicien honore ici le caractère de l'homme. Tandis que son esprit dit *égoïsme,* son cœur parle de *vertu :* ne voulant démentir ni son cœur ni son esprit, l'auteur fait un effort de dialectique, ou plutôt un sophisme ; il fait signifier au mot d'égoïsme *vertu,* et prend le mot de vertu dans l'acception d'*égoïsme*. La distance qui séparera toujours l'égoïsme de la vertu, il essaye de la remplir par le terme si flexible de *bonheur*. L'individu, dit-il, n'a qu'un désir, il veut être heureux ; or, le véritable bonheur consiste dans la vertu ; il faut donc aimer et pratiquer la vertu par amour-propre : l'amour-propre est donc le vrai mobile de nos actions, et doit être recommandé comme l'unique principe de morale.

C'est ce mauvais raisonnement, établi sur un fait inexactement observé et faussement érigé en droit, que Frédéric tâche de développer ou de justifier sous cent formes spécieuses, dans les pages dont nous allons reproduire les principaux endroits.

Le roi philosophe y débute par une pensée, traduite depuis en vers par un de ses plus fervents admirateurs, Schiller.

« La vertu est le lien le plus ferme de la société, et la source de la tranquillité publique. Sans elle les hommes, semblables aux bêtes féroces, seraient plus sanguinaires que les lions, plus cruels et plus perfides que les tigres ; ou des espèces de monstres dont il faudrait éviter la fréquentation. Ce fut pour adoucir des mœurs aussi barbares que les législateurs promulguèrent des lois, que les sages enseignèrent la morale, et, en démontrant les avantages de la vertu, firent connaître le prix qu'il y fallait attacher[1]. »

Ainsi la vertu, fondement du bien de la société et du bien de l'individu tout ensemble, est absolument nécessaire.

« Les sectes des philosophes, en s'accordant en général sur le fond des doctrines, ne différaient proprement que par les motifs que chacune d'elles adoptait pour déterminer leurs disciples à mener une vie vertueuse..... Mais leurs motifs, ce me semble, avaient le défaut de n'être point à la portée du vulgaire. »

Avant que de nous offrir un motif populaire, entièrement simple et universel, Frédéric soumet à un rapide examen les plus belles doctrines, en cherchant à montrer qu'elles ne sont ni assez vastes, ni assez puissantes, ni assez humbles. Sa critique atteint successivement le stoïcisme, le platonisme, l'épicurisme, le christianisme.

Les stoïciens posent pour principe la beauté de la vertu.

« Ils ne s'aperçurent pas que l'admiration est un sentiment forcé, dont l'impression s'efface bien vite ; l'amour-propre n'applaudit qu'avec répugnance. L'on convient sans peine de la beauté de la vertu, parce que cet aveu ne coûte rien ; mais cet acte de complaisance plutôt que de conviction ne détermine point à se corriger soi-même, à vaincre ses mauvais penchants, à dompter ses passions. »

[1] « Gefæhrlich ist's den Leu zu wecken,
Furchtbar ist des Tigers Zahn,
Jedoch das schrecklichste der Schrecken,
Das ist der Mensch in seinem Wahn. »
SCHILLER (*La Cloche*).

Les platoniciens recommandent l'imitation de la Divinité.

« Ils auraient dû se rappeler l'espace immense qu'il y a entre l'Être des êtres et la créature fragile[1]. Comment proposer à cette créature d'imiter son créateur, dont, par son état circonscrit et borné, elle ne peut se former qu'une idée vague et indéterminée ? Notre esprit est assujetti à l'empire des sens ; notre raison n'agit que sur les choses où notre expérience nous éclaire ; lui proposer des matières abstraites, c'est l'égarer dans un labyrinthe dont elle ne trouvera jamais l'issue : mais lui présenter les objets palpables de la nature, c'est le moyen de la frapper et de la convaincre. *Il est peu de grands génies capables de conserver le bon sens, en se précipitant dans les ténèbres de la métaphysique.* L'homme en général est né plus sensible que raisonnable. »

Les épicuriens conseillent la recherche du plaisir.

« Abusant du terme de volupté, ils énervèrent, sans y penser, la bonté de leurs principes, et fournirent, par cette équivoque même, des armes à leurs disciples pour dénaturer leur doctrine. »

Les chrétiens prêchent l'amour de Dieu et promettent la félicité future.

« La religion chrétienne présentait à l'esprit des idées si abstraites, qu'il aurait fallu changer chaque catéchumène en métaphysicien pour les concevoir, et ne choisir que des hommes nés avec une imagination forte pour s'en pénétrer ; peu d'hommes sont nés avec des têtes ainsi organisées... Que dirons-nous des motifs tirés de l'amour de Dieu, pour rendre l'homme vertueux ; de cet amour que les quiétistes exigent dégagé des craintes de l'enfer et des espérances du paradis ? Cet amour est-il dans la possibilité des choses ? Le fini ne peut concevoir l'infini ; par conséquent, nous ne pouvons nous former aucune idée exacte de la Divinité ; nous pouvons nous convaincre en général de son existence, et voilà tout. Comment exiger d'une âme agreste qu'elle aime un Être qu'elle ne peut connaître en aucune façon ? Con-

[1] Comparez Pope, *Essay on man*, Ep. III.

..... soar with Plato,
... quitting sense, call imitating God.

tentons-nous d'adorer dans le silence, et de borner les mouvements de nos cœurs aux sentiments d'une profonde reconnaissance pour l'Être des êtres, en qui et par lequel tous les êtres existent. »

Après cette revue imparfaite, où l'épicurisme est apprécié avec le plus de faveur, et le christianisme avec le moins d'impartialité, puisque le précepte de la charité fraternelle n'y est point mentionné, on voudrait que Frédéric tentât de concilier ces doctrines diverses en les graduant, en les subordonnant à un principe commun et en quelque sorte générateur. Mais il préfère d'y opposer sa propre théorie, qui n'est conciliante et complète qu'en apparence.

« Plus on examine cette matière, plus il paraît évident qu'il faudrait employer un principe plus général et plus simple, pour rendre les hommes vertueux. Ceux qui se sont appliqués à la connaissance du cœur humain, auront sans doute découvert le ressort qu'il faudrait mettre en jeu. Ce ressort si puissant, c'est l'amour-propre, ce gardien de notre conservation, cet artisan de notre bonheur, cette source intarissable de nos vices et de nos vertus, ce principe caché de toutes les actions des hommes. Il se trouve en un degré éminent dans l'homme d'esprit, et il éclaire le plus stupide sur ses intérêts. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus admirable que de tirer, même d'un principe qui peut mener au vice, la source du bien, du bonheur et de la félicité publique? »

Frédéric ne s'arrête pas davantage à l'analyse psychologique de l'amour-propre : il ne s'applique pas à distinguer l'amour-propre qui est une opinion, d'une part, de l'amour de soi qui est un sentiment; d'autre part, de l'estime de soi qui est un devoir, une des gloires de notre nature et un des fondements de la dignité morale. Au lieu de suivre avec soin les rapports de correspondance qui peuvent exister entre nos penchants personnels et nos inclinations sympathiques, il se contente de rechercher

comment on parviendrait à faire jaillir de l'intérêt le désintéressement, à transformer l'égoïsme en dévouement.

« Cela arriverait, si cette matière était maniée par les mains d'un profond philosophe; il réglerait l'amour-propre, il le dirigerait au bien, il saurait opposer les passions aux passions, et en démontrant aux hommes que leur intérêt est d'être vertueux, il les rendrait tels... Pourquoi tâche-t-on de prendre les hommes par leur intérêt, quand on veut les engager à suivre de certains partis, si ce n'est que l'intérêt propre est de tous les arguments le plus fort et le plus convaincant? Servons-nous donc de ce même argument pour la morale: qu'on représente aux hommes les malheurs qu'ils s'attireront par une conduite vicieuse, et les biens qui sont inséparables des bonnes actions..... Ces vérités aisées sont susceptibles de démonstration, et se trouvent également à la portée des sages, des gens d'esprit et de la plus vile populace.

« Si le bonheur consiste dans la tranquillité de l'âme, notre intérêt doit nous porter à rechercher un bien aussi précieux, et si les passions le troublent, c'est elles qu'il faut dompter. Toutes les passions portent avec elles un châtiment qui y semble attaché; celles mêmes qui flattent le plus nos sens n'en sont pas exemptes. L'amour-propre fournit aux hommes mille arguments pour vaincre leurs mauvais penchants, et les inciter à mener une vie vertueuse. »

Voilà un appel plein de verve. Mais les difficultés qui s'y opposent ne sont pas moins pressantes, et Frédéric ne pouvait s'empêcher d'en aborder la principale.

« On me dira sans doute: Vous êtes en contradiction avec vous-même; vous ne pensez donc pas qu'on définit la vertu, *une disposition de l'âme qui la porte au plus parfait désintéressement?* Comment pouvez-vous donc imaginer qu'on peut arriver à ce parfait désintéressement par l'intérêt propre, ce qui est précisément la disposition de l'âme qui lui est la plus opposée! — Si l'amour-propre ne consistait que dans le désir de posséder des biens et des honneurs, je n'aurais rien à répondre; mais ses prétentions ne se bornent pas à si peu d'objets. Premièrement, c'est l'amour de la vie et de sa propre conservation, ensuite l'envie d'être heureux, la crainte du blâme et de la honte, le désir de la considération et de la gloire;

enfin, une passion pour tout ce qu'on juge être avantageux : ajoutez-y une horreur contre tout ce qu'on croit nuisible à sa conservation. *Il n'y a donc qu'à rectifier le jugement des hommes.* Que dois-je rechercher, que dois-je fuir, pour rendre cet amour-propre, de brut et de nuisible qu'il était, utile et louable ? »

Est-ce là répondre à l'objection ? est-ce résoudre toute la contradiction ?... *Il n'y a qu'à rectifier le jugement des hommes !* dites-vous... Mais par quelle lumière ? Ce ne peut pas être par l'intérêt personnel, puisque c'est cet instinct même qu'il s'agit d'éclairer et d'élever. Ce doit donc être par la raison. Or, la raison produit et impose l'idée du devoir rigoureux, l'idée de vertu désintéressée. C'est la raison qui nous enseigne une autre loi d'action que l'amour-propre, une autre règle de conduite que l'amour du bonheur. C'est la raison qui autorise les êtres libres à mettre leurs désirs personnels d'accord avec le devoir, lorsque la dignité morale le permet ; mais qui leur enjoint aussi de sacrifier au devoir leurs désirs personnels, quand la dignité morale n'est pas du côté de ces désirs. La raison l'ordonne ainsi, non-seulement parce que telle est la nature de l'homme et du monde moral, mais parce que telle est la volonté du législateur de la raison, la volonté du créateur de l'homme et de l'organisateur du monde moral. Ce *plan de Dieu*, ce commandement suprême des intelligences est si manifeste, que nul effort ne réussirait à le confondre avec les conseils de l'amour-propre. L'amour-propre, épuré et ennobli, engendre la prudence et l'habileté, mais non la justice, ni la charité.

L'expérience qui dépose contre Frédéric, il l'invoque néanmoins hardiment :

« Les exemples du plus grand désintéressement que nous ayons, dit-il, nous sont fournis par des principes de l'amour-propre. Le dévouement généreux des deux Décius, qui sacrifièrent volontairement leur vie pour procurer la victoire à leur patrie, d'où provenait-il, si ce n'est qu'ils estimaient moins leur existence que la gloire? Pourquoi Scipion, dans sa jeunesse, résiste-t-il aux tentations que lui donne la beauté de sa captive? Pourquoi la rend-il vierge à son fiancé, en les comblant tous deux de présents? Il préférait la réputation à la volupté. »

Faut-il faire voir combien cette étroite interprétation est erronée? Le besoin d'être approuvé par sa conscience et par les gens de bien est un besoin naturel, aussi naturel que le besoin de rendre hommage à la vertu, que celui de rendre service aux hommes et de s'en faire aimer et bénir. Mais ce désir de l'estime et de la sympathie, cet amour d'une gloire bienfaisante, ne suppose-t-il pas en nous et dans les autres la notion du juste et du beau, l'idée du mérite? Oui, il suppose un ordre moral indépendant, nécessaire et parfait, un ordre qui n'a rien de commun avec le calcul, avec la vanité, avec les fausses apparences du désintéressement. Préférer l'honneur, la patrie, la félicité d'autrui, à sa propre vie, à son propre bonheur, n'est point obéir à l'intérêt personnel. Celui-ci nous fait bien remplir nos moindres devoirs envers nous-mêmes, mais non pas nos plus saints devoirs envers nos semblables. L'exemple des hypocrites, l'exemple même des ambitieux, est une confirmation et non une réfutation de cette vérité consolante. J.-J. Rousseau l'avait montré en ces termes : « Chacun, dira-t-on, concourt au bien public par son intérêt; mais d'où vient que le juste y concourt à son préjudice? Qu'est-ce qu'aller à la mort pour son intérêt?... »

Dans la conclusion de l'*Essai* nous retrouvons la même erreur :

« Par un sentiment secret et presque imperceptible, s'exprime Frédéric, les hommes ramènent tout à eux-mêmes ; ils se placent dans un centre où aboutissent toutes les lignes de la circonférence..... Il ne faut donc que leur présenter les vrais biens, leur en faire connaître la valeur, et savoir manier leurs passions, en opposant un penchant à l'autre, pour en tirer avantage en faveur de la vertu. »

Ce résumé reproduit une dernière fois la contradiction que nous avons indiquée dès l'abord. Soyez vertueux par intérêt, désintéressés par amour-propre, dit le roi ; tandis que le genre humain, depuis six mille ans, ne cesse de sentir que l'on ne peut être vertueux que par vertu, ni vraiment heureux que par la vertu. « L'unique intérêt véritable de l'homme, c'est le désintéressement ! » D'accord ; mais dès lors pourquoi conclure ainsi : donc l'intérêt est l'unique principe d'action? Ne fallait-il pas dire, au contraire : donc le désintéressement devrait être l'unique mobile, doit être le principal but de nos actions? « Soyez désintéressés par intérêt, et dévoués par égoïsme ! » C'est dire : soyez et ne soyez pas en même temps! Un philosophe qui voudrait tout réduire à la personnalité, serait du moins obligé de montrer, avec Sénèque et avec saint Paul, qu'il y a dans l'homme, pour ainsi dire, deux *moi*, l'un inférieur et moins bon, *deterior*, l'autre meilleur et supérieur, *melior*[1]; que la liberté et le progrès moral doivent consister à soumettre le premier *moi* au second ; que le second, de plus en plus désintéressé et impersonnel, peut se confondre à la fin, en vertu de la constitution de l'homme et de sa destination, avec l'ordre général, avec le *non-moi* moral, avec la loi absolue du bien en soi,

[1] ..... *Video meliora proboque,*
Deteriora sequor, dit Sénèque.—Cf. saint Paul, *Rom.* VII, 23 ; *Galat.* V, 17.

avec la souveraine volonté de Dieu. C'est ainsi que des spéculatifs modernes, épris de *l'identité des contraires*, ont tenté de soutenir la thèse de Frédéric.

En raisonnant mal, Frédéric n'a pas, comme il le dit de Larochefoucault, *calomnié les vertus*[1]; il n'a pas, comme Rousseau le reprochait à Helvétius, tâché *d'avilir Socrate et de calomnier Régulus*. Gardons-nous d'identifier l'*Essai* avec le livre *de l'Esprit*. Frédéric distingue la morale de la politique, le mérite du succès, ce qui est moralement bien de ce qui l'est physiquement. Frédéric ne ramène pas toutes nos passions à la sensibilité physique, il ne fait pas l'apologie des mauvaises mœurs, il ne définit pas l'amour de l'estime *l'amour déguisé du plaisir*, il ne déclare pas toutes les actions en elles-mêmes indifférentes, il ne fait pas une même chose de l'utilité individuelle et de l'utilité générale. Son principal rapport avec Helvétius, c'est qu'il n'a pas non plus réussi à fonder la morale sur ce que Saint-Lambert nommait *la base inébranlable de l'intérêt personnel*[2].

L'académicien chargé de lire l'*Essai* devant ses confrères, Thiébault, raconte qu'il eut avec le roi une discussion vive, pour lui prouver que l'amour-propre ne suffit pas à *fonder la morale* en élevant les hommes à toutes les vertus privées ou sociales. Il lui avoua qu'il préférait la doctrine du *philosophe de Genève*, plaçant le caractère essentiel de la vertu dans un pur désintéressement. « Il m'est difficile de faire descendre la vertu à un cran plus

[1] Un des contemporains de Larochefoucault appelait cela *déshumaniser* l'homme. Voyez *Huetiana*, p. 250.

[2] C'est là l'éloge que donnait à Helvétius Saint-Lambert, son panégyriste.

bas, et je ne puis me figurer ce sublime dévouement comme conciliable avec l'amour-propre. » Frédéric avait rappelé comme favorable à sa fausse théorie, le cri héroïque poussé par le chevalier d'Assas, le 16 octobre 1760, dans la journée de Clostercamp : *A moi, Auvergne, ce sont les ennemis!*

« A la rigueur, répondit Thiébault, il est possible qu'à l'instant du péril, d'Assas se persuadât que son dévouement serait connu, publié et admiré; mais on ne peut considérer comme vraisemblable ce qui à la rigueur est possible ; quoique possible, je n'admettrai pas comme vraisemblable que d'Assas ait puisé le motif de sa détermination dans une idée de gloire future aussi douteuse : il ne semble pas même qu'il ait dû y penser en ce moment où la surprise, la belle action et la mort ont eu lieu, pour ainsi dire, en même temps; dans des circonstances semblables ce n'est pas par réflexion que l'on agit[1] »

A cette objection sensée, la vainqueur de tant de batailles ne trouva d'autre réplique que ces mots : « Mon cher, vous n'entendez point ces choses-là. »

Cependant d'Alembert lui-même ne fut pas persuadé. Après avoir lu l'*Essai*, il écrit à Frédéric :

« Je suis absolument de l'avis de Votre Majesté, sur les principes qui doivent servir de base à la morale. Si Votre Majesté veut prendre la peine de jeter les yeux sur mes *Éléments de philosophie*, au chapître de la *Morale*, T. II, p. 179 et suiv., elle verra que j'y indique comme la source de la morale et du bonheur, *la liaison intime de notre véritable intérêt avec l'accomplissement de nos devoirs*, et que je regarde *l'amour éclairé de nous-mêmes comme le principe de tout sacrifice moral.* Il est vrai, Sire, que je n'ai presque fait qu'indiquer ces vérités, que Votre Majesté développe si bien dans son ouvrage avec la plus saine et la plus éloquente philosophie... Un seul point, Sire, m'a toujours embarrassé pour rendre absolument universel et sans restriction ce principe de la morale ; c'est de savoir si ceux qui n'ont rien, qui donnent tout à la société et à qui la so-

[1] Voyez les *Souvenirs* de Thiébault, T. I, p. 96 sqq.

ciété refuse tout, qui peuvent à peine nourrir de leur travail une famille nombreuse, ou même qui n'ont pas de quoi la nourrir ; si ces hommes, dis-je, peuvent avoir d'autre principe de morale que la loi, et comment on pourrait leur persuader que leur véritable intérêt est d'être vertueux, dans le cas où ils pourraient impunément ne l'être pas. Si j'avais trouvé à cette question une solution satisfaisante, il y a longtemps que j'aurais donné mon catéchisme de morale[1]. »

A cet aveu si instructif, que répond Frédéric ? Il s'avise de prétendre que sa doctrine, malgré l'absence de Dieu, s'accorde sans effort avec le catéchisme chrétien, avec ce principe de l'Évangile, *ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse.*

« L'homme, ajoute le roi, une fois convaincu que son intérêt lui commande d'être vertueux, se sentira nécessairement attiré vers la vertu ; et quand il aura compris qu'il vit conformément à l'Évangile, il sera facile de faire naître en lui le sentiment qu'il doit faire par amour de Dieu ce qu'au fond et en réalité il fait par amour de soi[2]. »

On le voit, l'objection de d'Alembert subsiste, avec la correspondance où elle est consignée. Si cette correspondance est inférieure en force, en raison, en grandeur de pensée et de sentiment, à la lettre énergique où Turgot mit Condorcet dans la confidence de son mépris pour le livre d'Helvétius, « ce livre de philosophie sans logique, de littérature sans goût et de morale sans honnêteté, » elle mérite cependant d'être jointe, à titre de correctif, à l'*Essai* de Frédéric. Elle est un hommage involontaire, rendu à cette loi de la conscience que Turgot et Rousseau, Mérian et Shaftesbury regardaient, sinon comme *innée,* du moins comme *naturelle,* c'est-à-dire comme « fondée sur la constitution de notre esprit et de notre âme, et sur nos rapports avec tout ce qui nous environne. »

[1] Correspondance de d'Alembert et de Frédéric, T. I, p. 151 sqq.

[2] 1770, 29 janvier et 7 mai.

L'Académie de Berlin était encore ici du côté des spiritualistes. Le secrétaire perpétuel, en analysant le Mémoire « de l'auteur le plus respectable, dit-il, d'un auguste philosophe, » n'eut garde de proclamer l'amour-propre le principe de la morale. Il nous apprend seulement que ce « grand maître, convaincu que de bonnes mœurs valent mieux pour la société que tous les calculs de Newton[1], » publia bientôt après un *Dialogue de morale à l'usage de la jeune noblesse,* pour y reproduire les idées avancées dans l'*Essai*. Dans cette occasion enfin, l'Académie reconnut que, si le roi lui témoignait de l'estime en lui envoyant des travaux et en participant ainsi à ses occupations, elle n'avait pas sur son esprit assez de prise, pour en chasser les opinions qu'elle combattait publiquement.

[1] *Mémoires de l'Acad.* année 1770, p. 36. — Lettre à d'Alembert, 4 janvier 1770.

CHAPITRE III.

La philosophie de Frédéric se peut diviser en trois âges. — Quelle est la philosophie de sa jeunesse : influence de Wolf. — La philosophie de son âge mûr est celle de Voltaire et de d'Alembert : exposition de sa méthode et de ses doctrines. — Ce qu'il pense de Dieu et de l'âme humaine. — En quoi consiste sa morale. — Ses idées sur le devoir, sur le bonheur, sur la patrie. — Dans sa vieillesse, Frédéric combat les conséquences extrêmes de ses propres opinions. — Anecdotes sur Diderot, Helvétius, d'Escherny, de Lisle. — Appréciation de l'*Examen* auquel Frédéric soumet le *Système de la nature*. — Comment il faut juger toute l'activité philosophique du roi, et comment il l'envisage lui-même.

La contradiction qui perce à travers l'*Essai sur l'amour-propre* est un des caractères distinctifs de la philosophie de Frédéric. Une morale primitivement généreuse s'y marie à un faux système de métaphysique. Il y a combat entre une théorie erronée et une noble nature. Tantôt le philosophe y vaut mieux que ses doctrines, tantôt l'homme y dément le penseur. Pour comprendre le penseur, pour s'expliquer ses doctrines, il faut donc connaître l'homme et son histoire intérieure ; il le faut surtout, parce que le penseur a aussi été un puissant homme d'action.

L'histoire philosophique de Frédéric se divise en trois époques, que l'on n'a jamais marquées avec précision.

Dans la première époque, pendant son adolescence et sa jeunesse, Frédéric cherche sérieusement une philosophie solide et grave, sincère et modérée.

Durant la seconde phase, l'âge mûr, Frédéric se contente d'un système plein d'esprit et parfois de bon sens, mais incomplet et superficiel, mais aussi léger que libre, et qui porte le doute souvent jusqu'à la plus audacieuse négation.

La dernière et courte période de sa vieillesse a un prix particulier. Sans renier les opinions de sa vie passée, Frédéric combat les conclusions extrêmes que certains sophistes en tirent avec scandale. Le vieux monarque se tourne vivement contre le fanatisme sceptique qu'il avait contribué à répandre, et recommande aux sages la circonspection, et non plus la hardiesse.

La première époque se rattache à la philosophie allemande, à Leibniz et à Wolf; la seconde à la philosophie anglaise et française tout ensemble, à Locke, à Voltaire, à d'Alembert. La troisième période n'est dominée par aucun nom propre.

Comme chacune de ces phases a laissé quelques traces, non-seulement dans les travaux que nous venons d'analyser, mais dans les écrits des autres académiciens de Prusse, il est à propos de les caractériser ici par quelques détails nettement circonstanciés[1].

A. Jeunesse de Frédéric.

La doctrine qui saisit avec le plus de force l'esprit de Frédéric, aussitôt qu'il commença à réfléchir, c'est le

[1] Fülleborn a inséré un court morceau *sur la philosophie de Frédéric II*, dans la VIIe livraison de ses *Beitræge* (1796); mais cette pièce est fort au-dessous de la réputation de solidité dont jouit encore son auteur.

dogme, si complexe et si profond, de la prédestination. Ce fut là de bonne heure un sujet de dispute avec son père. Le despotique Frédéric-Guillaume Ier, quoique calviniste orthodoxe pour tout le reste, n'avait jamais voulu souscrire à ce que la théologie appelle le *particularisme de l'élection :* jugeant ce système contraire à l'Écriture à la fois et au sens commun, à la bonté divine comme au sentiment naturel de la justice, il tenait pour *l'universalisme de la Grâce.* Au contraire, Frédéric, bien que déjà sceptique à l'égard de la plupart des articles de foi, et déjà défenseur de l'indépendance intellectuelle, regardait la prédestination la plus rigoureuse, cette sorte de *bon plaisir* de la Divinité, comme un abîme de sagesse, qu'il aimait à rapprocher du destin antique et du savant fatalisme de quelques écoles modernes. Encore adolescent, Frédéric crut à une nécessité absolue ; et lorsque, devenu homme, il modifia diversement ses premières convictions, lorsqu'il alla jusqu'à rejeter tout ce que les théologiens enseignaient soit sur la Providence, soit sur la Grâce, jamais pourtant il n'abjura la croyance en la nécessité, pas même quand il l'appela *hasard.*

Cette tendance, en quelque sorte instinctive, le disposait à l'étude de la philosophie qui régnait alors en Allemagne et dont Wolf avait été, sinon le martyr, du moins le confesseur. Longtemps Frédéric était captivé par la méthode de démonstration géométrique, par le dogmatisme austère et puissant, par l'espèce de nécessité mathématique dont le wolfianisme était lui-même comme enchaîné. Le Poméranien Manteuffel, l'élégant Suhm et Deschamps, mort pasteur français à Londres, réunirent

leur savoir et leurs grâces pour lui rendre les leçons de Wolf aussi agréables qu'intelligibles. C'est à Rheinsberg qu'il se livra principalement à ce genre d'études. Peu de temps avant son avénement, agréant la dédicace du tome premier du *Droit naturel*, il écrivit à Wolf[1] :

« Monsieur, tout être pensant et qui aime la vérité, doit prendre part au nouvel ouvrage que vous venez de publier ; mais tout honnête homme et tout bon citoyen doit le regarder comme un trésor que votre libéralité donne au monde et que votre sagacité a découvert. J'y suis d'autant plus sensible, que vous me l'avez dédié. C'est aux philosophes à être les précepteurs de l'univers et les maîtres des princes. Ils doivent penser conséquemment, et c'est à nous de faire des actions conséquentes : ils doivent instruire le monde par le raisonnement et nous par l'exemple ; ils doivent découvrir, et nous pratiquer.

« Il y a longtemps que je lis vos onvrages et que je les étudie, et je suis convaincu que c'est une conséquence nécessaire pour ceux qui les ont lus, d'en estimer l'auteur. C'est ce que personne ne saurait vous refuser, et relativement à quoi je vous prie de croire que je suis avec les sentiments que votre mérite exige,

« Monsieur, votre très affectionné,

« FRÉDÉRIC, *P. R.* »

Toutefois, en 1740, l'admiration que cette lettre semble encore respirer, avait été attiédie. Voltaire commençait à remplacer Wolf. Dès 1737, l'écrivain français avait entrepris de dégoûter Frédéric, non-seulement de celui que le prince royal nommait encore *le plus fameux et le plus savant philosophe de nos jours*, mais de la métaphysique allemande, et même de toute métaphysique en général. Cette conversion ne fut cependant ni facile ni soudaine. Une discussion ardente s'engagea entre les deux correspondants, sur *l'être simple* ou *la monade*, sur *la*

[1] 23 mai 1740. — Il serait curieux de comparer cette lettre avec celle que le cardinal de Fleury avait adressée à Wolf, pour le féliciter de ses succès philosophiques.

raison suffisante, ou plutôt sur la liberté et sur la divine providence[1]. Dans ce combat d'idées abstraites, Frédéric ne se tient pas d'abord pour vaincu, mais il se laisse séduire insensiblement au gracieux scepticisme et au brillant bon sens de Voltaire. Si, en 1739, il associe encore Wolf à Locke, à Newton, à Voltaire enfin, c'est-à-dire *aux êtres qui pensent le mieux*, il soupçonne déjà que Wolf « noie dans un déluge de paroles, d'arguments, de corollaires et de citations, quelques problèmes que Leibniz avait jetés peut-être comme une amorce aux métaphysiciens[2] ; et qu'il rabâche longuement ce que Leibniz avait écrit avec feu[3]. » Déjà il lui arrive de sourire de la *grosse monade de Wolf*. Cette disposition ne fait que s'affermir pendant le premier séjour de Voltaire à Berlin. Aussi, lorsqu'en 1746 Frédéric reçoit du philosophe de Halle le tome sixième du *Droit naturel*, il ne craint pas de lui mander, et cela en allemand :

« Je vous suis fort obligé de cette nouvelle marque de dévouement et d'infatigable application. Je trouve certainement vos ouvrages beaux, savants et solides ; mais si je songe à l'usage que la plupart des lecteurs en peuvent faire, je ne puis m'empêcher de les trouver trop étendus et trop volumineux. Il me semble que vous pourriez tout aussi bien faire connaître les vérités nécessaires de la raison dans des livres plus minces et en moins de paroles : cela serait probablement plus agréable au lecteur, et plus conforme au génie ordinaire des hommes[4]. »

Néanmoins, malgré une déférence croissante pour Voltaire, Frédéric garda toujours trois fruits de son com-

[1] Voyez la correspondance de Frédéric avec Voltaire, années 1736-1740.

[2] Voyez les *Mémoires de Brandebourg*, passim.

[3] Comp. l'*Histoire de mon temps*, I, p. 97 ; et Lettre à Voltaire, 24 juillet 1775.

[4] 18 juin 1746. Voyez *Histor. Lobschrift auf Wolf, Beilage* I. p. 86.

merce avec l'école de Halle. Premièrement, un respect sincère pour Leibniz, dont il distingua les *brillants écarts* d'avec la *lourde prolixité* de son disciple; et une certaine répugnance à regarder Wolf comme *un charlatan*, comme *le gascon de l'Allemagne*[1]. En second lieu, l'opinion souvent exprimée que les travaux de Wolf sur la logique et la dialectique étaient les meilleurs de l'époque, *les plus raisonnables et les plus clairs;* opinion qui, pour les recteurs et les professeurs, devenait l'ordre de suivre ce *maître de la logique*, ce *catéchiste de dialectique*[2]. Enfin, une prédilection avouée pour ce précepte de la morale wolfienne : perfectionne-toi toi-même et les autres, par le scrupuleux accomplissement de tous les devoirs, et place toujours le terme de ta felicité dans l'augmentation du bonheur commun.

B. Age mûr de Frédéric.

Durant cette longue période, le roi forme avec Voltaire et d'Alembert une sorte de triumvirat, mais un triumvirat où l'égalité ne règne point. Les deux Français sont les maîtres et les modèles de l'Allemand : il les suit et les imite, tandis qu'ils le prônent et l'enhardissent, heureux d'avoir pour admirateur le héros du siècle, et fiers de le voir toujours, selon leur propre expression, « fou amoureux de leur génie. » Esprit curieux et pénétrant, impatient et mobile comme Voltaire, avide d'ordre et de consé-

[1] Lettre de Voltaire à d'Alembert, 23 décembre 1768.

[2] Voyez, p. ex., le très curieux ordre du cabinet que Frédéric adressa de Potsdam, le 5 septembre 1779, en allemand, au ministre d'État de Zedlitz, sur l'organisation de l'enseignement secondaire.

quence, de netteté et de sobriété comme d'Alembert, Frédéric a les mêmes défauts et commet les mêmes fautes qu'eux, sans avoir toutes leurs qualités, ni tous leurs titres. Il n'est pas plus profond, il n'est pas meilleur métaphysicien ; il n'est pas aussi habile agresseur du despotisme et de l'hypocrisie, pas aussi habile défenseur des droits naturels de l'individu et de la société. Leur arme favorite, la plaisanterie, se change de même chez lui trop souvent en moquerie amère, dédaigneuse ou même cynique. Son rire aussi attriste et affadit sans cesse, et dispose à la mélancolie plus qu'à la gaieté. Leur but sérieux, le règne de la justice et du droit commun, n'est pas chez lui non plus une sympathie à la fois constante et tendrement respectueuse pour la dignité d'homme, pour l'égalité morale entre semblables ; mais se transforme pareillement dans maintes occasions en une philanthropie ou chimérique ou frondeuse. Chez Frédéric, comme chez ses précepteurs, il faut chercher un soldat, un sapeur, et non un architecte ; il faut discerner le bien qu'il fit, à son insu peut-être, d'avec le mal qu'il a pu faire, même contre son gré ; il faut voir l'instrument d'une vocation dont une partie essentielle était ignorée de lui-même.

Cependant Frédéric marche, avec Voltaire et d'Alembert, à la tête de ceux qui combattirent en faveur de la raison et de la civilisation, et qui conquirent à jamais la liberté de conscience et de parole. Il peut donc aussi être considéré tour à tour comme apôtre de la tolérance, comme adversaire du fanatisme, ou comme penseur et comme sage. Autant il mérite notre estime par son culte pour l'équité et l'humanité, autant il nous semble man-

quer de solidité et d'originalité quant à ses opinions philosophiques. Le premier de ces caractères excluait peut-être alors le second : il était difficile d'être tout ensemble pamphlétaire ou tribun, et observateur calme ou juge impartial. La philosophie de Frédéric devait se ressentir de son rôle de contradicteur, et ressembler à sa polémique, c'est-à-dire se montrer épigrammatique et licencieuse, plus négative et plus destructive, que propre à fonder et à conserver ; plus capable d'ébranler les cours et les salons en les divertissant, que d'éclairer sagement les académies, les écoles, et par elles les générations futures et le cœur des peuples.

Envisageons de plus près cette philosophie, et dans son système, et dans sa méthode.

Sous l'un et l'autre aspect, Frédéric se présente comme disciple de Locke. Les principes qu'il pose, l'esprit qui l'anime et qu'il veut propager, ne diffèrent pas des doctrines et du génie que renferme l'*Essai sur l'entendement humain*. Ce qu'il demande pour la recherche du vrai, c'est l'emploi de l'expérience et du raisonnement, la double lumière de l'observation et de la réflexion, en un mot l'analyse. Ce qu'il conseille pour l'exposition de la vérité, c'est encore l'analyse, en d'autres termes, la reproduction claire, régulière et suivie, des phénomènes et des lois de la nature. Chacun de ses écrits est un témoignage de son respect pour ce qu'il nomme la *méthode ;* chacun manifeste son attachement à la philosophie expérimentale. « Nous ne sommes plus, dit-il, dans le siècle des *mots ;* nous sommes dans le siècle des *choses.* » Toutefois, par *mots* il entend, non-seulement les productions

de la scolastique, mais aussi une partie de celles de Descartes et de Leibniz, les théories établies sur ce que Locke avait compris sous le terme impropre d'*idées innées*. Tout ce qui passe le domaine des sens ou la sphère du raisonnement, lui semble contestable. De là vient qu'il préfère Gassendi et Bayle à Descartes et à Leibniz, allant dans cette voie plus loin que d'Alembert, lequel nomme ceux-ci des *esprits créateurs*, ceux-là des *esprits excellents*. Frédéric ne dédaigne pas de faire un précis du *Dictionnaire* de Bayle ; et pendant la malheureuse campagne de 1761, il médite l'*Abrégé* que le voyageur Bernier a fait du système de Gassendi, son ami. « Je me suis pressé de finir, écrit-il à d'Argens, de crainte que ce Laudon, qui n'est assurément pas philosophe, n'interrompît grossièrement mes études. » Après avoir *calculé avec Newton* et *pensé avec Locke*, il veut *douter avec Bayle*. La sensation et la réflexion le conduisent au scepticisme, tandis qu'elles devraient le mener devant une expérience plus haute et une réalité plus pure. Partout néanmoins, il se déclare fidèle sectateur du sage Locke et serviteur discret de la vérité, inébranlablement décidé à n'admettre que l'expérience pour source et pour pierre de touche du savoir humain. Que s'il concourt à populariser en Allemagne la philosophie anglaise, il contribue aussi à répandre une notion trop étroite de l'expérience et du sens commun. Les moralistes de Berlin devaient lui faire voir que l'observation appliquée au monde intérieur et à la réalité spirituelle fournit des résultats plus étendus et plus élevés ; de même que les spiritualistes d'Édimbourg montraient aux partisans de Locke que le sens commun, exactement et tota-

lement analysé, n'aboutit point au scepticisme, comme au dernier mot de nos connaissances.

Ce qui prouve combien est défectueuse l'idée que Frédéric se fait de l'expérience, c'est que son dédain pour les hypothèses, pour les *romans* de philosophie, ne l'empêche pas de répéter ces mots : *la matière pense!* « J'attribue la pensée aux cinq sens que la nature nous a donnés, » écrit-il à Voltaire dans une lettre qu'il avait pourtant commencée en ces termes : « Je m'en tiendrai aux notions que l'expérience m'a données[1]. » De ces rapprochements entre la méditation et la digestion, entre la formation des idées et la génération des animaux, la distance est courte à la comparaison de la pensée avec la bile, le sang, le chyle, à cette *sécrétion du cerveau*, qui a été la dernière sécrétion du matérialisme.

Mais Frédéric n'amoindrit pas seulement la notion d'expérience et la méthode d'observation, il oublie souvent les maximes de retenue sur lesquelles il prétend asseoir son scepticisme. Au lieu d'avouer simplement son ignorance en disant : *Que sais-je?* il affirme ou il nie, il prononce sur Dieu et sur l'âme humaine ; et par conséquent il en croit savoir quelque chose.

Il n'est pas aisé de décider si Frédéric est déiste ou athée, théiste ou panthéiste : peut-être est-il tout cela tour à tour. On fait profession de déisme en tombant d'accord « que ces rapports étonnants de la nature, ces rapports de dessein, ces causes finales si frappantes, si évidentes, obligent la raison de convenir qu'une intel-

[1] 4 décembre 1775.

ligence préside à cet univers, pour en maintenir l'arrangement général. » Mais c'est être athée que de s'incliner devant *sa sacrée majesté le Hasard,* devant *notre seigneur le Destin.* On penche vers le théisme, quand on ne peut concevoir Dieu que sous les traits de la bonté et de l'amour ; quand on soutient que la Divinité doit être souverainement juste et sage, puisque l'homme, son ouvrage, porte en soi des semences de sagesse et de justice. Mais il y a du panthéisme là où l'on définit Dieu *la matière en tant qu'intelligente*; où l'on déclare l'intelligence infinie coéternelle avec le monde, enfermée dans la matière qu'elle met en mouvement, qu'elle organise, qu'elle conserve, dont elle est le *sensorium;* où l'on assujettit la nature et l'esprit à une fatalité absolue, raison dernière du grand tout. Frédéric se met-il en peine de concilier de telles variations? Non, il se contente de les ramener à cette formule familière aux pyrrhoniens : *Unde, ubi, quo?* D'autres fois il se plaît à fixer les oscillations de sa pensée dans une sorte de milieu, semblable au parti qu'il embrasse dans la querelle des optimistes et des pessimistes, entre Leibniz et Voltaire, alors que *tout lui semble passable* et qu'il veut, comme Candide lui-même, *prendre son mal en patience*[1].

Il est plus facile de dire ce que Frédéric pense de l'immortalité de l'âme. Là-dessus il s'énonce d'une manière invariable, dans son *Testament* de la même manière que dans son opéra de *Montézuma.* « Je rends à la nature ce souffle de vie qu'elle m'a prêté, et mon corps aux élé-

[1] Lettre à Voltaire, du 2 juillet 1759.

ments dont il est composé[1]. » Celui qui dit cela considère la croyance d'une vie future comme un fantôme né de l'orgueil ou de la peur. C'est l'égoïsme, c'est l'amour-propre, c'est la crainte de la mort, qui nous persuadent que nous avons le privilége, refusé au reste de la création, de survivre à l'agonie et au trépas, et d'être individuellement impérissables.

« Après la mort, *nihil est*..... Si je pouvais ressusciter des morts, je le ferais. Vous savez que ce beau secret s'est perdu. Il faut nous en tenir à ce qui nous reste. Lorsque je suis affligé, je lis le troisième livre de Lucrèce, et cela me soulage. C'est un palliatif; mais pour les maladies de l'âme, nous n'avons pas d'autre remède. »

Ce troisième livre, le roi venait de le relire, lorsqu'il disait dans l'Épître à Keith[2] :

« Ne voyons dans la mort qu'un tranquille sommeil,
A l'abri des malheurs, sans songe, sans réveil.
Hélas, tout est égal; pour notre cendre éteinte
Il n'est aucun objet ni d'espoir ni de crainte. »

L'immortalité, telle que la religion la dépeint et la promet, n'est donc qu'un château enchanté, que l'on voit de loin, mais où l'on n'entre pas. Si ce mot peut signifier quelque chose, c'est l'estime des contemporains et de la postérité, c'est une réputation durable[3]. Si cela même est encore erreur et illusion, c'est du moins un préjugé nécessaire au progrès de l'humanité.

[1] Dans le *Montézuma,* Frédéric fait dire à ce prince infortuné, au moment de périr :

Senza tema, un' alma pura
Rendo al sen della natura,
Rendo il corpo agli elementi
Onde il nascere sorti.

[2] Lucrèce dit, *de Natura rerum*, l. III, 917, 18 :

Tu quidem, ut es letho sopitus, sic eris ævi
Quod superest, cunctis privatu' doloribus ægris.

[3] Lettre à Voltaire, 3 janvier 1773.

« Méritez bien de la patrie, faites du bien aux hommes, et vous en serez béni : voilà la vraie gloire.

Oui, finissons sans trouble et mourons sans regrets,
En laissant l'univers comblé de nos bienfaits. »

C'est en entendant ces dernières paroles que Mendelssohn dit : *Le roi mérite de croire à l'immortalité de l'âme.*

A cette négation de l'immortalité personnelle correspond, dans la philosophie de Frédéric, la doctrine de la légitimité du suicide, cette doctrine chère au siècle et diversement débattue par Hume et Rousseau, par Mérian et Mendelssohn, par Malesherbes et Dupont de Nemours, par Barnave et Bonaparte. « Il vaut mieux n'être point, disait Frédéric, qu'être tout à fait mal. » « Il est permis de sortir d'une chambre qui fume, » répétait-il après Marc-Aurèle. L'exemple de Caton d'Utique et de l'empereur Othon, il le rappelait souvent, surtout au fort de la guerre de Sept-ans, lorsque d'Argens et Voltaire soutenaient à l'envi son courage héroïque. Il est pourtant juste de reconnaître qu'alors même Frédéric n'accordait le droit de disposer librement de soi qu'à une seule condition, c'est-à-dire qu'après avoir épuisé toutes ses forces à remplir le devoir et à vaincre la fortune. Le meurtre volontaire ne lui paraît chose licite qu'aux dernières extrémités, qu'après la perte de la dernière espérance.

« Que s'il sauve l'Etat, quitte de son emploi,
Il pourra disposer en liberté de soi[1]. »

« Il faut dans le torrent nager malgré sa pente,
Périr pour la Patrie, ou remplir son attente[2]. »

[1] Épître à lord Marshall, 1758. — Barnave soutenait contre Grouvelle que la vie étant la propriété de chacun, chacun avait le droit de l'aliéner et de s'en défaire, s'il ne voulait plus la garder.

[2] Épître à d'Argens, 1761. — Comp. la *Nouvelle Héloïse*, T. II, l. XXII. —

La conclusion de Frédéric sur la partie spéculative de la science, c'est qu'elle est au fond un article de luxe et de curiosité. *Métaphysique* lui est synonyme de vanité, d'inutilité, un *ballon enflé de vent.*

« Quant aux métaphysiciens, on n'apprend chez eux que l'incompréhensibilité de nombre d'objets que la nature a mis hors de la portée de notre esprit[1]. »

A propos de l'intéressant ouvrage de d'Escherny sur les *Lacunes de la philosophie,* Frédéric mande à d'Alembert :

« L'homme est plutôt fait pour agir que pour connaître : les principes des choses se dérobent à nos plus persévérantes recherches... Jouissons donc sagement des petits avantages qui nous sont échus, et souvenons-nous qu'apprendre à connaître est souvent apprendre à douter[2]. »

Pratiquons la philosophie et métaphysiquons moins, tel est le conseil qu'il ne se lasse pas de donner et qu'il ne suit guère lui-même. Mais le pouvait-il suivre ? Est-il possible de jeter solidement les bases de la morale, de fonder les notions de devoir et de bonheur, les lois qui doivent régir la vie des individus et des sociétés, sans revenir malgré soi aux recherches qui ont pour objet la constitution et la destination de l'homme, le but de la création, les desseins du législateur éternel, l'origine et l'ensemble des choses, l'essence et l'harmonie de leurs rapports ? Est-il possible d'imaginer un principe d'action qui ne suppose un principe spéculatif, de concevoir un système de morale qui n'entraîne à sa suite un système de métaphysique ?

Napoléon, à l'île d'Elbe, écrivit ces mots : « Ne m'étant pas donné la vie, je ne me l'ôterai pas non plus, tant qu'elle voudra bien de moi. »

[1] Lettre à Voltaire, 17 décembre 1777. — Cf. Lettre de Voltaire à Frédéric, 13 février 1749.

[2] 30 septembre 1783.

Quoi qu'il en soit, Frédéric n'estime de la philosophie que l'application, et il l'estime tellement, qu'il relève en quelque sorte dans la pratique ce qu'il avait renversé dans la spéculation. D'abord, point d'activité morale sans liberté : Frédéric admet donc la liberté pratique.

« Remarquez, s'il vous plaît, écrit-il à Voltaire, combien l'idée attachée au mot de *liberté* est déterminée en fait de politique, et combien les métaphysiciens l'ont embrouillée. Il y a donc nécessairement une liberté ; car comment aurait-on une idée nette d'une chose qui n'existe point ? Or, je comprends par ce mot *la puissance de faire ou de ne pas faire telle action, selon ma volonté*. Il est donc sûr que la liberté existe, non pas sans mélange de passions innées, non pas pure, mais agissante cependant en quelques occasions sans gêne et sans contrainte[1]. »

Tout ce qui constitue et entoure l'homme étant fini et borné, Frédéric resserre la liberté en de certaines limites, en même temps qu'il proclame son existence.

« Je propose un tempérament. Je prends un milieu entre la liberté et la nécessité ; je limite beaucoup la liberté de l'homme, mais je lui en laisse cependant la part que l'expérience commune des actions humaines m'empêche de lui refuser[2]. »

C'est un semblable tempérament qu'il propose, quand il s'agit de choisir entre l'épicurisme et le stoïcisme, entre la doctrine du plaisir et celle de l'abnégation. Des deux côtés il aperçoit une forte part de vérité : il aime l'un et admire l'autre. Partout où l'honneur n'oblige point à souffrir avec Épictète, il juge insensé de ne pas jouir avec Lucrèce.

« Si, comme Thèbes, hélas ! notre âme avait cent portes,
J'y laisserais entrer les plaisirs en cohortes[3]. »

[1] Lettre à Voltaire, 16 septembre 1771.
[2] Lettre à d'Alembert, 7 juillet 1770.
[3] Épître à Sweerts.

« Nous avons deux moments à vivre;
Qu'il en soit un pour les plaisirs! »

« Choisissez la folie aimable;
De tous les agréments pour nous
Elle est la source intarissable[1]. »

Au-dessus des satisfactions sensibles, Frédéric recherche néanmoins les jouissances intellectuelles et parfois les joies morales. Quand *l'orage gronde*, quand le moment est venu de combattre et de souffrir, il fait consister le bonheur à soutenir le feu de l'action, à opposer au destin la constance de la volonté, à remplir son devoir en dépit du sort, ou bien à se soumettre à la fortune avec résignation.

Ces deux doctrines, Frédéric les accorde par l'idée de repos, qu'il identifie avec celle de la félicité. A toutes les époques de sa vie, c'est la tranquillité qu'il prise et qu'il poursuit. Sur la grande porte du château de Rheinsberg il avait fait mettre cette inscription : *Frederico tranquillitatem colenti*. La maison de plaisance, construite près de Potsdam, il l'avait nommée *Sans-Souci*[2]. Le repos de l'esprit, la paix de l'âme lui parut toujours, comme à Newton, la chose vraiment désirable, vraiment essentielle, *res prorsus substantialis*. Jamais il ne confondit ce bien avec l'oisiveté, avec une molle inaction. La véritable tranquillité naît, selon lui, du travail, du mouvement, du progrès.

[1] Épîtres à Le Catt, 1760 et 1762.

[2] Selon les uns, le nom de *Sans-Souci* fut suggéré à Frédéric par le wolfien Manteuffel, qui lui avait parlé avec enthousiasme de sa maison de campagne, située en Poméranie et appelée *Kummerfrey* (exempte de souci). Selon les autres, Frédéric avait choisi ce nom, parce qu'il s'était fait arranger en secret un tombeau dans le jardin de Potsdam, et qu'il aimait à dire, en indiquant avec mystère la place : *Quand je serai là, je serai sans souci !*

« C'est le combat interne et la réflexion
Qui nous font approcher de la perfection.
Oui, notre vrai bonheur et notre récompense,
C'est d'établir la paix dans notre conscience. »

Aussi, considère-t-il l'accomplissement du devoir comme l'unique condition d'un repos durable; et il ne cite qu'avec enthousiasme ces vers de Voltaire que la petite-fille de Corneille, Charlotte Corday, rappellera dans son Adresse à la Nation française :

« Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire :
Toujours indépendant et toujours citoyen,
Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien[1]. »

Le devoir toutefois, le roi le revêt principalement des formes du patriotisme. Donner à la patrie son sang, ses biens, son esprit, son temps, soit comme citoyen, soit comme guerrier, voilà la tâche des *gens raisonnables*, voilà le mérite de l'honnête homme, et l'honneur de l'homme éclairé et sage. C'est à l'amour de la patrie, et non à une sympathie indécise et commode pour le genre humain, qu'il faut mesurer la valeur de l'individu. La patrie, la nation, l'État, est au héros ce qu'est au saint le ciel, son tout. Mâle, mais trop mâle exhortation, qui termine d'ordinaire les livres de Frédéric, comme ses proclamations militaires, comme ses édits civils, comme surtout ces *Lettres sur l'amour de la patrie*, où il combat avec véhémence l'*Encyclopédie*, laquelle avait dispensé l'homme, citoyen du monde, et le philosophe, ami de l'univers, de toute obligation spéciale envers tel pays ou tel peuple!

[1] *Mort de César.*

Nature, Raison, Patrie! Cette sorte de triade résume la philosophie de Frédéric, et en fait un disciple de l'antiquité. Si l'on voulait la condenser davantage, on pourrait la renfermer en ce mot : *Il faut*. La Nature, c'est ce qu'il faut physiquement; la Raison, ce qu'il faut intellectuellement; la Patrie, ce qu'il faut socialement. Reconnaître et accepter cette triple nécessité est, suivant Frédéric, le seul chemin de la liberté comme de la paix.

C. Vieillesse de Frédéric.

Nous l'avons dit, Frédéric ne changea pas précisément de système ou de méthode pendant les dernières années de sa vie ; mais il s'énonça avec plus de prudence, avec plus de dignité. En outre il s'éleva énergiquement contre les conséquences excessives que tant d'écrivains faisaient jaillir de ses opinions.

A cet âge de résipiscence, on le voit combattre le *fanatisme philosophique*, on l'entend recommander aux penseurs d'être *modérés et paisibles*, en se distinguant des *sophistes*, des *philosophastres*, des *encyclopédistes*, des *roués* en philosophie. Alors, plus il aime la philosophie, plus il veut que l'on se sépare des *soi-disant philosophes*. Il se dit même *amateur de la sagesse solitaire*, il s'intitule l'*Ermite de Sans-Souci*. Après s'être si fort moqué de Jean-Jacques, et si fort irrité de ses blasphèmes contre les lettres, les arts et les lumières, Frédéric adopte plusieurs de ses sentiments, et entre autres le reproche adressé aux sages du temps, *de nier ce qui est et d'expli-*

quer ce qui n'est pas. A l'exemple de Rousseau, il accuse ses anciens amis d'insulter au plus noble des dévouements, en énervant le patriotisme. Après une guerre si longue contre les *préjugés,* le voilà aux prises avec les *paradoxes !* S'il faut opter, nulle hésitation! Frédéric respectera désormais les préjugés, autant qu'il redoutera les paradoxes. Les *traditions populaires*, dit-il, valent mieux que les *idées creuses* et que l'*esprit systématique* : elles forment le véritable *bon sens*, ce sens du vrai qui repousse le matérialisme des *charlatans* et leur stupide athéisme. L'auteur d'*Émile* avait dit :

« Tout philosophe qui ne croit pas, a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, et qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette[1] ; — tout philosophe athée est un raisonneur de mauvaise foi, ou que son orgueil aveugle[2]. »

Frédéric s'exprime avec moins de ménagement pour les successeurs de La Mettrie :

« Un philosophe fanatique, s'écrie-t-il, est le plus grand des monstres possibles, et en même temps l'animal le plus inconséquent que la terre ait produit... Le caractère de la philosophie doit être la douceur et la modération... La tolérance dans une société doit assurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriser l'effronterie et la licence de jeunes étourdis qui insultent audacieusement à ce que le peuple révère[3]. »

Ces paroles, il importe de les avoir présentes à l'esprit, si l'on veut comprendre certaines actions du roi, même antérieures à l'époque dont il s'agit, des actions qui, n'ayant pas été toujours bien appréciées, doivent être rappelées ici et mises dans leur vrai jour.

[1] *Émile*, T. I, vers la fin.

[2] *Lettre à M. de Beaumont*, p. 58 (éd. 1790).

[3] Comp. Lettre à Voltaire, 13 août 1766 ; à d'Alembert, 18 octobre 1770.

D'abord, l'antipathie de Frédéric pour Diderot, pour le salon qui encensait Diderot, et dont un baron allemand, d'Holbach, était le *maître d'hôtel.* Pendant que le spinosiste de Langres se laisse fêter à la cour de Saint-Pétersbourg, voici ce que l'allié de Catherine II mande à d'Alembert, le 7 janvier 1774 :

« Ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, tout intrépide lecteur que je suis ; il y règne un ton suffisant et une arrogance qui révolte l'instinct de ma liberté..... La modestie va bien à tout le monde, elle est le premier mérite du sage : il faut raisonner avec force, mais ne pas décider impérieusement. »

C'est alors aussi que Frédéric se prononce définitivement sur Helvétius, dont il avait appris la mort avec *une peine infinie*[1]. Il reçoit son ouvrage posthume ; et il ne balance pas pour refuser à cet *honnête homme* le titre de philosophe : « Il ne devait pas se mêler de ce qu'il n'entendait pas ; Bayle l'aurait envoyé à l'école, pour étudier les rudiments de la logique, et cela s'appelle des philosophes[2] ! » Frédéric ne borne pas ses critiques au livre *de l'Homme*, il les fait avec raison remonter au livre *de l'Esprit*.

« Je le repète encore, Helvétius s'est trompé... Il soutient que les hommes naissent à peu près avec les mêmes talents. Cela est contredit par l'expérience. Les hommes portent en naissant un caractère indélébile ; l'éducation peut donner des connaissances, inspirer à l'élève la honte de ses défauts ; mais l'éducation ne changera jamais la nature des choses. Le fonds reste, et chaque individu porte en lui les principes de ses actions. Cela doit être, parce que nous découvrons des lois éternelles ; est-il donc probable, dès que quelque chose est déterminé dans l'univers, que tout ne le soit pas[3] ? »

[1] Mai 1772.
[2] Lettre à d'Alembert, 7 janvier 1774.
[3] Lettre à d'Alembert, 13 août 1777.

En même temps qu'il invoque l'expérience contre le penseur, Frédéric invoque le bon goût contre l'auteur; il l'accuse de viser à la *grandezza* systématique, en voulant donner aux paradoxes l'air de la vérité. Non-seulement il lui reproche d'errer sur l'égalité des intelligences et sur la toute-puissance de l'éducation, mais il le blâme d'accumuler des pensées fausses et des *concetti,* de prendre le bel esprit pour l'esprit philosophique[1].

Frédéric se montre plus satisfait des idées et du langage d'un autre voyageur. Le spiritualiste d'Escherny, ancien bourguemestre de Neufchâtel, l'un des apologistes de J.-J. Rousseau, plus tard ami zélé de la Révolution française, puis, comme Burke, son antagoniste dans un livre intitulé *de l'Égalité,* d'Escherny vint à Berlin en 1780, et reçut du roi, d'abord un accueil charmant, puis l'offre de l'ambassade de Prusse en France. Le seul titre du principal ouvrage de d'Escherny suffit à captiver Frédéric, par la circonspection qu'il annonçait.

« Si par *Lacunes de la philosophie,* écrit-il[2], on entend toutes les matières que *l'esprit humain* n'a pu approfondir et sur lesquelles il s'est exercé, on fournira sur ce sujet un livre volumineux au double de l'*Encyclopédie.* »

Cet accueil frappa d'autant plus qu'il contrastait avec le refus que Frédéric venait de faire essuyer à Voltaire et à d'Alembert, protecteurs de De Lisle. Auteur d'une *Philosophie de la nature,* poursuivi par le Châtelet et le Parlement, De Lisle était présenté par Voltaire comme *un des martyrs de la philosophie,* et de plus comme « un savant plein d'imagination, beaucoup plus vertueux que

[1] Lettre à Voltaire, 12 août 1773.
[2] Lettre à d'Alembert, 30 novembre 1783.

hardi. » Néanmoins, De Lisle se serait contenté d'une place de bibliothécaire. Le roi répondit qu'il avait déjà trois bibliothécaires, et que, selon l'axiome des Nominalistes, *il ne fallait pas multiplier les êtres sans nécessité.* A d'Alembert, il fit une réponse encore plus nette : « Je crois que le meilleur parti qui lui reste est d'aller en Hollande, où le métier de folliculaire nourrit bien des gens de son espèce. » Il manifesta si vivement son mépris pour ces « caravanes d'insectes littéraires, » que d'Alembert lui-même assura Voltaire que Frédéric n'aimait ni la métaphysique ni la géométrie : ce que Voltaire était disposé à croire, depuis que le roi avait rejeté la proposition d'établir à Clèves ou à Wésel une petite colonie de philosophes français, « une ville de philosophes, comme Tycho-Brahé fonda Uranibourg. »

Mais ce qui fit le plus de sensation dans le monde poli, ce qui annonça une sorte de conversion, ce fut le double *Examen* auquel le roi sexagénaire soumit l'*Essai sur les préjugés* et le *Système de la nature.*

L'*Essai sur les préjugés, ou de l'influence des opinions sur la misère et le bonheur des hommes,* avait paru à Londres dès 1709, mais n'avait été répandu que vers 1770 dans Berlin, où la colonie française se nourrissait encore de l'*Examen des préjugés légitimes* de Claude Pajon. En critiquant si tard cet ouvrage, Frédéric obéissait à deux motifs, dont il articula le moins puissant avec le plus d'instance. L'auteur, dit-il, calomnie la religion chrétienne. « J'avoue qu'il faut être bien novice pour imputer des crimes à cette religion. Il est dit dans l'Évangile : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse.* Or, ce précepte est le résumé de toute la morale : il est donc ridicule, et c'est une exagéra-

tion outrée d'avancer que cette religion ne fait que des scélérats; il ne faut jamais confondre la loi et l'abus. »

Le second motif, c'est que l'auteur s'était aussi attaqué aux gouvernements établis. On devine que Frédéric discuta ce point avec plus de force et plus de véhémence encore, avec une véhémence qui fit dire à Voltaire : « Ce roi a aussi ses *préjugés*, qu'il faut lui pardonner : on n'est pas roi pour rien[1]. »

Le *Système de la nature,* éclos de la coterie et peut-être du cerveau de d'Holbach, est trop bien connu ; et pourtant on ne s'explique pas sans peine l'effet qu'il produisit en Europe. « Peu s'en fallut, dit Gœthe[2], que nous n'eussions peur, comme d'un spectre, de cet ouvrage suranné, chimérique, cadavéreux. » Voltaire et Frédéric se lèvent en même tems pour flétrir ce *code de sensualité et de destruction*. Tous deux entreprennent de plaider la cause de Dieu. Cependant, selon la remarque de Voltaire, c'est le poëte qui prend le parti des hommes; c'est le monarque qui prend le parti des rois, que le *Système* n'avait pas mieux traités que Dieu. Les arguments qu'emploie Frédéric sont ceux que Maupertuis avait fait valoir contre La Mettrie, en 1751, dans un écrit également intitulé *Système de la nature,* et dès lors violemment assailli par Diderot. Ces arguments, au surplus, ne diffèrent guère des preuves que Voltaire apporta dans ce même débat. Contre d'Holbach qui avait tenté de soutenir, avec une audace ignoble, que toutes choses sont matière, hasard, nécessité, l'un et l'autre adversaire établit victorieusement que Dieu et la loi morale sont aussi nécessaires;

[1] Voltaire à d'Alembert, 11 juin 1770.
[2] *Ma Vie*, livre VII.

que la raison, si témérairement invoquée par d'Holbach, ne peut pas concevoir la non-existence d'une Divinité infiniment intelligente, cause suprême de la nature et de ses fins ; et que la conscience ne saurait se passer du sentiment de la liberté, ni de l'autorité d'une règle souveraine. Le roi de Prusse va même plus loin que le seigneur de Ferney. Celui-ci se contente de répéter son vers célèbre :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer;

et reproche au *Système* d'avoir décidé en dogmatique, quand il ne fallait dire ni *oui*, ni *non;* quand il suffisait de dire : *non liquet*. Frédéric s'étonne d'abord qu'un d'Alembert, un Voltaire, ait pu trouver *de très bonnes choses* et *quelque éloquence* dans un livre où il n'y a que *mauvaises raisons*, *exagération*, *calomnies* et *animosité*. Puis, il défend de nouveau la morale de l'Évangile, de toutes les morales la plus saine et la plus belle. « Le pardon des offenses, la charité et l'humanité, demande-t-il, ne furent-elles pas prêchées par Jésus dans son excellent sermon de la Montagne? » La dernière partie de l'*Examen* est une justification des souverains, que le *Système* avait accusés de faire bourse et cause commune avec les prêtres, pour plonger ou pour maintenir les peuples dans l'ignorance et dans la servitude. « Comment! s'écrie le monarque, les sujets devraient jouir du droit de déposer leurs souverains, lorsqu'ils en sont mécontents? Mais les sujets, ainsi érigés en arbitres, ont-ils la sagesse et l'équité qu'il faut aux juges?... »

Cet *Examen critique* se distingue aussi des objections de Voltaire par une marche plus méthodique. Il poursuit

le *Système* à travers ses quatre sections : 1) Dieu et la nature ; 2) la fatalité ; 3) la morale de la religion chrétienne ; 4) les souverains, cause de tous les malheurs des États. Sur le premier point, Frédéric oppose à la nature aveugle une nature intelligente, au Dieu-matière un être raisonnable, cause de l'univers. Sur le second article, il démontre que, si l'homme se trouve par plusieurs côtés sous l'empire de la fatalité, il est à d'autres égards un agent indépendant ; que l'homme jouit en partie de la liberté, et que cette liberté, fait d'expérience et non chose idéale, est très réelle, puisque chacun l'aime et la défend. Le roi soutient enfin que, si l'ambition et la cupidité ont souvent déshonoré la religion, le décalogue sera toujours inattaquable ; et que, si tel prince a abusé de son pouvoir, des souverains dignes de ce titre n'auront jamais d'autre but que le bonheur de leurs peuples.

Cet *Examen*, comment fut-il jugé par les contemporains? Voltaire, en écrivant à Frédéric, l'appelle un *hommage à la Divinité;* mais au fond il pense comme d'Alembert, qui n'y voit que *style de notaire*. L'histoire a été plus impartiale : sans rechercher à quel point les paroles de Frédéric pouvaient être sincères ou désintéressées, elle y a constaté un caractère d'élévation, une sérieuse sollicitude pour les intérêts éternels du genre humain, plutôt que pour le triomphe d'une secte. Elle a mis l'*Examen* à côté de deux autres critiques du *Système,* composées à Berlin presque au même moment, l'une par l'académicien Castillon, l'autre par un philosophe souabe, grand ami de Lambert, Jean-George Holland. La *Réfutation* de Castillon[1]

[1] *Réfutation du Système de la nature,* 1771, in-8°.

surpasse celle de Frédéric par l'étendue et même par la rigueur des démonstrations; mais, à son tour, elle est éclipsée par les *Réflexions* de Holland[1], qui ont autant de beauté, autant de grandeur que d'évidence, et dont la Sorbonne recommanda fortement la lecture, tant qu'elle ne les sut pas l'œuvre d'un protestant. Ces trois répliques au *Système de la nature,* parties de la même cité et inspirées par un esprit semblable, méritent d'être réunies dans notre estime, comme elles l'étaient dans celle de Dupont de Nemours, alors que cet observateur si fin et si candide méditait dans les cachots une dernière protestation contre l'ouvrage de d'Holbach, son ingénieuse *Philosophie de l'univers*[2].

Tous ces faits, qu'il serait facile de multiplier, ne prouvent-ils pas que Frédéric, en approchant de sa fin, se séparait du parti qu'il avait si longtemps servi? qu'il regardait ce parti même comme une école d'anarchie? qu'il faisait effort pour s'abstenir du persiflage? Si, sa vie se prolongeant de quelques années, il eût été témoin des événements postérieurs à 1790, comme Gustave III son neveu, Frédéric fût évidemment devenu le chevalier des institutions attaquées par la révolution française, et se fût armé contre ce que Bonaparte nommait le *terrible esprit de nouveauté qui parcourait le monde,* cet esprit dont Voltaire avait tant regretté de ne pas voir *le beau tapage*[3]?

[1] *Réflexions philosophiques sur le Système de la nature,* 1772, deux volumes in-8°.

[2] Paris, an IV, in-8°.

[3] Voyez la curieuse lettre qu'en 1764 Voltaire écrivit à Chauvelin, et qui se termine par ces mots: « Les jeunes gens sont bien heureux; ils verront

Lorsqu'en 1782 Frédéric reçut Formey : « Voilà donc Sans-Souci sanctifié! » dit-il en souriant ; mais peu d'instants après, il tomba d'accord que « la religion vraie, probable ou même fausse, demeure toujours le ciment de la société et la base de la saine politique[1]. » L'entretien qui suivit représente en raccourci les sentiments philosophiques du prince septuagénaire.

Après avoir décrit les phases que parcourut la philosophie de Frédéric, nous pouvons conclure qu'elle fut toujours non-seulement l'image de son caractère et le reflet de sa vie, mais l'écho de son temps. Nous pourrions soutenir aussi qu'à tout âge elle manqua d'originalité, et souvent même de vérité. Ordinairement élève ou émule de Voltaire et de d'Alembert, Frédéric s'exagéra sa valeur philosophique, quand il dit de l'ensemble de sa carrière : « Je crois qu'en pesant les voix, les travaux du philosophe seront jugés supérieurs à ceux du militaire[2]. » Il s'appréciait mieux, chaque fois qu'il assurait ses *maîtres* qu'il n'était qu'un *amateur*, qu'un *dilettante*[3].

Cependant, si Frédéric mérite une place dans les annales de l'Académie, il en mérite une aussi dans celles de la philosophie, comme moraliste plutôt que comme métaphysicien, mais surtout comme soutien dévoué de la justice et de la liberté, des lumières et de la tolérance,

de belles choses.» C'est là ce que Duclos et lord Chesterfield entendaient par *le germe de raison qui commençait à se développer en France*.

[1] *Souvenirs d'un citoyen*, T. I, p. 357.

[2] Voyez ses *Mémoires sur la civilisation des diff. nations de l'Europe*.

[3] Lettre à d'Alembert, 1 novembre 1770 ; à Voltaire, 26 mars 1775.

comme fidèle ami de ce qu'il appelait la *bonne cause,* de ce qui fut la cause légitime du XVIIIe siècle. C'est là le point de vue d'où l'on discernera sans effort ce qui était fondé d'avec ce qui était illusoire dans les espérances de Frédéric, et dans ce jugement qu'il fit porter à *Son Esprit* sur son caractère, ses sentiments, ses œuvres[1] :

« Dites que j'ai subi, bravé l'adversité,
Mais que parmi les rois depuis on m'a compté.
Attestez hardiment que la philosophie
A dirigé mes pas et réformé ma vie.
Dites qu'en admirant le système des Dieux,
J'ai préféré ma lyre aux arts fastidieux;
Que, sans haïr Zénon, j'estimais Épicure,
Et pratiquais les lois de la simple nature;
Que je sus distinguer l'homme du souverain;
Que je fus roi sévère et citoyen humain. »

[1] Épître à *Mon Esprit.*

LIVRE CINQUIÈME.

MAUPERTUIS ET FORMEY.

Il s'agit à présent d'étudier les travaux philosophiques publiés par l'Académie. Sous le règne de Frédéric II, ces travaux n'étaient pas fournis par les membres de la classe de philosophie seulement. Tout académicien, quel que fût son département spécial, pouvait prendre part aux occupations de chaque classe. Des physiciens, des mathématiciens, des littérateurs venaient ainsi concourir aux lectures des séances de philosophie. On vit des esprits tels que Lambert, enrichir de leurs découvertes les quatre classes à la fois.

Nous aurons donc à nous occuper, non-seulement des mémoires donnés par les membres titulaires de la classe philosophique, mais encore des ouvrages présentés par d'autres académiciens. Aux uns et aux autres nous aurons enfin à joindre quelques études envoyées par des associés étrangers, mais également insérées dans le recueil de l'Académie. Ainsi, trois sortes de productions se succèderont sous nos yeux : celles des philosophes de la classe,

celles des philosophes des trois autres classes, celles des correspondants établis hors de Berlin.

Dans la première catégorie nous rangerons, autour de Béguelin, de Mérian et de Sulzer, des noms moins considérables, Achard aîné, d'Anières, Louis de Beausobre, Cochius, Heinius, Des Jariges.

La seconde division renfermera, auprès de Castillon père, auprès d'Euler, de Lambert, de Prémontval, Achard cadet, d'Argens, Jean Bernoulli, Bitaubé, Borelly, Denina, Eller, Le Catt, Moulines, Pernetty, Thiébault, Toussaint, Wéguelin.

Une troisième et courte série embrassera quelques écrits communiqués par Prevost, Le Sage, Lhuilier, Trembley, Secondat, Kæstner; par d'autres associés ou d'autres lauréats.

En jetant un coup d'œil sur cette simple liste de noms propres, on voit que l'Académie contenait autant de nationalités que de classes. La pluralité se composait de Suisses et de Français. Les Allemands et les Italiens formaient la minorité. Quoique la langue française fût un terrain commun aux quatre nations, on pouvait, à cet égard encore, établir plusieurs distinctions. Le français, étant langue naturelle pour les uns, pour les autres une langue acquise, servait à diviser les académiciens, selon le degré de leur facilité à manier cet idiome, en français purs et en demi-français. Les demi-français étaient nécessairement en majorité.

Comme nous avons à considérer ici, non la forme littéraire des travaux, ni le talent propre des écrivains, mais les pensées et la valeur philosophique des auteurs, nous

ne prendrons pas l'origine nationale pour règle de notre classification.

A ce plan, dicté par notre sujet même, nous ne nous permettrons qu'une seule infraction. Il nous semble qu'il convient de placer immédiatement après Frédéric II, Maupertuis et Formey, le président à vie et le secrétaire-perpétuel, deux personnages qui, par leurs fonctions, appartenaient aux quatre classes et représentaient toute l'Académie devant l'Europe.

CHAPITRE PREMIER.

MAUPERTUIS.

Vie de Maupertuis. — Ses succès comme newtonien. — Son voyage au pôle, 1736. — Son séjour à Cirey, ses voyages en Allemagne. — En 1745 il se fixe décidément à Berlin, comme président de l'Académie. — Influence qu'il y exerce. — Ses torts et ses travers. — Dispute que soulève le principe *de la moindre action*. — Opposition de Kœnig. — Suite et fin de cette querelle. — Maupertuis voyage en France pour rétablir sa santé. — Il meurt à Bâle en 1759. — Ses derniers jours. — Fomey prononce son Éloge.

La réputation de Maupertuis est un exemple des revers que peut éprouver le nom d'un personnage trop célébré d'abord. Vers 1750, Maupertuis était partout regardé comme le savant le plus heureux et le plus puissant. Peu d'années après, il ne parut plus qu'un géomètre du second ordre, qu'un philosophe tranchant et frivole, qu'un écrivain sans force et sans grâce. Condorcet ne fut alors que l'organe de ses contemporains, en le présentant comme un mathématicien médiocre et comme un médiocre penseur. Cependant Maupertuis ne méritait ni d'être exalté par un concert d'adulations, ni d'être enseveli sous un mépris injuste.

Pierre-Louis Moreau de Maupertuis naquit le 28 septembre 1698[1], à Saint-Malo, patrie de La Mettrie comme de Châteaubriand. Très jeune mousquetaire, puis capi-

[1] Selon d'autres biographes, il est né le 17 juillet 1698.

taine de dragons, il quitta le service de bonne heure, à l'instigation de l'historien Fréret, pour se livrer à l'étude des sciences et des lettres. Le penchant qui l'avait poussé vers cette étude, lui fit faire des progrès si rapides en géométrie, qu'à l'âge de vingt-cinq ans il fut reçu à l'académie des Sciences (1723). Dans cette compagnie, il se fit bientôt remarquer par une habile ardeur à combattre la physique de Descartes, qu'y protégeaient Fontenelle et Cassini, et à la remplacer par les théories de Newton. Il y eut alors quelque courage à proposer en France le système de *l'attraction*, comme il y en avait eu jadis à soutenir Copernic contre Ptolémée. Pour prix d'un attachement aussi heureux que vif, Maupertuis, dans un voyage en Angleterre, fut associé dès 1727 à la Société royale de Londres. C'est lui qui décida Voltaire à publier en 1728 ces *Lettres sur les Anglais*, qui, transportant la lutte en présence du public, aidèrent si puissamment Newton à détrôner Descartes. Mais les cartésiens étaient encore en majorité; ils s'émurent beaucoup, crièrent au scandale, et firent si bien, que les *Lettres* furent déférées au parlement. Le pacifique cardinal de Fleury, pour calmer leur irritation, annonça sagement qu'il allait faire vérifier une des hypothèses les plus hardies du novateur britannique, celle de l'aplatissement du globe terrestre aux pôles. Deux commissions furent désignées pour aller mesurer deux degrés de longitude, l'un en Laponie, au cercle polaire, l'autre au Pérou, sur la ligne équinoxiale. Maupertuis, nommé chef de l'expédition du Nord, partit de Paris pour la Suède, au printemps de 1736, accompagné de Clairault,

Camus, Le Monnier et de l'abbé Outhier. Après une longue suite d'aventures et de fatigues, après seize mois d'absence, les académiciens furent de retour à Paris le 20 août 1737. Un cri d'admiration retentit à travers l'Europe, lorsqu'on apprit que ces difficiles opérations avaient pleinement confirmé la conjecture de Newton. Mais le véritable héros de cette ovation universelle fut Maupertuis. Homme d'un esprit vif, original, agréable, extrêmement sensible à la plaisanterie, très répandu dans le monde et fort accueilli chez les ministres, il fut l'objet de l'engouement public, l'idole d'une popularité enviée de Voltaire même. Au bas du portrait, où le physicien s'était fait peindre, aplatissant un globe, le poëte, son disciple, mit ces mots :

« Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire et de l'éclairer. »

Cependant, peu d'années plus tard, dégoûté de Paris, où la mesure du méridien passa vîte de mode, et où il trouva beaucoup d'égaux et quelques supérieurs, Maupertuis se rendit à Cirey en Lorraine, auprès de Mme Du Châtelet et de Voltaire, et y vécut agréablement avec Kœnig et Jean Bernoulli. Il accepta ensuite avec empressement l'offre que lui fit Frédéric II, pour concourir à la réorganisation de son Académie. Après plusieurs voyages en Allemagne et en France, après avoir accompagné le jeune monarque dans la première campagne de Silésie, à Mollwitz, où il fut fait prisonnier; après avoir été reçu à l'académie française, et avoir écrit à Paris sur la fameuse comète de 1742, Maupertuis se fixa définitivement à Berlin en 1745. Afin de l'attacher davantage à la Prusse, le roi

le maria avec une personne de haute naissance, Mlle de Borcke, lui accorda des pensions considérables, et lui remit, avec le titre de président perpétuel, la direction absolue de l'Académie renouvelée.

Nous avons déjà montré combien le règlement de cette institution était libéral et philosophique, et combien Maupertuis avait participé à sa rédaction. L'impulsion salutaire donnée ou entretenue par le président, exigeait ce tribut de reconnaissance[1].

Au reste, sa conduite au sein de l'Académie ne fut pas toujours exempte de reproche ni de ridicule. Il se prévalait de sa position, de son crédit sur Frédéric, de ses nombreuses relations en France et en Angleterre, pour condamner ses confrères à des applaudissements sans fin. *L'illustre Président* était toujours, dans les harangues publiques, un *autre Leibniz*. Entre le premier Leibniz et le second, les orateurs ne voyaient qu'une seule différence : le premier était né en Allemagne, le second avait été ravi par l'Allemagne à la France. S'ils comparaient Maupertuis à Leibniz pour l'invention, c'est au discret et gracieux Fontenelle qu'ils l'assimilaient comme écrivain ; tout en avouant entre eux qu'à l'égard du caractère il différait sensiblement du neveu de Corneille, ce sage aimable qui, pressé par le Régent d'accepter la *présidence perpétuelle* de l'académie des Sciences, avait répondu : « Ah, Monseigneur, ne m'ôtez pas la douceur de vivre avec mes égaux ! » Plus d'une fois, d'ailleurs, les étrangers accumulèrent des hyperboles d'admiration qui étonnèrent même les académiciens de Prusse. A entendre La-

[1] Voyez plus haut, l. III, ch. 2.

lande, par exemple, Maupertuis réunissait tout l'esprit et tout le génie de sa double patrie : « Il raisonne en philosophe, il invente en géomètre, il parle en orateur ! »

C'est le voyage au pôle, c'est le séjour en Laponie, c'est le cri si souvent répété : *J'ai vu les Lapons..... J'ai mesuré moi-même une Laponne*[1] ! qui d'ordinaire servait de thème ou de prétexte à ces éloges de commande. Il rappelait aux érudits la maligne fiction de l'évêque Huet[2] qui, six ans avant la naissance de Maupertuis, avait supposé que Descartes, son adversaire, au lieu de mourir à Stockholm, s'était retiré incognito près du pôle arctique, se plaisant à

Faire entendre aux Lapons ses chansons immortelles[3].

Quand cette expédition fut devenue un lieu commun difficile à rajeunir, et que Frédéric eut assez ri de tout ce que les Lapons avaient appris à Maupertuis, celui-ci, chaque jour plus jaloux d'être loué et non d'être conseillé, imagina de se faire féliciter d'une autre découverte. La loi de *la moindre action* était, selon lui, fondamentale en mathématiques, en physique, en philosophie. Ses confrères l'acceptèrent docilement, sans toutefois s'attendre à la révolution qu'en espérait son auteur. Mais parmi les membres étrangers se trouvait un géomètre qui osa contester la paternité de la loi nouvelle.

Kœnig, venu à Berlin en 1751, souleva quelques

[1] On croyait les Lapons beaucoup plus petits que les autres hommes. Voyez Lessing, *OEuvres compl.*, T. XXVI, p. 97. — La Laponne mesurée par Maupertuis, était « agée de 25 à 30 ans, et allaitait un enfant qu'elle portait dans une écorce de bouleau. » (*Mémoires*, ann. 1747, p. 444.)

[2] Voyez ses *Nouveaux mémoires sur le cartésianisme* (1692) ; et notre *Huet, ou le scepticisme théologique* (1850), p. 22-24.

[3] Voltaire, *Épître* à Algarotti, (XXXIX), v. 22.

objections contre l'*Essai de cosmologie*, où cette loi est exposée en détail. Maupertuis, qui avait coutume d'appeler Kœnig *son pauvre ami*, et qui ne savait supporter la contradiction, parce que, disait-il, il n'avait été élevé dans aucune école publique, reçut ces observations avec tant d'humeur, que le critique, à son tour piqué, résolut de les publier dans les *Actes* de Leipzig, et de pousser très loin, selon le mot de Formey, *la franchise helvétique*. Kœnig adressait à Maupertuis les deux reproches suivants : le principe de la moindre action n'est fondé ni dans l'expérience, ni dans la raison, et s'il a quelque portée, quelque valeur, c'est à Leibniz qu'en revient l'honneur. Il citait, en effet, un fragment de lettre de Leibniz, d'où l'on pouvait conclure que ce principe lui appartenait.

Extrême fut la surprise, lorsque parut cette dissertation, non-seulement à Berlin, mais dans le monde savant. Le Bernois Samuel Kœnig, qui mourut à La Haye en 1757, âgé de quarante-cinq ans, était partout connu de la manière la plus favorable. Il avait étudié la philosophie sous Wolf même, à Marbourg. Les trois années qu'il avait passées à Cirey l'avaient fait estimer en France. L'académie des sciences de Paris, sur la proposition de Réaumur, son tendre et fidèle ami, l'avait inscrit, en 1740, parmi ses correspondants. Depuis, il avait professé la philosophie avec éclat à Franecker, puis à La Haye, et avait rendu de grands services à l'instruction publique en Hollande, où le stadthouder et les états le comblèrent de pensions et d'honneurs. C'est pour se distraire de la douleur que lui causa la perte du stadthouder, qu'il fit,

en 1751, le voyage de Paris et de Berlin. En Prusse, il s'était acquis nombre de partisans par ses opinions philosophiques, sorte d'alliance éclectique entre Wolf et Newton[1]. Ne soyons donc pas étonnés de la sensation qu'il produisit, en s'attaquant au puissant ami de Frédéric.

Au lieu de répondre scientifiquement, Maupertuis tâcha de persuader à l'Académie que l'honneur de ce corps était intéressé dans la querelle de son chef. Il réussit à gagner deux membres qui, d'ailleurs, lui avaient des obligations personnelles, Euler et Mérian. L'Académie, au lieu de se récuser, se déclara compétente, et invita Kœnig à produire l'original de la lettre qu'il assurait avoir vue. Il répliqua que Henzi de Berne, décapité depuis comme conspirateur, lui en avait fourni une copie. Les magistrats de Berne furent alors engagés par Frédéric à faire, dans les papiers de Henzi, la recherche la plus exacte : la lettre ne s'y trouva pas. Comme Kœnig soutenait qu'elle avait été adressée au mathématicien Hermann de Bâle[2], le roi pria ensuite les autorités bâloises d'examiner les papiers laissés par Hermann. Cette investigation, n'ayant pas plus de succès que la première, acheva de rendre l'assertion de Kœnig tout au moins suspecte. Mais l'Académie, loin de se borner à une simple déclaration d'incertitude et de doute, traita la pièce en litige d'apocryphe et de supposée, et son auteur de faussaire et de calomniateur. « Ce fragment, dit-elle par l'organe d'Euler, a été forgé, ou pour faire tort à M. de Maupertuis, ou pour

[1] *Amicus consensus*, disait-il, *Wolfianæ et Newtonianæ philosophandi methodorum*.

[2] « A M. Hermann, mathématicien célèbre, à Padoue, chez l'abbé Fardella. » (Leibniz.)

exagérer, comme par une fraude pieuse, les louanges du grand Leibniz, qui sans contredit n'eut pas besoin de ce secours [1]. » Avant cette fameuse séance du 13 avril 1752, où l'Académie, du reste, n'etait pas au complet [2], Kœnig avait renvoyé son diplôme d'associé : il n'en fut pas moins rayé du tableau des académiciens.

Cet acte d'intolérance et de servitude, en faveur duquel on invoqua l'exemple de l'académie française qui avait exclu Furretière et l'abbé de Saint-Pierre, exaspéra Kœnig, en même temps qu'il lui concilia la sympathie publique. Le condamné éclata contre *l'injustice* de l'Académie, dans son *Appel au Public,* puis dans sa *Défense,* où, cessant d'attribuer au seul Leibniz le principe en question, il prétendait le rencontrer partout comme une chose fort commune, et comme ne différant en rien du vieil axiome d'Aristote, que *la nature ne fait rien en vain et cherche toujours le meilleur*. En présence de ces affirmations historiques, Euler entreprit d'examiner ce que les philosophes cités par Kœnig, Malebranche, S'Gravesande et Wolf, avaient entendu par les paroles d'Aristote et quel usage ils en avaient fait. Il montra, par l'application que Leibniz lui-même avait faite de la maxime des anciens, qu'il semblait établi que ce philosophe n'avait point connu le principe de Maupertuis. Il prouva que Wolf, ayant voulu se servir de cette même maxime dans

[1] Euler était rapporteur. — *Mémoires,* année 1752, p. 52-62.

[2] Ont signé le procès-verbal comme présents : De Keith, de Rœdern, de Marschall, de Cagnoni, Eller, Heinius, Euler, Formey, Pelloutier, Sprœgel, les deux Ludolff, Gleditsch, Kies, Küster, Beausobre, Meckel, Mérian, Pott, Sulzer, Lalande, etc. — Maupertuis fut absent, aussi bien que d'Argens, Algarotti, Voltaire. La relation faite par d'Argens, dans l'*Histoire de l'esprit humain* (IV, p. 350), est inexacte et partiale.

la même matière, avait entièrement abandonné son maître, et ne s'était pas davantage rapproché de Maupertuis. Euler alla plus loin : après avoir élevé des doutes imposants contre l'authenticité du fragment, il indiqua dans les écrits de Leibniz plusieurs passages essentiels, propres à rendre cette authenticité insoutenable. D'après lui, quand même on eût produit à Kœnig une lettre de Leibniz contenant ce fragment, et qu'il l'eût prise pour originale, tout ce que l'on en pourrait conclure serait qu'on l'eût trompé.

Pendant qu'Euler appuyait Maupertuis de toute la puissance de son savoir, de sa dialectique, de son érudition, dans trois mémoires qui sont à bon droit restés célèbres[1], Voltaire vint de Potsdam au secours de Kœnig, à sa manière il est vrai, en satirique et non en géomètre. Depuis longtemps jaloux de l'envieux et inquiet Maupertuis, qu'autrefois il avait appelé un second Archimède, un autre Colomb, le poëte saisit cette occasion pour tourner en ridicule, non-seulement plusieurs idées singulières, mais la personne même de son ennemi. Nous avons déjà raconté l'histoire de la mordante *Diatribe du docteur Akakia*[2]. Ajoutons ici que Frédéric ne se borna pas à faire brûler l'amusant libelle de Voltaire, mais qu'il tenta lui-même d'y répliquer dans la *Lettre d'un académicien de Berlin à un académicien de Paris.* « Si vos ouvrages vous méritent des statues, écrivait le roi à son hôte, votre conduite mériterait des chaînes. »

[1] Euler revint en 1760 (22 novembre) sur le principe *de la moindre action*, dans les *Lettres à une princesse d'Allemagne* (Part. II, lettre X).

[2] Voyez plus haut, l. III, ch. 3.

Nous avons aussi retracé les suites de la querelle : Voltaire prenant Sans-Souci en dégoût, n'appelant plus ses confrères que des *esclaves*, ne cherchant plus qu'à s'enfuir du palais de *son Alcine;* Maupertuis, bien que vengé, voyant sa santé décliner : tout le monde mécontent, parce que tout le monde avait manqué de calme et de dignité. L'Académie surtout reconnut bientôt après que les deux camps, Grecs et Troyens, avaient eu mêmes torts.

Iliacos intra muros peccatur et extra,

dit Formey, dans l'Éloge même de Maupertuis, cet éloge dont Votaire avait en vain sollicité la suppression [1].

La postérité, qui ne voit dans cette dispute qu'une pâle copie du débat de Leibniz avec Newton et Clarke, l'a mieux éclaircie, sans toutefois se ranger à l'avis de Voltaire, qui persistait à la comparer « au procès du lapin et de la belette plaidant pour un trou fort obscur. » Elle a pu disculper Maupertuis sur un article unique, mais assez important : c'est que, quand même son principe eût été énoncé dans la lettre de Leibniz, Kœnig ne prouva pas que cette lettre fût connue de Maupertuis. Elle n'a pu condamner absolument ni Voltaire ni Kœnig : ni Voltaire, parce qu'il soutenait que la lettre, portant des caractères propres au style tout individuel de Leibniz, ne devait pas être regardée comme supposée; ni Kœnig, parce que, s'il s'est abusé en disant que la lettre, datée du 16 octobre 1707, était adressée à Hermann, il ne s'est pas trompé en affirmant que le principe *de la*

[1] Voyez *Souvenirs d'un citoyen*, I, p. 204.

moindre action tenait du moins intimement au principe leibnizien *de continuité*[1]. On a dû reconnaître aussi que les pièces d'Euler et de Mérian méritaient de survivre à la cause qu'elles devaient servir : ce sont des chefs-d'œuvre de critique et de dialectique, des modèles d'une plaisanterie sans amertume. Enfin, une aventure, pour ainsi dire posthume, rendit ces démêlés encore plus amusants, en leur faisant produire parmi nous un contre-sens dont l'énormité ne le cède qu'à la bouffonnerie. Le traducteur de l'*Histoire de la philosophie* de Buhle[2] s'est avisé de prendre le nom propre de *Kœnig* pour un nom commun qui signifie *roi;* et oubliant que les Allemands ne suppriment pas plus que les Français l'article devant le mot de roi, il s'est persuadé qu'il s'agissait du roi de Prusse lui-même; de sorte que c'est Frédéric qui fut déclaré faussaire par l'Académie dont il était le Protecteur, et cela par le crédit de Maupertuis[3] !

Si Maupertuis avait gagné son procès devant l'Académie, il l'avait perdu devant l'Europe; et ce fut cette perte qui causa sa mort. En effet, sa santé s'altéra de plus en plus. Pour la rétablir, il voulut jouir de l'air natal et de la touchante amitié de La Condamine. Il revit la France en 1756, mais sans y retrouver les charmes d'autrefois. Ses forces continuèrent à s'épuiser, grâce surtout aux sarcasmes dont Voltaire ne se lassa pas de le poursuivre. Après divers séjours, d'abord sur *son rocher de Saint-*

[1] Voyez Kœnig, *Appel au Public*, p. 45 sqq.; — Voltaire, lettre à Kœnig; lettre à d'Alembert, 7 mars 1758. — Comp. Leibniz, *Opp.* III. p. 531.

[2] T. VI, p. 220 suiv.

[3] Voyez une lettre de Voltaire à Madame Denis, du 24 juillet 1752, avec le commentaire de M. Génin (*Recueil de lettres*, 1835, p. 121).

Malo, puis à Bordeaux, à Toulouse, à Neufchâtel, Maupertuis mourut à Bâle le 27 juillet 1759, chez MM. Bernoulli, avec lesquels il avait conservé d'intimes liaisons. Sa femme, accompagnée de Mérian, n'arriva de Berlin que le lendemain. A ses derniers moments il demanda les consolations de la religion ; ce qui suggéra à Voltaire cette odieuse plaisanterie : « il est mort entre deux capucins[1]. » Celui qui reçut son dernier soupir fut ce jeune Jean Bernoulli qui depuis, à dix neuf ans[2], devint académicien de Prusse. Maupertuis emporta les regrets de Frédéric qui ne cessa de défendre sa mémoire contre le *dangereux* Voltaire[3], et qui fit placer son portrait dans la salle des assemblées[4], pendant que La Condamine lui fit ériger un mausolée dans l'église de Saint-Roch à Paris. L'*Éloge de Montesquieu* avait été la dernière lecture faite par Maupertuis[5] à la compagnie qu'il présida pendant treize ans.

Cet éloge pouvait servir de modèle à celui que Formey prononça en l'honneur de Maupertuis, et où l'on regrette de ne pas rencontrer la dernière lettre que le président lui eût écrite.

« Il est vrai que j'ai été la semaine passée bien malade ; j'ai vu la mort de plus près que je ne l'avais jamais vue. Je trouvais assez ridicule ce que Cicéron et Sénèque nous répètent si souvent, qu'il faut passer sa vie à apprendre à mourir. Cela ferait croire que ces grands

[1] Ailleurs Voltaire a dit : Il est mort pour avoir voulu noyer ses chagrins dans de l'eau-de-vie. — Au reste, Maupertuis lui-même avait dit de Fontenelle : « Plus d'un an avant sa mort, il s'était mis entre les mains d'un capucin. » — Voyez Voltaire, *Tombeau de la Sorbonne*.

[2] En 1763.

[3] Voyez une lettre de Frédéric du 27 janvier 1775 ; — *Souvenirs d'un citoyen*, I, p. 221-225.

[4] Voyez Prémontval, dans les *Mémoires*, 1761, p. 350.

[5] *Son chant de cygne*, dit Formey.

philosophes avaient grand' peur de mourir. Cela se trouve tout appris quand on y est; et moi qui ne suis ni Sénèque ni Cicéron, je mourrai fort tranquillement quoique dans de grandes douleurs..... Je n'ai point, comme vous, dans ma maladie la ressource du travail; je n'ai d'autre ressource que celle de mes oiseaux, et ce n'est pas la plus mauvaise compagnie que l'on puisse avoir. »

Le secrétaire perpétuel, son biographe, rappelle en effet, comme deux traits caractéristiques, le soin que Maupertuis mettait à retoucher ses travaux, puis ses liaisons constantes avec les animaux dont il remplissait sa maison, au point de la rendre inabordable. Il lui applique enfin, avec non moins de justesse, le mot que Mme de Sévigné avait dit du père Bouhours : *L'esprit lui sort de tous cotés*[1].

[1] Comparez le jugement porté par Ancillon fils, dans *l'Éloge de Mérian* (1810).

CHAPITRE II.

Aperçu des travaux que Maupertuis fournit à l'Académie. — Quels sont ses principaux ouvrages de philosophie. — Analyse détaillée de l'*Essai de Cosmologie* et des mémoires qui s'y rattachent. — Ce que Maupertuis entend par *réplicabilité*. — Il penche vers Berkeley et précède Kant. — Ses vues en morale. — Analyse et appréciation de son *Essai de philosophie morale*. — A cet Essai se lient plusieurs études, en particulier l'*Éloge de Montesquieu*. — Remarques sur les principes religieux et sur les paradoxes de Maupertuis.

Les travaux livrés par Maupertuis à l'Académie se composent de discours d'apparat et de dissertations savantes. Nous négligerons les Discours, parce qu'ils n'ont d'autre objet, pour la plupart, que de louer Frédéric, ou que de répondre aux récipiendaires. L'*Éloge de Montesquieu* mérite seul un examen attentif, premièrement parce que personne, avant 1756, n'avait autant rendu justice à *l'Esprit des lois;* en second lieu parce que Maupertuis, discutant le principe philosophique qui domine dans cet ouvrage, tente d'y opposer la maxime qui sert de fondement à sa propre morale.

Quant aux mémoires insérés dans le recueil de l'Académie, ils se rattachent intimement aux écrits que Maupertuis réunit en quatre volumes, et qu'il fit paraître à Lyon, en 1756, sous le titre inexact d'*OEuvres complètes.*

Ses deux principales productions sont l'*Essai de cosmologie* et l'*Essai de philosophie morale.*

L'*Essai de cosmologie* qui a pour épigraphe le mot de Virgile : *Mens agitat molem*, se divise en trois livres. Dans le premier, l'auteur examine les preuves de l'existence de Dieu, tirées des merveilles de la nature. Dans le second, il cherche à éclaircir, à justifier l'argument qu'il voudrait mettre à la place de ces preuves critiquées au livre précédent. Cette justification, il la fonde sur la possibilité de déduire les lois du mouvement, les principes de la mécanique céleste et terrestre, des attributs de la suprême intelligence. Le troisième livre, enfin, est destiné à présenter le spectacle de l'univers, à tracer un tableau parfois éloquent du monde, et particulièrement de notre globe.

Dès le début de l'*Essai de cosmologie,* Maupertuis déclare qu'il n'a pas la prétention d'expliquer le système de l'univers.

« Si un Descartes, dit-il, y a si peu réussi, si un Newton y a laissé tant de choses à désirer, quel sera l'homme qui osera l'entreprendre ? Ces voies si simples qu'a suivies dans ses productions le Créateur, deviennent pour nous des labyrinthes dès que nous y voulons porter nos pas. »

Maupertuis se propose un but moins élevé, moins périlleux, mais encore très utile.

« Je ne me suis attaché qu'aux premières lois de la nature, à ces lois que nous voyons constamment observées dans tous les phénomènes, et que nous ne pouvons pas douter qui ne soient celles que l'Être suprême s'est proposées dans la formation de l'univers. Ce sont ces lois que je m'applique à découvrir et à puiser dans la source infinie de sagesse d'où elles sont émanées. »

Maupertuis ne veut ni suivre l'ordre de toutes les parties de l'univers, ni développer les preuves que fournit la spéculation purement abstraite. Il n'examinera que les

preuves de l'existence de Dieu prises dans la contemplation du monde.

Au sujet de ces preuves, dites physiques, Maupertuis fait le premier, peut-être, une remarque excellente. Il les trouve en si grand nombre, ayant des marques d'évidence si différentes, qu'on devrait les classer, selon leur véritable degré de force, et non suivant une valeur imaginaire.

« Le système entier de la nature, dit-il, suffit pour nous convaincre qu'un être infiniment puissant et infiniment sage en est l'auteur et y préside. Mais si l'on s'attache seulement à quelques parties, on sera forcé d'avouer que ces arguments n'ont pas toute la portée que les philosophes pensent. Il y a assez de *bon* et assez de *beau* dans l'univers pour qu'on ne puisse y méconnaître la main de Dieu; mais chaque chose, prise à part, n'est pas toujours assez bonne ni assez belle pour nous le faire reconnaître. Ce n'est point par ces petits détails de la construction d'une plante ou d'un insecte, par des parties détachées dont nous ne voyons pas assez le rapport avec le tout, qu'il faut prouver la puissance et la sagesse du Créateur : c'est par des phénomènes dont la simplicité et l'universalité ne souffrent aucune exception et ne laissent aucune équivoque. »

Parmi ces preuves physiques que Maupertuis examine dans la première partie de son *Esssai*, il s'attache particulièrement à celles de son maître [1]. Il ne traite pas avec la même indulgence les imitateurs de Newton, tels que Derham, Lesser, Fabricius, dont il discute rapidement, et parfois en plaisantant, les théories et les conclusions. Il leur reproche, ou de supposer à certains faits particuliers plus de force qu'ils n'en ont, ou de multiplier les preuves établies sur des phénomènes isolés et controversables. Ces reproches étaient fondés à une époque où l'on

[1] Voyez Newton, *Optica, III, quæst.* 31.

prétendait sérieusement que Dieu avait donné des plis à la peau du rhinocéros pour que cette peau si dure ne l'empêchât pas de remuer ; qu'il avait créé le liége pour que les hommes eussent des bouchons à mettre à leurs bouteilles ; qu'il avait donné au nez la conformation qui le distingue pour que les myopes pussent porter des lunettes.

Mais, si Maupertuis est peu touché de la plupart des arguments *physico-théologiques* ou *téléologiques*, il est l'adversaire ardent des auteurs qui voudraient bannir de la nature les causes finales. Il combat plus énergiquement ceux qui ne voient la suprême intelligence nulle part, que ceux qui la voient partout ; plus constamment ceux qui croient qu'une mécanique aveugle a pu former les corps organisés, que ceux qui s'extasient sur les moindres détails de la création. Il craint qu'en exagérant les idées d'ordre et de convenance, l'on n'excite et l'on n'encourage l'incrédulité. En ce sens, il blâme l'optimisme de Leibniz et même celui de Pope.

Où faut-il donc chercher les véritables preuves de l'existence de Dieu ? Ni dans les petits détails, ni dans les parties de l'univers, parce que nous connaissons trop peu leurs rapports avec l'ensemble ; mais dans les phénomènes où l'universalité ne souffre aucune exception, dans les lois dont la simplicité s'expose entièrement à notre vue. La simplicité absolue et l'universalité, voilà les deux caractères de l'évidence. Mais une évidence si complète ne se rencontre qu'en géométrie. C'est donc la géométrie, c'est l'astronomie, qui doit posséder les meilleures preuves de l'existence de Dieu, de l'existence du géomètre suprême et du constructeur des mondes.

Le point de départ de cette sorte d'arguments, c'est le fait du mouvement. Maupertuis ne s'arrête pas à démontrer ce fait même ; il se contente de faire observer que nier le mouvement, ce serait supprimer ou rendre douteuse l'existence de tous les objets extérieurs, ce serait réduire l'univers à notre propre être, et tous les phénomènes à nos perceptions.

Le second point, c'est que le mouvement de la matière suppose un moteur; car le mouvement n'est pas une propriété essentielle de la matière, c'est un état dans lequel elle peut se trouver ou ne pas se trouver, et que nous ne voyons pas qu'elle puisse se procurer elle-même. Les parties de la matière qui se meuvent ont donc reçu leur mouvement d'une cause étrangère.

Beaucoup d'autres philosophes avaient placé en Dieu la cause du mouvement ; mais Maupertuis prétend se séparer d'eux, en fondant la nécessité de cette conclusion, non pas sur la pensée que la matière n'a aucune efficace pour produire, distribuer et détruire le mouvement, mais sur ce qu'il appelle le principe du *mieux*,

« Principe qui, dit-il, le mène à supposer un être tout-puissant et tout-sage, soit que cet être agisse immédiatement, soit qu'il ait donné aux corps le pouvoir d'agir les uns sur les autres, soit qu'il ait employé quelque autre moyen qui nous soit encore inconnu ou moins connu. »

Ce principe du *mieux,* il lui donne le titre de loi *de la moindre quantité d'action,* et l'énonce ainsi : « La quantité d'action nécessaire pour produire un changement dans le mouvement des corps est toujours un *minimum.*» Par quantité d'action, Maupertuis entend le produit d'une masse par sa vitesse et par l'espace qu'elle par-

court. Ce principe seul répond, suivant l'auteur, à l'idée que nous avons de l'Être suprême, en tant que cet Être doit toujours agir de la manière la plus sage, et qu'il doit toujours tout tenir sous sa dépendance. Ce principe lui parait réunir les avantages qu'on peut reconnaître aux principes de Descartes et de Leibniz, et n'être pas, comme ceux-ci, exposé à heurter soit l'expérience soit la raison. Le principe de Descartes semblait soustraire le monde à l'empire de la Divinité : il établissait que, quelques changements qui arrivassent dans la nature, *la même quantité de mouvement* s'y conserverait toujours. Le principe de la conservation de la *force vive*, principe imaginé par Leibniz, semblerait encore mettre le monde dans une espèce d'indépendance. Le principe de *la moindre quantité* d'action laisse le monde dans le besoin continuel de la puissance du Créateur, en même temps qu'il est une suite nécessaire de l'emploi le plus sage de cette puissance. Il s'applique à tous les phénomènes du monde, au mouvement des animaux, à la végétation des plantes, à la révolution des astres[1].

Comme cette loi établit qu'entre le but et les moyens, pour tous les changements qui arrivent dans le monde, il existe toujours une convenance telle, qu'on n'y voit jamais employée une plus grande quantité d'action que le changement n'en requiert, cette loi a depuis été appelée *loi de l'économie*. Sous ce titre, elle a été admise dans la cosmologie métaphysique, à la suite des lois de causalité, des indiscernables, de la continuité, de la plus grande variété, de la conservation universelle, de la finalité et

[1] Comparez Lagrange, *Mécanique*, T. I, p. 265 (éd. II). Carnot, *Principes de l'équilibre*, etc., p. 163 (éd. II).

d'autres principes analogues. Elle peut, aussi bien que ces autres principes, servir à justifier, à éclaircir la croyance à l'existence de Dieu. L'expérience la confirme maintes fois; mais ni Maupertuis, ni aucun de ses partisans, n'ont montré qu'elle soit une loi nécessaire de l'univers. L'induction ne nous autorise pas même à soutenir, dans tous les cas, qu'on n'eût pu concevoir une plus petite quantité d'action que celle qu'on a réellement rencontrée dans la nature. Il faut ajouter que cette prétendue découverte n'est, au fond, qu'une variante des preuves physiques et téléologiques, si vivement attaquées par Maupertuis.

A la partie de l'*Essai de cosmologie* où cette loi du *minimum* se trouve exposée, il faut rattacher un mémoire lu à l'Académie en 1756, et intitulé : *Examen de la preuve de l'existence de Dieu, employée dans l'Essai de cosmologie*. Ce mémoire, qui se divise en deux parties, l'une consacrée *à l'évidence et à la certitude mathématiques*, l'autre *à l'examen des lois de la nature*, a une véritable importance dans l'histoire des opinions philosophiques. Il fut, pour l'Académie de Berlin, quelques années après, l'occasion de mettre au concours la question suivante : « Les vérités métaphysiques sont-elles susceptibles de la même évidence que les vérités mathématiques, et quelle est la nature de leur certitude? » Le résultat de ce brillant concours est connu. Moïse Mendelssohn fut jugé digne du prix, et Kant de l'accessit. L'influence du travail de Maupertuis sur les deux ouvrages couronnés, est parfaitement visible; et lorsqu'on compare ces ouvrages aux écrits que Mendelssohn et Kant composèrent plus tard, et où ils ne les démentirent pas,

on est forcé d'avouer que Maupertuis a été un des maîtres des deux philosophes allemands.

Pourquoi Maupertuis était-il obligé d'examiner l'évidence mathématique, à la suite du principe *de la moindre quantité d'action?* C'est qu'il avait donné pour base à ce principe les lois mathématiques du mouvement, les fondements de la mécanique et de l'astronomie; c'est qu'on lui avait reproché, d'un autre côté, que la démonstration de son principe n'était pas géométrique, et n'entraînait pas la conviction que produisent les vérités géométriques; c'est qu'enfin on lui avait objecté que les lois du mouvement n'avaient pas ce caractère de nécessité qu'exige une démonstration absolument persuasive, et que, si elles présentaient ce caractère, on en conclurait plutôt la fatalité physique et l'enchaînement du hasard, que l'action de la sagesse et de la puissance divines. A cette dernière objection, Maupertuis répondit ingénieusement que, si les choses se trouvent dans le monde tellement combinées que la nécessité y exécute ce que l'intelligence prescrivait, la souveraine sagesse et la souveraine puissance n'en seraient que plus fortement établies. Afin d'expliquer ensuite pourquoi les lois du mouvement doivent s'offrir à notre esprit avec les indices de la nécessité, Maupertuis remonte jusqu'aux premiers principes de nos connaissances, s'efforçant de marquer ce qui les distingue entre elles par rapport à leur certitude, et d'établir pourquoi les unes sont plus susceptibles d'évidence que les autres. A la tête des sciences absolument évidentes, ou plutôt comme seules absolument évidentes, il considère les sciences mathéma-

tiques. Ces sciences, dit-il, ont un signe distinctif auquel est due l'évidence qu'elles portent partout avec elles : ce signe, il le rend par un mot barbare, *la réplicabilité*. Par idées réplicables, il entend celles qui se présentent à nous à la fois comme sensations et comme notions simples, celles qui sont au fond des impressions les plus confuses, au fond des expériences les plus compliquées, et qui, en même temps, sont les plus abstraites, les plus claires, les moins liées aux sens; celles enfin qui sont introduites et éveillées dans notre entendement par plus d'un sens. Les *idées réplicables* diffèrent néanmoins des *notions simples*, en prenant celles-ci dans l'acception familière à l'école de Locke. Si chaque notion simple ne doit son origine qu'à un seul sens, qui ne dépend en rien des autres; les notions réplicables, au contraire, naissent à la suite de toutes les sensations dont notre nature est susceptible. Or, il n'y a que les idées de nombre et d'étendue, de temps et d'espace, qui soient réplicables; et ce sont ces deux ordres d'idées qui donnent naissance à l'arithmétique et à la géométrie. Le repos d'esprit qui suit l'évidence de la géométrie et de l'arithmétique, résulte de la nécessité de ces deux sciences. Elles sont nécessaires pour nous, parce que nous ne pouvons pas concevoir qu'elles ne puissent pas être.

Dans ce mémoire, où Maupertuis explique à sa façon l'origine des pensées, il se rapproche de l'opinion dominante de son siècle, la théorie exclusive de l'expérience. Cependant, là même l'on est frappé d'une certaine dissidence. On remarque qu'il accorde beaucoup plus que ses contemporains n'avaient coutume de faire, à la partie

nécessaire, immuable, éternelle de notre connaissance; et quoiqu'il borne trop cet ordre d'idées aux sciences mathématiques, on voit qu'il n'est ni empirique ni matérialiste. D'autres écrits, au reste, mettent hors de doute que Maupertuis penchait vers le système que Berkeley avait tiré de la doctrine de Locke. Parmi ces écrits, nous citerons, outre ses *Lettres,* les *Réflexions sur l'origine des langues et la signification des mots*[1].

Dans les *Réflexions,* souvent écrites en langage algébrique, et réfutées par Turgot, qui était encore sur les bancs de la Sorbonne, Maupertuis se place ouvertement sous l'autorité de Berkeley. Il y soutient l'impossibilité où nous sommes de mesurer la durée, et de découvrir la cause de la liaison et de la succession de nos idées; il réduit à peu près tout ce que nous voyons, soit à nos perceptions, soit à des phénomènes. « Toute réalité dans les objets n'est, dit-il, et ne peut être que ce que j'énonce, lorsque je suis parvenu à dire *il y a.* » Phrase curieuse, qu'on dirait extraite de la *Critique de la raison pure*[2].

Maupertuis appelle ses *Lettres* « le Journal de ses pensées. » C'est là qu'il s'abandonne en effet sans réserve à l'idéalisme de Berkeley, particulièrement dans la lettre III, *Sur la manière dont nous apercevons.* On y trouve entre autres cette proposition, que l'étendue n'appartient pas

[1] Si nous ne craignions d'abuser de la patience du lecteur, nous alléguerions aussi quelques extraits d'un autre mémoire, traitant *Des différents moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs idées.* Maupertuis y discute la question de l'origine du langage, dans le sens d'une formation naturelle et régulière; puis, il trace avec esprit le plan détaillé d'une grammaire générale.

[2] Charles de Villers, dans son *Exposé de la philos. critique* (p. 430 sqq.), signala le premier cette affinité entre Kant et Maupertuis.

aux corps mêmes; qu'elle n'est qu'une perception de l'âme transportée à un objet extérieur, sans qu'il y ait dans l'objet rien qui puisse ressembler à ce que l'esprit aperçoit. Les objets et l'étendue elle-même ne sont donc que de simples phénomènes. Par quoi sont produits ces phénomènes?

« Des êtres inconnus excitent dans notre âme tous les sentiments, toutes les perceptions qu'elle éprouve, et, sans ressembler à aucune des choses que nous apercevons, nous les représentent toutes. »

Ces *êtres inconnus* ne sont-ils pas les *choses en soi* de Kant[1], l'*inconnu* ou l'x de la philosophie critique? Plus loin, dans la même lettre, se découvre le germe d'une autre théorie de Kant, celle qui concerne le temps.

« Si l'on regarde, dit Maupertuis, comme une objection contre ce système, la difficulté d'assigner la cause de la succession et de l'ordre des perceptions, on peut répondre que cette cause est *dans la nature même de l'âme.* »

Arrivé au terme de ces développements, Maupertuis s'écrie : « Rester seul dans l'univers, c'est une idée bien triste ! » N'est-ce pas ce sentiment aussi qu'inspire l'expression la plus rigoureuse du système de Kant, *l'égoïsme* de Fichte?

Dans d'autres *Lettres,* cependant, Maupertuis retourne jusqu'à Descartes, et à la distinction cartésienne de la substance pensante et de la substance étendue. Ailleurs, il proteste en général contre l'esprit de système et n'hésite pas à déclarer que « les systèmes sont de vrais malheurs pour les sciences. » Le sentiment qui a dicté ces mots était la disposition générale de l'Académie de Ber-

[1] Berkeley avait dit : le quelque chose, *the Something ;* ce que Kant traduit par la chose en soi, *das Ding an sich.*

lin, où le goût de l'expérience et d'un choix réfléchi prédomina toujours sur les idées systématiques.

Au surplus, l'indépendance qu'on observe dans les opinions spéculatives de Maupertuis se remarque au même degré dans la partie morale de sa doctrine, si toutefois on peut lui supposer un corps de doctrine. Elle ne caractérise pas moins son *Essai de philosophie morale*, que ce langage de géomètre et de physicien introduit dans le domaine des notions de bien et de bonheur. L'épigraphe de ce livre, primitivement adressé au président Hénault : *Risum reputavi errorem; et gaudio dixi : Quid frustra deciperis?* (Ecclesiast. c. 2), avait fait prendre d'abord toute cette production pour « un fruit amer de la mélancolie; » et des lecteurs dirent que l'auteur y rendait malheureux en parlant du bonheur. Aussi l'*Essai* occupa-t-il les moralistes de plusieurs nations. En Italie même, il provoqua une polémique où parurent François Zanotti, le P. Ansaldi et Benoît XIV, le premier contre Maupertuis, le second pour lui, le troisième sans prendre parti.

Maupertuis avait annoncé qu'il y voulait faire, non pas une élégie, mais un calcul, le calcul des biens et des maux. Il voulait ensuite chercher des moyens d'augmenter la somme des uns, et de diminuer la somme des autres. Comparer les plaisirs des sens avec les plaisirs intellectuels; ne pas distinguer des plaisirs d'une nature moins noble les uns que les autres, les plaisirs les plus nobles étant ceux qui sont les plus grands : voilà la méthode qu'il désirait employer. Le bonheur, dit-il, ne doit pas être confondu avec le plaisir; le bonheur est la somme des biens qui reste après qu'on a retranché la

somme des maux. Les plaisirs du corps sont réels; le bonheur qu'on y cherche l'est moins; cependant ils peuvent être comparés aux plaisirs de l'âme, et peuvent même les surpasser. Deux genres de plaisirs et de peines : les plaisirs et les peines du corps sont toutes les perceptions que l'âme doit à l'impression des corps étrangers sur le nôtre; les plaisirs et les peines de l'âme sont toutes les perceptions que l'âme reçoit sans l'entremise des sens. Les plaisirs de l'âme ont deux objets : la pratique de la justice et la vue de la vérité; les peines de l'âme consistent à manquer de l'un ou de l'autre de ces objets. Le temps que dure la perception d'un plaisir, c'est-à-dire de ce dont l'âme ne souhaite pas l'absence, est un *moment heureux*. Le temps que dure la perception d'une peine, c'est-à-dire de ce dont l'âme souhaite l'absence, est un *moment malheureux*. Dans chaque moment heureux ou malheureux, ce n'est pas assez de considérer la durée, il faut aussi avoir égard à la grandeur du plaisir ou de la peine, à leur *intensité*. L'estimation des moments heureux ou malheureux est le produit de l'intensité du plaisir ou de la peine par la durée. Le bien, c'est la somme des moments heureux; le mal, la somme des moments malheureux. Si le bonheur est la somme des biens, après qu'on a retranché tous les maux; le malheur est la somme des maux, qui reste lorsqu'on a retranché tous les biens. Le talent de comparer les biens et les maux s'appelle *la prudence*. Dans la vie ordinaire, la somme des maux surpasse celle des biens : ce qui rend l'immortalité de l'âme, sinon nécessaire et indubitable, du moins désirable et conforme à l'idée de justice.

Des pages remarquables sur les stoïciens et les épicuriens, puis une belle comparaison entre la morale du Portique[1] et la morale de l'Evangile[2]; voilà ce qui surtout faisait rechercher l'*Essai de philosophie morale* par le petit nombre de philosophes religieux que possédait le XVIII[e] siècle. L'auteur s'appuie d'ailleurs fréquemment, contre les esprits-forts, sur les réponses que leur avaient faites Malebranche et Leibniz. Il montre avec succès, avec chaleur, que le *Dieu-Univers,* ou un *Univers-Dieu,* n'est pas plus facile à concevoir que le *Dieu-Esprit,* que le *Dieu-Amour.*

L'article du suicide, dans ce même livre, a excité de vives critiques. Maupertuis, le considérant hors de la crainte et de l'espérance d'une autre vie, l'avait d'abord regardé comme une remède utile et permis; mais l'envisageant ensuite en chrétien, il le présenta comme l'action la plus criminelle et la plus insensée.

Ses vues religieuses sont ce qu'on a le plus rudement attaqué. On lui reprochait d'avoir dit que la religion n'était pas rigoureusement démontrable; et à cette objection il répondait que si la religion pouvait être démontrée, tout le monde y acquiescerait, sans discernement ni liberté, comme on adhère à une vérité géométrique.

« Il n'est pas nécessaire, dit-il, que les vérités religieuses soient prouvées, il suffit qu'elles soient possibles : le moindre degré de possibilité rend insensé ce qu'on dit contre. »

On lui reprochait encore de penser que *l'esprit* ne consiste pas à secouer le joug de la religion; qu'on a tort de

[1] «*Ne pense qu'à toi, sacrifie tout à ton repos.*»
[2] «*Aime Dieu de tout ton cœur ; aime les autres hommes comme toi-même.*»

s'en moquer sans l'entendre, de même qu'on a tort d'adorer sans examiner. On lui reprochait même d'avoir cherché à établir partout, jusque dans son *Système de la nature*, ou *Essai sur la formation des corps organisés*[1], la nécessité d'une première cause intelligente et active; comme si, pour expliquer la création, on pouvait se passer de l'idée de créateur.

Au lieu de semblables critiques, il fallait blâmer le principe même de la philosophie morale de Maupertuis, *le désir d'être heureux.*

« Le desir d'être heureux est, dit-il, un principe plus universel encore que ce qu'on appelle la lumière naturelle, plus uniforme encore pour tous les hommes, aussi présent au plus stupide qu'au plus subtil. »

Il interprétait, il est vrai, l'idée de bonheur dans un sens spiritualiste et profondément religieux, en supposant que

« Tout ce qu'il faut faire dans cette vie, pour y trouver le plus grand bonheur dont notre nature soit capable, est sans doute cela même qui doit nous conduire au bonheur éternel[2]. »

Mais un principe qui a besoin d'interprétations et de modifications, ne paraît pas propre à devenir une loi universelle. C'est là, du reste, l'erreur qui explique le pessimisme où l'on voit tomber sans cesse l'auteur de l'*Essai de philosophie morale.*

A cet *Essai* se rapportent plusieurs Mémoires, dont le plus intéressant a pour objet *Montesquieu.*

De tous les grands hommes de la France, Montesquieu était celui qui plaisait le plus aux académiciens de Prusse. Frédéric, il est vrai, s'était laissé prévenir un instant

[1] Voyez Diderot, *Interprétation de la nature*, § 4.

[2] *Essai de philos. mor.* T. I, p. 250. Comp. l'*Esprit des lois.* l. XXIV, ch. 3.

contre lui par Voltaire[1]. Non-seulement il n'avait pas partagé l'admiration qu'inspirait aux académiciens la célèbre exclamation[2] : « Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci! » mais il disait qu'il avait trouvé dans l'*Esprit des lois* « des choses où il n'était pas de l'avis de l'auteur; » à quoi Montesquieu avait répondu « qu'il parierait bien qu'il mettrait le doigt sur ces choses. » L'Académie, au contraire, s'était empressée de louer ce bel ouvrage, et de le louer avec d'autant plus d'éclat, qu'il avait fallu le publier à Genève, et qu'un essaim de détracteurs l'avait assailli d'abord. Dans la *Bibliothèque impartiale*, Formey s'était avisé le premier de montrer tout ce que cette œuvre sans modèle et sans égale, *proles sine matre creata*, cette œuvre durable comme l'histoire, comme l'expérience du passé, renfermait de vues générales, aussi justes et aussi riches que fines et rapides. Ces mêmes vues, Maupertuis les signala dans un *Eloge* qui était à la fois une notice biographique, un aperçu critique des productions de Montesquieu, et une discussion de plusieurs problèmes de métaphysique.

Premièrement, il examine la donnée que Montesquieu avait posée pour fondement des lois civiles et politiques, cet élément de justice absolue qu'il appelait un *rapport d'équité* : il le juge obscur et susceptible d'interprétations contraires. Il voudrait le remplacer par son propre prin-

[1] On se souvient de ce que Voltaire avait d'abord dit du grand ouvrage de Montesquieu : *C'est de l'esprit sur les lois!*

[2] *Esprit des lois*, l. XXIV, ch. 3.

cipe de morale, le *principe du plus grand bonheur.* « Le problème que le législateur, dit-il, aurait à résoudre est celui-ci : *Une multitude d'hommes étant rassemblée, lui procurer la plus grande somme de bonheur qu'il soit possible.* » Mais, en développant cette théorie, Maupertuis oublie qu'il fait lui-même résider le bonheur véritable dans la pratique de la justice, et qu'il présuppose donc aussi ce *rapport d'équité* dont était parti Montesquieu.

Montesquieu avait admis trois sortes de gouvernement : la démocratie, la monarchie et le despotisme. Maupertuis n'y voit que trois nuances principales de deux formes essentielles, la monarchie et la république. Mais il adopte aussi pour chaque État deux genres de lois, le droit politique et le droit civil.

En ce qui touche l'influence du climat, de l'air et des aliments, sur la vie législative des peuples, Maupertuis prouve que Montesquieu l'a étendue au delà de ses limites naturelles : ce *principe physique* a lieu, dit-il, mais jusqu'à un certain point seulement.

Quoiqu'il reproche à l'*Esprit des lois* ce qu'il nomme *dispersion de matière,* Maupertuis emploie les expressions les plus vives pour peindre les caractères qui distinguent ce monument : l'amour de l'humanité, le désir de son bonheur, le sentiment de sa liberté, et par-dessus tout un admirable *esprit de modération.* Montesquieu, ayant donné des exemples de vertu aussi précieux que ses écrits, lui paraît l'émule de Tacite, et son œuvre lui semble *pur diamant ou or.* Rien de plus ingrat et de plus aveugle, ajoute-t-il, que les censures et les libelles dont il a été l'objet : ils seront pour les lettres un opprobre éternel.

Dans ces pages pleines de verve et de vérité, on remarqua aussi une juste appréciation de l'économie politique, de cette étude qui venait de naître en Angleterre et que Maupertuis définissait ainsi : « science dont les problèmes, plus compliqués que les problèmes les plus difficiles de la géométrie et de l'algèbre, ont pour objet la richesse des nations, leur puissance et leur bonheur. »

Si nous mentionnons enfin le Discours *sur la manière d'écrire et de lire la vie des grands hommes*, c'est qu'il offre des qualités analogues à celles qui honorent l'Éloge de Montesquieu. Il y est principalement question de l'art de peindre les pensées et les actions des philosophes. Maupertuis y joint d'ailleurs l'exemple au précepte. Après avoir caractérisé les talents si divers de Diogène-Laërce, de Fontenelle et de Brucker, de ce « M. Brucker dont l'histoire, dit-il, ne saurait être assez lue ni assez louée ; » le président s'essaye à faire connaître, en les comparant ensemble, Bacon, Montaigne et La Mothe-le-Vayer. Le plus grand de ces génies, Bacon, il le juge supérieur à lui-même dans ses Réflexions morales et politiques, ces *Sermones fideles*, qu'il proclame *la sagesse de tous les hommes et de tous les temps.*

Locke et Hume succèdent naturellement dans son estime au chancelier d'Angleterre. Locke est prisé pour sa réserve et sa circonspection : « Locke, dit Maupertuis, passa sa vie à chercher quelques vérités, et tout son travail aboutit à trouver l'excuse de nos erreurs. »

Hume est regardé comme un *grand homme ;* mais ses objections contre le principe de causalité n'apparaissent que des saillies ingénieuses ou subtiles. Maupertuis l'ab-

sout, en songeant à *l'usage immodéré* que d'autres philosophes faisaient des causes et occasionnelles et finales. Mais de ses argumentations il en appelle à la raison du genre humain qui, dit-il, établit « un juste milieu entre trouver des causes partout et n'en trouver nulle part. Nous sommes en droit d'appeler *effet* ce qui suit toujours un phénomène, et *cause* ce qui le précède toujours. » En louant et en blâmant tour à tour le sceptique anglais, il se garde avec un soin constant de l'assimiler à Lucrèce, à « ce grand ennemi de la Providence qui répond en vain que l'usage n'a point été le but, qu'il a été la suite de la construction des animaux[1]. » Maupertuis, toute sa vie, accueillit indulgemment tout ce qui venait des îles britanniques, où il avait rencontré tant de zélés approbateurs[2].

Les autres nations appréciaient moins ce qu'avaient de bon ses divers ouvrages. Elles ne reconnaissaient pas assez combien, par son spiritualisme aussi, Maupertuis était disciple de Newton. Au lieu de dégager ses véritables convictions des paradoxes auxquels çà et là elles sont trop mêlées, on n'insista que sur ces paradoxes. Ainsi, l'on ne cessa de rappeler que Maupertuis, voulant aider aux progrès des sciences, avait proposé de se procurer des songes instructifs au moyen de l'opium; d'observer les hommes condamnés à la peine capitale, ou souffrant de blessures singulières; de disséquer même des cerveaux vivants; d'étudier la construction du crâne gigantesque

[1] Allusion au livre IV[e] du *De rerum natura*. — Voyez l'*Essai de cosmologie*, passim.

[2] Voyez Goldsmith's *Miscell. works*, IV, p. 130. — Comp. M. Villemain, *Tableau de la litt. au XVIII[e] siècle*, T. II, p. 90 (1847).

des Patagons et de le comparer avec des crânes nains, ceux des Lapons[1]; d'isoler quelques enfants et de les élever ensemble dès le plus bas âge, afin de voir quelle langue ils se seraient faite; de bâtir une ville savante et latine, semblable à l'*Université brandebourgeoise* projetée par le grand Électeur[2], etc., etc.

On pouvait avec raison regarder plusieurs de ces étranges propositions comme de scientifiques barbaries, comme des folies révoltantes. Mais il fallait aussi se souvenir des discours et des traités où Maupertuis avait réclamé le respect des savants et des gens d'esprit pour la morale, pour la religion; où il donnait aux sciences spéculatives, pour point de départ et d'appui, *le sentiment de soi et la conscience*[3]; où il conseillait d'appliquer la méthode d'observation avec le même intérêt, avec la même impartialité, aux phénomènes de la vie intérieure qu'aux faits du monde extérieur.

[1] Deux de ses collègues, L. de Beausobre et l'anatomiste Meckel, essayèrent cela, malgré les fortes objections de Formey soutenant que « les caractères tracés dans le cerveau sont indéchiffrables, et que la manière dont l'âme les lit est inexplicable. »

[2] Voyez ci-dessus, p. 4-5.

[3] Voyez ses *Lettres*, II, V, etc.

CHAPITRE III.

FORMEY.

Vie de Formey. — Son éducation. — Ses fonctions nombreuses. — Activité qu'il montre comme critique et comme correspondant littéraire. — Quantité prodigieuse de livres qu'il écrit ou qu'il édite. — Comment et pourquoi il compose. — Ses qualités et ses défauts. — Il est particulièrement propre aux travaux encyclopédiques et de savoir populaire. — Ses querelles littéraires. — Appréciation de ses principaux ouvrages. — Quel est l'objet ordinaire de ses écrits théologiques. — Il est disciple tempéré de Wolf. — Sa *Belle Wolfienne*. — Ses Discours et ses Éloges académiques. Jusqu'à quel point il est imitateur de Fontenelle. — Remarques générales sur ses mémoires, trop vantés par les contemporains. — Sa psychologie. — Sa morale. — Sa philosophie religieuse.

Nous allons voir un autre exemple de la distance qui sépare la célébrité contemporaine d'avec une gloire durable. Pendant plus de cinquante ans, Formey passait en Europe pour *le grand ressort* de l'Académie de Prusse[1]; depuis près de cinquante ans il n'a plus d'autre réputation que celle d'un esprit laborieux et vif, mais dépourvu de goût ; que celle d'un moraliste élevé, mais privé d'originalité. Son nom, toutefois, restera lié au nom de Frédéric, par une longue suite d'actes comme par une série d'ouvrages variés. Durant tout ce règne, Formey fut le secrétaire et l'historien de l'institution dont le roi fut le directeur.

[1] Ce fut l'abbé Coyer qui, le premier, lui donna ce surnom.

Samuel Formey vint au monde à Berlin, quelques mois avant Frédéric II, le 31 mai 1711, dans une famille originaire de Vitry en Champagne. Son père, homme de mérite, avait rempli une charge de cour sous Frédéric Ier. De 1720 à 1725 il fit ses humanités au Collége français, où il remporta tous les premiers prix. Lacroze fut son maître de philosophie. Les années 1728 et 1729, il les donna à l'étude de l'éloquence de la chaire sous la direction pratique d'Antoine Achard. Trois autres savants achevèrent son éducation théologique, en même temps qu'ils lui inspirèrent le goût des recherches d'histoire : Beausobre, Lenfant et Pelloutier, l'historien des Celtes. Formey n'avait pas vingt ans, lorsqu'il fut nommé pasteur français à Brandebourg, puis à Berlin. En 1737 il fut élu professeur d'éloquence au Collége français. En 1739, appelé dans la chaire de Lacroze, il résigna ses fonctions ecclésiastiques, sans renoncer néanmoins à l'exercice de la prédication.

Aussitôt après son avénement, Frédéric II lui fit proposer d'écrire un journal politique et littéraire, pour lequel ce roi même fournit des articles jusqu'à l'ouverture des campagnes de Silésie. Ces campagnes suspendirent le journal, mais Formey avait pris l'habitude de ce genre de composition. Depuis lors il concourut sans interruption à la rédaction de la plupart des gazettes littéraires du temps. *La Bibliothèque germanique, la Bibliothèque critique, la Bibliothèque impartiale, l'Abeille du Parnasse, les Annales typographiques,* le comptèrent parmi leurs coopérateurs les plus actifs. La liste des morceaux livrés par ce critique, et si soigneusement recherchés par les

auteurs, paraît effrayante même aujourd'hui. Ce fut là une véritable puissance, d'autant plus respectée qu'elle semblait émaner de l'Académie même, et qu'elle se faisait d'ailleurs remarquer par un caractère soutenu d'élévation et d'impartialité.

Lors du renouvellement de l'Académie, Formey avait été choisi pour secrétaire par la classe de philosophie. En 1745 il fut nommé historiographe ; trois ans après, secrétaire unique et perpétuel de toute la compagnie ; en 1789 enfin, il joignit à ces trois emplois la dignité de directeur de la classe de philosophie. Toutes ces occupations ne l'empêchèrent pas de remplir différentes charges dans la Colonie française, à laquelle il rendit des services particuliers en qualité de conseiller du Directoire suprême. Quoique d'une complexion faible, quoique souvent malade, il atteignit l'âge de quatre-vingt-cinq ans : il expira le 8 mars 1797, donnant le spectacle d'une mort calme, aussi riante que l'avait été le cours de sa vie.

Si quelque chose explique la grandeur de son renom, c'est son commerce épistolaire. C'était une correspondance universelle, la plus vaste en Allemagne depuis Leibniz. Les papiers qu'il laissa après lui contenaient plus de vingt mille lettres à son adresse. Aussi fut-il comparé par Algarotti à un banquier généralement accrédité, qui influe partout sur la hausse et la baisse.

Néanmoins ses livres contribuaient aussi à sa renommée : ils suffiraient à former une bibliothèque ordinaire, s'élevant à près de six cent volumes. La fortune qu'ils firent dans le public fut des plus belles. Pour la plupart réimprimés et traduits en plusieurs langues, ils mirent

leur auteur en relation d'affaires avec plus de cinquante libraires de l'Europe. On conçoit la facilité de Formey, sa prestesse d'esprit et de travail, en écoutant tout ce que Frédéric et Voltaire en disaient. « Je n'imagine pas, lui écrivait La Condamine, comment un copiste pourrait suffire à ce qui sort de votre plume ; à plus forte raison comment vous avez le temps de composer. » Rien ne ralentit jamais cette prompte et opiniâtre activité, cette verve intarissable, qui éclata surtout au milieu des angoisses de la guerre de Sept-ans.

« Comment pouvez-vous écrire dans des temps où il est si difficile de penser? » lui demande La Beaumelle[1]. « J'ai une vraie satisfaction de savoir, lui dit le cardinal Passionei, que le bruit des armes, loin de vous distraire, vous a toujours laissé la même liberté d'esprit pour pouvoir penser et réfléchir aussi sérieusement et aussi utilement[2]. »

Quand les infirmités ne lui permirent plus de produire, il publia, incapable de se reposer, ses *OEuvres posthumes;* et rit le premier d'une entreprise si neuve alors, en disant que s'il vivait plus longtemps, il épuiserait tout ce qu'il avait gardé sous clef. Laborieux à l'excès, il assurait qu'il s'estimerait aussi heureux qu'on peut l'être, s'il pouvait lire, écrire, méditer tout le long du jour[3]. Cependant il ne donnait au travail que la matinée ; mais tous les matins il composait une feuille, et chaque feuille lui valait au moins un ducat. C'était en effet pour de l'argent qu'il écrivait, « pour donner un peu d'aisance à ses enfants, » disait-il, s'autorisant au surplus de l'exemple de Leibniz,

[1] Toulon, 3 avril 1763.
[2] Rome, 9 octobre 1759.
[3] *Mém. de l'Acad.*, année 1785, p. 224.— Comp. Meusel, l'*Allemagne savante* (en allem.), s. v. *Formey*.

« qui, selon lui, tâchait de ne rien faire en pure perte[1]. » Travailler uniquement pour l'honneur, ce lui semblait sacrifier à une gloriole risible. De là son dédain des productions lentement mûries. Aller vite était pour lui bien marcher. Tous ses écrits, ceux même où la légèreté était convenable, se sentent de la même précipitation. A ce défaut si sensible tenaient d'autres travers, tels qu'un assez mauvais ton, une certaine absence de tact et de délicatesse, une sorte de pétulance parfois étourdissante. L'aversion du pédantisme, qu'il nommait un *porteur de tristesse*[2], lui fit faire mille écarts. Le reproche qu'il faisait à Piron, de se permettre toutes sortes de propos et de saillies, doit lui être adressé au même titre[3].

Formey avait, à côté de cette vivacité, une érudition variée et choisie, une lecture fort étendue, une admirable mémoire. Mais ces avantages étaient aussi gâtés par la manie de l'universalité, cette manie de la *polygraphie* qu'il attaquait chez tout le monde[4], excepté chez lui-même. Il faut avouer, du reste, que Formey était très propre aux travaux encyclopédiques. Non-seulement il montra, mieux que personne en ce temps, les lacunes et les difformités de la grande *Encyclopédie*[5], mais il y concourut par des articles qui méritent d'être distingués pour leur tendance comme pour leur doctrine. Non-seulement il coopéra à l'Encyclopédie que le juriste de Félice publiait à Yverdun, mais il fit de longs et d'inutiles efforts pour décider l'A-

[1] *Histoire de l'Acad.*, 1750, p. 15.
[2] *Mémoires de l'Acad.*, année 1783, p. 345.
[3] *Souvenirs d'un citoyen*, T. I, p. 316.
[4] Par exemple, *Mém. de l'Acad.*, ann. 1782, p. 392.
[5] Voyez *Mém. de l'Acad.*, années 1770, p. 56; 1786, p. 14.

cadémie à entreprendre, sous les auspices de Frédéric, une *Encyclopédie prussienne*, une *Encyclopédie-Frédéric*, laquelle est restée à l'état de projet[1].

Nonobstant cette fureur d'écrire et cette négligence de style, les ouvrages de Formey annoncent en général un sens droit et ferme, un esprit naturellement libre et gai, mais surtout un caractère sincère et franc, toujours aimable et doux, et aussi modéré qu'obligeant. Ces qualités se prononcèrent particulièrement dans les démêlés qu'il eut, bien à regret, avec Prémontval qui avait censuré son style[2]; avec J.-J. Rousseau, qui n'avait pu voir sans indignation son *Émile* converti en un *Émile chrétien*[3]; avec Voltaire même, qui s'irritait de trouver chez Formey tant d'amitié pour Maupertuis et pour l'abbé Trublet[4].

L'énumération complète de ses principaux ouvrages serait trop longue : qu'il suffise de rappeler ici les titres de ceux qui ont un rapport direct avec les Mémoires dont nous avons à nous occuper.

Si nous devions étudier la théologie de Formey, nous montrerions comment il défendit les principes généraux de la Réforme contre le cardinal Quirini, comment il opposa des *Pensées raisonnables* aux *Pensées philosophiques* de Diderot, et l'*Anti-Emile* au célèbre ouvrage de Rousseau. Dans d'autres écrits il soutint la nécessité de la ré-

[1] Voyez le plan curieux de cette Encyclopédie dans les *Mémoires de l'Académie*, année 1773, p. 15 sq. 53.

[2] Dans le fameux *Préservatif*.

[3] Voyez les *Notes* de Rousseau dans la seconde édition de l'Émile ; et les *Souvenirs d'un citoyen*, T. II, p. 133.

[4] Voyez Voltaire, *Défense de mylord Bolingbroke*; et les *Souvenirs d'un citoyen*, T. I, p. 268-272. Voltaire ne pardonnait pas à Formey d'avoir aussi dit que la *Henriade* le faisait bâiller. — Comp. les *Essais de litt. et de mor.* de l'abbé Trublet, p. 232.

vélation, et développa plusieurs dogmes, tels que celui des peines futures. Dans son *Philosophe chrétien*, dans son *Christianisme raisonnable*, il refondit et revêtit de formes scientifiques les quinze cents sermons qu'il avait prononcés dans différentes églises françaises d'Allemagne. A travers tous ces livres de piété il ne poursuit qu'un seul objet, qu'un seul projet : une espèce de parallèle entre les lumières naturelles et les lumières révélées, la conciliation de la science avec la foi.

« Plus on médite les expressions des écrivains inspirés, dit-il, plus on les trouve d'accord avec les notions les plus épurées de la raison... Un théologien philosophe se propose de ramener la religion à la simplicité originaire et de le mettre d'accord avec la raison..... Les préceptes de l'Évangile s'accordent parfaitement avec nos véritables intérêts, avec notre bonheur temporel. Quant aux faits, aux dogmes, aux mystères mêmes, ils ne doivent point être soumis à de vaines spéculations : il faut uniquement les considérer comme des motifs pour pratiquer les préceptes. »

C'est à deux articles pratiques, au surplus, que Formey réduit la doctrine de l'Évangile : la bienveillance et la bienfaisance [1].

A cet égard, on le voit, Formey suivait l'exemple de Wolf, dont il voulut répandre les leçons sans enthousiasme aveugle, mais avec un attachement aussi constant qu'éclairé. Plus d'une fois, en protestant de son respect pour ce maître, il déclare qu'il ne croit pas sa méthode infaillible, ni même comparable pour l'évidence à la certitude géométrique. Il la juge seulement d'une extrême utilité [2]. Dans ses cours il enseignait la philosophie d'a-

[1] Voyez les *Souvenirs d'un citoyen*, II, p. 116, 118, 185. — Comp. les *Memoires de l'Acad.*, 1786, p. 47.

[2] Voyez sa *Belle Wolfienne*, T. III, p. 29 sqq.

près un livre élémentaire où il avait exprimé, s'il faut s'en rapporter au titre, le suc ou la moelle du wolfianisme : *Medulla wolfiana* (1746). Il en facilita l'intelligence et en accrut la vogue, tantôt par des traductions françaises des livres mêmes de Wolf, tantôt par ses propres écrits, mais surtout par la manière aisée et claire dont il en exposa les parties le plus obscures. En faisant le premier parler la langue française à la métaphysique wolfienne, il lui ouvrit l'entrée de l'Europe. Les tentatives de Fontenelle, de Maupertuis, de Voltaire, d'Algarotti, en faveur de Descartes ou de Newton, encouragèrent Formey à en faire autant pour Leibniz et pour son école. Sa *Belle Wolfienne* resta pourtant assez éloignée de ces brillants modèles[1]. C'est une dame allemande, citoyenne de Berlin, ayant nom Espérance, qui, en se promenant sur les rives de la Sprée et dans les jardins de Charlottenbourg, disserte correctement sur les divers principes de la logique et de la morale, mais qui ne produit sur le lecteur d'autre impression que celle dont à la fin elle se trouve accablée elle-même, un profond ennui.

Si Formey plaide de même pour Wolf à l'Académie, il y sait du moins se préserver du ridicule et des digressions oiseuses. Son *Abrégé du droit de la nature et des gens*[2], et plus encore sa *Logique des vraisemblances*[3], diffèrent aussi avantageusement, à cet égard, d'avec la *Belle Wolfienne*.

[1] 1752-60, à la Haye, six volumes in-8°. Cet ouvrage fut attaqué par Crousaz, dans des *Réflexions* où est aussi critiqué l'*Essai* de Pope *sur l'homme*. Le savant légiste Vattel prit ensuite la défense de Pope et de Formey.

[2] D'après le grand ouvrage de Wolf. Cet *abrégé* a pourtant trois volumes in-12. — Amsterdam, 1758.

[3] 1747.

Trois sortes de travaux se disputaient son activité à l'Académie, outre la correspondance et la double fonction de traducteur et d'éditeur des *Mémoires*. C'étaient les Discours aux séances publiques, les Éloges, enfin des Mémoires.

Ses Discours, où l'on rencontre une agréable variété, des mots souvent fins, quelquefois énergiques, mais surtout une singulière adresse à préconiser Frédéric, ne perdront jamais toute leur importance. Ils ne composent pas seulement l'histoire matérielle de l'Académie, ils offrent une abondance de remarques et d'allusions très instructives pour qui veut connaître en détail les idées et l'esprit du siècle.

Dans ses Éloges, qui sont au nombre de soixante, Formey s'efforce d'imiter Fontenelle. Mais s'il remplit avec un sens juste et vif ce rôle d'interprète populaire de la philosophie et des sciences, il n'atteint guère à la clarté brillante et ingénieuse, au pur et précis langage qui ont rendu Fontenelle incomparable. Par sa nature un peu gasconne, Formey ressemble davantage à Marmontel, comme par son accent un peu brusque il rappelle Duclos ou Maupertuis. Il eut toutefois le mérite de sentir la distance qui le séparait de son modèle.

« M. de Fontenelle, dit-il, a fait des Éloges comme son oncle, le grand Corneille, a fait des tragédies; il était né *encomiaste,* et les autres le deviennent!..... Je me trouve quelquefois dans le cas de celui qui présentait au grand Condé l'épitaphe de Molière, et à qui ce prince dit : *J'aimerais mieux que ce fût Molière qui me présentât la tienne.....* J'ai toujours été à l'égard de M. de Fontenelle dans la même disposition où Érasme était à l'égard de Socrate lorsqu'il disait : *Sancte Socrates, ora pro nobis*. Ce Socrate moderne, voilà mon saint. Ne pouvant l'égaler par d'autres endroits, je me le suis con-

stamment proposé pour modèle dans les différentes situations où j'aurais eu d'injustes et violents adversaires à combattre[1]. »

Fontenelle, d'ailleurs, lui témoignait de l'amitié : il ne se borna pas à déclarer le nom de son confrère prussien *illustre par la grande étendue et la grande variété des connaissances ;* mais, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, il but à sa santé avec Mairan et Réaumur[2].

Quelque jugement que l'on porte sur ces Éloges, il faut reconnaître que Formey avait vu la véritable utilité du genre même, en pensant que chaque Éloge devait être une instruction, un modèle à suivre, et en voulant ainsi composer un cours de morale pratique. Il est juste aussi d'avouer qu'il ne sacrifia que rarement au bel esprit et à l'affectation. Il avait plus de soixante-dix ans, lorsqu'il s'avisa d'appeler l'innocent condamné un *solécisme en fait de jurisprudence criminelle.*

Quant à ses Mémoires, Formey y embrasse bien des sujets, il est vrai, mais en approfondit peu. Il expose et raconte avec une vive clarté, mais il ne donne la solidité désirable qu'à un petit nombre de matières. Son principal tort est de dédaigner la diction sévère qui convient à la philosophie. Le lecteur l'approuve en le voyant substituer aux termes d'école les mots du langage commun, et dire, par exemple, au lieu d'arguments téléologiques, *preuves qu'on tire des fins de la nature.* Mais peut-on le louer d'avoir parsemé ses dissertations scientifiques d'expressions réservées à la chaire chrétienne, telles que *incrédules, libertins, mondains, hommes charnels, adversaires*

[1] *Mémoires*, 1775, 1777.

[2] 1750, 1755.

de la Divinité? Ses confrères ne goûtaient pas cet abus, et Maupertuis l'interrompit un jour en s'écriant : *Et les crédules! Et les crédules!...* Au reste, Formey lui-même confessait qu'il avait peine à ne finir pas ses discours comme ses sermons, c'est-à-dire, ajoutait-il, *par la vie éternelle.* L'empire de l'habitude prévalant, plus d'un de ses mémoires devenait une sorte de prédication académique, qu'il essayait d'excuser par le louable desir d'intéresser à la philosophie les personnes pieuses, et de prouver aux philosophes que la religion s'unit à toutes les nobles études.

Il est évident que Formey, nonobstant une vraie modestie et une réelle indifférence pour la renommée, s'abusait sur la valeur de ses travaux. Mais cette illusion était bien naturelle au milieu des louanges sans fin dont les littérateurs étrangers semblaient vouloir l'enivrer. « Tout est neuf dans vos ouvrages, lui écrit Solignac au nom du roi Stanislas : on y voit cette chaleur du cœur qui n'a besoin que de lui-même pour produire. » — « Vos éloges vont immortaliser mes ouvrages,» lui dit Réaumur. L'abbé Batteux admire *sa manière de dire et de penser,* voyant en lui un homme de lettres en tout semblable aux lettres mêmes, *vrai, simple, honnête, uniquement occupé de verser dans la société de l'agrément et des vertus.* Thomas lui adresse un *hommage qui lui est dû par les véritables philosophes,* puisqu'il leur apprend à être *à la fois citoyen et religieux, heureux et juste.* Le chancelier d'Aguesseau ne s'étonne pas seulement de la *profondeur de ses recherches, mais de l'ordre et de la méthode qui y règne, du choix et de l'énergie de ses expressions, fruit de ses méditations*; il le juge surtout capable *d'apprendre aux hommes la véritable*

manière de philosopher. Louis Racine, le janséniste, se félicite de pouvoir considérer une *personne aussi célèbre* comme un *ami honnête-homme*. « Vous pensez avec une facilité et une fécondité qui me charment, lui mande Buffon, et vous écrivez comme vous pensez. » Formey pouvait donc permettre à La Beaumelle de le compter parmi les grands hommes, mais ne devait-il pas soupçonner Montesquieu d'avoir passé les bornes de la politesse dans ces lignes ? « J'ai toujours recherché vos écrits comme l'on a coutume de chercher la lumière... Les grands hommes comme vous sont recherchés, on se jette à leur tête. »

La Condamine fut peut-être le seul ami véritable de Formey. Tandis que la duchesse de Gotha encourage celui-ci à *continuer d'enrichir le monde éclairé de ses trésors*, La Condamine l'avertit que « non-seulement les *bureaux d'esprit*, c'est-à-dire les assemblées qui se tiennent chez des beaux esprits femelles qui donnent à dîner, mais tous les lecteurs, ceux même qui sont faits pour juger, trouveront que ses ouvrages gagneront à être moins diffus et plus serrés. » Ce fut seulement sur sa tombe que Mérian le blâma d'avoir *toujours écrit à tire de plume*[1].

Les historiens, pour la plupart, ont pris le contre-pied de ce que les contemporains avaient dit ou même pensé : ils nous ont habitués à regarder Formey comme un diseur facile de lieux communs, comme un adroit faiseur de livres. Espérons que l'impartiale analyse de ses travaux académiques mettra enfin sa mémoire dans le jour de l'exacte vérité.

Les plus remarquables de ces travaux, nous croyons

[1] *Éloge de Formey*, par Mérian.

pouvoir les distribuer dans les trois parties suivantes : psychologie, morale et philosophie religieuse.

A. PSYCHOLOGIE.

Le premier en date des mémoires psychologiques de Formey est peut-être aussi le premier en mérite : c'est l'*Essai sur les songes* (1746). L'auteur y débrouille « d'une manière très plausible ces jeux bizarres de notre imagination, qui veille seule encore et nous promène d'objets en objets, lorsque nos organes sont déjà relâchés et nos sens assoupis. » Mérian, qui s'énonce en ces termes, n'était pas seul à penser de la sorte. Cette dissertation, pleine d'observations ingénieuses et solides, valut à Formey les suffrages des meilleurs juges, depuis ceux de Buffon jusqu'à ceux de Gresset. C'est que, tout wolfien qu'il était, il y suivait l'expérience, « l'unique fil d'Ariadne, disait-il, pour se guider dans ce labyrinthe. » C'est à cette source générale qu'il puise les principes dont il se sert pour expliquer les phénomènes du songe, des principes tels que ceux-ci : distinction de l'âme et du corps et réciproque influence des deux substances ; loi en vertu de laquelle il suffit que l'extrémité intérieure des nerfs soit ébranlée pour que l'âme ait des représentations ; autre loi, en vertu de laquelle l'imagination lie les objets de la même manière que les sens nous les représentent, et en vertu de laquelle aussi, ayant ensuite à les rappeler, elle le fait conformément à cette liaison. Mais il puise aussi à la même source les raisonnements par lesquels il tâche de développer la naissance et la formation

des songes, ainsi que leur diversité, soit dans une même personne, soit dans des personnes différentes. Conduit par cette lumière, on peut admettre, selon Formey, que tout songe commence par une sensation et se continue par une suite d'actes d'imagination; que toutes les impressions sensibles, sans effet à l'entrée de la nuit, deviennent efficaces, sinon pour réveiller, du moins pour ébranler, et que ce premier ébranlement est l'origine même du songe. Formey distingue deux sortes de songes dans une même personne : les songes simples et les songes composés. Par songe simple il entend celui qui se continue par une succession d'images semblables : condition assez rare, et qui fait que la plupart des songes sont composés. La diversité des songes chez des personnes différentes tient à ce qu'une impression venue du dehors ne produit jamais dans deux individus la même sensation, et à ce que plusieurs sortes d'images ou d'idées peuvent être mises en jeu par la même impression, selon l'état divers de chaque cerveau. Formey distingue aussi deux manières de détruire les songes : la première a lieu lorsque nous rentrons dans le profond sommeil; la seconde, quand nous nous réveillons.

D'excellentes remarques sur les rapports du sommeil soit avec le songe, soit avec la veille[1], terminent cet *Essai,* dont deux autres mémoires sont un digne complément. Dans l'un, Formey tâche d'analyser le *Sommeil*[2] même, dans l'autre il s'applique à déterminer l'*Étendue de l'imagination* (1754). Dans l'un et l'autre, toutefois, il s'appuie moins sur des expériences personnelles que sur

[1] Voyez particulièrement page 332 et suivantes.
[2] Ce mémoire parut en 1754, à Leyde, dans les *Mélanges philosophiques,* T. I.

les faits rapportés ou appréciés par Malebranche et par Wolf. D'accord avec ces deux maîtres, il prend le mot d'imagination dans une acception particulière, et à notre gré trop large. Il y voit moins la faculté de combiner et de produire des images [1], que la puissance de reproduire fidèlement ou de *représenter* l'univers [2], semblable à la propriété qu'a le miroir de réfléchir tous les objets. Notre imagination tiendrait ainsi au monde entier et participerait à son immensité. Le but de la philosophie serait alors d'étendre de plus en plus notre imagination, de manière à embrasser une portion toujours croissante de cette immensité. L'objet de la religion consisterait à nous convaincre que l'Être suprême comprend et pénètre l'univers en tous sens et à tout instant.

Les *Réflexions sur l'allégorie philosophique*, publiées en 1755, peuvent être regardées comme un corollaire de cette étude sur l'imagination. En effet, Formey s'y attache à discerner l'usage et l'abus de l'imagination en matière de philosophie. Cependant, comme il y réunit plus d'exemples que de préceptes, son mémoire est historique plutôt que théorique. S'il excuse l'emploi de l'allégorie en religion et en théologie, il le condamne en philosophie. A cet égard même, il blâme trop sévèrement les écoles de Pythagore et de Platon, les Alexandrins et les Pères, et jusqu'aux docteurs du moyen âge. Mais il révère d'autant plus, comme réformateurs des études philosophiques, Aristote et Descartes.

« On doit cette justice à ce grand philosophe, dit-il d'Aristote, qu'il

[1] Wolf appelait ce don *facultas fingendi*, et l'autre, *facultas imaginandi*.
[2] Comp. Wolf, *Psychol. empirica*, § 92; *Psychol. rationalis*, § 186.

a banni ces énigmes, ces fantômes, pour y substituer des vérites clairement exprimées... Il porta la lumière dans ces ténèbres, il donna des définitions des choses, il apprit à raisonner, il distribua la philosophie en diverses parties qu'il traita chacune séparément et avec beaucoup d'ordre. Tout savant qui est en état de puiser dans les sources ne disconviendra jamais que l'antiquité ne nous en ouvre point de plus riche que celle des écrits d'Aristote... Descartes trouva dans la scolastique à peu près ce qu'Aristote avait trouvé dans les Pythagoriciens et dans Platon. Il fallut qu'il détruisît une tyrannie des mieux établies, qu'il convainquît les hommes, et de tous les hommes les moins propres à être convaincus, les philosophes, que cette science de mots ne méritait que le mépris d'un amateur sincère de la vérité, et en particulier que ces *qualités occultes* étaient l'opprobre de l'esprit humain et le fléau de la saine philosophie. Ces qualités occultes étaient avant Descartes ce que les allégories étaient avant Aristote[1]. »

Après ce double éloge, si peu fait pour plaire aux philosophes de l'époque, Formey convient que ni les qualités occultes, ni les allégories n'ont entièrement disparu depuis, et que les modernes artisans d'hypothèses ont oublié cette règle fondamentale du cartésianisme : « Il ne faut affirmer d'aucun sujet que ce qui peut être réellement aperçu dans l'idée distincte de ce sujet. » D'où vient, se demande-t-il, ce perpétuel recours aux mystères et aux figures ? De l'envie de tout expliquer, du désir de paraître instruit de tous les secrets de la nature. Avouons plutôt notre ignorance, et regardons aux limites de notre entendement ! Attendons, comme dit Pope[2],

Attendons que la mort, ce maître universel,
Découvre à nos esprits les lois de l'Éternel !

[1] Formey fut un de ceux qui défendirent le mieux la mémoire de Descartes contre la philosophie adverse du XVIII[e] siècle. Voyez, p. ex., un Discours de 1767, *Mémoires*, p. 374. — Et son *Hist. abr. de la philos.* (1760).

[2] *Essay on man*, ep. I, v. 125-28.
« *Wait the great teacher Death; and God adore.* »

A ces travaux consacrés à l'imagination, Formey joignit en 1760 une *Analyse de la notion du goût*. C'est une suite de considérations familières aux disciples de Wolf, de ces considérations que les premiers ils appelaient *esthétiques*, et que Formey avait variées en publiant une nouvelle édition de l'*Essai sur le beau* du P. André[1]. Par goût, l'on y entend la connaissance des beautés répandues dans les ouvrages de la nature et de l'art, en tant que cette connaissance est accompagnée de sensibilité. La diversité du goût s'y trouve attribuée à l'inégale distribution de deux principes, le jugement et le sentiment. Cette inégale distribution tient elle-même à différentes causes, le climat, l'éducation, toutes les impressions externes, surtout celles qui sont habituelles. Si le goût admet des nuances, des degrés, en quoi consiste le goût suprême, le goût par excellence? Deux sortes de goûts suprêmes, selon Formey et selon l'école de Wolf : l'un, convenant à l'intelligence humaine, et constituant le plus haut degré de savoir joint au sentiment le plus exquis ; l'autre, appartenant à l'intelligence divine, et formant une connaissance infiniment distincte et absolument adéquate du beau, tant du beau en général que de toutes les déterminations dont le beau est susceptible et que lui imprime le système actuel de l'univers.

Avant que d'examiner le goût du beau, Formey avait analysé le goût du bien, le sens moral, dans un mémoire *sur la conscience* (1751). La conscience, dit-il, est ce jugement intérieur que les hommes portent sur un certain ordre d'actions qu'ils commettent, les nommant

[1] Voyez le *Discours préliminaire*, placé par Formey en tête de cet *Essai*.

bonnes ou mauvaises, suivant la comparaison qu'ils en font avec certaines obligations auxquelles ils se croient astreints. Ainsi, point de conscience où il n'y a point de jugement. La conscience suppose le développement de la raison, un développement relatif et proportionnel à la connaissance des devoirs. La conscience prononce donc des jugements, non purement intuitifs, mais raisonnés ou discursifs. Si ses jugements sont relatifs, c'est-à-dire aboutissant à des conséquences pratiques, à des devoirs, ils sont proportionnels, parce que nul ne juge jamais qu'il a bien ou mal fait, qu'autant qu'il croit avoir rempli ou violé un devoir. La conscience est donc toujours en raison directe de la connaissance des devoirs. Voilà pourquoi l'on ne rencontre pas deux consciences entièrement identiques dans l'immense empire des intelligences. Voilà pourquoi la perfection de la conscience doit consister dans une régularité de conduite, répondant à la plus grande étendue et aux plus exactes notions de ses devoirs que l'homme ait pu acquérir. Obéir à la conscience, n'est-ce pas obéir à la raison éclairée sur ses devoirs? La puissance de la raison s'atteste par le remords. Le remords est le souvenir d'une action commise, que la raison nous représente comme n'étant point telle qu'elle aurait dû être. L'athée même n'est pas à l'abri du repentir, tant qu'il reconnaît la différence morale des actions, tant qu'il n'abjure pas l'humanité. Quant à l'empirisme, étant hostile à tout raisonnement sain, il est incompatible avec les dictées de la conscience. S'il est vrai que la conscience ne soit pas innée, elle est du moins naturelle, aussi naturelle que la logique et le bon sens. Elle est de plus com-

mune et universelle, parce que la raison l'est. Elle est enfin perfectible et progressive, parce que la raison est capable de croître toujours et de s'éclairer de plus en plus.

De même que Formey rattache à la raison les phénomènes de la conscience morale, de même il essaye, dans ses *Réflexions sur la liberté* (1748), de justifier *la nécessité de l'existence des motifs dans toutes les déterminations de la volonté libre*. Là, son principal dessein est de bien exposer la notion que Leibniz avait donnée de la liberté, afin de la concilier avec le droit de nous imputer nos actes et avec le devoir de nous en rendre responsables, afin d'éloigner ainsi de l'école wolfienne l'accusation de *déterminisme*. Contre Collins, contre les défenseurs de la nécessité morale, ou les *fatalistes*, l'académicien berlinois prouve, au moyen de l'expérience, que l'homme a le sentiment de sa liberté, comme il a celui de sa pensée : ce qui fait dire à l'homme *je pense*, lui fait dire également *je me détermine à agir, ou à n'agir pas*; — témoignage intérieur et incontestable! Contre les défenseurs de la liberté d'indifférence, contre ceux qui, niant toute sorte de nécessité, prétendent que notre âme n'est accessible à aucun motif, contre les *indifférentistes*, Formey s'efforce d'établir que la nature morale n'est pas plus soumise au hasard que la nature physique, et que par conséquent tout acte suppose un motif, comme tout événement dépend d'une raison suffisante et tout changement d'une cause effective. Lui objecte-t-on qu'admettre des motifs, c'est admettre une contrainte funeste à la liberté? Il répond que cette nécessité-là est hypothétique, et non absolue. Elle serait absolue, si son opposé, impliquant contradic-

tion, était impossible en soi ; mais elle est seulement hypothétique, parce que son opposé n'est contradictoire qu'à cause d'une condition donnée, physique ou morale. Tous les cas où les partisans de l'indifférence en appellent à l'observation, révèlent au contraire la présence de quelque raison décisive pour le parti que l'on a pris. Quand il s'agit de choisir une chose entre plusieurs autres où l'on ne remarque point de différence saillante, l'une de ces choses est d'ordinaire dans une situation plus commode pour la main qui la doit saisir ; ou bien, par une opinion confuse, on croit l'une meilleure que toutes les autres. Des perceptions presque insensibles nous font goûter tel objet plus que tel autre, sans que nous puissions dire pourquoi. Les objets, d'ailleurs, n'étant jamais parfaitement semblables et différant au moins par leur situation à notre égard, ne peuvent pas être représentés par des perceptions entièrement semblables ; les appétits qui naissent des perceptions ne sauraient donc non plus se ressembler, et les appétits ne se ressemblant point, il ne peut pas y avoir d'équilibre parfait. L'erreur où nous tombons sur les choses de petite importance, vient de ce que nous n'apercevons pas toujours les raisons qui concourent à nous y déterminer, de ce que nous n'avons pas toujours des idées distinctes, de ce que nous obéissons souvent à des perceptions obscures et confuses.

Une partie de ces vues se retrouve dans les *Nouvelles considérations sur l'union des deux substances dans l'homme*[1], où Formey envisage le problème *du commerce de*

[1] 1764. Contre une dissertation du professeur Hentsch dans les *Acta Eruditorum*, septembre 1759.

l'âme et du corps comme une question soit épuisée soit insoluble. D'un côté, dit-il, on ne peut rien imaginer au delà des trois hypothèses connues ; de l'autre, aucune de ces hypothèses ne lève toutes les difficultés. Néanmoins, à son tour il discute ces trois demi-solutions. Il reproche à l'*occasionalisme* de trop déroger aux perfections de Dieu, d'amoindrir sa puissance et sa sagesse, de n'en faire qu'un simple artiste. L'*harmonie préétablie,* il croit qu'elle ne suffit pas plus pour expliquer certains phénomènes ou de l'âme ou du corps, que n'y suffirait cette dissection de cerveaux vivants qu'avait conseillée Maupertuis. Touchant l'*influx physique*, il pense que cette opinion ne montre pas comment l'être absolument simple affecte l'être composé, ni comment il en est affecté. Bien que Formey penche visiblement pour la doctrine de Leibniz, il résume la discussion par ces mots : « Il en est toujours des vérités de la nature comme des vérités révélées : *nous ne connaissons qu'en partie.* »

Une discussion analogue fut entreprise par le même auteur, dix ans plus tard, dans un mémoire intitulé : *Les physionomies appréciées,* mémoire relatif à cette ardente polémique sur la physiognomonie qu'entretenaient dans l'Académie Le Catt et Pernetty, hors de l'Académie Lavater, Gassner et tant d'autres. Formey trouve cette matière, qu'il appelle l'*Évangile du jour,* plutôt rebattue qu'épuisée. Il définit la physionomie : ce qui, par l'inspection de la figure d'un individu de l'espèce humaine, peut faire juger de ses idées et de ses sentiments, de son esprit et de son cœur. La face, voilà le siége et l'outil de cet art. Pour induire de l'aspect de la face à l'état de l'âme, con-

tinue-t-il, ne faudrait-il pas connaître d'abord la physionomie primitive? Or, il est impossible de retracer cette sorte d'original, de remonter la longue chaîne de toutes ses modifications. La forme actuelle du visage d'un homme, vers le milieu de sa carrière, a été produite par le concours de tant de circonstances diverses, matérielles et spirituelles, qu'il en est comme de ces terrains voisins des volcans, qui sont couverts de plusieurs couches de lave, avec une terre très épaisse sur la surface de chacune. Le visage est une énigme, un logogriphe. Il n'y a donc à tirer de cette étude aucun parti sérieux, aucune conclusion ni spéculative ni pratique, propre à conduire au delà de ce que l'on a observé et découvert depuis la naissance des sociétés policées.

Arrêtons ici nos recherches sur la psychologie de Formey, laquelle est, on l'a dû voir, expérimentale autant que rationnelle. Malgré son respect pour Wolf, cet académicien confesse plus d'une fois qu'il s'instruit également chez Locke[1].

« Le philosophe, dit-il, qui entreprend quelque édifice sur la nature de l'âme et sur ses opérations, doit commencer sa marche, comme les physiciens, par s'appuyer sur des observations, sur des expériences faites avec toute la précision imaginable. Or, le sentiment, la réflexion, l'expérience intérieure, sont les moyens que nous avons de découvrir la nature de l'âme, comme nous nous servons des sens pour examiner celle du corps. Ceux qui croient que les secours que nous avons dans la recherche des facultés de l'âme, sont plus faibles et plus incertains que ceux qui nous guident dans l'observation sensible, se trompent beaucoup. »

D'où Formey conclut, avec Descartes, qu'il est plus aisé

[1] Voyez, p. ex., année 1759, p. 367 sq.

de connaître l'esprit que le corps[1]. Quant aux psychologues contemporains, ceux qui l'occupent le plus souvent sont Condillac et Charles Bonnet. Il témoigne au premier une haute estime, mais il lui préfère le second, un observateur dont le nom, dit-il, sera gravé dans les fastes de la Nature[2]. « Sa marche est tout autrement analytique et ses définitions sont plus exactes. » En différentes occasions il soumit leurs théories à un examen détaillé. Condillac lui-même tomba d'accord que Formey avait attaqué le *Traité des sensations* avec beaucoup *de justesse et de finesse*[3]; il fit plus : il modifia plusieurs articles conformément à ces critiques, dans l'ouvrage qu'il publia ensuite, le *Traité des animaux*. Formey ayant démontré que le *moi* ne saurait être une simple *collection de sensations*, Condillac à son tour se mit à prouver l'*unité* réelle du *moi*, contredisant ainsi toute la doctrine qui sert de fondement à son premier *Traité;* de même qu'il démentit aussi, après d'autres critiques de Formey, ses opinions sur Dieu et sur la liberté[4]. La fameuse hypothèse de l'homme-statue est le point que l'académicien de Berlin combattit avec le plus de vivacité, comme une chimère ou plaisante ou dangereuse. Ce n'est qu'une pétition de principe, disait-il : une statue humaine bornée à l'odorat n'aurait nul avantage sur une huître, sur un limaçon.

« L'homme, s'écrie Formey, n'est point une statue et ne se trouve jamais dans le cas de la statue..... Il ouvre tout à la fois les yeux, les oreilles, les narines ; il goûte, il touche en même temps ; ces im-

[1] Année 1748.

[2] Année 1788, p. 392.

[3] Voy. *Bibliothèque impart.*, juillet 1755. *Souvenirs d'un cit.*, II, p. 294.

[4] Voyez le *Traité des animaux.* — Comp. M. V. Cousin, *Cours de l'hist. de la philos. mod.* Prem. sér. T. I, Leç. XVI.; T. III, Leç. II et III.

pressions se mêlent et se croisent dès leur origine; elles donnent des résultats tout différents de ceux qu'on tire de l'état d'un être organisé qui commencerait par flairer et n'acquerrait l'exercice des sens que l'un après l'autre. Après cela, en laissant passer la supposition, je crois que c'est très gratuitement qu'on fait naître dans l'âme, immédiatement après la première sorte de sensation, après quelques actes réitérés de l'odorat, le plaisir, le désir, l'attention, la mémoire. Une âme logée dans un corps tel que le nôtre, tant qu'elle ne ferait que sentir une rose, un œillet, et passer par les alternatives de ces odeurs substituées les unes aux autres, serait fort éloignée de l'exercice de facultés proprement dites; elle ne sortirait jamais de l'état de simple perception; ses représentations seraient fort inférieures à celles du limaçon ou de l'huître à l'écaille; je les comparerais tout au plus à la fin d'un songe qui est sur le point de s'effacer et de s'absorber dans l'état d'un profond sommeil[1]. »

B. MORALE.

Les dissertations précédemment analysées, *sur la conscience*, *sur la liberté*, auraient pu être rangées aussi dans cette seconde classe de mémoires; et cela d'autant plus convenablement que les morceaux, dont nous allons reproduire la substance, sont populaires et pratiques, plutôt que scientifiques. Ces morceaux sont moins d'un penseur que d'un moraliste. Tantôt Formey y considère le rapport des mœurs avec les plaisirs ou avec le bonheur; tantôt leur rapport avec les lumières et le savoir; d'autres fois, leur rapport avec le gouvernement et l'administration; ailleurs, enfin, leur rapport avec certains ouvrages de morale, dignes d'être proposés pour guides aux peuples comme aux individus, tels que ceux de Cicéron.

[1] Année 1759, p 368 sq.

A la tête des mémoires qui traitent du bonheur, on peut placer un discours sur *l'obligation de se procurer toutes les commodités de la vie, considérée comme un devoir de morale*. Cet ouvrage, lu dans la séance fameuse où fut prononcé l'Éloge de La Mettrie[1], fort remarqué en son temps pour l'air paradoxal du titre comme pour le tour ingénieux des développements, charma des soldats rompus aux privations, aussi bien que des gens de lettres accoutumés aux aises de leur cabinet. Le vieux général Schwerin, ce héros qui succomba devant Prague, assura l'auteur qu'il avait toujours pensé comme lui et agi en conséquence. « Je vous souhaite toutes les commodités de la vie, dit Voltaire à Formey, et même le superflu, chose très nécessaire, pour en avoir dit tant de bien. » En réalité, Formey ne faisait que remplir un vœu de Leibniz, que Justel, après avoir promis d'y répondre, avait *laissé mourir*[2] : le dessein de montrer comment les commodités de la vie peuvent contribuer à l'exercice de la vertu.

La morale, dit l'académicien, n'est rien, ou elle est la science du bonheur. Quelles sont les routes qui peuvent nous y conduire? Il s'en présente trois, c'est-à-dire trois systèmes principaux : L'insensibilité des stoïciens, les plaisirs d'Épicure, et enfin la vertu. Or, de chacun de ces trois systèmes nous voyons découler l'obligation de s'entourer de tout ce qui rend la vie aisée. Chaque doctrine demande que l'homme se trouve dans une situation, sinon douce et riante, du moins propre à faciliter la pratique des devoirs. L'apathie stoïque, proscrivant les sou-

[1] *Mémoires*, année 1752.

[2] Voyez M. V. Cousin, *Fragments philos.* T. II, p. 317. (1838).

cis, les impressions fâcheuses, exige que l'on dispose les objets les plus voisins de manière à se ménager un coup d'œil gracieux. La volupté épicurienne consiste précisément à marquer tous les instants d'une façon agréable, et par conséquent à se procurer les commodités de la vie. La vertu, qui n'est autre chose que l'habitude de faire le bien, est également secondée par ces commodités, lesquelles en constituent même une condition des plus favorables. En une infinité d'occasions, les obstacles au progrès moral viennent du simple défaut de certaines facilités dont il serait en notre pouvoir de profiter ; et si nous les négligeons, nous manquons à notre devoir. L'homme de lettres qui ne peut méditer avec succès qu'après avoir pris telle liqueur qui décharge sa tête, doit-il résister à ce besoin ? L'homme de guerre apercevant dans ses vêtements quelque chose qui entrave la liberté de ses mouvements, doit-il, par une fausse délicatesse, continuer à souffrir cette gêne ? L'obligation de faire le bien emporte celle de faire le mieux, et c'est l'oubli des précautions qui empêche constamment le mieux. Au surplus, les petites actions sont les éléments du grand et long acte de vivre. En empêchant ces éléments d'être défectueux, en combattant sans effort l'humeur, les caprices, les embarras, et ces mille épines qui naissent le plus souvent des menues difficultés de l'existence, nous écartons sagement ce qui nous arrête d'ordinaire et nous fait broncher sur le chemin de l'aimable vertu.

Mérian a qualifié ce discours de *très joli*. Il est aussi très curieux, parce qu'il offre une image du caractère et des habitudes, non-seulement de Formey, mais des litté-

rateurs du siècle. Il serait superflu d'en indiquer les faibles et les lacunes. Mais il faut noter qu'il fut complété, en 1773, par un *Essai sur les récréations* : travail qui ne mérite pourtant pas de nous occuper, puisqu'il est uniquement consacré à déterminer à quelle condition et en quelle mesure les plaisirs sont innocents et permis.

Mais l'un et l'autre mémoire aboutit par quelques côtés à l'étude intitulée *Ébauche du système de la compensation*[1], d'un système qui n'est qu'une nouvelle forme de l'optimisme leibnizien. « Il y a nécessairement un sens dans lequel tout est bien, » dit Formey en commençant. Ce bien, il lui donne pour fondement la *compensation*, phénomène à la fois physique et moral, ajoute-t-il, phénomène universel qu'il proclame pour cela loi générale.

« Les hommes, continue-t-il, ne gagnent jamais sans perdre, et ne perdent jamais sans gagner. Les catastrophes qui les font gémir ne servent qu'à décharger un des bassins de la balance qui penchait trop, et à le remettre en égalité avec l'autre..... Le champ qui repose cette année produira au double l'année prochaine..... Il suffit que la compensation morale soit totale et finale, pour justifier les voies de Dieu, pour bannir de nos cœurs toute défiance.—Tout homme éclairé et vertueux, qui se fera une juste idée de la compensation à laquelle il peut aspirer, et qui emploiera les moyens convenables pour y parvenir, peut se promettre une réussite infaillible et complète..... Les compensations ne sont ni fortuites, ni homogènes..... Les grandes compensations, réelles et décisives, sont presque toutes internes. »

Dans les travaux où Formey traite de la relation des mœurs avec le savoir et les lumières, il représente les sciences à tort comme n'ayant ni perfectionné ni corrompu le caractère des hommes. Il leur refuse cette influence si directe et si constante sur nos sentiments ou sur notre

[1] *Mémoires*, année 1759.

conduite. J.-J. Rousseau, suivant lui, a réduit cette question au sophisme qui fait prendre pour cause ce qui ne l'est pas, *post hoc, ergo propter hoc*. Les arts et les lettres ne créent pas des mœurs nouvelles, mais développent celles qui étaient en germe et qui n'attendaient que l'occasion de se manifester. Les sciences laissent d'ordinaire l'homme tel qu'elles le trouvent, et c'est à l'homme qu'il faut attribuer ce qu'on impute aux sciences. Celles-ci, sans doute, ayant un coté moral, peuvent avoir un effet moral ; mais ce n'est guère cet effet qui modifie la marche de la civilisation : temoin le savant lui-même, si semblable à l'ignorant dans la vie réelle. « Quelque rang qu'elles tiennent chez une nation, les lettres ne sont pour elle que ce que les couleurs sont au corps : elles ne changent que la surface ; le corps reste ce qu'il était, bois, pierre, métal, ou telle autre substance[1]. »

En combattant Rousseau de la sorte, Formey se trompe visiblement sur plus d'un point ; mais ne se contredit-il pas, lorsque dans d'autres mémoires il tâche de montrer quelle peut ou doit être la mission des académies ? lorsqu'il invite ces sociétés à fuir et à combattre le demi-savoir, les prétentions à l'universalité, et en particulier cette absence de libre et ferme réflexion qu'il nomme le naturel des perroquets, le *psittacisme*[2] ? Avant Kant, et plus spirituellement, il se plait à harceler la *polymathie :* il conseille d'y substituer l'*eumathie*, le *bien*-savoir plutôt que le *beaucoup*-savoir[3]. Ce sont les compagnies scien-

[1] *Examen de la liaison réelle qu'il y a entre les sciences et les mœurs.* —1753.

[2] Année 1768, p. 329-362 ; — 1769, p. 324.

[3] Année 1772, p. 378.—Kant appelait ce défaut *Vielwisserey*.

tifiques qu'il presse d'apprendre aux savants mêmes à penser, non moins qu'à vouer leurs recherches à la vérité et à la beauté, *verum ac decens*[1]. L'homme de génie qu'il leur propose pour modèle, c'est Descartes, — « le véritable père des Académies, ajoute-t-il, parce qu'il est incontestablement le père de la saine philosophie et de l'esprit philosophique[2]. » Dans un essai *sur la culture de l'entendement*[3], Formey recommande encore l'imitation de ce grand homme, qui purgea son esprit, dit-il, « de toute autre conviction que celle-ci : *Je pense, donc j'existe ;* qui établit sur cette inébranlable certitude tout l'édifice des croyances spéculatives ; et qui, selon l'expression même de Descartes, fit sa principale étude de rechercher certaines vérités très simples qui, étant nées avec nous, ne sont pas plutôt aperçues qu'on pense ne les avoir jamais ignorées. »

Ce fut un des derniers cartésiens, Fontenelle, qui suggéra à Formey le sujet de cette question : *Si toutes les vérités sont bonnes à dire*[4] ? Ce fut aussi dans le sens de Fontenelle qu'il y répondit : « Si je tenais toutes les vérités dans ma main fermée, je ne daignerais pas l'ouvrir ! » Ce fut enfin pour lui une nouvelle occasion de blâmer le zèle intempestif des novateurs contemporains, ce qu'il appelait « l'incrédulité qui dogmatise[5]. »

La prudence qui accompagne ces blâmes et ces con-

[1] Année 1768, p. 363.
[2] Année 1767, p. 372 sq. — 1768.
[3] 1769. — 1772.
[4] 1777.
[5] Voyez, à titre de contre-partie, un autre mémoire de Formey, publié en 1792, *sur le fanatisme* des croyants.

seils distingue encore davantage les travaux où Formey touche les questions politiques, particulièrement ceux qu'il publia en 1786 et 1787, *sur le respect dû aux souverains,* et dont le principal a pour titre : *Traité élémentaire de morale.* La forme de gouvernement qu'il préfère, sans qu'il essaye d'en cacher les inconvéniens, est la monarchie; et c'est l'exemple de Frédéric II, alors mourant, qu'il invoque pour justifier cette préférence.

Remarquons-le en terminant, le fonds de doctrine que Formey développe là, comme dans tous ses mémoires de morale, ne diffère pas des principes enseignés par Wolf tant sur la société que sur l'individu.

« La loi naturelle, le droit naturel, dit il, c'est celui qui a sa raison suffisante dans la nature et l'essence de l'homme et des choses. Observer la loi naturelle, c'est agir d'une manière qui s'accorde avec les facultés de notre âme, et avec la constitution de notre corps. L'obligation où nous sommes d'agir ainsi, nous donne le droit à toutes les choses, sans lesquelles nous ne pourrions pas satisfaire à cette obligation : car on ne saurait être obligé à une chose, et privé de l'usage de ce qui sert à faire cette chose... La loi naturelle subsiste donc dans l'hypothèse même de l'athée. En effet, l'athée qui raisonne ne peut nier la différence naturelle qu'il y a entre l'honnête et le déshonnête, entre le juste et l'injuste ; puisque cette différence vient de la nature de l'homme dont l'athée a la même connaissance et la même conviction que celui qui admet un Dieu. Pour nier la rectitude morale des actions, pour disconvenir qu'une conduite droite soit conforme à la nature de notre âme et de notre corps, et qu'une conduite opposée y soit contraire, il ne suffit pas de nier Dieu, il faut encore nier et dépouiller l'humanité[1]. »

[1] Année 1752, p. 102 sq.

C. PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

De même qu'il cultive avec ardeur le droit naturel, Formey fait profession ouverte d'une religion naturelle. « Indépendamment de la révélation, dit-il, et philosophiquement parlant, il y a une *religion naturelle*, dont les dogmes ont une évidence propre à convaincre et à déterminer ceux qui ne se livrent pas volontairement aux sophismes de l'impiété[1]. » Quels sont ces dogmes? Ils sont au nombre de quatre : l'existence de Dieu, la Providence, l'immortalité de l'âme et la vie future. De ces quatre articles, le premier est celui qui intéresse davantage Formey, et qu'il développe dans l'Académie de concert avec Maupertuis, Euler et Prémontval, mais en même temps de manière à s'en distinguer. Si ses confrères exercent avec prédilection leur sagacité sur la preuve tirée des causes finales, Formey se plaît à faire valoir l'argument métaphysique. Tandis que le géomètre Maupertuis déclare insuffisante la preuve téléologique, partout où elle n'est pas étroitement liée à son *principe de la moindre action;* tandis qu'Euler la maintient comme naturaliste, soutenant que la simple structure de l'œil est plus que suffisante pour démontrer la réalité d'un artiste souverain; tandis que le physicien Prémontval nie la possibilité de prouver que le hasard, ou le concours fortuit des

[1] Année 1759, p. 385.

atomes, ait pu produire le monde dans l'infinité de la durée et dans l'immensité de l'espace : Formey passe en revue tous ces genres de raisonnements physiologiques ou cosmologiques, pour conclure que l'argument ontologique est seul capable de nous donner une entière certitude.

Toutes les preuves en faveur de l'existence de Dieu, il les partage en quatre classes : les unes sont purement physiques, les autres physico-mathématiques, d'autres encore mathématico-métaphysiques, les dernières enfin sont absolument métaphysiques. Toutes forment autant de voies différentes, dont chacune, sillonnant l'univers, peut mener à Dieu : les preuves *physiques*, en traçant le spectacle des objets créés, en décrivant les parties du monde, les merveilles de la nature, soit à grands traits soit en détail ; les preuves *physico-mathématiques*, en montrant que non-seulement Dieu a fait de grandes et belles choses, mais qu'il a partout agi avec poids et mesure, et qu'il a porté la géométrie et la mécanique au plus haut degré de perfection dans tous les rapports, toutes les proportions, toutes les combinaisons ; les preuves *mathématico-métaphysiques*, en faisant voir que les lois du mouvement et de l'ordre matériel remontent à un principe suprême, dépendent d'un législateur invisible, souverainement intelligent, supérieur aux créatures actives et pensantes comme aux créatures aveugles et passives. La notion pure d'un principe pareil, d'un être parfait et universel, constitue l'argument *métaphysique*, cet argument que Formey regarde comme indispensable à toutes les autres preuves, que toutes présupposent, appellent ou

entraînent après elles. Qui pouvait nous donner l'idée de Dieu, demande-t-il, si ce n'était Dieu même? Comment songerions-nous à chercher Dieu dans l'univers, si nous ne le trouvions d'abord en nous-mêmes, au fond de notre raison et de notre âme? C'est dans les profondes et secrètes racines de notre imparfaite existence que l'Être des êtres a déposé le témoignage de son existence éternelle; et le monde qui nous entoure n'est que le miroir où se réfléchit l'image de la Divinité.

Cette notion originaire et nécessaire, Formey l'appelle une *notion commune,* c'est-à-dire une notion que possèdent tous les êtres moraux, les uns distinctement, les autres confusément. L'existence de Dieu lui semble une notion non moins *commune* que l'existence de soi-même. « La liaison de ces deux propositions : *Je suis, donc il y a un Dieu,* dit-il, se montre aussi nécessaire que celle qui enchaîne ces deux autres : *Je pense, donc je suis.* » Pour mettre cette liaison en pleine lumière, le disciple de Wolf *ramène* ces jugements à deux autres notions primitives, au principe de contradiction et au principe de la raison suffisante. Puisque tout ce qui nous environne existe et que le néant ne saurait rien produire (ainsi le veut le principe de contradiction), il y a inévitablement un être qui ne tient son existence que de lui-même (ainsi le veut le principe de la raison suffisante). L'idée d'un tel être, d'un être indépendant de toute cause, renferme celle de sa réalité et de tous ses attributs; or, des caractères semblables ne peuvent convenir à l'univers, lequel forme une chaîne d'individus qui se tiennent et dépendent tous les uns des autres : il faut donc admettre un être

tout à la fois nécessaire, distinct et indépendant de l'univers[1].

Dans d'autres mémoires, où Formey nomme ces notions communes *notions antérieures*, il demande également que l'on commence par asseoir sur l'idée métaphysique de Dieu tout argument destiné à en démontrer la vivante réalité. Pour prouver qu'il y a un Dieu, dit-il, on en appelle ordinairement aux fins de la nature qui annoncent leur auteur ; et pour prouver que les différents usages auxquels se rapportent les parties de l'univers et les détails de la création, sont effectivement des fins disposées par une intelligence, on se fonde sur ce motif qu'il y a un Dieu : n'est-ce pas là évidemment un cercle vicieux? L'inconséquence de tels raisonnements subsistera, tant que l'on n'aura pas établi, par des *notions antérieures*[2], que ce sont de véritables fins que nous observons dans la nature, et que des causes fatales et inintelligentes n'ont pu déterminer les choses comme elles sont. Notions antérieures, dont un créateur spirituel pouvait seul déposer les germes dans l'esprit humain ; notions abstraites et immuables, telles que celles de raison suffisante, de possibilité, d'absolue nécessité, de perfection, de dessein voulu et réglé ; notions supérieures autant qu'intérieures, tout ensemble inhérentes au génie de l'homme et le dominant, parce qu'elles émanent de l'intelligence divine.

Formey prise si fort cette preuve d'ontologie, qu'il

[1] Voyez un mémoire de l'année 1747 : *Les preuves de l'existence de Dieu ramenées aux notions communes.*

[2] *Examen de la preuve qu'on tire des fins de la nature*, 1747. — *Quel est le degré de certitude dont sont susceptibles les preuves tirées de la considération de cet univers*, etc., 1765.

combat partout ceux des wolfiens qui la regardaient comme inférieure aux arguments mathématiques. Si les arguments mathématiques, dit-il, sont plus certains en apparence et plus concluants ; s'ils sont moins difficiles à découvrir, parce qu'ils ne sont pas, comme les vérités morales, sujets à l'influence des sens, de l'imagination, des passions, des intérêts de tout genre; ils ne sont pas, aux yeux du penseur impartial, plus évidents ni plus convaincants, parce qu'ils ne sont ni plus simples ni plus impérieux. Rien de plus simple, au contraire, rien de plus universel et de plus absolu que les notions qui servent de base à la preuve métaphysique ; car ce qui atteste leur souveraine infaillibilité, c'est précisement l'impossibilité de les démontrer, c'est l'impossibilité de les rattacher et de les réduire à des conceptions plus hautes, plus pures ou plus larges.

Néanmoins, tout en préconisant cet argument emprunté à Descartes, Formey adresse aux cartésiens un reproche qui depuis fut répété par Kant[1]. Il les accuse de s'appuyer sur une hypothèse, à savoir que *Dieu est l'être souverainement parfait;* il leur conseille de prouver cette donnée, avant de conclure que Dieu, comprenant toutes les réalités, toutes les perfections, possède aussi cette perfection qui s'appelle l'existence.

Mais la preuve métaphysique même, ce fondement de la religion naturelle, convaincra-t-elle l'athée? Pour le convertir, répond Formey, il faudrait lui démontrer qu'il est impossible qu'il n'y ait pas un Dieu ; et c'est là une

[1] Voyez la *Critique de la raison pure*, logique transcendantale. —Comp. M. V. Cousin, *Philos. de Kant*, leç. VI.

entreprise difficile. Toutefois, on le peut forcer de reconnaître, d'abord, qu'un être indépendant est nécessaire à la raison humaine; puis, que la matière et le monde physique ne sauraient constituer un être pareil, parce qu'ils ne formeraient jamais qu'un *infini fini*, et par conséquent une chose dépendante et contingente. Peut-être, ceux qui méconnaissent la nature de la Divinité, en la revêtant d'attributs qui ne lui conviennent pas, d'attributs indignes d'elle, sont-ils plus dangereux encore; et Formey n'hésite pas à mettre Spinosa parmi les athées. De tous les attributs essentiels à cette nature sublime, le plus distinctif lui semble la providence.

Un trait particulier caractérise ses vues sur l'existence à venir. Il penche vers l'hypothèse que Luther avait affectionnée, vers ce sommeil de l'âme qui, commençant à la mort individuelle, finirait à la résurrection commune des corps, le *psychopannychisme*. « C'est l'état naturel de l'âme, dit Formey; et il faut, pour opérer son réveil et le rendre durable, des causes et des combinaisons qui ne subsistent que fort peu de temps et passent avec la plus grande rapidité. Nous sommes bien éveillés dans ce moment; nous allons nous endormir; nous réveillerons-nous? Nous pouvons l'espérer religieusement, et nous ne devons pas en désespérer philosophiquement[1]. »

[1] Année 1774, p. 22.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLEAU ANALYTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

FRÉDÉRIC Ier ET LEIBNIZ.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

LIVRE SECOND.

FRÉDÉRIC GUILLAUME I[er] ET CHRISTIAN WOLF.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

LIVRE TROISIÈME.

FRÉDÉRIC II, PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

LIVRE QUATRIÈME.

FRÉDÉRIC II, HISTORIEN ET PHILOSOPHE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

LIVRE CINQUIÈME.

MAUPERTUIS ET FORMEY.

CHAPITRE PREMIER.

MAUPERTUIS.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

FORMEY.



A Monsieur Villemain
de l'Institut, etc.

Hommage respectueux

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

DE

L'ACADÉMIE DE PRUSSE

DEPUIS LEIBNIZ JUSQU'À SCHELLING,

PARTICULIÈREMENT SOUS FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

PAR

CHRISTIAN BARTHOLMÈSS.

TOME

I

PARIS,
LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX,
RUE TRONCHET, 2.

1851.



